

Le Cœur au Trésor

En ouvrant la porte à l'étrange Paul Ribal, Pierre Seron ne s'attendait pas à partir si vite dans une aventure lointaine, qui de rencontre en rencontre, et de bouleversement en bouleversement, allait mener le jeune garçon sur le chemin d'un trésor. Pierre va vivre une aventure initiatique, la découverte d'univers inconnus, un choc culturel, des amitiés fortes, des moments de terreur et des moments d'émerveillement.

Bertrand Jacolin

LE COEUR AU TRÉSOR

Bertrand Jacolin



LE COEUR AU TRÉSOR

Bertrand Jacolin

Le Cœur au Trésor

Illustrations de l'auteur

A Marjorie

Partie 1. Une traversée insolite

Chapitre 1. Un visiteur percutant

Le cargo tangué, et le vacarme que font les containers aux amarres distendues, en cognant contre les parois métalliques de la cale, m'assourdit. Le temps a dû se dégrader, car c'est la première fois que je ressens la houle depuis mon départ. J'imagine la mer agitée, l'écume, les vagues qui se fracassent sur la coque du cargo. Je me plais à évoquer l'odeur iodée des embruns, les gifles de l'eau gelée sur mon visage ; cette vie extérieure me manque. Le navire semble poursuivre sa route sans ralentir, au milieu de ce qui ne doit être qu'un coup de vent, car les machines conservent leur rythme imperturbable.

Je ne vois cependant plus, depuis quelques heures, mes seuls compagnons : les rats qui ont élu domicile dans la cale. Même s'ils ont appris à se méfier de moi, ils viennent encore, parfois, mordiller mes chaussures lorsque je succombe au sommeil. J'aperçois de temps en temps un œil noir refléter le faible éclairage des veilleuses de la cale, ou une queue se faufiler avant de disparaître dans un recoin sombre. Depuis une semaine, peut-être plus, que je suis ici, je n'ai toujours pas réussi à trouver leur repaire, s'ils en ont un. Finalement, à bien y réfléchir, je dois convenir que c'est moi qui suis l'intrus sur leur territoire, perturbant leurs habitudes. Oui, un intrus, comme Paul Ribal l'a été en faisant irruption chez nous, déclenchant ces événements qui m'ont amené jusqu'ici !

Je venais juste de rentrer à la maison après ma journée au collège ; ma mère devait arriver une demi-heure plus tard, avec mon petit frère. J'entends encore le bruit de la sonnette, lorsqu'il se présenta à notre porte. Trois coups brefs. Je m'empressai d'aller ouvrir. Il me jeta à peine un regard, puis en regardant derrière moi comme si je n'existais pas, il grommela :

« Alain Seron est là ? »

Un peu vexé par ces manières, je répondis que non et repoussai la porte. Mais il l'avait bloquée de son pied. Sa chaussure poussiéreuse aurait été en meilleur état si elle avait traversé le Sahara. J'avais encore le regard fixé sur elle, aussi

Le Cœur au Trésor

stupéfait par son aspect que par l'impolitesse de son propriétaire, lorsqu'il rouvrit la porte si fort que j'en tombai à la renverse. Le temps de me relever, il l'avait déjà fermée à clef, mis la clef dans sa poche, puis s'était précipité vers le salon où il avait posé la main sur la meilleure bouteille de whisky du bar, qu'il avait trouvé sans hésiter, comme s'il connaissait parfaitement les lieux.

« Tu m'autorises à me servir un verre, Pierre ? Voilà plusieurs semaines que je n'ai pas bu une goutte d'alcool. Je pourrais même prendre un bain chaud en attendant ton père... Je suis un bon ami, tu sais : je m'appelle Paul Ribal, j'arrive de Brazza, en Afrique, et je dois lui parler rapidement. »

En colère, j'observai cet individu étrange. Mal rasée, sa figure était encore abîmée par une balafre, qui partait du milieu du front jusqu'à la naissance de la narine droite, dessinant un sillon blanchâtre disgracieux et creusant l'arête du nez. De taille moyenne, svelte, il était vêtu d'un costume gris de bonne coupe, mais tellement usé et sale, qu'on s'attendait à voir en sortir une armée de puces et d'autres vermines. Ses cheveux gris, un peu trop longs, tombaient droit sur ses épaules. Il avait, en effet, bien besoin d'un bain. Seuls ses yeux brillaient de vie, malgré les cernes qui les encadraient.

Non, je n'avais jamais rencontré ce personnage auparavant. Il ne faisait même pas partie des visiteurs que mon père, Alain Seron, reçoit tard le soir, deux ou trois fois par an, en souvenir de ses années africaines. C'est après avoir rencontré ma mère qu'il a fini par s'installer à Paris, où il travaille au service import d'une grosse entreprise. D'après le peu que je sais de ses activités antérieures en Afrique, il aurait été ce qu'on appelle un "coupeur de bois", c'est-à-dire qu'il exploitait des forêts en coupant des arbres pour l'exportation. Il conserve de cette époque quelques photos où il est en compagnie d'hommes blancs et d'hommes noirs, au milieu d'une végétation luxuriante. Mon père a gardé des contacts de cette époque, dont certains viennent lui rendre visite de temps en temps. Je ne sais pas ce qu'ils se disent ; mes parents n'en parlent jamais ensemble devant moi. Je sens que ce sujet n'a pas à être abordé, et je garde mes questions pour plus tard, quand je serai plus grand.

Les soirs de ces visites, ma mère reste un petit moment, se prête à une ou deux discussions banales, puis elle monte s'installer dans sa chambre. Elle lit ou regarde un film ; il lui arrivait encore, il y a quelques années, de venir me raconter une histoire pour m'endormir.

Piqué par la curiosité, à cette époque, j'essayais de rester éveillé jusqu'au départ des visiteurs, mais je n'y ai jamais réussi, malgré tous mes efforts. A deux ou trois reprises, j'ai même fait sonner mon réveil à minuit. Une fois réveillé, je sortais de ma chambre et m'approchais de l'escalier. Le couloir d'entrée, en bas, était toujours faiblement éclairé par la lumière du salon qui passait par les portes vitrées. Assis dans cette pénombre, j'essayais de saisir les paroles ; mais le bruit de voix qui me parvenait était tellement bas qu'il était tout à fait inaudible.

Je restais là quelques instants, fermement décidé à attendre, mais le sommeil finissait toujours par me vaincre, et je retournais dans mon lit. Il valait mieux que mon père ne me trouvât pas assoupi sur le sol, car lors de ces assemblées mystérieuses, j'avais ordre de rester dans ma chambre. Mais que dirait-il maintenant, alors que j'essaie de m'endormir sur un sac de toile, au fond d'une cale de bateau ?...

Paul Ribal n'avait pas attendu mon autorisation pour remplir sans vergogne son verre de whisky, qu'il sirotait déjà avec une certaine dévotion. Visiblement satisfait par son breuvage, il me regardait maintenant avec un sourire aimable. Si je ne savais pas où était ce "Brazza" et n'avais jamais entendu parler d'un Paul Ribal parmi les amis de mon père, au moins connaissait-il mon prénom et savait-il que j'étais le fils d'Alain. Il ne m'est pas venu à l'esprit à ce moment-là qu'une photo de famille trônait au-dessus du bar, et que sur le canapé, traînait la dernière convocation pour la compétition de judo, avec mon prénom.

« A quelle heure va-t-il rentrer ? » me demanda-t-il.

Mis en confiance, je faillis répondre que mon père allait arriver du travail d'ici une heure. Mais un flash me rappela la scène de l'entrée fracassante ; s'y ajoutèrent la douleur encore persistante au front et au genou, sans compter mes fesses écrasées sur le carrelage glacial et mon coccyx peut-être bien fêlé par l'onde de choc ; et, il faut bien l'avouer, mon amour-propre écorné de m'être ainsi fait bousculer et d'avoir laissé un

Le Cœur au Trésor

étranger pénétrer dans notre bastion familial. Enfin, l'inquiétude quant aux réelles intentions de ce personnage qui se présente comme un ami mais qui entre par effraction : tous ces éléments me firent prononcer un mensonge énorme, ce qui n'est pas dans mes habitudes. Mais je n'eus guère le temps de réfléchir plus, devant le sourire de mon interlocuteur qui commençait à se crispier dans une grimace presque menaçante.

« Mon père n'est pas là. Il est en voyage d'affaires en Afrique. Il ne rentrera pas avant quinze jours. Mais je pourrai lui laisser un message quand il reviendra » déclarai-je sèchement, en commençant à me tourner vers la porte pour inviter l'intrus à quitter les lieux sur-le-champ. Mais à peine avais-je terminé ces mots qu'il me revint en mémoire que l'étranger arrivait lui-même d'Afrique ! Un doute affreux m'assaillit : et s'il savait que mon père était à Paris en ce moment ? Aux douleurs consécutives du choc, s'ajoutèrent une chaleur envahissante et une transpiration surabondante ; j'eus l'impression d'être transformé en chaudière, et mon cœur accéléra lorsque je vis le visiteur blêmir à mes paroles. Mais sans se départir de son sourire ambigu, il alla s'asseoir dans un fauteuil et déclara le plus naturellement du monde qu'il allait s'installer ici en l'attendant !

Allons bon ! Je commençai à protester que je ne savais pas si ma mère serait d'accord et que j'allais l'appeler ; mais à peine avais-je fait un geste vers le téléphone qu'il avait bondi tel un chat pour l'attraper avant moi et le fourrer dans sa poche.

« Pas de ça, Pierre. Nous allons faire la surprise à ta mère. Je suis sûr qu'elle sera ravie de me voir. En attendant, tu restes ici avec moi. »

Il me désigna le canapé, et son air patibulaire n'aurait supporté aucune réplique. J'obtempérai donc... Prisonnier ! Me voici prisonnier chez moi ! Et que va-t-il se passer lorsque mes parents rentreront ? Et si l'étranger était réellement une relation d'affaires, ou même un ami de mon père ? Que me dira-t-on ? Et s'il était violent avec ma mère ? J'étais maintenant complètement désespéré, et je ne voyais plus comment faire pour me sortir de cette situation cauchemardesque, à part peut-être une prise de judo, en lui faisant ma spécialité ; mais compte tenu de ma jeunesse, l'opération me sembla bien risquée, et je craignis des complications en cas de victoire adverse. J'en étais là de mes

cogitations lorsque le visiteur, sans me quitter du coin de l'œil, se dirigea vers le rideau de la fenêtre du salon, qui donnait sur la rue. Il l'écarta très discrètement et observa attentivement, mais d'un seul œil car l'autre m'était toujours destiné. Au bout de quelques secondes, je vis ses lèvres prononcer quelques paroles intérieures, son front se plisser et son regard se durcir. Plus aucun sourire désormais, mais une bouche pincée d'inquiétude. Il revint vers son fauteuil, apparemment très calme.

« Changement de programme, me déclara-t-il. Nous allons passer chez les voisins par le jardin. »

Tiens, il savait que nous avions un petit jardinet par derrière, et qu'il donnait chez les Bastianeau ?

« Où est parti ton père ? »

« Aïe, voilà que ça se complique » me dis-je intérieurement. Puis, en réponse :

« Euh...Au Zaïre, je crois.

– Le Zaïre n'existe plus. Notre ami Mobutu nous a quittés. C'est le Congo maintenant » répondit l'homme d'un air soupçonneux.

Je protestai que je n'en avais aucune idée, que mon père ne me parlait jamais de ses affaires ni de ses voyages. Paul Ribal m'empoigna fermement mais sans animosité par le col et m'approcha de la fenêtre.

« Tu vois ces deux voitures noires, Pierre ? A l'intérieur, il y a une bande de miliciens. Ce sont des professionnels, pas des enfants de cœur. Ils cherchent ton père. Comme moi. Mais s'ils le trouvent, il passera un mauvais quart d'heure. Cela fait des semaines que je joue à cache-cache avec eux pour être le premier à le trouver. J'ai fait huit mille kilomètres pour le prévenir du danger et crois-moi, pas en première classe sur vols réguliers. Tu dois me dire où il est pour le sauver. »

Effectivement, deux voitures noires stationnaient dans la rue en face, identiques, brillantes, avec des vitres teintées, comme on en voit dans les films. Je vis d'ailleurs un individu descendre de la première voiture, carrure de rugbyman, crâne rasé, visage fermé. Un grand type noir en costume cravate sombre sortit à son tour de la deuxième voiture, et ils se mirent à discuter en regardant discrètement vers nous. Je devinai derrière les vitres d'autres hommes prêts à jaillir.

Le Cœur au Trésor

Comme pour emporter le morceau, Paul Ribal se pencha vers moi :

« Nous avons fait le Biafra ensemble, Alain et moi. Tu peux me faire confiance, tu sais. »

Ça, le Biafra, j'en avais entendu parler ! Mon père l'évoque rarement, mais à chaque fois je sens l'émotion dans sa voix : il parle avec emphase de ses camarades, des dangers traversés, des sacrifices des uns et des autres... Je ne comprends pas de quoi il s'agit exactement, mais c'est un sujet sacré.

Par contre, je ne me souvenais pas avoir entendu parler d'un dénommé Paul, mais j'avais pu oublier. De toute façon, à ce moment-là, je n'avais qu'une idée en tête : éloigner tous ces individus douteux de ma maison, et ce, avant que ma mère arrive avec mon frère ! Il ne me restait que quelques minutes.

Je pris donc ma décision, et elle fut lourde de conséquences, mais c'est ainsi que bien des destins basculent : je devais moi-même emmener ce Paul Ribal le plus loin possible d'ici, ainsi que la bande de miliciens. Lorsque nous serions loin, je trouverais bien le moyen de leur fausser compagnie, puis je reviendrais tout raconter à mon père qui trouverait une solution pour nous sortir de là. Je regardai Paul Ribal droit dans les yeux d'un air entendu, et chuchotai pour ajouter à l'impression de complicité :

« J'ai entendu parler d'une cargaison de bois à vérifier... »

Sans aucune hésitation, Paul Ribal répondit, apparemment satisfait :

« Alors c'est Pointe-Noire... Il n'y a pas une minute à perdre, mon garçon. »

C'était exactement la réponse que j'attendais. Je l'attrapai par la manche et l'attirai vers la porte du fond. En quelques secondes, nous fûmes dans le jardin, nous sautâmes prestement le muret qui nous séparait du jardin des Bastianeau – malgré ses cheveux grisonnants et son air fatigué, Paul Ribal faisait preuve d'une souplesse étonnante, d'une célérité remarquable. Madame Bastianeau, une petite femme assez forte aux cheveux gris, qui me donne toujours ses frites à goûter lorsqu'elle en fait – c'est sa spécialité car elle est Belge – était en train de lire un livre, assise dans un transat, profitant des dernières chaleurs de cette fin d'automne. Nous traversâmes le jardin sous ses yeux ébahis,

je lui lançai un « bonjour madame » retentissant qui la laissa sans voix, et nous nous précipitâmes dans sa maison avant qu'elle ait eu le temps de réagir. Au moins y aurait-il un témoin de notre escapade, lorsque mes parents s'inquiéteraient d'arriver dans une maison vide.

Nous nous retrouvâmes rapidement dans une rue perpendiculaire à celle où stationnait la bande de miliciens, qui ne pouvait donc pas nous voir. Si nous partions discrètement, elle allait rester jusqu'au retour de ma mère, et j'imaginai même ces hommes prendre d'assaut notre maison. Il fallait donc les attirer à notre suite... Je fis semblant de trébucher tout en poussant un cri, alors que Paul Ribal me tirait par la manche. Il me releva avec humeur par le col et m'entraîna brutalement, mais j'avais obtenu l'effet escompté : les hommes nous avaient repérés et se mirent à notre poursuite. Cinquante mètres à peine après avoir tourné dans la rue suivante, Paul Ribal ouvrit la portière d'une voiture, qu'il avait pris la précaution de laisser ici. Elle n'était d'ailleurs pas fermée à clé, certainement pour gagner du temps en cas d'urgence. Je n'eus même pas le temps de m'attacher que nous avions déjà démarré. Paul Ribal partit en trombe. Nos poursuivants durent monter dans leurs véhicules qui les avaient rejoints, conduits par leurs acolytes, perdant ainsi de précieuses secondes.

Bien que Paul Ribal conduisît vite, je remarquai qu'il n'essayait pas pour autant de semer ses adversaires, se contentant de rester à distance. Comme je m'en étonnai, il m'expliqua qu'il s'agissait de leur laisser croire que nous nous dirigions vers l'aéroport d'Orly, mais que finalement nous irions au Havre prendre le bateau, plus discret que l'avion. Ça me semblait être plutôt une bonne idée. Ainsi, je trouverais bien le moyen de lui fausser compagnie d'ici au Havre lors d'un arrêt, ou au pire avant tout embarquement. Un instant plus tard, Paul Ribal réussit, par une manœuvre fort adroite, à disparaître du champ de vision de nos poursuivants, juste au niveau de la porte de la Chapelle. Au lieu de prendre la direction d'Orly, nous poursuivîmes sur le périphérique, pour rejoindre la direction du Havre.

« Nous ne prendrons pas l'autoroute mais uniquement les petites routes », me précisa Paul Ribal. L'aventure commençait

Le Cœur au Trésor

à me plaire ! Maintenant que nous n'étions plus harcelés, comme me le confirmaient mes observations attentives par la fenêtre arrière, je profitais pleinement de la conduite à la fois décidée et souple de mon chauffeur impromptu. En tout cas, ça ferait une bonne histoire à raconter à mes camarades de classe. Je me voyais déjà en héros du collège, avec tout un attroupement autour de moi. Peut-être même que les journaux en parleraient ? Et pourquoi pas la télévision !

« Et s'ils nous retrouvent sur la route, ou même au Havre ? m'inquiétai-je soudain.

– Bien sûr qu'ils vont nous retrouver, peut-être plus vite que tu ne le crois. Dès qu'ils auront constaté que nous les avons dupés, ils vont se précipiter vers les ports. Seulement, ils vont hésiter entre Le Havre et Saint-Nazaire, nous avons donc une chance sur deux pour qu'ils se trompent. Ils sont une bonne équipe, mais ils n'ont quand même pas les moyens de trop se diviser. Nous devons par contre absolument éviter les contacts avec des gens, dans une station ou un péage par exemple, car ils peuvent avoir des complices. »

Lorsque nous fûmes sortis de Paris, Paul Ribal me confia la carte, m'indiqua les routes qu'il souhaitait prendre, et me donna comme mission de lui indiquer les directions. Ce n'était pas toujours chose aisée, mais ce que je pouvais appeler mon ravisseur ne montrait aucun signe d'énervement lorsque je me trompais. Impatient d'en savoir plus, je me résolus à le questionner dès que nous fûmes quelque peu éloignés de la capitale. Qui était-il donc, pourquoi avait-il débarqué chez nous ainsi et pourquoi cherchait-il mon père ? Et ses adversaires, d'où sortaient-ils ? Je n'avais évidemment pas beaucoup d'illusions sur les réponses que je pourrais avoir, aussi je résolus de mettre toutes les chances de mon côté en feignant la parfaite collaboration à notre évasion. Il fallait trouver une bonne façon d'aborder le sujet. Je choisis les voies détournées, un peu comme nous faisons en ce moment pour rejoindre Le Havre !

« Donc vous arrivez d'Afrique ? questionnai-je, espérant une réponse complète.

– J'ai beaucoup voyagé ces derniers temps, répondit-il. Ils ont tout de même fini par me repérer, et de moi ils allaient forcément remonter à ton père. Malgré tout ce que je lui dois, je

n'aurais pas résisté longtemps entre leurs mains. Je regrette vraiment qu'ils aient réussi à me suivre jusque chez vous : maintenant, ils ont votre adresse. Heureusement que ton père n'est pas là !

– Mais pourquoi recherchez-vous tous mon père ? Qu'est-ce que vous lui voulez ?

– Il peut nous aider à retrouver une personne importante pour nous.

– Qui ça, « nous » ? Et quelle personne ?

– Je ne peux pas t'en dire plus : moins tu en sauras, mieux ça vaudra pour toi. »

Malgré cette retenue, Paul Ribal me semblait sincère, et je commençai à lui faire confiance. Je faillis avouer mon mensonge, le supplier de revenir à Paris, d'aller trouver mon père avant la sortie de son travail – nous avions juste le temps. Mais je n'étais, finalement, pas encore assez convaincu : Paul Ribal gardait tout son mystère, et à bien y réfléchir, l'évitement de l'autoroute et de ses péages me semblait plus justifié par la crainte des barrages de police qui pouvaient être mis en place pour me retrouver, que par la volonté d'éviter d'éventuels employés d'autoroute complices de nos poursuivants !

Quel dilemme ! Bon, l'essentiel était que toute cette bande soit éloignée de notre maison – c'est ce qu'il fallait assurer – alors que notre retour sur Paris aurait rapproché le danger de ma famille : je me résolus donc à continuer dans cette voie, et à chercher à m'évader dès que possible.

« Ne t'en fais pas, me dit Paul Ribal qui se rendit compte de mon état de perplexité, on prend le bateau, et hop ! On part en croisière pour l'Afrique ; sur le cargo, on sera en sécurité : c'est celui d'un ami qui est prêt à appareiller. Je téléphonerai à ta mère pour la prévenir. » Il fit une petite pause, puis continua :

« Tu es bien sûr que c'est à Pointe-Noire, au moins ? » me demanda-t-il avec son large sourire.

J'opinai de la tête, en ajoutant d'un ton à moitié convaincu : « la cargaison de bois... ». En même temps, je me demandais bien quelle pouvait être cette « pointe noire », sans oser en faire part à Paul Ribal, de peur que mon ignorance n'éveillât ses soupçons.

Le Cœur au Trésor

J'attendais avec une impatience croissante que notre homme s'arrêtât pour quelque besoin, une pause ou autre, mais il ne montrait aucun signe de fatigue et plus le temps passait, plus je commençais à réaliser qu'il n'y aurait peut-être pas d'arrêt avant Le Havre ! Tout avait été visiblement prévu : le plein d'essence était fait, un sac de sport contenait ce qu'il fallait de bouteilles d'eau et de quoi se restaurer sous forme de biscuits. Mais pas une bouteille d'alcool, bien qu'il semblât beaucoup l'apprécier !

Et dire que malgré moi, je m'améliorais pour trouver et indiquer les directions ! Cela m'était devenu beaucoup plus facile depuis que Paul Ribal m'avait conseillé de regarder les numéros des voies sur le plan plutôt que les destinations... Ainsi nous quittâmes la D490 pour la D982, et après avoir traversé Lillebonne sans encombre, nous nous approchions rapidement de notre destination fatidique. Il fallait absolument que je trouve quelque chose pour me sortir de là. C'est justement à ce moment que je sentis, dans la poche de mon pantalon, le canif que j'avais conservé de ma dernière sortie scoute. Cela me rassura : j'envisageai de m'en servir contre mon ravisseur pour m'échapper, bien que ce ne soit pas du tout son usage habituel. Enfin, l'idée lumineuse, celle qui allait assurément me sauver et mettre à plat les projets insensés de mon ravisseur, me traversa l'esprit comme étant l'évidence même.

« Mais monsieur Ribal, je ne pourrai jamais prendre le bateau ! Je n'ai pas de papiers, pas de passeport, rien du tout ! »

Sûr de mon effet, je guettais, en disant ces paroles, le plissement des yeux et le petit allongement de la tête vers l'avant, qui n'allaient pas manquer d'accompagner la réflexion inquiète et empreinte de surprise de Paul Ribal. Hélas, c'est moi qui fus le plus étonné, car il ne laissa paraître aucune émotion, mais me répondit le plus tranquillement du monde qu'il était tout à fait inutile d'avoir des papiers.

« Nous voyageons incognito, mon petit Pierre, ajouta-t-il. Il ne s'agit pas d'une croisière sur le Queen Mary II mais d'une promenade de santé sur un cargo. »

J'en étais encore à essayer de remettre de l'ordre dans mon esprit affolé lorsque Paul ajouta :

« Nous arrivons au port. Il faut trouver le cargo appelé *Eterino*. Nous allons longer les quais. »

Ce fut rapide : bientôt nous nous arrê tâmes le long d'un grand cargo un peu vétuste, mais qui était déjà en train de faire chauffer ses machines, et nous descendîmes. Je cherchai l'occasion de m'enfuir, mais Paul Ribal me serrait de très près, me faisant passer devant lui. Vint le moment redouté de prendre la passerelle et de monter à bord, sans que je ne pusse rien tenter. Je gardai le poing serré sur mon canif au fond de ma poche, tétanisé, n'arrivant pas à accomplir le geste qui aurait pu me sauver.

Arrivé sur le pont, Paul Ribal se mit à la recherche de la cabine de pilotage ; il parla à un marin qui traînait par là, et nous attendîmes qu'il allât chercher le capitaine. Mais Paul Ribal se souvint soudain avoir oublié ses cigarettes, et m'ordonna de rester là, en attendant qu'il retournât à la voiture les chercher. Il me confia sa mallette, un peu lourde, et s'éloigna rapidement. Je le vis s'engager sur la passerelle pour redescendre.

Que faire ? La seule issue était cette passerelle et la voiture n'en était qu'à une dizaine de mètres : je n'aurais jamais le temps de lui fausser compagnie avant son retour. D'ailleurs, le temps de ces réflexions, il avait déjà atteint la voiture. Je me précipitai donc trop tard, au moment où il se retournait pour revenir. Je le vis blêmir, et s'élan cer vers moi ; je n'étais, dans la fraction de seconde qu'a duré cette scène, arrivé qu'à la moitié de la passerelle, et Paul Ribal était lui-même à mi-chemin entre elle et la voiture, lorsque trois coups de feu éclatèrent, le clouant au sol. Instinctivement, je bondis en arrière, puis j'eus le réflexe d'aller me réfugier dans le recoin où j'avais laissé la mallette. Au bruit des coups de feu, plusieurs marins surgirent des écoutilles. J'entendis force cris, et aussitôt un échange de tirs éclata entre le navire et le quai ; enfin, je vis la nuque et le crâne chauve, à moitié caché sous sa casquette de capitaine, d'un gros homme noir, qui se mit à crier encore plus fort que les autres et à brandir un énorme revolver. J'avisai une porte ouverte à trois pas de moi et m'y précipitai ; je courus dans les couloirs sombres sans m'arrêter jusqu'à ce que j'atteignisse une cabine.

Chapitre 2. A fond de cale

J'entendais toujours du bruit au-dessus. Je tenais la mallette que j'avais pris soin de garder avec moi pour ne pas laisser de traces. Ayant peur d'être découvert, je ressortis dans le couloir en cherchant quoi faire pour me mettre à l'abri. Retourner sur le pont ne me semblait pas la meilleure idée. Rester ici était trop risqué. Il fallait donc que je trouvasse un endroit plus sûr. Je fis quelques pas et avisai un escalier qui descendait ; je m'y engageai ainsi que dans ceux qui suivirent, jusqu'à ce que je me retrouvasse dans les entrailles du cargo. Un nombre incroyable de caisses et de containers disparates s'y trouvaient. Il y avait aussi plusieurs voitures, ainsi que deux voiliers démâtés d'au moins 10 mètres, posés sur leur ber¹, et ce qui ressemblait à un réacteur de fusée. Le tout n'était pas impeccablement rangé.

Il n'y avait plus de raffut au-dehors, du moins je ne l'entendais plus, ce qui n'était pas très étonnant puisque je me trouvais en-dessous de la ligne de flottaison ; les bruits devaient donc être amortis par l'eau. Des éclats de voix parvenaient par contre de l'intérieur du bateau, et de plus en plus proches. Peut-être me cherchait-on ? Un bourdonnement sourd les rendait inintelligibles ; il s'agissait à l'évidence des machines du moteur. Mais alors ! Si elles tournaient, le cargo était sur le départ ! Et en effet j'avais bien entendu Paul Ribal m'indiquer que le navire que nous rejoignons était prêt à appareiller.

Voilà qui compliquait encore la situation. Sachant que les machines d'un bateau mettent plusieurs heures à chauffer avant d'être prêtes, j'avais tout de même le temps de trouver une échappatoire. A moins... A moins que les machines ne soient déjà chaudes ! En effet, elles tournaient déjà lorsque nous étions arrivés ! En réponse à mes interrogations, je sentis une légère vibration sous mes pieds, et comme un glissement ; pas de doute, le bateau manœuvrait. Quelques à-coups, comme si des amarres étaient lâchées brutalement ; puis le bruit de machine se fit plus intense, mais avec un son plus ronronnant. Les divers

¹ Le ber est le berceau en bois sur lequel repose le bateau

objets mal amarrés bougèrent un peu avant de trouver leur place, puis se stabilisèrent.

J'évaluai la situation : je me trouvais sur un bateau dont la destination devait être une certaine « pointe noire », mais que j'étais incapable de situer sur une carte ; personne ne savait que j'étais là, si je disparaissais ce serait en toute discrétion. J'étais sans vivres, sans eau, sans vêtements de rechange ni brosse à dent. Peut-être pourrais-je un jour quitter discrètement le navire dans un canot de sauvetage ?

En attendant, le plus urgent était de me trouver une cachette discrète et confortable. Je me mis en quête de mon havre de paix et avisai bientôt un espace vide, en forme de T, entre plusieurs containers, qui avait l'avantage par sa forme de m'offrir à la fois l'isolement et les possibilités de retraite. Pour le confort, ce n'était pas vraiment ça ; je lorgnai du côté des voitures mais n'étais pas encore mûr pour y entrer par effraction. Les voiliers seraient peut-être plus accueillants.

Le premier était malheureusement fermé ; j'eus plus de chance avec le deuxième. A l'intérieur, malgré l'exiguïté, c'était plutôt amusant, avec le petit réchaud à gaz sur pivot, pour qu'il reste en permanence horizontal malgré la houle, l'évier minuscule, la table de navigation et son banc encastré... Je m'apprêtais à fouiller dans ses soutes lorsque la lumière se fit brutalement. Je me jetai au sol. J'entendis plusieurs voix discuter sans que je pusse comprendre ce qu'elles disaient ; les hommes semblaient mettre un peu d'ordre dans la cale. Pourvu qu'ils ne viennent pas voir à l'intérieur du voilier ! Cela dura à peine cinq minutes mais après leur départ, je restai un long moment allongé, sans pouvoir bouger ; je faillis m'abandonner mais je retins mes larmes : il me faudrait encore du courage. Et surtout, il me fallait sortir rapidement de cette cabine, certes agréable, mais qui pouvait devenir une souricière. Dans l'obscurité juste éclaircie par les veilleuses de la cale, je me remis cependant à fouiller le voilier.

Quelle joie lorsque j'y découvris des bougies et des allumettes, une lampe de poche, une couverture, et même...des boîtes de conserve et de la nourriture lyophilisée ! Enfin une bonne nouvelle après toutes les déconvenues de cette journée ! Je dénichai encore un ouvre-boîte et quelques couverts, ainsi

Le Cœur au Trésor

que des revues sur les bateaux, et même un livre de Jules Verne, « l'Île Mystérieuse » ! Certes, tout cela était bien, mais il me manquait l'essentiel, sans quoi ma situation ne serait pas tenable plus de vingt-quatre heures avant de devoir me rendre à l'équipage, lequel pourrait bien s'empresser de me jeter aux requins ; mais cela vaudrait peut-être mieux que l'affreuse mort lente due... à la soif ! Or je n'avais trouvé aucune bouteille d'eau, aucun flacon, aucun jerrican si ce n'est d'essence. En sortant de la cabine, mes yeux tombèrent sur le petit évier et son robinet tout fin, tout frêle, et en le voyant je bénis les trois robinets qui à la maison nous versaient généreusement leur eau pure, sans d'autre effort que de tourner machinalement un gros bouton ; celui-ci était plus petit qu'à la maison, presque une dinette, mais par nostalgie, je l'ouvris... Je restai quelques secondes à contempler le mince filet transparent qui coulait presque sans bruit, ne pouvant faire un geste tellement j'étais pris de stupéfaction... Je finis tout de même par refermer la source du précieux liquide : j'étais cette fois tout à fait rasséréiné. A ce moment, la soif qui s'était faite discrète dans l'épreuve se réveilla, et je bus de longues gorgées à même le robinet. Je finis tout de même par sortir de cette caverne d'Ali Baba, attrapai trois sacs de toile de jute qui traînaient et allai m'installer dans la retraite que j'avais repérée.

Je m'endormis lourdement, allongé sur mes sacs qui sans valoir un matelas m'isolaient de l'humidité du sol et du froid ; cette nuit, ou ce que je pensais être la nuit car je n'avais aucun repère lumineux autre que la veilleuse qui brillait en permanence, je dormis paisiblement et profondément. Ce ne fut pas le cas par la suite, lorsque les rats sortirent de leurs cachettes, jusqu'à aujourd'hui où je me retrouve assis sur les mêmes sacs de toile, de plus en plus humides à mesure que les journées passent, armé d'une pique pour dissuader les rats qui s'approchent trop près. Ils ont fini par s'habituer à moi et m'évitent généralement, mais il y en a parfois un qui fait une nouvelle tentative, surtout lorsque je suis endormi. Je sens alors ma jambe de pantalon tirée comme si à la maison ma mère voulait me réveiller, et lorsque j'émerge de mon sommeil, je ne peux jamais m'empêcher de pousser un cri en m'agitant convulsivement pour chasser l'intrus. Mon pantalon est

maintenant bien tailladé, et je ne quitte jamais mes chaussures pour dormir.

De temps en temps je retourne au voilier, soit pour boire soit pour y goûter quelques moments de tranquillité et de confort sur la banquette. Mais je ne reste jamais longtemps, trop effrayé à l'idée d'y être découvert, car les visites de marins dans la cale sont régulières ; je les entends quelques secondes avant leur arrivée, ce qui me laisse juste le temps de me faufiler derrière un container, mais je n'aurais pas le temps de sortir du voilier. Généralement ils se contentent de faire un tour, vérifient négligemment une ou deux attaches, descendent ou prennent une caisse, puis remontent rapidement. Je les ai toutefois vus un jour verser un sac de ciment sur une voie d'eau que la rouille avait fini par ouvrir. J'avais trouvé la méthode singulière, mais finalement efficace.

Leurs visites me permettent cependant de garder quelque contact avec le rythme des journées, car sans lumière naturelle je n'ai plus mes repères ; et j'avoue que je prends presque plaisir à jouer à cache-cache avec eux, quoique plus d'une fois mon cœur ait battu la chamade. J'ai minutieusement étudié un parcours qui me permet de me déplacer sans jamais être vu, ce qui m'a bien réussi jusqu'à présent, mais j'ai tout de même de sérieuses frayeurs, lorsque je fais un peu de bruit, ou quand les marins circulent séparément entre les rangées.

Mon sommeil se ressent d'ailleurs fortement de l'absence de soleil : je dors par tranches de quelques heures, souvent même simplement un quart d'heure ou une demi-heure. Je me souviens avoir lu que c'est ainsi que dorment les marins qui font une course en solitaire, et que ce rythme peut être naturel ; beaucoup d'animaux fonctionneraient ainsi, pour se préserver des dangers.

Depuis combien de temps avons-nous quitté Le Havre ? J'estime que cela fait une dizaine de jours, peut-être deux semaines, car j'ai bien du mal à suivre le rythme des journées. Heureusement, je dispose des indications de ma montre, mais comme les aiguilles ne distinguent pas les heures du matin et de l'après-midi, il m'arrive d'hésiter ; mon seul repère est alors les visites des marins. Mais comment savoir s'ils viennent le matin, l'après-midi, la nuit ? Il faut décidément que j'établisse un calendrier, et que je fasse une marque à chaque changement de

Le Cœur au Trésor

demi-journée. J'ai bien trouvé un cahier de bord dans le bateau, qui pourrait d'ailleurs me servir de confident, mais pas de crayon.

J'hésite à ouvrir une des innombrables caisses qui remplissent la cale, lorsque je pense soudainement à la mallette de Paul Ribal, que j'ai totalement négligée depuis mon installation de fortune. Ce serait bien le diable s'il ne s'y trouvait pas de quoi écrire.

Il s'agit d'une petite valise métallique, du même format qu'une mallette, mais plus épaisse ; vous vous souvenez que lorsque Paul me l'a confiée avant de retourner à sa voiture chercher ses cigarettes, certainement mis en confiance par ma collaboration et prématurément soulagé par notre arrivée sur le bateau d'où je ne pouvais plus m'échapper, je l'ai conservée jusqu'à ce que j'eus atteint la cale ; je l'ai ensuite posée dans le voilier et l'ai oubliée. Je la retrouve donc et cherche à l'ouvrir.

La fermeture résiste : la petite pression sur le bouton chromé ne donne pas le résultat attendu. Le fermoir est bloqué par un code. Il serait dommage d'endommager cette mallette, mes parents m'ayant appris à respecter le matériel...En même temps, je suis bien curieux de savoir ce qui se trouve à l'intérieur...Je décide avant de procéder à une fracturation tout autant répréhensible – quoique ma situation anéantisse nombre de mes scrupules – que difficile faute d'outils adéquats, d'essayer quelques codes. La recherche de la position "naturelle" de chacune des quatre mollettes qui permettent de composer le code, position qui serait indiquée par l'usure due à l'utilisation plus fréquente de cette position, comme je l'ai vu un jour dans un feuilleton télévisé, ne donne rien. A tout hasard, j'aligne quatre zéros : une pression sur le fermoir...Bingo ! L'ouverture est faite !

Je ne suis pas déçu : je trouve tout de suite un stylo bille noir, un autre bleu ainsi qu'un critérium ; un carnet vierge qui me permettra de prendre des notes, et d'épargner ainsi le carnet de bord du voilier : j'imagine la tête que vont faire ses propriétaires lorsqu'ils vont le récupérer, allégé de tout ce que j'aurai utilisé ! Dans d'autres circonstances, j'aurais sans doute laissé un mot d'explication, avec mon adresse pour qu'ils puissent me retrouver et que je les dédommage ; mais là, cela me semble

difficile, à moins que le bateau, pourquoi pas, soit arraisonné et que je sois récupéré par des gardes-côtes.

Je me demande ce que peuvent bien penser mes parents ; j'imagine qu'ils sont à ma recherche ! Madame Bastianeau, notre voisine qui nous a vus traverser sa maison, a dû donner le signalement de Paul Ribal ; il a forcément été retrouvé, qu'il soit mort – paix à son âme – ou simplement blessé, et le rapprochement n'a pas dû être difficile à faire avec le départ de *l'Eterino* ; d'ailleurs, les coups de feu ont dû être entendus. Oui, mais dans ce cas, le bateau aurait déjà dû être arraisonné depuis longtemps, alors que maintenant, nous devons être loin des eaux territoriales françaises.

Si j'éprouve de la peine pour l'inquiétude que je dois procurer à mes parents et à mon petit frère, j'avoue que je ressens une certaine excitation en pensant à mes camarades de classe et aux professeurs du collège, ainsi qu'à mon équipe de judo. Je confesse avec quelque repentance que j'ai dû passer plusieurs heures à imaginer l'agitation que ma disparition a dû provoquer, les articles dans la presse et surtout au journal télévisé, avec l'interview de toutes les personnes proches de moi, de près ou de loin : la voisine, les commerçants, mes camarades... Peut-être même que le président de la République s'est déplacé chez mes parents pour leur apporter son soutien moral ?...

Le grincement d'une malle, provoqué par une vague un peu plus forte que les autres, me sort de ma rêverie. Je m'interroge sur ce que deviendrait ma situation en cas de tempête, alors que depuis le départ, la navigation est étrangement calme et régulière. Sans pouvoir répondre à cette question, je retourne à ma mallette.

Je glisse dans mes poches une boîte d'allumettes, une bougie, une boîte hermétique renfermant une vingtaine de sucres emballés ; je trouve encore deux paires de chaussettes neuves, encore attachées par un ruban de papier, un agenda et un carnet d'adresses. J'y trouve la nôtre ; les autres ne m'apprennent rien. Beaucoup sont à Paris, à Bruxelles, dans différents pays d'Afrique : le Congo-Brazzaville, le Congo-Kinshasa, le Liberia, l'Angola, l'Afrique du Sud... Mais aucun nom qui me soit familier. Quant à l'agenda, on ne peut pas dire qu'il soit surchargé. En tout cas, rien en ce qui concerne la journée où

Le Cœur au Trésor

Paul Ribal a débarqué dans ma vie, ni les semaines qui l'ont précédée. Avant cette date, quelques journées contiennent des noms, à consonance africaine pour la plupart, sinon française ou anglaise ; un nom revient plus régulièrement : Samba Okapongo, de Brazzaville.

Je pousse une exclamation de surprise en découvrant une photo ancienne, en noir et blanc, car c'est mon père qui est photographié : il se trouve en compagnie d'un homme noir, assez jeune comme lui ; ils sont tout sourire, devant une case africaine, au milieu d'une végétation luxuriante. Un détail m'intrigue aussitôt : je vois qu'il porte à son cou un petit collier africain ; je reconnais, à peine perceptible sur le petit format de la photo, le fétiche qu'il m'a offert pour mes dix ans, et que je porte depuis avec ma médaille de baptême. Cela ne plaît pas beaucoup à ma mère, mais c'est du plus bel effet auprès des copains. Je glisse dans ma poche le carnet, l'agenda et la photo.

Voici encore des documents qui ressemblent à un contrat de vente de ballons de football ; tiens, cela aurait-il un rapport avec cette douzaine de containers qui dorment dans la cale, estampillés d'un ballon de foot ? En effet, ce motif ressemble bien au logo du contrat. Ah, si je pouvais ouvrir un de ces containers, je ferais une overdose de tirs au but !

Paul doit donc avoir un lien avec cette livraison : c'est d'ailleurs sûrement pour cela qu'il savait que l'*Eterino* devait appareiller ce fameux jour. Sur le contrat figurent son nom, avec une adresse à Brazzaville, au Congo-Brazzaville, ainsi que celle du destinataire, un commerçant en gros de matériel sportif : voici des renseignements précieux ! Je ne sais pas encore quel usage je vais pouvoir en faire ? En fait, il y a une alternative : si Paul est effectivement un allié de mon père, il me suffira de m'adresser au destinataire de ces ballons pour rentrer chez moi ; dans le cas contraire, ce document permettra de le retrouver et de le confondre.

Si mon instinct me fait pencher vers la première hypothèse, étant donné l'agressivité de nos poursuivants, je reste sur ma réserve à cause de l'énigmatique Paul Ribal et de la vive réaction des marins de l'*Eterino* qui n'ont pas l'air non plus démunis, au vu de la furieuse fusillade qui a précédé le départ du

cargo ! Je reste réticent à accorder ma confiance à des hommes aussi belliqueux.

Je trouve un autre document qui m'apporte, lui aussi, une information intéressante : un papier à en-tête du port de Pointe-Noire, au Congo Brazzaville. Voilà donc cette fameuse « pointe noire » dont parlait Paul Ribal ! Cela doit donc bien être notre destination. Au moins ce sera une ville francophone, c'est tout ce que je peux imaginer sur elle, et qu'elle doit se situer en Afrique de l'Ouest.

C'est au milieu de ces réflexions qu'un premier bouleversement survient dans cette croisière, si je peux appeler ainsi mon séjour dans la cale de l'*Eterino*. J'ai juste le temps d'éteindre la lampe du voilier et de me jeter à plat ventre en entendant les claquements, que j'ai appris à repérer, qui annoncent l'ouverture de la lourde porte permettant l'accès à la soute.

Fait inhabituel, cette porte est refermée immédiatement et aussitôt éclate une conversation animée. Les marins sont plus nombreux qu'à l'accoutumée ; si je ne les vois pas, je les entends distinctement : ils sont au moins quatre, mais certainement plus, alors qu'ils ont l'habitude de venir seul ou à deux. Malgré un fort accent, leur français est parfaitement compréhensible. Je perçois rapidement que la conversation porte sur les containers de ballons de football. Au milieu des exclamations, je saisis que les matelots sont en conflit avec le capitaine au sujet de ces ballons : ce dernier voudrait les livrer sans être payé, ce qui provoque, à entendre les intonations des marins, de la colère, mais aussi un grand embarras et même, devrais-je dire, de la peur ! Deux marins semblent d'accord avec leur capitaine, parlent de sacrifice, de leurs « frères », de la « cause »... Au bout de longues minutes, ils semblent se ranger aux arguments des autres, qui craignent « les représailles », « les cobras ». Rendez-vous est fixé au lendemain à la même heure pour discuter des solutions qu'ils pourraient trouver pour éviter cette livraison impayée. Sur ce, les comploteurs quittent la cale et je me retrouve seul à nouveau, perplexe quant à ce que je viens d'entendre.

La dispute à laquelle j'ai assisté peut assez facilement s'expliquer par le contrat que j'ai découvert dans la mallette :

Le Cœur au Trésor

sans Paul Ribal, le capitaine ne peut l'honorer ; mais je ne vois pas pourquoi cela empêcherait la transaction de se faire : je sais bien par les affaires de mon père que ce genre de livraison est toujours effectué contre son paiement ; et surtout, pourquoi le capitaine, qui n'est que le transporteur dans l'affaire, voudrait-il livrer ces ballons lui-même et de surcroît sans être payé ? Peut-être est-il amateur de football et veut-il généreusement arroser de ballons tous les clubs du pays, mais tout de même ! Bref, encore quelque chose de bien mystérieux... Cela ne me regarde guère après tout. Mis à part le fait que ce sont précisément des containers de ballons qui forment mon abri, et que s'il venait à l'idée des marins de s'en approcher davantage, ma position deviendrait périlleuse.

Je décide donc de quitter les lieux, mais où aller ? Je ne vois pas d'autre solution que ce fameux voilier qui m'a déjà tant offert. Malgré le confort tentant de sa cabine, j'ai évité jusque là de l'utiliser, craignant d'être pris comme dans une souricière en cas de visite d'un marin. Ma cache entre les containers m'offre bien plus d'échappatoires, qui compensent la couche spartiate. Mais compte tenu de ce que je viens d'entendre, il vaut mieux que je quitte les lieux provisoirement. Je fais donc disparaître toute trace de ma présence et migre vers le voilier.

Une fois à l'intérieur, sans doute éreinté par l'émotion, je m'affale sur le matelas de la cabine du bateau et m'endors aussitôt.

En me réveillant, je vois à ma montre que j'ai dormi six heures d'affilée, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps ! Qui plus est, je me sens parfaitement reposé, en pleine forme ! Je me mets même à faire quelques « pompes », « abdos » et étirements, histoire de ne pas perdre les bonnes habitudes du judo. J'enchaîne sur ma prière matinale, à laquelle je m'astreins à être fidèle quelles que soient les circonstances.

Pendant que je fais chauffer sur le gaz l'eau qui permettra de rendre consistance au lait en poudre de mon petit déjeuner, le rêve que j'étais en train de faire au sortir de ces quelques heures de sommeil me revient en mémoire : je volais, comme si j'étais en train de nager dans le ciel ensoleillé, au milieu de ballons de foot, très haut au-dessus de villages africains dont je distinguais les cases en bas, comme j'ai pu en voir dans mes livres

d'enfant ; soudain un gros bruit – peut-être suscité par le déplacement d'un container dans la cale ? – me fit sursauter, et à ce moment même les ballons se précipitèrent en bas : ils tombaient directement sur les villages, déchiraient les cases, les habitants couraient dans tous les sens, les ballons rebondissaient jusqu'à moi, retombaient en causant de nouveaux ravages, il y avait toujours plus de ballons, j'essayais d'en attraper un mais je n'arrivais plus à avancer malgré tous mes efforts, il s'éloignait sans que je puisse bouger, et à partir de là, je ne me souviens plus. Mon eau est arrivée à ébullition et la préparation de ma boisson chasse ces souvenirs.

Ce déjeuner succinct mais suffisant me ragailardit, et je m'apprête à passer une nouvelle journée dans les entrailles métalliques. Ma bonne humeur, à laquelle n'est sans doute pas étranger le confort du voilier, m'encourage à entamer le livre que j'avais déjà repéré, *L'Île Mystérieuse* de Jules Verne ; j'ai déjà lu *Voyage au Centre de la Terre* de cet auteur, et je sais que je ne serai pas déçu ! Je commence par quelques pages ouvertes au hasard dans le livre : je tombe sur un passage où les héros, visiblement perdus sur une île, réussissent à se fabriquer des outils à partir de simples minerais trouvés dans un massif montagneux ! Ma foi, voilà qui est ingénieux, et en comparaison, ma situation actuelle est bien plus facile que la leur ! J'espère cependant qu'elle ne va pas durer...

Les prochains événements vont répondre à cette espérance, mais ce ne sera pas pour retrouver la tranquillité. Au contraire, les épreuves vont s'enchaîner, telles que je n'aurais pu les imaginer !

En effet, dans la soirée, alors que j'étais assoupi dans la cabine du voilier, je me réveille avec une drôle d'impression : il se passe quelque chose d'inhabituel. Le temps d'émerger définitivement de mon sommeil, et d'écouter attentivement, voici que je comprends ce qui se passe : on n'entend plus aucun bruit de machine, et le roulis s'est arrêté. Un calme absolu règne dans la cale. Depuis la quinzaine de jours que nous sommes en mer selon mon estimation, c'est la première fois que cela arrive. Peut-être sommes-nous arrivés à destination ?

Bizarrement, alors que je devrais m'en réjouir, car cela signifierait la fin de mon inconfortable séjour, je ressens au

Le Cœur au Trésor

contraire une sourde angoisse ; je reste aux aguets, tous les sens en alerte.

Un énorme bruit au-dessus de ma tête me la fait rentrer dans les épaules, tandis que les lumières aveuglantes de la cale s'allument. S'ensuivent des cris intermittents et de nouvelles sonorités de moteurs, mais pas ceux du navire, qui reste parfaitement immobile. Mon cœur bat la chamade : sans les voir, je sens que des personnes s'agitent autour de mon voilier refuge, les bruits de pas s'entrecroisent, je m'attends à être extirpé *manu militari* de ma cabine, et après, que sais-je ?!

Je reste immobile un temps qui me semble interminable, mais un coup d'œil à ma montre m'indique qu'il ne s'est passé que quelques minutes depuis l'éclairage de la cale. Le voilier n'est toujours pas ouvert par les marins, alors que tout autour j'entends des containers se déplacer, des bruits de chaînes, de moteurs...

J'ai finalement besoin de savoir ce qui se passe ; je fais le pari qu'avec l'obscurité qui règne dans la cabine du voilier et la lumière crue de la cale, je peux regarder par le hublot de la cabine sans être vu ; même si cela semble évident, il me faut encore plusieurs minutes pour me décider à cette audace tant je suis terrorisé. Je m'approche lentement du hublot, lève la tête juste ce qu'il faut pour que mes yeux affleurent, mais dès que je vois la scène qui se joue mes yeux s'écarquillent : c'est un ballet de containers qui montent vers le ciel, sous l'éclairage de puissants projecteurs. Les hommes de l'équipage s'affairent, courent, s'invectivent ; mais alors qu'il me semblait à les entendre qu'ils encerclaient le voilier, en fait ils ne s'y intéressent pas du tout, concentrés autour des containers. Ils sont donc bien en train de décharger le navire !

Les containers grutés, ceux des ballons de football, me font repenser à mon rêve : d'une certaine manière, les ballons sont en train de voler, même si c'est très différemment !

Eh bien, heureusement que j'ai déménagé dans le voilier : il devrait être déchargé de la même manière, treuillé par la grue, et sans que les dockers n'aient de raison de l'ouvrir ; une fois à l'extérieur, je n'aurai plus qu'à en sortir pour retrouver ma liberté ! Et de là, un simple coup de fil passé depuis la première

maison que je rencontrerai mettra fin à cette histoire qui n'a déjà que trop duré.

J'attends donc avec impatience mon tour, en cherchant des prises dans la cabine qui me permettent de me maintenir pendant mon prochain envol.

Mais alors que cela faisait peut-être une demi-heure que la cale se vidait, les voix se taisent soudain, juste avant que l'éclairage ne s'éteigne ; les moteurs s'arrêtent aussi, sauf un bruit au loin, qui décroît rapidement. Et moi alors ?! J'attends encore longtemps dans l'obscurité, sans bouger, que l'activité reprenne. Mais les quarts d'heure passent, et rien. Rien ! Aucun bruit dans le navire, aucune lumière, aucun mouvement perceptible !

Finalement, prenant mon courage à deux mains, je me glisse hors de la cabine, traverse le cockpit, et sort du voilier. Mon premier regard est pour le ciel : à travers le trou béant du panneau ouvert, je vois un tapis d'étoiles sur un ciel noir comme l'encre ; elles sont tellement nombreuses et vives que j'ai l'impression qu'elles vont me tomber dessus : ce spectacle saisissant me pétrifie d'émotion, me faisant oublier tout le reste pendant que je le contemple : outre que je ne m'attendais pas à cela, pour la première fois que je retrouve le ciel depuis plusieurs jours, jamais je n'avais vu ainsi les étoiles briller : à Paris, c'est à peine si on peut en apercevoir quelques-unes la nuit, à cause de la pollution. Je sais déjà que je garderai pour toujours cette image exceptionnelle imprimée dans ma mémoire, avec une grande émotion.

Une fois rassasié, mon regard redescend, j'allais dire sur terre, disons plutôt sur, ou même sous mer ! Ce que je contemple me laisse perplexe : au lieu d'être vidée, la cale est encore bien pleine : tout le bric-à-brac s'y trouve toujours, et de nombreux containers encore ; je fais un tour, et finis par me rendre à l'évidence : seuls les containers de ballons ont été déchargés. Pourquoi n'ont-ils pas terminé le travail ? Peut-être, tout simplement, à cause de l'heure tardive : il doit être près d'une heure du matin maintenant. Mais alors, pourquoi ont-ils commencé si tard justement, pour s'arrêter au milieu de la nuit, et en ne s'occupant que des ballons de foot ? La conversation

Le Cœur au Trésor

surprise le matin même n'y est certainement pas étrangère. La question de cette livraison a dû être réglée en priorité.

Pourtant, il y a quelque chose qui ne colle pas. Je ne sais pas quoi, mais j'ai le pressentiment que les choses ne se passent pas normalement, sans pouvoir expliquer pourquoi.

A force de tourner en rond dans la cale, à tendre l'oreille pour percevoir le moindre bruit qui pourrait me donner une indication, sans qu'aucun son ne me parvienne, ce sentiment s'installe définitivement : j'ai l'impression, pour la première fois, de me retrouver seul au monde ! Et ce sentiment devient une véritable angoisse qui me serre la gorge... Finalement, si j'étais obligé par prudence de me méfier des marins, leur présence était en quelque sorte réconfortante, et les parties de cache-cache agrémentaient les journées...

Ce qui me surprend cette nuit, c'est que le panneau de la cale soit resté ouvert, laissant son contenu à la merci d'une averse ; de même, la lourde porte étanche qui permet d'accéder à la cale de l'intérieur, habituellement soigneusement refermée par les marins, ne l'a pas été cette fois-ci ; certes, dans un port les risques limités peuvent inciter à la négligence, mais tout de même ?

Enfin... Cette porte ouverte est bien tentante : en pleine nuit, alors que tout le navire semble endormi, n'est-ce pas le moment de tenter une excursion, voire une évasion, puisque mon voilier reste désespérément à fond de cale ? Tout me pousse vers l'escalier métallique : non seulement l'envie de quitter cet endroit dans lequel je me suis depuis trop longtemps attardé, mais aussi je dois l'avouer une certaine excitation devant cette nouvelle aventure : au moins je ne serai plus à attendre ici-bas que les choses se passent, je prendrai enfin l'initiative. Qui plus est, au plus profond de moi, ce qui est peut-être l'instinct me crie de quitter ces entrailles.

Après une dernière hésitation, je mets donc résolument le pied sur la première marche de l'escalier, que je commence à gravir en ayant pris soin d'ôter mes chaussures : car tout résonne dans ce bateau métallique, fort heureusement pour moi d'ailleurs puisque c'est ainsi que j'ai toujours été averti de l'arrivée de mes différents visiteurs. Je monte les étages pour arriver au premier niveau du château – c'est ainsi que l'on appelle la partie

habitable du bâtiment, aussi haute qu'un immeuble – que je traverse par les coursives faiblement éclairées par des veilleuses, jusqu'à ce que je trouve une porte donnant sur l'extérieur.

Jusqu'à là, c'est toujours le silence absolu qui règne. J'ouvre la porte salvatrice et cherche le quai du regard ; mais rien : rien que le noir intense parsemé d'étoiles. Zut, je ne suis pas du bon côté : qu'à cela ne tienne, enhardi par la facilité avec laquelle je suis arrivé jusque-là, je retourne dans le dédale intérieur pour ressortir sur l'autre bord... et c'est le même spectacle ! Je monte sur le dernier pont pour en avoir le cœur net : tout autour de moi, ce n'est qu'eau sombre et nuit noire. Aucune habitation, aucune côte, nous ne sommes pas à quai, le navire est en panne en plein milieu de l'océan !

Mais alors, où sont passés les containers sortis de la cale ? Je m'assieds sur une banquette pour analyser la situation, peu encourageante. Tout cela est bien mystérieux. Que faire maintenant ? J'envisage un canot de sauvetage, mais outre le fait que sa mise à l'eau discrète semble difficile, que deviendrai-je une fois seul sur l'océan ? Finalement je dois me résoudre à la seule possibilité qui me reste : je retourne dans ma cale le cœur lourd, aussi abattu que j'étais excité à l'idée de quitter enfin le navire. L'envie me prend en descendant de trouver les cuisines pour agrémenter un peu mon alimentation, mais ma témérité retombe lorsqu'il s'agit d'ouvrir les trop nombreuses et lourdes portes : vaincu par la fatigue, je retourne enfin m'écrouler sur ma couchette.

Partie 2. A propos d'un trésor

Chapitre 3. Le capitaine Langaba

Je suis réveillé par la lumière du jour, après avoir dormi comme une souche ; je regarde ma montre qui indique neuf heures vingt. Je me risque au-dehors du voilier. Au-dessus de moi, un gros soleil illumine la cale de ses rayons vifs. Je le salue, ce cher soleil qui m'a tant manqué, puis fais le point sur la situation : le navire est toujours immobile, et parfaitement silencieux. Tout est resté en l'état depuis cette nuit. En cette heure tardive de la matinée, voici qui n'est plus du tout normal ; et cela confirme mon mauvais pressentiment de la veille. Je dois me résoudre à admettre que le navire semble abandonné, et à le vérifier en remontant sur le pont.

En effet, j'ai beau traverser les différents étages, le silence est parfait ; arrivé dehors, la brise marine, chaude et odorante, me fait le plus agréable effet. Mais le spectacle est le même que lors de cette nuit, mis à part les couleurs de la lumière : ce n'est que mer à l'horizon. Le navire est donc bien en panne, abandonné, avec un seul être à bord : votre serviteur !

Plus je parcours le bateau, plus je m'enhardis, ne prenant bientôt plus aucune précaution pour me dissimuler ou éviter d'être entendu.

Quelques mouettes viennent tourner et se posent sur les antennes du navire. Elles me font mentir : je ne suis donc plus tout à fait seul ! Et voilà qui est bon signe : cela veut dire que nous sommes assez proches d'une côte. Ces volatiles me donnent une idée : qui dit antenne dit moyen de communication, voilà ce qu'il me faut.

Je me dirige donc vers la structure qui les supporte, qui semble bien être la cabine de pilotage. Il ne me faut pas moins de cinq minutes pour l'atteindre, tant le bateau est grand, et je n'ai certainement pas trouvé le parcours le plus direct.

A propos d'un trésor

C'est avec insouciance que j'ouvre la porte de la cabine, persuadé d'être désormais seul maître à bord ; mais j'ai à peine fait trois pas à l'intérieur, que plusieurs formes noires gesticulant au sol me font bondir, en l'air d'abord et aussitôt



Je ne suis donc plus tout à fait seul

Le Cœur au Trésor

après hors de la cabine. Je me cache derrière la première cheminée trouvée, tâche de reprendre mon souffle, et de calmer mon cœur qui bat à tout rompre.

Il me faut plusieurs minutes pour arrêter le tremblement qui a pris tous mes membres, et je dois l'avouer, sécher les quelques larmes que ce nouveau coup dur m'ont arrachées. C'en est trop pour moi, et je suis prêt dans l'état où je suis à ne plus bouger jusqu'à ce que l'on me trouve, advienne que pourra.

Mais bizarrement, encore une fois, personne ne vient jusqu'à moi. Je finis par me reprendre, tends l'oreille à nouveau, risque un œil... Mais toujours pas âme qui vive, alors que des bruits répétés proviennent de la cabine.

Quoi que ce soit, ou qui que ce soit, il faut bien que j'y retourne voir, puisque rien n'en sort. Je m'approche d'un large hublot, ne prenant plus la peine de me cacher ; et je vois en effet deux formes au sol se tordre dans tous les sens.

Ce sont deux hommes savamment ligotés, qui frappent des pieds sur une table métallique, comme pour appeler de l'aide. Sur quel équipage suis-je donc tombé ?

Il n'y a pas beaucoup à hésiter ; je suis seul sur ce bateau, avec ces deux hommes : il me faut les affronter. Je pénètre donc à nouveau dans la cabine, m'approche prudemment du premier homme, mon canif à la main. En me voyant, le prisonnier écarquille des yeux ronds, que la blancheur du globe oculaire dans la face noire fait ressortir de façon impressionnante.

Je le reconnais, à sa tenue et à sa corpulence : c'est le capitaine, celui que j'ai vu brandir son revolver, tirer avec rage et hurler ses ordres lors de l'attaque sur Paul Ribal.

Que faire ? Ce n'est pas avec mon canif que je lui tiendrai tête. Je regarde autour de moi, tandis que le capitaine et son acolyte, maintenant pétrifiés, ne me quittent pas du regard. J'y lis plus de peur que de rage !

Ma priorité me semble être de trouver les appareils de communication, avant de m'occuper des prisonniers. Imaginez ma déception lorsque je vois les appareils détruits : câbles arrachés, claviers et écrans fracassés, il n'y a aucun espoir de ce côté-là : me voici revenu à la case départ !

Je m'assieds sur un siège pour à nouveau faire le point, tout en affrontant les deux paires d'yeux fixées sur moi. Pas

d'agressivité dans ces regards, plutôt de la supplication. Bon, allons-y : je peux au moins enlever les bandeaux qui barrent leur bouche, ainsi pourra-t-on s'expliquer.

C'est fait rapidement, de même pour un troisième homme que je n'avais pas vu en entrant. Après quelques grimaces pour chasser la douleur du bandeau, qui lui a déformé la bouche, le capitaine engage la conversation par la première question qui lui brûle la langue depuis l'instant où il m'a vu entrer, moi un enfant encore, dans la cabine de pilotage de son navire en panne en pleine mer :

« Mais comment es-tu ici ?!

– Je suis sur votre navire depuis votre départ : j'ai été kidnappé par Paul Ribal, qui semble être votre complice, et lorsqu'il a été abattu, je me suis caché sur votre navire. »

Je lui raconte ensuite brièvement comment j'ai survécu pendant ces quelques jours. A mon tour, je lui demande des explications sur cette histoire qui m'est tombée dessus sans que j'aie rien demandé.

« Je sais ce que voulait Paul Ribal en allant chez vous, répond le capitaine : les containers de ballons qui se trouvaient dans les cales contenaient en fait des armes destinées à une milice d'opposition au régime de Denis Sassou Nguesso, au Congo Brazzaville. Elles devaient être payées par un trésor de diamants, accumulé au moment de la guerre civile, mais celui-ci a disparu en même temps que l'homme qui en avait la garde. Nous pensions que ton père pourrait le retrouver. Paul avait réussi à échapper aux sbires du gouvernement, mais ils ont fini par le rejoindre.

– Et ainsi, il a mis toute ma famille en danger.

– Oui, c'est vrai, et nous aussi : l'échec de Paul nous a mis dans un grand embarras, car j'étais chargé de livrer les armes contre leur règlement. Nous sommes attendus à destination par les acheteurs et le vendeur pour conclure l'affaire ; mais pas d'argent, pas de livraison ! Cela nous met, nous, les membres de l'opposition et nos miliciens, en grand danger : le gouvernement sait que quelque chose se prépare et s'il apprend que nous n'avons pas pu obtenir ces armes, nous sachant affaiblis il va nous fondre dessus avec toute la rage dont il est capable. Des

Le Cœur au Trésor

dizaines de milliers de vie sont menacées. Alors j'ai voulu livrer les armes quand même, en modifiant mon port de destination.

– C'est là que tout le monde n'était pas d'accord : j'ai entendu les disputes de vos marins dans la cale.

– Oui, car cela voulait dire déclarer la guerre aux trafiquants d'armes qui ne me pardonneront jamais cette trahison : or tout l'équipage n'était pas prêt à ce sacrifice, d'autant plus que certains étaient peut-être bien à la solde des trafiquants.

« Ils se sont mutinés contre moi, sauf les deux camarades que voici restés fidèles, dit-il en désignant du menton les autres prisonniers ; mais plutôt que de conserver le cargo, craignant les forces officielles du gouvernement qui sont peut-être à notre poursuite, les mutins ont préféré transborder les armes sur un autre navire avant de s'enfuir et de nous abandonner, ligotés, à la merci de nos ennemis.

« Ils ont longuement hésité à nous éliminer définitivement, pour nous punir de notre trahison, et c'est sûrement l'ordre qu'ils avaient reçu ; heureusement que parmi les mutinés, il en restait quelques-uns favorables à notre cause, mais qui n'ont pas eu le courage de prendre les risques nécessaires : c'est à eux que nous devons d'avoir la vie sauve.

« Mais je ne suis pas sûr que nous devons nous en réjouir ! Si nous tombons aux mains des miliciens de Denis Sassou N'Gusso, mieux vaudrait pour nous être morts ! »

Je reste un moment silencieux, comparant tous ces éléments avec les événements que j'ai vécus : l'irruption de Paul Ribal chez nous, notre fuite devant les miliciens, le complot surpris ce matin, l'énigme des containers disparus : oui, tout cela rend plausibles les explications du capitaine. Puis-je pour autant le délivrer ? Je ne connais rien à l'histoire du Congo Brazzaville, qui a l'air bien tumultueuse, alors comment savoir à qui me fier ? C'est que j'ai quand même affaire à un trafiquant d'armes ! Il est là à mes pieds, gisant par terre, inoffensif tel qu'il est ficelé – et les marins s'y entendent pour faire des nœuds.

Je risque ma vie à nouveau si je le délie, alors que maintenant, maître à bord du navire, je n'ai plus qu'à attendre qu'il soit arraisonné par la police côtière, ce qui ne devrait pas tarder : un cargo immobilisé en plein océan sur une route

maritime ne peut tout de même pas rester longtemps inaperçu ! Il me semble donc beaucoup plus sage de garder « mes » désormais prisonniers jusqu'à ce qu'arrive une force officielle. Voilà le message que je délivre au capitaine et à ses deux comparses.

Accusant le coup, il reste un moment silencieux, avant de reprendre la parole :

« Ecoute Pierre, si ces miliciens agissaient de manière officielle, crois-tu qu'ils se seraient comportés comme ils l'ont fait ? Aurait-ils provoqué cette fusillade en France, un pays étranger pour eux, de surcroît l'ancien colonisateur, qui reste encore puissant dans leur pays ? Aurait-ils ainsi abattu un Français sans autre forme de procès ? Je comprends que cette histoire d'armes t'impressionne ; mais c'est pour notre peuple une question de vie ou de mort, pour nous c'est notre seul moyen de défense contre les massacres commis par ce régime dont la seule manière de conserver le pouvoir est de supprimer une partie de sa population pour la maintenir dans la terreur. Si tu restes tranquillement à attendre sur ce bateau, tu vas te livrer à ces criminels qui n'hésiteront pas une seconde à t'éliminer ; à moins qu'ils ne t'utilisent comme otage pour obtenir de ton père ce qu'ils recherchent comme nous : l'accès à ce fameux trésor de diamants ! »

Ce dernier argument est celui certainement qui fait mouche. Me voici donc face à un sacré dilemme, craignant de tomber de Charybde en Scylla. Je ne suis pas du genre cependant à me rendre si facilement. Sentant que je suis prêt à succomber à ses arguments, l'habile capitaine m'assène un coup fatal :

« Je comprends ton hésitation, Pierre, j'aurais la même à ta place. Nous ne pouvons pas communiquer avec ton père, les mutins ont tout détruit ; mais je peux t'avouer ce qui doit rester un secret entre nous : je connais très bien ton père, et je suis venu plusieurs fois le rencontrer, chez vous, pour des réunions. Je peux te décrire précisément votre salon, donner le nom de ta mère, de ton frère, de votre chat... »

Là-dessus il se met en effet à me donner de nombreux détails de notre maison, et même de notre vie intime.

« Je rencontrais ton père pour des réunions politiques, continue-t-il ; mais jamais, je te le promets, il n'a été au courant

Le Cœur au Trésor

pour les armes : il n'a rien à voir là-dedans, je crois même qu'il s'y serait opposé, même si pour nous il s'agit de légitime défense. Ton père, je l'ai connu pour les affaires d'abord, j'ai fait pour lui des transports pendant de nombreuses années. »

Et il me donne encore de nombreux détails de marchandises, de clients, de fournisseurs, de destinations, et même si mon père me parle peu de ses affaires, tous ces noms exotiques me semblent familiers.

Je m'avoue vaincu par tout ce qu'il sait, ces nombreuses précisions ne peuvent pas être inventées ni apprises tant il y en a de personnelles. Cela correspond bien à ce que je sais de mon père, de ses activités, de ces énigmatiques réunions du soir.

Me voyant ébranlé, le capitaine tire sa dernière cartouche, si je peux me permettre : il m'indique où est rangé son revolver, et me propose de le garder lorsque je les aurai délivrés.

Je trouve en effet l'arme : un pistolet si gros que je dois le tenir à deux mains ; pour m'assurer qu'il est chargé, je tire un coup en l'air : cela a pour effet de me donner un coup dans les épaules qui me fait reculer d'un mètre et m'arrache un cri de douleur, tandis que les quelques mouettes perchées s'envolent en piaillant.

Le silence retombe, le capitaine me regarde d'un air médusé, semblant surpris par la témérité avec laquelle j'ai utilisé cette arme, et il me semble même qu'il y a un début d'admiration dans son regard. Pour ma part, je ne me sens pas vraiment rassuré par cette expérience, l'arme me semblant tout à fait démesurée pour moi ! Enfin, à Dieu vat, il convient de délivrer ce que je peux appeler maintenant mes compagnons d'infortune.

Il me faut trouver une pince coupante pour arriver à bout des liens, tant les nœuds sont serrés et les cordages solides. Les trois hommes me serrent chacun à leur tour énergiquement dans leurs bras en poussant de grands cris de joie ; heureusement qu'ils rient car j'aurais pu croire qu'ils voulaient m'étouffer à me serrer si fort ! Les présentations sont rapides : Laurent Langaba, le capitaine ; Gaylo Kalamba, second ; Philibert Nsalou, mécanicien. C'est tout ce qu'il reste de la douzaine d'hommes d'équipage.

Ils me laissent bien vite pour se précipiter à la cuisine : en effet, je n'avais pas réalisé qu'ils n'ont rien mangé depuis vingt-

quatre heures ! Ils se rassasient, moi aussi d'ailleurs, content de trouver à manger du pain et du fromage, au lieu de mes plats lyophilisés.

Ensuite vient l'heure de la stratégie à adopter. Le capitaine confirme mes craintes que le cargo soit rapidement découvert. D'ailleurs dans la matinée j'ai vu passer deux navires à l'horizon. Nous nous trouvons bien proches de la destination, à vingt-quatre heures de Pointe-Noire, le port du Congo Brazzaville.

D'après le capitaine, à quatre personnes, en me comptant dans l'équipage, il est possible de manœuvrer le navire et de le mener à bon port ; toute la question étant de savoir comment nous y serons reçus par les autorités ! Il serait donc plus prudent de se détourner pour accoster dans un pays voisin, à moins de devoir abandonner le navire. Mais la situation n'est pas très bonne : la République Démocratique du Congo, le Congo belge des fameuses aventures de Tintin, aussi appelé Zaïre sous la férule de Mobutu, est trop proche du Congo Brazzaville ; l'Angola est alliée à Denis Sassou N'Guesso, le président du Gabon étant marié à la fille de Denis Sassou... Reste le Cameroun, mais il faut faire demi-tour et longer les côtes de pays hostiles. Cela semble néanmoins au capitaine être le seul moyen de sauver son bateau.

Aussitôt décidé, le capitaine lance ses ordres ; hormis les moyens de communication, tout est resté en état de marche. Les deux marins et le capitaine, qui met la main à la pâte à cette occasion, s'affairent pour relancer les machines. Voici qui est des plus excitants pour moi : découvrir ces énormes moteurs, ces innombrables tuyauteries colorées qui forment des entrelacements énigmatiques, et sentir sous mes pieds le navire se réveiller... Jamais auparavant je n'avais vu un tel spectacle que cette salle des moteurs haute de deux étages – ni été ainsi pris à la gorge par cette odeur de fioul lourd qui imprègne la salle !

Les neuf pistons – dont les seules culasses sont plus hautes que moi – du moteur deux temps sont parfaitement alignés. Le mécanicien, Philibert Nsalou, ouvre la trappe permettant de voir la crosse : j'imagine les pistons se mettre à entraîner le

Le Cœur au Trésor

vilebrequin, ce qui transforme le mouvement vertical du piston en mouvement circulaire pour l'hélice.

Je n'arrive pas à compter les dizaines de cadrans, de toutes tailles et de toutes formes qui permettent d'ajuster les réglages de ce grand assemblage, pour un fonctionnement harmonieux et optimum. Que de pièces précisément usinées pour que cette merveilleuse création du génie humain se mette en branle par une simple pression sur un bouton ; plus haut, dans la salle de contrôle, plusieurs écrans servent à contrôler encore toute cette machinerie.

J'aide comme je le peux, tendant un outil, énonçant à haute voix les indications des appareils de contrôle... Jusqu'à ce que le cargo parvienne à s'extirper de sa languette : un frémissement imperceptible d'abord, puis les vibrations s'établissent franchement : lorsque les pistons s'éveillent, le bruit devient vite assourdissant, le plancher leur répond en vibrant de tous ses boulons, le cargo commence bientôt à fendre les flots, pour atteindre rapidement sa vitesse de croisière.

Nous naviguons depuis quelques minutes à peine lorsque le capitaine, estimant que la vitesse est suffisante, lance une manœuvre à bâbord toutes : le navire infléchit légèrement sa route, puis de plus en plus franchement, jusqu'à décrire un ample arc de cercle jusqu'au demi-tour total. En route pour le Cameroun ! Le navire n'est pas jeune mais le moteur est fiable ; les réserves doivent nous permettre d'atteindre la nouvelle destination malgré les cent tonnes de fioul consommées par jour.

Une fois le cap établi, la tension des hommes retombe, et je reçois les félicitations de tous pour les services que j'ai pu rendre, bien que je n'en voie pas bien le mérite : mais je me suis semble-t-il fort bien acquitté de ma tâche. Il n'y aucune animosité chez eux, et à moins que ce soit pour endormir ma méfiance pour mieux me maîtriser, je n'ai pour l'instant pas à regretter de les avoir délivrés ; de toute manière, avec l'excitation du départ j'ai bien vite oublié toute précaution, et j'ai même dû redescendre deux étages pour récupérer le revolver que j'avais négligemment posé pour être plus à l'aise. Il va d'ailleurs rapidement finir par rester dans la cabine que le capitaine a mise à ma disposition, dans le quartier des officiers s'il vous plaît ! Il est vrai que l'on a de la place, depuis les

désertions. J'en profite pour prendre une douche, chaude qui plus est ! J'attends avec impatience de pouvoir faire ma lessive ; impatience qui va sous peu être mise à l'épreuve !

En effet, alors que nous naviguons depuis à peine une heure, une sorte de gros oiseau s'approche rapidement du navire ; les radars ont joué leur rôle et lancé l'alerte avant que nous puissions le voir de nos propres yeux ; ce que le capitaine craignait arrive : bientôt nous distinguons la structure métallique puis les reflets du cockpit, avant que l'hélicoptère nous survole de si près que nous voyons distinctement le pilote.

Après deux survols, l'hélicoptère repart comme il était venu, sous le regard attentif du capitaine. De grosses gouttes de sueur s'écoulent de ses bourrelets de graisse, et ce n'est pas seulement dû à la chaleur tropicale. Les trois hommes tiennent un conciliabule et s'accordent sur la signification de cette visite : il est clair que la chasse est ouverte, l'hélicoptère est venu en reconnaissance ; nous allons bientôt recevoir de la visite, qui ne sera pas amicale.

« Je croyais que puisque nous étions dans les eaux internationales nous ne craignons rien ?

– Les Cobras ne s'embarrassent pas de ce genre de détail, me répond le capitaine. Il faut s'attendre au pire. Mais il y a encore un semblant de justice dans ce pays, en tout cas pour ceux qui ont comme moi une certaine notoriété politique ; l'arraisonnement et le détournement d'un cargo comme l'*Eterino* ne passera pas inaperçu non plus : ils ne vont donc pas pouvoir se débarrasser de nous comme ça.

« D'une certaine manière, les mutins nous ont rendu service en débarquant les armes, car visiblement nous étions attendus : les miliciens ont dû faire leur rapport depuis la France. Et avec les armes à bord, nous étions bons pour le peloton d'exécution !

Par contre ils vont être fous furieux de ne rien trouver, et il va falloir inventer une explication pour les dégâts et l'absence des marins ; et surtout, c'est toi qui m'inquiètes, mon petit Pierre : s'ils te trouvent ici, ils vont vite faire le rapprochement avec ton père, donc avec nous qui sommes dans l'opposition au gouvernement, ce qui risque de transformer totalement la situation : autant avec la contrebande d'armes on reste dans ce qu'on peut appeler une activité traditionnelle, et comme ils

Le Cœur au Trésor

n'auront rien trouvé ils pourront tout au plus nous garder quelques mois en prison avant de nous juger, autant avec toi tout change : avec le trésor de diamants, ce sont des dizaines de millions de dollars qui sont en jeu, et qui plus est la possibilité de retrouver un homme dangereux pour le régime, à éliminer : et là, plus aucune règle ne tiendra devant cette opportunité : c'est sous la torture qu'ils nous feront parler, et cela fait... Personne ne sait que tu es ici, Pierre : s'ils te trouvent ils te tueront ! »

Au-delà du danger immédiat, je brûle d'impatience d'en savoir plus :

« Mais enfin, qui est cette personne si importante qui détient le trésor ? »

Chapitre 4. Le mystère Jean Muabi

« C'est une longue histoire, répond le capitaine. En 1978 le « président » de la République du Congo, Marien Ngouabi, qui voulait abandonner le marxisme sous l'influence du cardinal Biayenda, a été assassiné ; et le cardinal, un saint homme, a été éliminé lui aussi. Il aurait été enterré vivant ! Peu après, Denis Sassou prenait le pouvoir.

« L'homme que nous recherchons, Jean Muabi, était à l'époque un jeune prêtre proche du cardinal Biayenda : il a par la suite fait l'objet d'une grande vénération de la part de la population, convertie par ses prêches appelant les fidèles à renoncer au péché, avec une telle conviction qu'il tirait des larmes même aux détracteurs venus pour le provoquer, et par la mémoire du martyr du cardinal Biayenda qu'il a entretenue.

« Une rumeur insistante court sur un événement qui aurait eu lieu il y a trois ans : un colonel de l'armée, pris de remord après les horribles massacres qui ont suivi la prise de pouvoir de Denis Sassou N'Gouesso, et après les pillages des ressources du pays par les hommes au pouvoir, aurait contacté le Père Jean Muabi : craignant pour son âme, il se serait confessé avant de lui remettre ce trésor de diamants, provenant de ce qu'on appelle un « butin de guerre » : le Père Jean Muabi lui semblait être la seule personne à qui il pouvait le confier.

« Malheureusement pour lui, mais c'était prévisible, le colonel a été arrêté par ses anciens complices, et soumis à la torture : on pense qu'il est mort sans avoir trahi, mais le Père Jean Muabi a commencé à subir lui-même de nombreuses pressions et intimidations. Bien que protégé par sa notoriété, un jour il a disparu. Depuis tout le monde le recherche ! Et le trésor avec lui ! »

Captivé par ce récit, je demande enfin :

« Mais quel rapport tout cela a-t-il avec mon père ?

– Ton père a bien connu le Père Jean Muabi lorsqu'il travaillait en Afrique : il le faisait profiter de son avion lorsqu'il partait en mission dans les régions reculées du Congo

Le Cœur au Trésor

Brazzaville. Il l'a même accompagné une fois, passant plusieurs semaines avec lui, là où on pense que le Père Jean Muabi se cache, s'il est toujours vivant. Car il faut bien qu'il soit quelque part depuis trois ans ! Donc ton père pourrait permettre de le retrouver, c'est aussi simple que cela. »

Cela me fait aussitôt penser à la photo trouvée dans la mallette : celle qui représente mon père, en compagnie d'un homme noir, devant une case en pleine forêt. Cette pensée en amène une autre :

« Dites-moi, capitaine, vos ennemis vont-ils fouiller le cargo ?

– Certainement. De fond en comble, à la recherche des armes ! Tous les containers vont être ouverts, tout va être passé au peigne fin ! Mais ils ne trouveront rien, heureusement, se réjouit-il.

– Alors, il faut absolument faire disparaître les traces de mon séjour dans le voilier, et récupérer la mallette ! »

Et sur ce, je lui en explique l'origine. Aussitôt après, nous descendons à la cale prendre ces effets.

Quant à moi, le capitaine me présente la cache aménagée dans sa cabine ; enfin, si on peut appeler cela une cabine : il s'agit plutôt d'une grande suite luxueuse, avec une chambre spacieuse, un beau lit en teck et laiton, un salon mieux aménagé que chez nous, une lampe de bureau au chapeau de laiton en forme de méduse, une salle de bain privée... Le bois chaleureux s'allie aux cuivres patinés, la décoration qui n'a pas bougé depuis les années 60 en a gardé tout le charme désuet.

La cache du capitaine se trouve derrière le miroir de la salle de bain, qui pivote lorsqu'il est actionné par une simple pression sur la plinthe ; ce qui m'étonne à peine car j'ai vu le même système, contrairement à ce que vous pourriez imaginer, non dans un film de James Bond, mais au château de Blois, datant de l'époque de Marie de Médicis ! Bien que l'espace qui se découvre soit lui aussi plus spacieux qu'un simple placard, avec tout le confort nécessaire : lit, évier, même une petite bibliothèque – tiens, mon hôte est aussi un amateur de Jules Verne, et d'autres auteurs maritimes ! –, je n'ai aucune envie de recommencer à jouer à cache-cache !

« Tu serais le premier à l'étréner, me confie le capitaine. Aucune chance que l'on puisse te trouver, le château est trop grand pour que l'on se rende compte qu'il manque deux mètres de profondeur à la cabine. »

Comme nous remontons à la salle de contrôle, le visage consterné de Gaylo Kalamba, le seul marin à manœuvrer notre cargo, nous apprend sans un mot que les craintes du capitaine étaient fondées.

Et de fait, tout se passe comme ce dernier l'avait prévu. La frégate est suffisamment proche déjà pour que nous puissions nous passer de jumelles, nous pouvons même distinguer les silhouettes des soldats.

Sachant ce qu'il me reste à faire, je me résigne à gagner mes quartiers la mort dans l'âme. Le navire est effectivement longuement fouillé, puis escorté jusqu'à Pointe-Noire.

Durant les deux jours que dure la fin de notre voyage, le capitaine peut me rendre visite ; ces temps sont mis à profit pour élaborer mon exfiltration.

Afin de justifier auprès des militaires l'état du navire et l'absence des marins, le capitaine a imaginé une histoire, assez imbuvable, de mutinerie pour arriérés de salaires des marins ; les soldats n'ont pas été vraiment dupes mais leur rôle se bornait à arraisonner le navire et à le ramener à bon port. Les choses se compliqueront pour le capitaine et ses hommes lorsqu'ils se retrouveront face à la hiérarchie supérieure, une fois à terre.

En attendant, bien qu'il n'en laisse rien paraître, je me doute au visage soudainement vieilli du capitaine, et à plusieurs déchirures sur ses vêtements, qu'il a déjà passé quelques mauvais moments ; lorsque je m'en inquiète, il élude en m'assurant que ce n'est rien ; mais je saurai ensuite, ayant eu l'occasion de le vérifier, que ces hommes s'y entendent pour torturer sans laisser de traces lorsque c'est nécessaire.

Quant à moi... Nous convenons ensemble que le voilier peut à nouveau me servir : il ne sera plus inspecté maintenant, je pourrai me cacher dans la cabine, attendre d'être gruté ; son propriétaire est un Belge auprès duquel je devrais pouvoir trouver assistance et protection. Au cas où cependant, il ne récupérerait pas son bateau tout de suite, le capitaine me donne

Le Cœur au Trésor

des francs CFA qui me permettront de prendre un taxi jusqu'au consulat de France.

Je ne verrai donc rien de notre approche de Pointe-Noire, le port et capitale économique du Congo Brazzaville, relié à la capitale historique Brazzaville par une ligne de chemin de fer, comme me l'apprend le capitaine. J'ai assez honte de mon ignorance de la géographie et de l'histoire africaine, alors même que nombre de pays sont d'anciennes colonies françaises ! Qui sait par exemple que Brazzaville fut la capitale de la France Libre en 1940 ?

Au large de Pointe-Noire, nous avons dû passer en vue des plates-formes pétrolières, dites offshore, qui vont puiser l'or noir deux mille mètres en-dessous du fond de la mer. La plate-forme Alima du gisement de Moho Bilondo ressemble à un porte-conteneur, avec le château d'habitation encore surmonté d'une aire d'atterrissage ronde pour hélicoptère à la poupe, tandis qu'à la proue, une grande tour métallique, rappelant le dernier étage de la tour Eiffel, crache en permanence une longue flamme, telle une torche olympique ; mais elle n'est pas saine, cette torchère qui brûle les gaz qui s'échappent des puits en même temps que le pétrole remonte sous pression.

Entre les deux extrémités, s'étend un enchevêtrement de canalisations et de tubes d'acier jaunes, blancs, noirs, de toutes formes et de toutes tailles, qui à force de tours et de détours s'empilent sur plusieurs étages ; d'apparence anarchique, leur organisation répond naturellement à des impératifs au premier desquels la sécurité du personnel : au plus près du château se trouvent les installations de moindre danger, tandis que plus on se rapproche de la proue et de sa torchère, plus arrivent les odeurs d'hydrocarbure, bien qu'on ne voie jamais le pétrole.

Celui-ci est remonté dans l'unité de traitement : là sont séparés l'eau, l'huile et le gaz grâce aux savantes installations. Une opération apparemment simple qui nécessite pourtant cette complexe machinerie. Gaz brûlé, eau retraitée puis rejetée, pétrole envoyé dans le pipe line sous-marin jusqu'à Pointe-Noire, à quatre-vingts kilomètres de là, où il est stocké dans des cuves en attendant d'être acheminé dans le monde entier par bateau. Si on veut encore la comparer à la tour Eiffel, la plate-

forme de cent quatre-vingts mètres et vingt-sept mille tonnes représente trente fois le poids de la centenaire.

Dans les entrailles de l'usine flottante s'affaire, dans l'air chaud et moite lors de la saison des pluies, une équipe de techniciens en tenue orange. Cette petite ville, isolée mais à la structure sociale très organisée, possède toutes les installations permettant d'y vivre en permanence : l'infirmerie, la boulangerie, la laverie, la cantine, la salle télé, la salle de repos... La relève qui arrive au bout de deux semaines de confinement est l'occasion de chaleureuses salutations fraternelles entre ceux qui partent et ceux qui arrivent.

Le sentiment de vivre l'aventure pétrolière, épopée moderne qui relève tant de l'exploration que de l'action, ainsi que l'attrait de la paie majorée, compensent pour les équipes l'éloignement prolongé de la famille restée à terre, et les risques encourus sur une bombe flottante qui peut tuer, et qui a déjà tué : cent soixante-sept morts dans l'explosion et l'incendie de Piper Alpha de Occidental Petroleum en 1976, cent vingt-trois personnes lors du retournement de l'Alexander L. Kielland en 1980 en mer du Nord, onze personnes lors de l'explosion du Deepwater Horizon de British Petroleum dans le Golfe du Mexique en 2010, qui a provoqué la plus grande marée noire connue ; comme souvent, l'erreur et l'avidité humaine sont à l'origine de cette catastrophe, sur un forage de plus de dix mille mètres sous la mer qui dépassait les limites technologiques de l'époque. Comme Jules Verne aurait aimé décrire en détail cette aventure scientifique et économique !

Si leurs conséquences sont dramatiques, ces accidents sont heureusement rares au vu du nombre de plates-formes en exploitation. Elles semblent à la fois fragiles, perdues dans l'immensité océanique, et invulnérables, ces forteresses démesurément hautes, surmontant les eaux sombres qui viennent battre, impuissantes même en furie, leurs contreforts ferreux. Le danger vient plutôt d'un autre élément, le feu, et lorsqu'il se déchaîne le seul recours des marins réside dans ces capsules tubulaires, suspendues à vingt-deux mètres au-dessus des eaux, prêtes à être lâchées pour un long saut, leurs passagers harnachés comme pour le départ d'une fusée lunaire.

Le Cœur au Trésor

Quelques coups répétés sur la cloison qui me sépare de la cabine du capitaine m'avertissent enfin que nous arrivons en vue de la côte ; le capitaine me fait descendre au voilier, s'assure que je suis bien installé, me souhaite bonne chance et me serre dans ses bras, avec émotion.

Cet homme est un étonnant mélange de rudesse, propre à sa fonction de capitaine qui gère de forts caractères, et de sensibilité que je perçois, bien qu'elle ne s'exprime qu'exceptionnellement, comme c'est le cas en ce moment ; je lui rends bien ses salutations, lui promets que dès que je serai en sécurité j'avertirai le consulat de France ; ce qui le fait sourire, car m'explique-t-il, la France est alliée à ce régime ; il serait vain pour lui d'en attendre quelque aide que ce soit. Mais il convient que mon père pourrait peut-être, à partir de ses relations, l'aider à se sortir de ce mauvais pas. Le capitaine s'attend à être mis en prison en attendant un procès hypothétique, qui sera de toute façon difficile à mener faute de preuves et de témoignages, les opérations de part et d'autre s'étant faites dans l'illégalité et la clandestinité ; mais sa mise à l'écart pendant quelques mois ne pourra qu'arranger le système en place.

Le capitaine me donne le nom de son village, à l'ouest de Brazzaville, comme il me le dessine sur le tableau blanc de la table de navigation du voilier ; je prends le temps de mémoriser la carte et le nom du village, avant que le capitaine ne l'efface : ainsi nous pourrions avertir sa famille qui pourra subvenir à ses besoins en prison, car il ne faut pas compter sur les autorités pour cela : le seul enfermement dans ces lieux est une torture m'assure-t-il, les prisonniers sont soumis à la surpopulation, aux mauvais traitements, aux risques d'épidémie... Peut-être qu'un jour je pourrai me rendre à son village pour lui rendre visite, en des temps meilleurs ! Pour plaisanter et me rassurer, le capitaine Langaba m'y donne rendez-vous dans une semaine !

Enfin nous nous séparons, le cœur lourd car nous allons chacun vers un destin différent, sombre pour le capitaine assurément, meilleur pour moi je l'espère : seules quelques heures me séparent désormais de ma délivrance, mais je garderai pour toujours envers mes nouveaux compères, un souvenir déférent.

Je ressens bientôt les secousses de l'amarrage, jusqu'à ce que le bateau s'immobilise, que les moteurs s'arrêtent. C'est la fin du voyage.

Peu après le vacarme du déchargement commence, j'attends tranquillement mon tour ; j'entends enfin les crochets être fixés sur le container plat qui supporte le ber, et cette fois-ci l'envolée est bien réelle : ça monte très vite, comme dans un ascenseur, sauf qu'il y a aussi des mouvements latéraux, si bien qu'une affreuse nausée m'envahit.

A l'extérieur, une faible lueur indique que nous sommes à l'aube. Nous sommes déposés, pas très délicatement, sans que je sache si c'est sur un quai ou dans un entrepôt ; mais bientôt le voilier est à nouveau déplacé, comme s'il se trouvait sur un camion, puis à nouveau soulevé, à nouveau déposé...

Enfin, il reste tout à fait immobile. J'entends encore beaucoup d'agitation autour pendant une heure, avant que le calme s'impose. Nous avons convenu avec le capitaine que j'attendrais une journée que le voilier soit récupéré par son propriétaire pour me livrer à lui ; s'il ne venait pas, il ne faudrait pas que je m'y attarde car l'attente pourrait très bien durer plusieurs semaines. Aussi je suis bien dépité lorsque le soir arrive, sans que personne ne se soit présenté.

Il me reste donc à me lancer dans le plan « B » : sortir du voilier, et trouver un taxi qui m'emmène au consulat de France de Pointe-Noire.

Je m'y risque donc, pas mécontent une nouvelle fois de quitter cette cabine exigüe. Je descends prudemment du bateau, pour me retrouver sur une sorte de grand parking, au milieu de containers sagement alignés ; je me déplace facilement entre les rangées, jusqu'à une étroite bande de terre, qui relie l'esplanade d'où je viens au reste du port, comme si c'était une presqu'île.

L'ensemble de l'esplanade et de l'isthme forme une tête de chien trapu, comme un bouledogue, mais à très long cou de girafe, qui regarde vers l'intérieur des terres. Il faut que je traverse cet espace découvert, large d'à peine cent mètres sur huit cents mètres de long, qui protège parfaitement le port de la houle ; heureusement l'éclairage est faible, et n'ayant de toute façon pas le choix, je me lance résolument ; j'essaye de me faire le plus discret possible, me dissimulant derrière tout ce que je

Le Cœur au Trésor

peux trouver : containers abandonnés là, grues, camions en attente de marchandise... Trois longs cargos languissent le long du quai, l'assombrissant de leur épaisse masse noire, tous feux éteints à part quelques veilleuses dans la mâture.

Enfin j'atteins, au bout d'un temps qui me paraît interminable, une première avenue : avenue Félix Eboué comme indiqué sur une plaque. Mais nous sommes encore dans la zone portuaire, ce n'est pas là que je vais trouver un taxi. Il me faut marcher encore une demi-heure, si bien qu'il est pratiquement onze heures lorsque j'atteins une artère fréquentée, le boulevard de Loango.

Je ne le sais pas, mais si j'avais continué tout droit l'avenue Félix Eboué, j'aurais atteint rapidement la gare puis le consulat général de France – encadré par le boulevard du Général de Gaulle et l'avenue Marien Ngouabi, deux personnages emblématiques du Congo Brazza – ce qui aurait changé le cours de ma vie, et peut-être de l'histoire. Le destin en aura voulu autrement, pour un simple changement de rue.

A cet instant, une pluie violente s'abat sur la ville, si bien que je suis rapidement trempé. Malgré l'heure tardive, la circulation est dense ; je me mets en quête de mon taxi. Ce n'est pas difficile puisqu'ils constituent l'essentiel des voitures à Pointe-Noire, reconnaissables à leur couleur bleue et blanche. J'en avise un disponible, m'engouffre à l'intérieur ; je n'aurai pas de difficulté à payer ma course, le capitaine m'ayant assuré que quelques francs suffiront.

« Au consulat de France », dis-je d'un ton déterminé.

Le jeune chauffeur me jette un regard dans son rétroviseur et démarre lentement. Mes cheveux et mes vêtements dégoulinent sur le siège. Dès que la voiture est sortie de l'artère principale, la route goudronnée fait place à des voies défoncées, l'expression de nids de poule étant insuffisante pour qualifier les gouffres qui coupent régulièrement la route ; le chauffeur connaît parfaitement chacun d'eux et se fraye un chemin en louvoyant entre les trous d'eau et les véhicules. Sur les parties de chaussée émergées, le sable le dispute au goudron.

Bientôt nous sommes arrêtés par un embouteillage provoqué par un camion embourbé. Le chauffeur descend voir, avant de revenir m'affirmer que nous sommes coincés, qu'il faut attendre

que la dépanneuse vienne tirer le camion de cette mauvaise passe. La voie arrière étant fermée par de nombreux véhicules, il n'y a plus qu'à attendre.

« Vous avez un problème pour devoir aller au consulat cette nuit ? » me demande le chauffeur.

Déjà désappointé par ce retard inattendu, le questionnement intrusif du chauffeur m'exaspère ; je lui réponds avec humeur :

« Je dois y retrouver mes parents qui ont perdu leurs papiers. »

Une lueur d'incrédulité passe dans le regard du chauffeur, visiblement intrigué par ce garçon blanc à la tenue douteuse, de toute évidence pas habitué à cette ville, cherchant à gagner le consulat de France en pleine nuit. Afin de confirmer son intuition il prend soin de rajouter, comme pour me rassurer, que ce genre de contretemps est fréquent à Pointe-Noire ; ce à quoi je ne peux rien répondre, ni jouer à l'habitué ce qui ne serait pas crédible, ni engager la conversation ce qui m'obligerait à me dévoiler.

Je m'enferme dans un mutisme rêveur, jusqu'à ce qu'enfin la dépanneuse vienne tracter le camion, ce qu'elle ne réussit à faire qu'après plusieurs essais infructueux. Les conducteurs et passants attroupés autour de l'attraction n'en finissent pas de jeter l'opprobre sur ces sociétés corrompues qui utilisent de mauvais matériaux lors de la construction des voies, ou sur celles chargées de l'entretien qui ne font pas leur travail.

Le taxi reparti, je n'ose pas montrer mon impatience. Enfin le chauffeur m'annonce que nous sommes arrivés ! Mon cœur s'emballe. Je descends bien vite par la portière, mais reste interdit : loin de me trouver devant un consulat, que j'avais imaginé derrière une belle grille et un jardin planté de palmiers, le bâtiment de béton face à moi ressemble à s'y méprendre à un poste de police, et si j'avais quelques doutes, son enseigne lumineuse me les ôte définitivement, malgré les deux lettres éteintes, hors d'usage.

Le chauffeur apostrophe un jeune policier dans une langue que je ne comprends pas ; à cet instant, réalisant que je suis joué, je m'élançai dans la rue ; mais je suis rapidement rattrapé, plaqué au sol, emmené manu militari par deux hommes, malgré mes

Le Cœur au Trésor

hurlements de protestation, à l'intérieur de l'édifice. Aucun témoin n'a assisté à la scène dans cette rue déserte.

Je suis jeté et proprement ficelé sur une chaise. Autour de moi les hommes s'apostrophent, indécis sur la conduite à tenir. Enfin un homme plus gradé que les autres s'approche de moi, me demande en français mon nom, mes papiers. Terrorisé, grelottant de terreur et de froid dans mes vêtements trempés, je suis incapable de répondre.

L'homme fouille mes poches, en sort les précieux objets que j'ai conservés jusque-là – mon canif, un bout de ficelle – et les carnets que j'avais trouvés dans la valise de Paul, ainsi que la photo de mon père avec l'Africain ; il va s'asseoir sans un mot à son bureau, ajuste l'éclairage, commence par regarder la photo avec un air dubitatif, puis ouvre l'agenda de Paul. Son regard passe des documents à moi et aux autres policiers dans la salle. Ceux-ci attendent sans mot dire que leur chef ait fini son examen. Enfin, il s'adresse à moi :

« Toi le petit blanc, dis-moi comment tu t'appelles ? »

– Vous n'avez pas le droit de me retenir comme ça ! Rendez-moi mes affaires et conduisez-moi tout de suite au consulat de France ! »

Mécontent de cette réponse, le policier insiste :

« Dis-nous simplement où tu as trouvé ces documents, et on te relâche tout de suite ! »

– Je n'ai rien à vous dire, et vous n'avez qu'à aller le demander à mes parents qui m'attendent au consulat. »

Marquant un temps d'hésitation, le policier se passe une main dans les cheveux, sort son mouchoir pour s'éponger le front et les joues, plonge les yeux sur l'agenda et le carnet d'adresses, me regarde, replonge dans les carnets, tourne les pages, grimace tantôt d'étonnement tantôt d'effarement, me regarde à nouveau et continue ce manège durant de longues minutes. Les policiers autour de lui finissent par s'impatienter et l'interpellent. Le chef montre la photo à l'un d'eux, le plus âgé :

« Dis-moi, qui reconnais-tu sur cette photo ? »

Le policier marque un temps d'hésitation, hésite quelques secondes avant de s'écrier :

« C'est Muabi ! »



Son regard passe des documents à moi et aux autres policiers dans la salle

Le Cœur au Trésor

Et il reste le regard fixé sur son chef plusieurs secondes. Ce temps d'éternité est interrompu par les policiers plus jeunes qui s'élancent sur leur collègue pour consulter la photo : « Jean Muabi ! » « C'est Jean Muabi ! » s'interpellent-ils, d'une excitation qui tient à la joie d'avoir fait une découverte importante, mais joie contenue par une gravité qui paraît dans les regards inquiets qu'ils m'adressent à la dérobée. Une fois le calme revenu, le chef se lève lentement de sa chaise et s'approche de moi ; il me présente la photo, pose le doigt sur la silhouette de mon père, et me fixant dans les yeux me demande posément mais fermement :

« Et qui est l'homme blanc à côté ? »

Vous imaginez bien le trouble qui me saisit à cette interrogation. Je ne flanche pas et répond avec véhémence, le regard planté dans les yeux du chef :

« Je n'en sais rien et je n'y comprends rien à vos histoires ! Je ne sais pas qui est ce Muabi ! Laissez-moi tranquille et laissez-moi partir ! »

Comprenant qu'il ne tirera rien de moi de cette manière, le chef se redresse, regarde une dernière fois la photo, repose le regard sur moi avec un soupir, et retourne à son bureau ; à ce moment, un des jeunes policiers l'apostrophe, assez excité, mais dans un langage que je ne comprends que partiellement : c'est probablement une langue locale, mais parsemée de mots de français ; parmi lesquelles j'entends « méchoui », « balançoire »... Sans comprendre exactement de quoi il s'agit, je sais que cela est des plus menaçants. Le chef se fâche contre lui, le mot « moundélé » revient plusieurs fois – ça, je sais que ça veut dire « le blanc ». Le jeune se retire en maugréant. Le chef revient vers moi et m'avertit en ces termes :

« Ecoute-moi bien petit blanc, personne ne saura jamais que tu es arrivé ici ; alors on va te garder jusqu'à ce que tu nous dises qui tu es, d'où tu viens et où tu as trouvé ces documents. Je te laisse jusqu'à demain matin pour réfléchir. »

Sur ces mots, il fait un geste à ses subordonnés qui se jettent sur moi, me délient de la chaise pour me pousser dans un couloir, jusqu'à une cellule grillagée dans laquelle ils me lancent avec des mots qui ressemblent à des insultes.

L'odeur âcre de l'endroit me prend à la gorge : un sordide mélange d'urine, de vomi et de transpiration. Le temps de reprendre mes esprits, je regarde alentour : sous une lumière blafarde, cinq ou six hommes ont les yeux fixés sur moi, médusés de voir un enfant blanc jeté au milieu d'eux. Ce sont de très jeunes hommes, hormis... Assis au fond de la pièce, un individu d'âge mûr, bien gras, le crâne chauve, portant un pantalon d'uniforme, et sur le torse un simple justaucorps – les policiers ayant dû lui retirer sa veste ; vous avez reconnu le capitaine ! Je manque de me précipiter vers lui, mais son regard parle de lui-même pour me le décommander : il vaut mieux en effet que personne ne se doute de notre complicité ! Nous nous jetons des regards à la dérobée, lui exprimant interrogation et angoisse non feinte à mon égard, tandis que j'affiche un air dépité.

Malgré la curiosité, personne ne s'adresse à moi, et je me cherche un coin où m'isoler ; bientôt chacun tend à s'assoupir, les uns allongés en chien de fusil, les autres accroupis, la tête retombant sur le torse. Après avoir résisté quelque temps par précaution, je finis moi-même par m'endormir à même le ciment froid et humide, vaincu par la fatigue physique et par les émotions de la journée. Mon sommeil est fréquemment interrompu par les toux, les ronflements, les râles d'un homme blessé au ventre et passablement encore imbibé d'alcool. Heureusement, j'arrive tout de même à dormir quelques heures, car j'ai bien besoin de reprendre des forces avant ce qui m'attend !

Avant même le lever du soleil tout le monde est éveillé. Je prends soin de me confier à mon ange gardien qui a fort à faire en ce moment ! Comme je fais discrètement mon signe de croix j'arrache une exclamation de la part d'un des prisonniers : un jeune homme d'une vingtaine d'années, habillé à la mode, et qui arbore un gros crucifix brillant sur sa poitrine :

« Hey, tu es chrétien ? Je croyais que les Français n'étaient plus croyants ! Moi je suis de l'Eglise évangélique, et toi ? »

Surpris par l'apostrophe, je bredouille que je suis catholique, qu'il y a toujours des croyants en France ; le jeune homme ravi me serre la main vigoureusement, sous l'œil amusé du capitaine. Il s'apprête à engager la conversation lorsqu'un garde arrive

Le Cœur au Trésor

avec le petit déjeuner ; mon compagnon d'infortune se tourne alors vers lui, tout sourire :

« Soyez gentil avec le moundélé, il est chrétien ma parole ! »

Bien que je ne comprenne pas sa réponse, le garde esquisse un sourire ; mon ange gardien serait-il déjà à l'œuvre ?

Prenant prétexte de l'air perplexe que j'affiche devant ma gamelle, le capitaine s'approche de moi :

« C'est du manioc, me confie-t-il, tu peux en manger, c'est très bon : il est beaucoup consommé en Afrique depuis que les Portugais l'ont ramené du Brésil. »

Sur ces encouragements, je goûte à la friture, délicieusement croquante, et bien qu'il ne soit accompagné que d'une tasse d'eau, c'est le meilleur petit déjeuner que j'aie pris depuis longtemps ! Nous en profitons pour échanger quelques mots à voix basse ; sans lui laisser l'initiative je l'informe aussitôt qu'ils ont trouvé sur moi la photo où ils ont reconnu ce fameux Jean Muabi. Le capitaine ouvre de grands yeux de panique : il est vrai que je ne lui avais pas parlé de cette image, ni des carnets d'ailleurs ; lesquels risquent également de nous poser de gros problèmes !

« Tu es en grand danger, m'affirme-t-il solennellement. »

Ça, je m'en étais rendu compte ! Mais l'entendre dire explicitement active ma peur : il faut absolument me sortir de là !

Sitôt le petit déjeuner terminé, un garde vient me chercher, me passe des menottes malgré mes protestations irrévérencieuses, et m'emmène dans une pièce sans fenêtres. Là m'attend le chef de poste assis sur une chaise, devant une petite table ; comme je proteste à nouveau contre les menottes, contre mon arrestation, contre la puanteur de la cellule, lui promettant les foudres de mon père, auquel j'invente la profession d'ingénieur en pétrole, ce qui me semble être la meilleure protection, les pétroliers faisant la loi dans ce pays, il se lève et s'approche vers moi d'un air décontenancé. Sans que je n'aie rien vu arriver, je reçois une paire de gifles lancée à toute volée, qui m'envoie par terre et tarit, vous vous en doutez bien, ma diatribe. Le sbire retourne s'asseoir tranquillement à sa table avec un soupir, pose les coudes sur la table et joint les mains, attendant que le garde me relève sans ménagement et m'affale

sur la chaise face à lui. Je suis encore sonné, je sens le sang couler de mon nez et de ma lèvre, mais retiens mes larmes.

Lorsqu'il constate que je commence à revenir à moi, le chef reprend la discussion sur de meilleures bases, enfin, de son point de vue !

« Alors mon petit moundélé, tu vois, moi je voudrais t'éviter des problèmes. Tu te crois où ici ? Tu vas nous dire ce qu'on veut savoir, et après on t'emmènera où tu voudras. Moi je veux ton bien, tu sais ; si tu ne parles pas, je devrai t'envoyer à Brazzaville, à la DGST. Là-bas tu seras bien obligé de parler, et tu en auras pour un moment avant de pouvoir rentrer chez toi. Alors tu nous dis juste où tu as trouvé ces documents, et on te laisse tranquille. »

Bon, les choses sérieuses ont commencé ! Que puis-je dire ? Il y a un tourbillon dans ma tête qui calcule toutes les réponses possibles ; je ne vois pas quelle histoire crédible inventer, et dire la vérité risque trop de nous mettre en danger, mon père, le capitaine et moi. Je ne peux que me contenter de me réfugier derrière une légalité illusoire ici :

« Je suis un citoyen français et je n'ai rien fait de mal. Vous devez alerter le consulat français. J'ai au moins le droit de téléphoner !

– Tu me déçois beaucoup. Pour nous, tu es entré illégalement sur le territoire, tu es un sans-papiers. Les documents que tu portes sur toi prouvent que tu fais partie d'un complot contre la sûreté de l'Etat. Ton cas dépasse notre ressort : Nous allons être obligés de te transférer à Brazzaville. Tu as jusqu'à midi pour réfléchir. »

Là-dessus, je suis ramené en cellule, où je m'assieds abattu. Les autres détenus m'observent consternés en voyant les marques de mon visage, mais aucun n'ose avancer jusqu'à moi ; surtout pas le capitaine qui doit m'éviter absolument désormais.

L'heure fatidique arrive, on me ramène dans le même bureau pour subir à nouveau un interrogatoire ; constatant mon obstination à refuser de collaborer, le chef donne l'ordre de m'emmener. Je suis poussé, étroitement encadré, jusque dans la rue où attend un énorme 4x4 flambant neuf ; dans sa cabine aux vitres teintées, je retrouve le capitaine ! Son visage se décompose encore davantage en me voyant embarquer.

Le Cœur au Trésor

Courageusement, il tempête contre les policiers, enfin je pense que ce sont des policiers, bien que leur béret soit de couleur rouge au lieu du kaki de mes geôliers – et quoique leur tenue militaire m'en fasse douter. A l'œil noir que me lance le capitaine, je comprends qu'il se pose la même question que moi : l'un de nous a-t-il trahi l'autre ? Voilà qui expliquerait que nous nous retrouvions dans la même galère, pour reprendre le vocabulaire du marin.

Partie 3. Pris dans la tourmente

Chapitre 5. De la gare à la guerre

La voiture file à vive allure dans de grandes gerbes d'eau ; les quelques minutes qui nous séparent de l'aéroport de Pointe-Noire passent comme un éclair. J'aperçois à peine à travers les vitres fumées, encore obscurcies par le rideau de la pluie qui s'est mise à tomber violemment, quelques vénérables manguiers, eucalyptus élancés, salignas palmier épanouis en couronne symétrique.

La voiture s'arrête brusquement, et contre toute attente, tous les policiers en jaillissent, en nous laissant seuls à l'intérieur ! L'occasion est trop belle : nous en profitons pour échanger quelques mots.

Le capitaine me rassure, il ne m'a pas trahi : il a été laissé aux policiers, en attendant son transfert, sans que ceux-ci sachent de quoi il en retournait le concernant. Les policiers n'ont donc pas pu faire le rapprochement avec moi.

Mais le capitaine me confirme que la situation est très grave pour moi, maintenant. Il m'explique que nous devons prendre l'avion pour aller à Brazzaville, la capitale du pays, qui se trouve à quarante minutes de vol. Mais il est sceptique sur la possibilité d'effectuer ce vol compte tenu de la météo. En effet, au bout d'un long moment les sbires reviennent, passablement énervés ; notre véhicule fait un demi-tour rageur, pour repartir en trombe dans la direction opposée ! Nous sommes secoués comme des fagots à l'intérieur, les suspensions de la quatre roues motrices étant d'un piètre secours sur cette route défoncée.

Ce régime se calme cependant en arrivant dans le centre de la ville, l'état des routes s'améliorant. A cette allure, nous arrivons bientôt à proximité de notre prochain moyen de transport : faute d'avion, les policiers se sont rabattus sur le train. Nous sommes extirpés de la voiture devant la gare, que nous atteignons en courant.

J'ai cru un instant que nous avions été téléportés en Normandie, mais pas à cause de la pluie ! En effet, je retrouve, en regardant la façade de la gare, les souvenirs de mes vacances

– les palmiers et la chaleur en plus... Au rez-de-chaussée, une galerie, ouverte d'une rangée d'arcades, permet d'accéder à l'intérieur de la gare. Cette galerie est surmontée d'une toiture en tuiles plates et rouges, qui forme une belle ligne horizontale, s'élevant jusqu'au premier tiers vertical du bâtiment colonial. Au-dessus, la construction présente une structure complexe, en cinq parties : un haut pignon central, à imitation de colombages caractéristiques de l'architecture normande, émerge de la façade dont il rompt la monotonie ; agrémenté d'un vitrail style art déco, signant la période de construction, au tout début des années 1930, ce pignon aux pentes prononcées est flanqué d'une haute tour carrée, qui domine la gare. Cette tour porte de grandes horloges sur trois de ses faces ; ses fenêtres verticales répondent à celles du pignon, et font contrepoint à l'horizontalité de la ligne d'arcades sous-jacente. Un pavillon, sur l'extrémité gauche de la façade, ferme la structure.

Cet ensemble est ma foi plus majestueux que celui de la gare de Deauville, dont l'architecte Jean Philippot a également signé les plans, juste avant la construction de Pointe-Noire ; probablement a-t-il réalisé là un chef-d'œuvre dont la gare normande aura été l'esquisse.

Ce n'est bien sûr pas en courant, menotté, poussé dans le dos par nos geôliers, trébuchant, que j'ai eu le loisir d'admirer en détail la perfection de cette construction ; mais le choc de l'émotion fut tout de même immédiat, un flash qui m'est resté, et qui m'a ensuite incité à m'intéresser davantage à la construction de cette gare et aux treize années de chantier de la voie de chemin de fer, qui devait relier les quelques huttes de Pointe-Noire de l'époque à la capitale, fondée par Pierre Savorgnan de Brazza ; mais il s'agissait surtout, en fait, de relier la voie fluviale qu'est le Congo, navigable seulement jusqu'à Brazzaville, à l'océan : d'où l'appellation de ligne ferroviaire Congo-Océan. A l'époque de la construction, le train à vapeur proposait quarante heures de voyage au lieu de quarante jours de marche – et aujourd'hui, l'avion ramène le trajet à quarante minutes !

Une fois à l'intérieur de la gare, le temps semble s'être arrêté à une époque ancienne : il n'y a pas de distributeur de billets, pas de tableau lumineux : les arrivées et les départs sont affichés

Le Cœur au Trésor

à la craie sur un tableau noir ! Pour le nôtre, nous avons presque de la chance : à cette heure matinale, le train est en partance.

Manu militari, les policiers expulsent les passagers du wagon de tête pour nous y installer. Les bérets rouges, en colère à l'idée des quatorze heures de train nécessaires pour couvrir les cinq cent douze kilomètres de la ligne Pointe-Noire Brazzaville, au lieu des quarante minutes d'avion, gesticulent de façon virulente. Les voyageurs s'éloignent prestement à leur passage. Que ce soit les femmes drapées dans leurs tissus wax, ces tuniques aux motifs géométriques qui juxtaposent de vives couleurs – oui, au Congo, la couleur est lumière ! – ou les jeunes hommes pour la plupart habillés simplement de T-shirts et de shorts en coton, mais parmi lesquels quelques-uns détonnent par leur tenue luxueuse, parfaitement ajustée : des vêtements européens mais assortis à leur façon, mélange de mode française et congolaise ; ce sont probablement des adeptes de Norbat de Paris, cette star du phénomène de la « sape ». Ils passent au milieu des autres en les regardant un peu de haut. De même, de belles jeunes femmes élégantes aux coiffures élaborées et aux talons aiguilles côtoient les « mamas » bien enveloppées.

En voyant quelques blancs égarés dans la foule, je me risque à crier au secours ; une grande main ferme vite ma bouche et m'emporte, mais les têtes intriguées ont eu le temps de se tourner vers moi.

Nous sommes menottés à un siège bleu, dans le train qui s'apprête à partir. Il s'ébranle lentement, puis longe tranquillement les faubourgs de Pointe-Noire ; les marchés sous les eaux sont désertés de leurs clients, les enfants se réfugient sous des abris de tôles. Les lavandières sont à l'œuvre, celles qui ont fini leur ouvrage remontent du lavoir avec de gros balluchons sur la tête. Je me demande comment elles vont pouvoir mettre leur linge à sécher.

Dans les périphéries, les maisons en dur laissent la place à des bidonvilles anarchiques, où les porcs en liberté disputent les décharges aux enfants. Un groupe de jeunes garçons a posé un gros pneu au sol, légèrement surélevé d'un côté, et s'en sert comme d'un tremplin pour effectuer moult sauts périlleux. J'admire leur adresse et j'envie leur liberté et la joie qu'ils

manifestent malgré leur pauvreté ; ma situation n'en est que plus amère.

Nos cinq gardiens, affalés sur les sièges, ne s'occupent plus de nous ; à peine le train a-t-il laissé définitivement la ville derrière lui, pour se retrouver dans les plaines, que trois d'entre eux quittent brusquement le wagon.

Dehors, la région basse de Pointe-Noire, découpée, par un réseau hydrographique assez dense, en une série de mamelons aux sommets aplanis, a laissé la place à une savane courte. De temps en temps, des bouquets d'arbres de culture rompent la monotonie des herbes folles : les manguiers aux fruits savoureux, les palmiers à huile, produit recherché par l'industrie agroalimentaire des pays développés, car l'huile de palme a la faculté de solidifier à température ambiante, ce qui permet de réaliser à moindre coût toutes sortes de confiseries industrielles.

Les palmeraies et les bananeraies abritent aussi sous leur ramage protecteur les cultures vivrières des agriculteurs ; les champs de manioc alternent avec les cannes à sucre mais aussi avec les papyrus. Pour l'heure, le Songolo en crue se transforme en torrent dévastateur.

Je vois des fillettes descendre une forte pente pour chercher de l'eau pour les besoins quotidiens dans des ruisseaux douteux, à l'heure où elles pourraient être à l'école si leur village disposait d'une simple pompe hydraulique.

Pendant ce temps, leurs mères en tenue multicolore préparent le manioc ou pilent le grain devant des huttes en torchis surmontées de toits de chaume, finalement ressemblantes à celles de mes livres que j'ai vues en rêve ! Je les vois cependant de façon beaucoup plus précise ici : faites de bambou et couvertes de paille, les parois présentent une structure apparente en croisillons, à l'arrière de laquelle sont plaqués ces caillebotis, en paille tressée probablement, bien réguliers. Une seule ouverture, la porte, avec un seuil surélevé, sur lequel on peut aussi s'asseoir, et qu'il faut enjamber pour entrer : est-ce pour se protéger des visiteurs rampant ou trotinant ? Ce n'est pas fait en tout cas pour les fauteuils roulants ! La paille du toit retombe largement comme une frange ; je me dis que les matériaux de construction doivent procurer une bonne fraîcheur à l'intérieur. Une femme rejoint sa case-cuisine en portant une hotte d'osier

Le Cœur au Trésor

sur le dos, pleine de longs bois morts qui la dépassent de deux têtes ; une hache artisanale y est accrochée.

A cet instant, les trois policiers qui étaient sortis reviennent, les bras chargés de victuailles et de bouteilles de la bière locale ; je ne me demande pas bien longtemps s'ils les ont payées ! Ils regardent aussi le spectacle de cette vie rurale en s'esclaffant. Ils sont tous jeunes, je dirais entre dix-huit et vingt-cinq ans, en pleine forme physique, bien charpentés tout en restant fins, musclés, sans un gramme de graisse. Décontractés, ils parlent fort, avec assurance, ayant l'air de ne rien craindre.

L'un d'eux, que ses camarades appellent Jules César, a déjà avalé deux bières. Je vois que le capitaine regarde le breuvage avec avidité. Le fumet du couscous brûlant et de la viande en sauce embaume la cabine, nous faisant saliver. Les haut-parleurs diffusent en boucle des chants religieux, ce qui me surprend au plus haut point : voilà qui serait inimaginable en France aujourd'hui – et c'est pour le moins incongru dans notre situation !

Comme Jules César a remarqué que le capitaine Langaba louche sur les bières et les victuailles, il s'approche nonchalamment de lui, tout sourire ; lui passe le goulot de la bouteille devant les lèvres en ricanant. Quand il s'est suffisamment amusé de son manège, il lève la bouteille au-dessus de la tête du prisonnier, et lui en verse le breuvage sur la figure. Ce Jules César fait preuve d'un sens de l'humour particulièrement développé ! Le chant « *Jésus-Christ est Seigneur* » tourne en boucle sur le haut-parleur. Le capitaine ne dit rien, le regard fixé à terre. Dans quelques heures, la chaleur tropicale aidant, il empestrera la fermentation et les mouches viendront bourdonner en masse sur sa face sans qu'il puisse les chasser, les mains fixées au siège. Jules César lui relève le menton du canon de son arme pour le narguer.

« Ecoute, lui dit le capitaine, écoutez-moi tous ! crie-t-il aux autres qui tournent mollement la tête vers lui, laissez-nous partir à la prochaine gare, et on vous paiera très cher : regardez ce petit moundélé, il pourra sûrement vous rapporter beaucoup d'argent. Vous ne pourrez avoir que des ennuis en le gardant ! »

Jules César se redresse, roule un peu des yeux, regarde le capitaine avec dédain :

« Quoi ma parole, tu veux nous acheter ? Toi, tu es mort ! dit-il en pointant son arme sur lui. Le petit moundélé je ne sais pas, mais avec ce que j'ai dans la poche, il est mal ma parole, ajoute-t-il en frappant de la main la poche de son treillis militaire. »

Cela veut donc dire que c'est lui qui possède les carnets !

« Par son sang Il nous a délivrés... Il nous a rachetés pour toujours... » continuent à diffuser les haut-parleurs.

« Combien voulez-vous ? Insiste le capitaine. On paiera tout – et même vos supérieurs s'il le faut – vous savez bien qu'on peut tout acheter dans ce pays. »

Les comparses échangent des regards gênés, un doute s'installe.

« Ecoute bien mon gros, ajoute Jules César en s'adressant au capitaine, moi je n'ai plus de famille, je n'ai personne : à Sassou je dois tout et je ne le trahirai pas, même pour de l'argent ; et si l'un d'eux le voulait, je l'abattrais sur-le-champ ! crie-t-il en pointant vigoureusement du doigt ses acolytes. A quinze ans, les Cobras m'ont ramassé et ils m'ont élevé : j'ai fait la guerre avec eux, et tu veux quoi ? Que je trahisse mes frères ?

– Alléluia Alléluia, Louez-le car Il vient pour vous sauver, Exultez car voici votre seigneur, Il est Dieu Il est victoriiiiieux...

– Je pourrai te trouver du travail : j'ai un navire, je pourrai tous vous faire embaucher comme marins, vous pourrez avoir un vrai travail, quitter le pays, voir l'Europe ; que ferez-vous quand Sassou ne sera plus là ?

– Sassou nous retrouvera, il nous lancera ses sorts qui nous atteindront au-delà des mers !

– Et vous croyez qu'il vous laissera vivants ? Vous allez livrer un petit moundélé et vous pensez que Sassou laissera des témoins ? Vous allez rejoindre tous ceux qu'il a déjà fait disparaître !

– Tais-toi la hyène » tranche Jules César en giflant le capitaine.

Mais ce dernier argument a fait mouche : les autres policiers s'interrogent des yeux. Jules César est maintenant énervé, il frappe de ses poings nus à droite et à gauche dans le wagon ; « La coke ! La coke ! » crie-t-il. Un de ses comparses lui tend un sachet de poudre blanche qu'il renifle aussitôt en poussant un

Le Cœur au Trésor

gémissement. La crispation de son visage laisse place à une jovialité qui cache mal un bouillonnement intérieur. Deux autres policiers l'accompagnent dans son addiction.

Le train continue son chemin sur la voie unique. Il avale les kilomètres, avant que la forêt ne l'avale : la beauté magique du massif du Mayombé, royaume végétal et aquatique, laisse deviner les dangers qu'elle recèle. Elle aura été terrible pour les travailleurs du chantier de construction de la voie ferrée, dans les années 1930, avant que le Mayombé ne s'avoue vaincu : parmi les travailleurs noirs, qu'on allait chercher de plus en plus loin, jusqu'au lointain Tchad, on estime que dix-sept mille ouvriers ont péri, d'épuisement, de mauvais traitements, de maladie, par accident, par noyade ; une poignée de blancs les encadrait, dont plusieurs ont laissé leur vie au Mayombé, eux aussi par accident, de maladie ou noyés, ou comme le docteur Fabre, assassiné par un de ses patients, un travailleur forcé.

Alors que les autres portions du tracé ont été réalisées sans difficultés, la traversée du Mayombé s'est faite au prix du sang versé au massif qui a prouvé que ses légendes de terreur n'étaient pas usurpées. L'inadaptation des ouvriers étrangers à ce climat morbide et la criminelle négligence des Français dans les premières années du chantier, à une époque où, dans la logique de la première guerre mondiale, la vie humaine n'avait guère de valeur, ont précipité ce désastre humain.

Chantier hors normes, à mains nues, presque sans outils ; c'est sur cette masse de labeur que nous roulons actuellement, c'est la force des hommes qui a creusé les tunnels à la barre à mine et à la pioche, qui a concassé la roche à la masse pour former le ballast, qui a érigé les piles des nombreux ponts qui nous soutiennent maintenant ; chantier inhumain, train nécessaire, la haute technologie de l'époque transportée en pleine forêt équatoriale.

Etait-ce un projet des Blancs pour les Blancs, comme me l'a appris mon professeur d'histoire ? Pourtant aujourd'hui encore, les Congolais pleurent les minerais inexploités faute d'infrastructures, et constituent très majoritairement les passagers d'un train surtout utilisé pour le transport de marchandises, dont dépend l'approvisionnement de Brazzaville.

Dans cet océan où se déclinent toutes les nuances du vert, seules tranchent les stries blanches des troncs d'arbres et les plates surfaces opaques des rivières. Parfois, sous un pont, s'offrent à notre regard les rapides majestueux au sein de gorges profondes. La ligne se trouve alors au niveau de la cime des arbres des dénivelés inférieurs, offrant à notre vue leurs fleurs, leurs fruits et les myriades d'oiseaux multicolores qui les colonisent. On voit aussi des primates bondir de branche en branche.

Au long de ce tracé sinueux, qui épouse les fantaisies géologiques du Mayombé, il s'en faut souvent de peu que les wagons ne versent dans le ravin. La traversée de la forêt atteint le paroxysme du spectaculaire lorsque le train franchit un viaduc courbe posé sur neuf arches de dix mètres de hauteur, juste avant de s'engloutir dans le tunnel du Bamba, gueule béante au milieu de la falaise.

Les menottes nous scient les poignets ; nous pouvons néanmoins échanger quelques paroles à voix basse avec le capitaine. Nous convenons qu'il ne faut pas trop espérer que les miliciens trahissent leur maître ; il faudrait que l'on puisse prendre contact avec un des blancs dans le train, en espérant qu'il ne soit pas lui-même pro Sassou, ce qui serait fort probable. Mais le cas échéant, nous pourrions tout de même compter qu'il prenne en considération mon statut de Français et surtout mon jeune âge. Si nous pouvions trouver un coopérant peu sensible aux arguties politiques du pays, cela serait encore plus favorable.

En ressortant du tunnel, le train reprend son cheminement sur la voie modestement posée au sol ; les parois suintantes du tunnel ont laissé la place à deux murs verts de chaque côté de la voie, tout aussi impénétrables. Mais les arbres majestueux ferment également la route devant nous, et ils ne vont pas se pousser pour nous laisser passer. Je vois pourtant avec effroi le train avancer imperturbablement vers la masse végétale. Enfin, au dernier moment, il incurve sa course sur la droite, évitant l'obstacle.

« Il neige », souffle le capitaine. En effet la verdure est maintenant tamisée par de blanches particules d'eau, qui forment une brume légère ; les Congolais, qui n'ont jamais vu la

Le Cœur au Trésor

neige, l'appellent ainsi. Les fines gouttelettes tombent doucement, estompant les cimes des arbres si hautes, bien plus élevées que dans nos forêts : en prenant comme référence les immeubles de ma rue, j'estime qu'elles atteignent quarante mètres de haut. Mais lorsque nous passons au niveau de la cime, certains spécimens dépassent encore largement la moyenne.

Alors que je contemple l'estampe qui défile uniformément, plusieurs silhouettes haut perchées esquissent un mouvement de retrait ; cela n'a duré que l'espace d'une seconde, mais j'ai bien cru voir des hommes nous observer de là-haut, avant de disparaître ! Je me tourne vers le capitaine : il a vu aussi, et répond à mon regard interrogateur :

« Ce sont des gorilles. »

Des gorilles ! C'est bien la première fois que j'en vois en vrai ! Bien que je n'aie fait qu'apercevoir une ombre furtive, cela me laisse une émotion et un souvenir bien plus forts que toutes les belles photos que j'ai pu voir !

« Je les chassais quand j'étais jeune m'avoue le capitaine, pour le compte de touristes blancs qui voulaient leur trophée ; ils se faisaient photographier avec leur prise puis nous laissaient la viande. Mais maintenant ce n'est plus possible, l'espèce est protégée, comme les éléphants, les hippopotames, etc., tous ces animaux que l'introduction du fusil a décimés ! Seuls les invités du président peuvent encore venir chasser. »

Dans notre wagon, trop vaste pour nous alors que les autres sont surchargés, trois gardes se sont endormis. Je cherche tous les moyens de m'évader, mais je n'en trouve pas. La seule solution serait de ruser.

« Il faut arriver à se faire détacher, et sauter par la fenêtre, m'assure le capitaine. On risque de se tuer, et si ce n'est pas dans la chute, ce sera sûrement la forêt qui s'en chargera ensuite, mais ce sera toujours préférable aux tortures qui nous attendent. »

Le seul prétexte que je trouve est de demander d'aller aux toilettes, à un des gardiens encore éveillés ; je le lui demande le plus poliment et le plus humblement possible, en évitant de m'adresser à Jules César. Le jeune homme hésite, échange quelques mots que je ne comprends pas avec Jules César, qui finit par lui tendre les clés de mes menottes ; le garde s'approche

de moi, d'un air renfrogné. Il insère la clé dans mes menottes, qu'il détache d'un de mes poignets ; il la referme aussitôt sur le sien, puis m'entraîne ainsi à sa suite.

En sortant du wagon, alors que j'espérais qu'il me détacherait au moins pour aller dans la cabine des toilettes, le voici qui ouvre la porte qui donne sur l'extérieur et m'intime l'ordre : « Fais ça ici ». Pas de toilette donc, soit qu'il n'y en ait pas en usage dans le train soit que mon garde ne veuille pas me montrer aux passagers. Je regarde la voie défiler à toute allure sous mes yeux... Les poteaux électriques, qui ne supportent plus que des lambeaux de câbles, se succèdent à un tempo rapide. « Dépêche-toi ! » m'ordonne l'homme, qui me retient, bras tendu, par la menotte.

Dans ces conditions, je n'ai aucune chance de m'évader : je pourrais bien entraîner mon gardien dans ma chute, mais ensuite, je n'aurais aucun moyen de m'en débarrasser, qu'il soit mort ou vivant : dans les deux cas, je serais vite retrouvé. Je me contente donc de me soulager, comme si de rien n'était. Puis je remonte docilement les deux marches et retourne tranquillement à mon siège. Au moins l'opération aura peut-être contribué à endormir un peu la méfiance de nos gardiens, en prévision d'une autre occasion qui ne devrait pas manquer de se manifester au cours des longues heures de voyage qui nous restent.

Je finis par m'assoupir moi-même, bien que ma position soit inconfortable, ayant les deux mains attachées ; en effet au bout d'un quart d'heure l'impossibilité de bouger les mains devient vite insupportable ! Le sommeil vient à point pour m'éviter cette tentation. Las, je suis réveillé par un bruit strident de freins métalliques, je me sens plaqué à mon siège tandis que le capitaine en face de moi est propulsé en avant, avant d'être retenu par ses menottes qui lui arrachent un cri de douleur.

Les miliciens, qui ont valdingué dans le wagon, se relèvent en hurlant, s'invectivent, roulent des yeux effarés, se précipitent fébrilement sur leurs armes ; deux d'entre eux s'engouffrent dans les wagons qui suivent. Les trois qui restent s'accroupissent derrière les sièges, leur arme pointée dehors pour les uns, vers le couloir pour l'autre.

Le train s'est déjà immobilisé, le moteur diesel de la locomotive continuant à ronronner. On n'entend d'abord qu'un

Le Cœur au Trésor

silence pesant, puis nous parvient un brouhaha de voix depuis les wagons qui suivent. Le chauffeur de la locomotive, descendu de sa traction seize soupapes, s'approche de notre wagon les mains en l'air, terrorisé ; à travers la vitre ouverte, il crie :

« Ne tirez pas ! Il n'y a pas de danger, c'est seulement la voie qui est coupée par un glissement de terrain. »

Nos gardes ont cru à une attaque. Comme les deux qui étaient partis réapparaissent, ils tiennent un conseil tous ensemble. Ils décident d'envoyer quatre hommes voir ce qui se passe dehors. Lesquels reviennent après un long moment d'attente ; Jules César explique alors à celui qui était resté, qu'il appelle Gauthier, un jeune homme d'à peine dix-sept ou dix-huit ans :

« Il y a eu un glissement de terrain à cause de la pluie ; la voie est déformée sur dix mètres. On ne peut pas aller plus loin. Il faut attendre la draisine² qui doit acheminer le matériel et le personnel d'entretien de la voie, il y en a au moins pour la journée. »

Les cinq hommes restent nerveux. Ils craignent de devoir passer la nuit sur place, si la réparation est trop longue. Ils décident, en attendant la draisine, de se positionner à l'extérieur. Ils nous laissent seuls dans le wagon ! Dehors, c'est maintenant le défilé des passagers qui remontent le train pour venir voir les dégâts. Les gens sont calmes et semblent prendre l'événement avec philosophie ; ce type de retard doit être fréquent sur cette ligne : blessé par la voie de chemin de fer, le Mayombé se venge de l'offense d'autant plus facilement que le tracé est mal entretenu.

Aux alentours, tout est calme maintenant, les voyageurs déambulent le long du train, sans pouvoir s'en écarter bien loin car au-delà d'une bande de deux mètres défrichés, la forêt reste maîtresse de son domaine impénétrable.

L'humus, mélangé au schiste décomposé, visqueux et glissant, nourrit les basses fougères et les plantes marantacées aux feuilles larges ou lianescentes, qui se développent au niveau du sol et se servent des autres plantes et arbustes pour progresser en hauteur jusqu'à quelques mètres.

² La draisine est un wagon motorisé qui sert à acheminer le matériel et le personnel d'entretien de la voie

Les bouquets de feuilles retombant en demi-arches couvrent totalement le sol ; les jeunes okoumés héliophiles tentent de percer ce tapis, avant de s'élancer à l'assaut des cimes, où ils pourront étendre leur couronne chlorophyllienne parmi la canopée chaude et lumineuse, pour enfin épanouir leurs fleurs et leurs fruits.

Tout là-haut perchée, la faune à poil comme à plume trouve sa pitance, communiquant bruyamment sans méfiance au sein de cet espace tridimensionnel.

Au point d'éclatement de leur ramure, les mastodontes portent encore d'énormes fougères épiphytes vert pâle, semblables à des oreilles d'éléphant. Avant d'atteindre ces sommets et de pouvoir élargir leur tronc jusqu'à devenir ces colonnes géantes aux épais contreforts, ils forment les étages intermédiaires de tiges frêles, accueillant notamment les félins ; là, c'est une lutte à mort pour choisir les quelques élus qui atteindront la lumière.

L'odeur douceuse de l'humus mêlée de parfums envoûtants parvient jusqu'à nous. Mais à part le murmure des passagers du train, nous n'entendons à cette heure nul bruit en provenance de la forêt, comme si elle ne recelait plus aucun être vivant, ou comme si ces derniers retenaient leur souffle.

Parmi les voyageurs, je distingue plusieurs Chinois en chemise Mao ; je ne les avais pas remarqués à la gare de Pointe-Noire. Peut-être se souviennent-ils de leurs ancêtres qui ont travaillé aussi sur le chantier du chemin de fer Congo-Océan, venus suppléer le manque de main d'œuvre.

Soudain, parmi la foule bigarrée, une femme blanche apparaît, une jeune femme d'une trentaine d'années, portant un petit chapeau blanc et de légers et amples vêtements clairs. Sans nous concerter, le capitaine et moi nous mettons à appeler et à gesticuler autant que nous le permettent nos poignets menottés.

D'abord inattentive à nos cris pleins d'espoirs, absorbée par le spectacle de la voie asymétrique, elle finit par nous remarquer ; après une hésitation, regardant autour d'elle pour s'assurer que nous ne nous adressons pas à quelqu'un d'autre, elle s'approche enfin de notre vitre, intriguée. Nous lui crions que nous sommes des otages et qu'elle doit prévenir l'ambassade de France de toute urgence ; comme elle ne semble

Le Cœur au Trésor

pas bien comprendre, nous redoublons nos cris et nos mouvements de corps attachés, pour voir enfin briller dans ses yeux une lueur de compréhension ; la jeune femme est toute proche maintenant de notre fenêtre, nous n'avons pas encore entendu sa voix et ne savons pas si elle est Française, elle s'apprête à parler ; mais elle s'arrête net, détournant son regard vers l'avant du train ; à ce moment-là, je vois revenir à grands pas le jeune Gauthier, qui l'a déjà interpellée.

Elle a tourné le visage vers lui, décontenancée, lorsque je vois Gauthier fléchir soudainement les genoux, ouvrir de grands yeux de surprise, une tache rouge au front, avant de s'écrouler au sol, sa jeunesse foudroyée ; il n'a pas encore fini de tomber que j'entends la détonation, suivie d'une fusillade saccadée.

Après une seconde d'hésitation, notre espérance s'enfuit vers l'arrière du train sans un regard pour nous, imitant tous les passagers qui refluent en courant et en hurlant. Deux explosions très proches nous assourdissent.

Au bout d'un temps interminable, qui aura duré quinze, peut-être vingt minutes, les échanges de tirs de fusils mitrailleurs s'arrêtent.

Le silence qui s'ensuit est irréel. Il couvre le ronronnement de la locomotive qui est restée en chauffe. Nous attendons encore une dizaine de minutes avant d'entendre claquer des voix qui donnent des ordres brefs. Le long de la voie, nous voyons maintenant des soldats sortir des bois, prudemment d'abord, puis de façon déterminée ; ils sont rapidement nombreux à entourer le train. Ils défilent devant notre fenêtre ; nous nous tenons en retrait avec le capitaine, qui n'a pas encore dit un mot de toute la scène mais qui semble terrorisé.

« Que se passe-t-il ? Osé-je murmurer.

– Ce sont probablement des Ninjas, ou des Coyotes, qui ont profité de l'avarie de la voie pour tendre une embuscade » finit-il par susurrer après un temps d'hésitation.

Ninjas, coyotes, cobras, est-ce qu'il se moque de moi, ou sommes-nous dans un dessin animé, ou bien dans un film de série B ?

« C'est le nom des milices opposées à Sassou, poursuit-il.

– Alors ce sont vos amis, ils vont nous délivrer ! » m'écricrié-je.

Plusieurs explosions sourdes retentissent.

« Malheureusement pour nous, non, c'est difficile à expliquer.

– Mais qu'est-ce que c'est que ces histoires ? Je veux comprendre, moi, à la fin !

– Chut, écoute » m'interrompt le capitaine.

Je tends l'oreille. Effectivement, on entend comme un bruit de soufflerie ; puis une odeur âcre parvient jusqu'à nous.

« Ils mettent le feu au train ! » s'écrie le capitaine.

Menottés comme nous le sommes, il n'y a aucune possibilité de s'échapper du brasier.

Nous nous mettons à crier, à hurler, mais il n'y a plus personne autour de notre wagon. Nous entendons le souffle chaud se rapprocher rapidement. Les poignets ensanglantés, déchirés, nous sommes réduits à l'impuissance. L'air devient difficilement respirable, les fumées toxiques sont rabattues vers nous par le vent, le brasier gagne du terrain à vue d'œil.

« Pardonne-moi de t'avoir emmené dans cet enfer, me supplie subitement le capitaine, en posant sur moi ses yeux exorbités, rougis, larmoyants de fumée. »

Je le regarde sans rien dire tout d'abord, estomaqué de cette pensée qu'il a pour moi, touché par cette attention qu'il me manifeste alors que nous sommes perdus et qu'il devrait être uniquement préoccupé par son salut.

« Je vous pardonne, pour peu que j'aie quelque chose à vous pardonner, finis-je par dire ; mais je ne vous tiens pas du tout pour responsable de ma situation. Ce Paul Ribal l'est certainement.

– Oh mais si ! Pierre, j'y suis pour quelque chose, et si nous nous sortons de là, je ne me pardonnerai jamais d'avoir contribué à te mettre dans une telle situation, toi, le fils d'Alain Seron. »

D'entendre prononcer le nom de mon père, dans ma détresse, me fait un choc ; je me mets à revoir tant de moments passés ensemble. Tout à ma tristesse, je me surprends à l'appeler intérieurement ; s'ensuit un appel au secours à Saint Pierre, lui qui a connu la prison avant d'en être délivré miraculeusement, puis à mon ange gardien, que j'engueule vertement de désespoir.

Le capitaine s'est attaqué à son siège, pesant de tout son poids dessus pour tenter de l'arracher, mais cela me semble

Le Cœur au Trésor

vain. Sous l'effet de la chaleur et de la fumée, la tête me tourne, mes tempes sont prêtes à éclater ; je commence à perdre connaissance, me retrouve les genoux à terre, lève une dernière fois les yeux au ciel ; dans le reflet de la vitre, je vois une jeune femme toute en blanc, celle que nous avons apostrophée à travers la fenêtre tout à l'heure, courir vers notre wagon avec un soldat. Il la renvoie, avant de monter dans notre compartiment ; la seule ouverture de la porte provoque un appel d'air qui nous apporte un surcroît d'oxygène, mais qui aspire en même temps les flammes qui atteignent maintenant les premiers sièges du wagon. Le milicien passe à travers, se précipite vers nous ; il n'a pas sitôt constaté que nous sommes menottés, qu'il saisit son arme, et d'une seule cartouche pour chacun libère nos menottes.

Le capitaine, trempé de sueur, titubant, m'empoigne et me traîne dehors, sous l'impulsion du soldat. Nous sortons par la dernière porte, juste avant la locomotive, tandis que les flammes nous talonnent. « Courir encore ! » crie le soldat. Il nous entraîne dans le taillis végétal, nous fonçons en nous déchirant aux ronces, en nous débattant avec les lianes, glissant, trébuchant, jusqu'à l'énorme tronc d'un limba derrière lequel nous nous effondrons, à bout de souffle.

Adossés à l'arbre, nous essayons de retrouver notre calme depuis une minute ou deux, lorsqu'une formidable explosion souffle tout autour de nous et arrive même à faire trembler notre limba : parvenu jusqu'à la locomotive, le feu a atteint le réservoir de fioul, provoquant l'explosion. Nous entendons contre le bois les impacts de métal, tandis que les feuilles du sous-bois sont criblées de débris propulsés par l'explosion ; assurément, si nous avons été sur leur chemin, nous serions morts.

Une fois le calme revenu, le soldat, sans nous prêter plus d'attention, nous intime l'ordre de revenir vers la voie, où il doit retrouver son groupe. Ce qu'il reste de la locomotive est sorti des rails sous la violence du choc. Toute la partie supérieure a été pulvérisée. Le cadavre du train est une désolation, mais ce n'est pas lui qui retient mon attention ; car le long de la voie, je vois les corps sans vie de nos précédents géôliers : tous ont été tués lors de la fusillade, les assaillants n'ont pas fait de

prisonniers, alors que leur supériorité numérique leur permettait une victoire facile : cette guerre est sans merci.

Non loin de Gauthier, Jules César gît là, étendu sur le dos, les bras en croix, les yeux ouverts, le regard vers le ciel. Bien que cette attaque nous sauve d'un danger immédiat, je ne peux me réjouir de la mort de ces cinq jeunes hommes, fauchés dans leur jeunesse.

Alors que nous nous approchons du groupe de soldats, je vois encore sept corps couchés sur la terre du Mayombé : avec horreur, je constate à leur uniforme bleu qu'il s'agit du personnel du CFCO, mécaniciens, contrôleurs, cuisiniers... la manière dont ils sont alignés, leur position identique, face contre terre, ne laisse aucun doute : ils ont été abattus de sang froid, rassemblés là après le combat qui a opposé les rebelles aux miliciens qui nous gardaient.

Autant je peux m'expliquer la mort de ces derniers, tombés les armes à la main, autant celle de ces employés me glace d'effroi. Ce sont presque les premiers morts pour moi, qui n'ai connu que celle de mon grand-père : je l'ai vu allongé dans son lit comme s'il dormait, d'un air parfaitement paisible, les mains croisées sur son chapelet. Mais là, nous sommes dans l'horreur de la guerre.

Le sang qui a coulé à flots commence à coaguler, sombre, sur les uniformes et sur le schiste noir du Mayombé. Les faces restent figées dans des rictus grimaçants, les corps abandonnés gisent recroquevillés ou désarticulés. Les fourmis s'appêtent déjà à en prendre possession, et sans plus attendre, à organiser leur longue procession.



Une formidable explosion souffle tout autour de nous

Chapitre 6. La forge de Moïse

Je n'ai malheureusement pas le temps de continuer ma méditation sur leur sort, car nous avons rejoint les soldats qui se sont regroupés à l'écart des passagers, qu'ils ont rassemblés à l'arrière du train en un troupeau apeuré. Nous entendons leurs lamentations, les pleurs des enfants. Le capitaine parle avec ce qui semble être le chef de la bande aux tenues dépareillées.

Ils sont armés de Kalachnikovs pour la plupart, le fameux fusil d'assaut russe qui n'en finit pas de prolonger sa carrière ; quelques-uns portent en sus des grenades, et je vois encore ce qui ressemble à un lance-roquette bricolé.

Les hommes me dévisagent des pieds à la tête : on dirait qu'ils n'ont jamais vu un jeune garçon blanc en pleine forêt tropicale, hirsute, en vêtements qui ressemblent maintenant à des loques, la course dans les taillis ayant achevé de les déchirer, des menottes pendant aux poignets, les pieds boueux !

Le capitaine me rejoint, l'air contrit.

« Le chef du commando refuse de nous laisser avec le reste des passagers ; il veut nous emmener avec lui. Je ne lui suis pas totalement inconnu, et il veut me garder sous la main. Et il flaire la bonne affaire que tu peux représenter. Je ne lui ai bien sûr rien dit sur toi, il t'interrogera quand il en aura le temps.

– Et les passagers ?

– Je ne m'inquiète pas trop pour eux car ils devraient recevoir du secours par la voie de chemin de fer ; à condition qu'il arrive avant la nuit, maintenant que le train ne peut plus offrir d'abri. En détournant l'attention des soldats, notre présence aura peut-être permis d'éviter davantage d'exactions sur eux. »

Nous quittons les lieux sans plus tarder, abandonnant les voyageurs ; nous nous enfonçons dans la forêt par une voie connue des soldats.

Nous avançons sur un terrain accidenté, franchissant des ravins sur d'énormes troncs d'arbres abattus, escaladant des collines en nous accrochant aux lianes ou aux jeunes troncs, les

Le Cœur au Trésor

pieds glissant sur le substrat d'ardoise, pour redescendre ensuite jusqu'aux marigots que nous traversons en nous embourbant.

Malgré nos efforts, nous progressons lentement, au rythme de l'homme de tête qui fraie son chemin à travers les feuilles, de toutes formes et de toutes tailles, qui nous entourent : en bas, à gauche, à droite, nous nageons dans les feuilles ! Nous ne voyons même pas où disparaissent les hauts des fûts au-dessus de nos têtes, cachés par cette profusion, dont il résulte un assombrissement épais ; cette opacité, alliée aux relents de la putréfaction végétale, confère à la forêt une atmosphère délétère qui prend à la gorge, si bien que je ne sais plus si mon essoufflement permanent vient du rythme soutenu de la marche ou de l'oppression de ce royaume étouffant.

Heureusement, alors que nous sommes partis depuis près d'une heure, la colonne s'arrête pour faire une petite pause, au niveau d'un ruisseau que nous avons franchi allègrement les pieds dans l'eau. Mais je ne suis pas chaussé de rangers comme les combattants : mes chaussures commencent à crier grâce ! Chacun cueille une feuille dont il fait une sorte de coupe pour prélever un peu d'eau dans le ruisseau. A l'invite du capitaine, je les imite.

L'oreille aux aguets, je perçois les cris stridents ou rauques des oiseaux, assez lointains. Il n'y a par contre aucun animal en vue. Mais j'ai à peine eu le temps de regarder autour de moi : nous repartons rapidement. Je dois me faire aider pour passer le parapet qui surplombe le ruisseau, un mur d'un mètre de haut d'une terre jaune argileuse et gluante.

A nouveau nous escaladons les troncs abattus qui barrent la route, passant parfois au contraire par en-dessous, lorsque le fût est rehaussé par les longs moignons des fortes branches supérieures qui ont résisté à la chute. Dans ce chaos de souches énormes et de roches coupantes, les lianes géantes s'attaquent aux troncs antiques dans une lutte de titans, en comparaison de laquelle l'intrusion de notre progression hasardeuse renvoie à notre petitesse.

Soudain la colonne s'étire, les hommes de tête ayant accéléré brutalement ; j'allonge le pas à mon tour, et je débouche bientôt sur une piste rectiligne, large de plusieurs mètres.

D'abord intrigué par ce tracé inattendu en pleine forêt, démesuré, même pour une trentaine d'hommes se suivant en file indienne, je finis par repérer de larges empreintes rondes au sol, grandes comme deux fois ma main. Les innombrables branches cassées sur les côtés, à une hauteur qui dépasse largement ma taille, certaines aussi grosses que mes cuisses, me font imaginer quelque dinosaure rescapé du fond des âges ; voilà qui augmente mon appréhension en ces lieux peu rassurants ! Mon pied s'enfonce dans un tas de boue glissant qui manque de me faire tomber ; mais en me retournant, je m'aperçois qu'il s'agit d'une bouse monumentale ! Au moins est-elle constituée d'herbes broyées, ce qui prouve que son propriétaire n'est pas carnivore, contribuant déjà à me rassurer !

Sa fraîche odeur caractéristique me permet finalement d'identifier son auteur : oui, j'ai déjà senti ce fumet là, et c'était au zoo, au secteur des éléphants ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Mais c'est que j'ignorais qu'il y avait des éléphants dans les forêts ! Je les ai toujours vus en film dans les savanes, et j'ai du mal à imaginer ces lourds pachydermes dans une forêt si dense ; bien au contraire, ils n'ont visiblement aucune difficulté à s'y frayer un passage, trouvant là leur pitance à portée de trompe ! Et fort généreusement, à en juger par le nombre de déjections qui jonchent le sol, et que je m'efforce maintenant d'éviter ! Dans les bouses anciennes éclosent toutes sortes de pousses vertes, bénéficiant là d'un riche terreau.

Cette trouée est la bienvenue, notre progression devient très rapide maintenant, à tel point que j'ai du mal à suivre le rythme ; régulièrement, l'homme derrière moi me pousse de la main pour me faire accélérer. Sur cette piste des éléphants, nous n'échappons cependant pas aux pentes raides, et nous continuons à enjamber d'énormes troncs ; ce qui laisse imaginer une agilité insoupçonnée chez ces animaux.

Nous finissons par sortir de la piste, grimpons encore une colline escarpée, pour déboucher enfin sur une vaste clairière aménagée en campement. A l'entrée, je reste en arrêt, horrifié par ce que je vois à terre : deux têtes tranchées, une énorme et une autre toute petite... Une femelle gorille et son petit !

Le camp est installé légèrement, comme un camp de campagne provisoire, mais présente néanmoins un minimum de

Le Cœur au Trésor

confort. Les baraquements sont constitués de perches fichées dans le sol, terminées par des fourches qui soutiennent des barres transversales, supportant elles-mêmes des toits de palmes ; en-dessous, des lits de camp tressés ou de toile doivent permettre de dormir convenablement, à l'abri des rongeurs et des insectes innombrables. Sur un feu de bois allumé sous une treille, cuit un petit mammifère posé à même le feu.

Le campement permet d'accueillir plusieurs centaines d'hommes, jeunes pour la plupart ; le capitaine et moi suscitons rapidement leur intérêt, nous devenons l'attraction du jour ! Un grand cercle se forme autour de nous, et je n'en mène pas large, impressionné : c'est bien la première fois que je vois tant d'hommes noirs réunis, et qui plus est les yeux rivés sur moi !

Nous rions ensemble de ma tenue : je m'abandonne volontiers à la jubilation collective dans une sorte de catharsis après tous ces événements éprouvants. Une fois que chacun a pu s'extasier devant le petit moundélé et le gras capitaine, transpirant dans la chaleur moite, nous sommes amenés au forgeron. Il va devoir œuvrer à ôter les anneaux des menottes qui nous sont restés aux poignets.

Comme il se doit, l'artisan présente la forte musculature qui doit l'aider à manipuler les outils et à marteler de sa masse à tour de bras le métal chauffé à blanc.

« Bienvenue chez Faye Tivi et son apprenti Moïse Movana » nous accueille-t-il chaleureusement, en désignant son aide, un garçon à peine plus âgé que moi.

L'ensemble de la forge est posé à même le sol. Un bloc de granit égalisé à sa surface et armé d'une plaque de fer fait office d'enclume. Près d'elle, un feu de bois flambe à l'air, quelques tiges de fer rougissant dedans.

L'originalité de l'installation tient au soufflet qui permet d'attiser le feu : au sol, l'air sort d'une embouchure d'argile où se rejoignent deux tubes ; chacun de ces tubes étant relié à une petite caisse circulaire, constituée d'un fond et d'un rebord de bois d'un pied de haut, le dessus de la caisse étant fermé d'une peau souple, non tendue, qui peut donc être soulevée à l'aide d'un grand manche en bois vertical qui arrive à hauteur d'homme.

Posté debout derrière le soufflet ainsi constitué, Moïse tient dans chaque main le bâton relié à la peau de la caisse de bois : en abaissant puis soulevant son bras, il exerce une pression sur la peau qui produit un courant d'air dans le tube auquel la caisse est associée. Le mouvement alternatif des deux mains du jeune garçon provoque un souffle continu dans l'embouchure finale.

Le système est ingénieux, et dans les mains expertes du forgeron, les tiges de fer rougi se transforment en un tour de main en outils tels des pinces, couteaux, haches de formes diverses, canons de fusil, ou encore en énormes bracelets à la circonférence parfaite ; j'en vois les exemplaires, finement ciselés, sur les bras de certains soldats, ou en train de refroidir sur un caillebottis.

Un instant inquiet à la pensée que le forgeron voudrait mettre à chauffer ce qui me tient actuellement lieu de bracelet, je suis bientôt rassuré par sa pratique sur le capitaine : nul besoin de nous torturer, le robuste artisan a vite fait à l'aide d'une simple pince et d'un marteau, d'ôter les anneaux.

Lorsque vient mon tour, je n'ai rien le temps de sentir grâce à sa délicate adresse, et peux enfin masser mes poignets écorchés en profondeur ; le jeune Moïse vient appliquer sur nos blessures un baume odorant, qui m'apaise aussitôt.

« C'est du *parinari excelsa* » m'apprend-il fièrement. Cela ne me dit pas grand-chose ; j'imagine qu'il s'agit d'une plante locale...

Comme j'admire le bracelet qu'il porte : « Il est fait à partir d'armes hors d'usage que nous récupérons », m'explique-t-il en soulevant son bras à hauteur de mes yeux. En effet, en y regardant de plus près, le bijou – large de cinq centimètres, épais... et lourd ! – est un assemblage harmonieux de petites pièces métalliques, dont l'origine reste reconnaissable, bien qu'elles soient fondues en partie. Les miliciens trouvent la matière première où ils peuvent : j'ai d'ailleurs vu les soldats rapporter des éclats de métal de la locomotive...

Comme il voit que je m'intéresse à ses œuvres, le forgeron me montre une de ses dernières créations : sur un anneau ouvert, sont fixés de petits tubes artistiquement découpés qui peuvent chacun recevoir... une cartouche ! Ainsi le soldat dispose à son poignet d'une petite cartouchière, ma foi fort esthétique, qui

Le Cœur au Trésor

peut accueillir jusqu'à quinze munitions. Alors que je ne sais si je dois m'extasier ou faire une mine de dégoût à propos de cette œuvre insolite, « Garde-le, je te l'offre ! me propose généreusement l'artiste ».

Confus, ne sachant quelle attitude adopter pour refuser sans froisser sa générosité, je proteste ingénument :

« Merci beaucoup monsieur, mais je ne vois pas bien quel usage je pourrais en faire ; et on ne me laissera pas prendre l'avion avec ça ! »

Le jeune commis vient à mon secours :

« Tiens, prends le mien, j'en ai d'autres ! »

Cette solution reçoit l'approbation du maître, si bien que je me retrouve orné d'une œuvre qui en France vaudrait son pesant d'or ! Quant à la cartouchière, elle échoit entre les mains du capitaine, qui en est très heureux ! Nous nous répançons en remerciements envers nos généreux donateurs. Moïse regarde le reste de mon accoutrement : « Pas trop bien, la sape, me dit-il narquoisement. Viens, suis-moi ! »

Nous nous enfonçons dans la forêt, sur un petit sentier faiblement tracé à travers de hautes herbes qui m'arrivent à la taille ; à peine avons-nous fait deux cents mètres que j'entends un gargouillis et en effet, nous débouchons sur un petit plan d'eau ; mais pas n'importe lequel !

Un cirque régulier, d'une vingtaine de mètres de diamètre, accueille une retenue d'eau claire, alimentée par une fine cascade qui tombe, telle une colonne blanche, d'un large parapet de granit rose qui barre tout le fond de la mare.

Ce site est digne d'un dépliant touristique, et mon imagination a vite fait d'y voir Tarzan s'y baigner avec Jane sous le regard jaloux de la chimpanzé Cheeta. Comme je le fais remarquer à Moïse, celui-ci m'affirme que le singe s'appelle en fait N'kima. Je ne cherche pas à le contredire !

Comme je reste là à contempler cette merveille, Moïse s'impatiente ; mais j'hésite encore :

« Il n'y a pas de serpents ?

– Non, ça ne risque rien ici, tu peux y aller sans risques.

– Mais... et les tigres ?

Moïse éclate de rire :

– Non, il n'y a pas de tigres !...

Mais il ajoute d'une grosse voix, en écarquillant les yeux :

– Par contre, il y a des panthères, énormes ! Ne t'en fais pas pour ça, je monte la garde : regarde, avec ça tu es tranquille. »

Et de me montrer avec bravache son vieux fusil et sa machette.

Vaguement rassuré, ne sachant vraiment s'il plaisante ou si c'est sérieux, je cherche un fourré qui me permette de me déshabiller en préservant ma pudeur ; je me dirige vers un bosquet de roseaux lorsque je suis vivement rappelé à l'ordre : « Pas par là ! Là les bambous les serpents dangereux ! » Je regarde Moïse, sceptique, mais l'avertissement semble réel : je me ravise donc et choisis finalement un inoffensif feuillu derrière lequel je quitte mes vêtements, ôte ma médaille, mon fétiche et mon bracelet, avant de m'enfoncer dans l'eau. Sa douceur me délasse immédiatement.

Je me baigne un bon moment, retrouvant des sensations oubliées, avant de me faire doucher par la cascade qui me procure un doux massage revigorant. Derrière elle, une petite grotte abrite des lichens et des fougères de couleur vive.

Ivre d'un sentiment suave de repos et de fraîcheur, vite séché par la chaleur ambiante, je finis par retourner à mes vêtements, que j'enfile avec réticence ; comme je le rejoins, Moïse m'assure qu'il va me trouver une nouvelle tenue !

Au moment où nous commençons juste à rentrer, un bruissement en hauteur agite la cime des arbres : des rafales de vent les secouent violemment. Moïse avise un bananier qui émerge des hautes herbes.

« Ce n'est pas un arbre, mais une plante herbacée de taille gigantesque, du genre des monocotylédones, de la famille des musacées, m'apprend-il fièrement.

– Moi, j'aurais dit plus simplement un bananier ! Comment sais-tu ça ?

– Qu'est-ce que tu crois ? Je suis allé à l'école !

– Alors ça veut dire quoi, monoco...

– Monocotylédone : ça veut dire que la graine contient un seul cotylédon, une seule feuille primordiale : tu sais, ces petites feuilles qui sortent en premier, et qui ont souvent une forme différente des feuilles définitives.



Un cirque régulier, d'une vingtaine de mètres de diamètre, accueille une retenue d'eau claire, alimentée par une fine cascade

– Ah oui, comme quand on fait germer une graine de haricot ? Au début, il y a deux petites feuilles qui sortent, comme si la graine s'était séparée en deux, et après les feuilles poussent ?

– Voilà, c'est ça, c'est la réserve pour l'embryon de la plante. Mais nous n'avons pas de temps à perdre. »

Il s'approche précautionneusement du bananier, et de sa machette abat une de ces grandes feuilles ovales, longues de deux mètres et larges de trois mains, qui surgissent de la tige lisse, simple mais forte, ronde et droite, vert jaunâtre. Il la place au-dessus de nos têtes : la feuille convient parfaitement pour nous abriter tous les deux, mais je ne vois pas pourquoi ce manège.

Moïse en a profité pour cueillir une énorme grappe serrée de bananes, terminée d'une grande fleur empourprée, qui pendait vers le sol. Il me tend un des fruits jaune d'or, à maturité parfaite : je mords dans la chair, au parfum inattendu, pour moi qui ne connais que les bananes d'importation. Quel délice !

Alors que nous nous apprêtons à repartir, il me désigne de sa machette ce que je prends pour une liane qui semble tomber doucement vers le sol ; ce mouvement n'est pas naturel pour un végétal ! Aussi j'observe attentivement et constate qu'il s'agit en fait d'un long serpent fin et vert, avec une tache brune en V renversé au niveau du cou, qui descend voir ce qu'il se passe ; il arrête son déroulement et reste suspendu par quelques anneaux à une feuille du bananier, redressant la tête sur plusieurs centimètres en nous fixant, à trois mètres de nous.

« *Dendroaspis viridis*, le serpent des bananiers » m'assène Moïse en mimant le geste de le décapiter avec sa machette.

« Sa morsure est très dangereuse » précise-t-il.

Le serpent se replie précipitamment. A l'instant même, une rafale plus forte que les autres fait s'entrechoquer les arbres au-dessus de nos têtes ; nous entendons une grosse branche dégringoler pas loin de nous. La forêt s'est assombrie d'un coup, on n'y voit plus guère ; un éclair s'abat, suivi immédiatement d'un coup de tonnerre assourdissant, nous illuminant brièvement de sa clarté mortelle, tandis que nous entendons le crépitement, tout là-haut, de la pluie qui déchire les feuilles : on dirait que les cieux ombrageux ont déclaré la guerre à la terre.

Le Cœur au Trésor

Bientôt l'eau tombe en grosses gouttes sur nous, et je comprends enfin l'utilité du stratagème de Moïse : nous sommes bien à l'abri sous la feuille cueillie. Nous prenons le chemin du retour, moi tâchant de mettre mes pas dans ceux de Moïse, car je n'y vois goutte tellement l'air est saturé d'eau. La fanfare des gouttes qui explosent sur les feuilles nous accompagne, au rythme d'un tambour qui sonne la charge. Je me demande si notre feuille de bananier va résister à ce bombardement.

J'admire l'ingéniosité des énormes feuilles, bien larges pour que leur chlorophylle étalée puisse capter la faible lumière des fourrés, mais qui sont en même temps naturellement fortement découpées pour éviter, justement, d'être déchirées par les pluies torrentielles quotidiennes.

Près de nous, un grondement fracassant domine le tumulte : c'est un des géants, aux fondations minées par le travail de sape des termites se nourrissant de son bois tendre, qui s'effondre sous la pression de la tornade. Nous n'entendons plus rien que le lent abattement qui écrase ou tranche toutes les branches qui se trouvent en travers de sa chute. Son lourd écroulement final est si puissant que la terre qui l'accueille vibre sous son poids, à tel point que nous rebondissons légèrement. Il pourra sur place, comme ses voisins entraînés dans sa chute : sa chair nourrira la faune qui le décomposera en terre nouvelle, tandis que la clairière dégagée permettra à ses remplaçants de s'élancer vers ce puits de lumière, recommençant le cycle immuable.

Entre deux tonnerres nous parviennent les hurlements de terreur des singes, que nous entendons crier comme des damnés, prouvant ainsi que la forêt est bien habitée.

Le tonnerre s'estompe, la pluie s'apaise au moment où nous rejoignons le campement.

Ce que j'ai vu en arrivant au camp la première fois, je veux dire par là, ce spectacle d'horreur qui me restera toujours en mémoire, à savoir les deux têtes de gorilles fraîchement décapitées gisant dans leur sang sur l'herbe, me travaille au corps, et je décide de profiter de l'amitié naissante qui m'unit à Moïse pour aborder ce sujet :

« Puis-je te poser une question, Moïse ?

– Moïse t'écoute.

– En entrant dans le camp tout à l’heure, j’ai vu deux têtes de gorilles par terre : il y avait une femelle et la tête de son petit. Pourquoi ont-ils été tués ?

Moïse me regarde un peu surpris et me lâche :

– T’en fais pas, tu en auras aussi ce soir : c’est de la bonne viande !

J’ai du mal à contenir mon émotion.

– Mais vous ne pouvez pas les tuer comme ça ! C’est interdit, ils vont disparaître !

– Mais non ! rigole Moïse. Ce sont des créatures du Bon Dieu : Il ne permettrait pas qu’il n’y en ait plus !

– Mais si Dieu a donné à l’homme le pouvoir de dominer la Terre et toutes ses créatures, c’est pour la cultiver et la garder, pas pour l’épuiser et la détruire ! Je t’assure que l’homme est capable de faire disparaître tous les gorilles s’il choisit d’en tuer trop ! »

Moïse me regarde d’un air dubitatif ; à ce moment, son maître Faye Tivi l’appelle avec humeur, mettant un terme à notre discussion : mon compagnon s’éclipse précipitamment.

Je retrouve le capitaine et m’inquiète de notre avenir : a-t-il des nouvelles ? Mais il ne peut rien me dire : il n’a pas encore réussi à rencontrer le chef de la bande, il faut attendre encore que les choses se décantent, et qu’il soit disponible. D’ici là, nous pouvons profiter d’une pleine liberté dans le camp : il est tout à fait inutile de nous surveiller, la forêt infranchissable étant la meilleure des gardiennes ; s’il nous prenait l’envie de nous échapper, nous n’irions pas bien loin dans cet univers vénéneux : pour peu que nous réussissions à trouver un itinéraire, le Mayombé aurait vite fait, par ses multiples maléfices, de nous absorber à jamais, comme par vengeance, il a pris nos ancêtres du chantier ferroviaire qui ont eu l’audace de le braver.

Le camp est bien le seul endroit où l’on se sente à peu près en sécurité, encore que les mauvaises rencontres comme les scorpions et autres mygales restent courantes, et que les visites nocturnes de phacochères ou de félins affamés ne soient pas exclues.

Vient enfin l’heure du repas : les hommes se rassemblent par petits groupes d’une dizaine, nous réussissons le capitaine et

Le Cœur au Trésor

moi à nous joindre à celui du forgeron et de Moïse. Nous nous installons à leur table de bois, à l'abri sous sa treille.

La marmite arrive, chacun reçoit sa ration de manioc ; puis passent les brochettes et rôtis de viande. Ne sachant d'où elle provient, je préfère m'en passer, craignant de manger de notre cousin gorille. Le capitaine se moque affectueusement de moi, tandis qu'il mord à pleines dents dans une belle tranche ; je dois dire que cette abstention est un peu cruelle, car cela fait longtemps que je n'ai pas eu le loisir de faire bonne chair, et celle-ci, cuite au feu de bois, est des plus alléchantes : je ne sais si je résisterai longtemps à la tentation ! En compensation, le régime de bananes arrive en dessert. Je m'en ressers, n'étant pas encore lassé de ce fruit savoureux ; je profite aussi du tas d'ananas juteux qui est à disposition.

La nuit tombe assez brutalement ; le camp reste partiellement éclairé par le patchwork des feux de bois, rouges de braises.

De nombreux hommes convergent vers un coin du camp, d'où proviennent de puissants rythmes de tam-tam ; ils forment bientôt un cercle autour d'un homme vêtu d'une aube verte, barbu, les cheveux mi longs, qui chante en s'accompagnant à la guitare, un foulard sur les épaules. J'ignore quelle langue il utilise, mais je ne comprends rien à ses paroles. On dirait qu'il chante selon son inspiration, les yeux mi-clos : je ne sais pas s'il s'agit d'un chant populaire ou d'une harangue chantée, mais la mélodie harmonieuse, tantôt douce tantôt vibrante, semble beaucoup plaire à son auditoire : captivés, les miliciens tapent sagement des mains en rythme, parfois lèvent les bras et se balancent en penchant leur buste de droite à gauche ; de temps en temps l'un sort du cercle et vient toucher le vêtement du chanteur très brièvement, ou dépose quelque chose dans la poche de sa tunique, puis retourne à sa place. Moïse les imite. C'est une sorte de mélopée, au cours de laquelle les phrases se succèdent en rythme, parfois ponctuée d'un silence, comme si le chanteur cherchait l'inspiration, ou comme s'il voulait laisser à l'auditoire un temps de respiration pour la méditation.

Des acclamations brèves mais enthousiastes ponctuent le discours de l'orateur lorsque les paroles touchent plus fortement les hommes. Cela fait une drôle d'impression de voir tous ces jeunes gens, dont certains ont participé à une tuerie il y a

quelques heures, assister paisiblement à cette scène collective, qui ressemble un peu à une cérémonie religieuse. Les expressions d'extase des visages prennent un relief particulier, éclairés par la flamme des torches de résine d'okoumé qui, en se consumant lentement, embaument l'air d'une senteur qui me rappelle celle de l'eucalyptus.

**

Le lendemain matin, je retourne à la forge ; j'aime assister au travail du burin sur la barre ferreuse rougie, au feu d'artifice des étincelles sous les coups vigoureux, jusqu'à ce que la forme désirée apparaisse, d'abord de manière incertaine, puis de plus en plus précise à mesure qu'elle s'affine. Régulièrement, la pièce est replongée dans la braise, que Moïse s'empresse d'attiser en actionnant ses soufflets sous l'œil attentif de son maître, jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé la couleur qui indique à l'artisan averti qu'elle ait atteint la bonne température, celle à laquelle le fer vaincu se rend malléable sous la main de l'homme.

Je brûle d'envie de montrer mon fétiche à Moïse, à la fois pour lui demander des précisions sur l'endroit d'où il peut venir, et pour l'épater, histoire de montrer que je ne suis pas un vulgaire moundélé, mais que ma famille est attachée au Congo. A l'occasion d'une pause entre le travail de deux pièces, j'effectue mon approche par un moyen détourné :

« Est-ce que vous fabriquez des fétiches avec la forge ? »

– Regarde-moi, moundélé : est-ce que tu me vois porter un fétiche, moi ? »

Désarçonné par cette réaction, et vexé de me faire traiter de moundélé pour la première fois par Moïse, ce qui inaugure mal mon approche, je réponds néanmoins :

« Non, mais un fétiche n'est pas toujours visible ; tu peux le porter sous tes vêtements, ou le conserver ailleurs. Et je ne m'appelle pas moundélé, je m'appelle Pierre ! »

Etonné de ma réponse, Moïse retrouve sa bonhomie ; mais c'est d'un ton grave qu'il me répond :

« Tu as raison ! Alors je vais te raconter mon fétiche. »

Et il commence le récit de son histoire incroyable :

« Dès ma plus tendre enfance, j'ai été soumis aux fétiches : mon père m'en mettait partout, aux pieds, aux mains, au cou,

Le Cœur au Trésor

aux reins, sur le haut de la tête, partout. Et en plus, j'avais un fétiche bien caché, sur le plus gros arbre de la forêt, le plus haut et le plus gros de toute la contrée. Si le fétiche était arraché de l'arbre, cela provoquerait ma mort immédiate. Ma vie était donc liée à celle de l'arbre.

« J'ai commencé à aller à l'école. Il fallait marcher longtemps pour s'y rendre : je ne revenais qu'une fois par semaine à la maison. Ça a été dur de quitter le village ! Et de devoir rester assis pour les leçons, et d'être battu par les maîtres ! Une fois, je me suis sauvé, et les parents ont été bien contents de me voir revenir ; mais des policiers sont venus me chercher, et j'ai dû retourner là-bas.

« J'ai commencé à bien étudier, j'apprenais bien. Et j'ai arrêté de prendre les objets que je découvrais et que j'aimais ramener au village : on me disait que c'était du vol ; pourtant, moi, au village, je pouvais toujours utiliser les objets qui s'y trouvaient. Mais comme j'étais battu pour ça, j'ai arrêté de prendre.

« J'avais des camarades qui allaient chez des Sœurs, à côté de l'école ; quand nous n'étions pas surveillés par les maîtres, car cela était interdit, ils me parlaient de Jésus. J'ai fini par envier la joie qui semblait les habiter ; j'étais même un peu jaloux, je crois, du bonheur de ces enfants baptisés. J'étais pourtant joyeux, moi aussi ; j'étais aimé, au village ; mais il y avait quelque chose qui me gênait, qui me retenait : une sorte d'angoisse, de peur... Je n'étais pas en paix. Alors, j'ai commencé à aller chez les Sœurs, moi aussi. Et un jour, j'ai demandé au mimissé – c'est comme cela que nous appelons nos prêtres – de me baptiser.

« « Et tes fétiches ? m'a-t-il demandé.

– Oh, mes fétiches, j'en ai déjà jeté une partie à la rivière.

– Mais... ?

– C'est vrai, il m'en reste un ! Celui de l'arbre... »

« Dès la fin de la semaine, en arrivant à la case de mes parents au village, je me tins fermement devant mon père.

« « Quoi ! Tu veux brûler ton fétiche ? Tu veux détruire nos seuls protecteurs, tu veux donc mourir, et nous faire mourir tous, ton père, ta mère, tes frères et tes sœurs ?

– Oh ! Je n’ai pas peur de mourir ; j’ai peur seulement d’aller en enfer, si je meurs avant d’avoir brûlé mon fétiche. Allons ! Au revoir papa ! Je vais le chercher, et tu vas voir si je meurs ! Tu vas voir aussi que je suis un homme, et que je ne crains pas ce qui est sans vie. »

« Aussitôt, je me dirigeai vers le sentier qui conduisait au fétiche. Il fallait s’enfoncer dans la forêt à travers des milliers de lianes et de larges touffes de hautes herbes : le mimissé qui m’accompagnait a failli renoncer et faire demi-tour ! Mais nous arrivions au bout de la longue marche : j’atteignis l’arbre que mon père avait choisi, le plus haut et le plus grand de la forêt : ainsi je devais grandir, ainsi je devais surpasser tous mes compatriotes par mes connaissances et ma bravoure, comme cet arbre qui me conservait la vie, surpassait les arbres alentours. Je saisis mon couteau, – un beau couteau de forgeron ! – et soulevai l’écorce de l’arbre à un endroit précis : là était caché mon fétiche. Je montrai le sac de peau au mimissé :

« « Mon père m’a gratté la peau avec son couteau, et tout ce qu’il a pu recueillir est dans ce petit paquet. C’est tout mon fétiche : si je l’enlève, crois-tu, mimissé, que je vais tomber à la renverse ? »

« Et sur ce, j’arrachai le fétiche d’un coup sec. « « Cela servira à faire cuire les bananes de papa, dis-je au mimissé. »

« Et nous nous embrassâmes en riant, le mimissé heureux d’avoir sauvé mon âme, moi soulagé d’être toujours en vie.

« Sur le chemin du retour, j’eus une pensée émue pour mon père : j’avais les meilleures notes à l’école, et quelque chose me disait que oui, il avait bien choisi mon fétiche ! Je travaillerais désormais encore plus dur pour lui rendre hommage. J’ai décidé de devenir botaniste, pour connaître les secrets des plantes de nos forêts et de nos plaines, pour un jour savoir exploiter les ressources naturelles de mon pays, sans que cela profite à des compagnies étrangères.

« Ma famille eut du mal à accepter mon geste, mais finalement, à force de me voir heureux ainsi, en communion avec le Christ, leur ressentiment s’est apaisé. Alors tu comprends, Pierre, que je ne porte plus de fétiche ! »

Je reste un moment silencieux, ne sachant quoi dire ; je regarde mon jeune aîné avec un surcroît d’admiration.

Le Cœur au Trésor

J'aimerais avoir sa foi ! Des questions me brûlent les lèvres : comment s'est-il retrouvé ici ? S'il est chrétien, à quoi correspondait la cérémonie d'hier soir ? Mais je n'ose plus lui montrer le fétiche que j'arbore autour du cou, et encore moins m'en vanter !

Je m'apprête à le bombarder de mes questions, mais Faye Tivi le rappelle à l'ordre ; Moïse doit retourner à son labeur, après que nous eûmes échangé un regard sans parole, mais plein de signification.

Je repars à la recherche du capitaine, j'erre au milieu des soldats ; l'activité est au ralenti, comme la discipline semble-t-il : on est loin de se sentir dans une caserne militaire. J'ai du mal à distinguer une certaine hiérarchie, la disparité des tenues n'y aidant pas.

Je ne sais pas trop où me mettre, m'approchant d'un groupe puis d'un autre, sans oser m'introduire franchement. Ce n'est pas qu'il y ait de l'animosité chez ces hommes envers moi ; au contraire, cela va de l'indifférence à une certaine sympathie, qui se manifeste par un sourire à mon adresse lorsque je passe à proximité. Aussi je me sens en sécurité, peut-être pour la première fois depuis notre départ. Je me mets à admirer chez eux autant la gaieté, qui leur fait tirer le meilleur parti de la cruauté de leur situation de rebelles, que la force de résistance, acquise des caprices de la nature, et qui leur permet de supporter les privations.

Quant à moi, je me fais très bien à cette vie spartiate, et si ce n'était l'aspect dramatique de ma situation et de celle de ce pays en guerre, je serais absolument ravi de vivre une aventure que je n'aurais pu imaginer dans mes rêveries les plus extravagantes.

J'ai découvert en quelques jours que j'ignorais tout de la vie, et je sens déjà que j'aurai bien du mal à retourner à l'école après cette expérience : faudra-t-il vraiment me résoudre à nouveau à passer mes journées assis sur une chaise, à ne pouvoir tenir en place d'impatience, quand la vie m'attend au dehors ? Les heures d'une lenteur interminable s'étireront à n'en plus finir, j'entrerais en cours comme un taureau venant affronter son matador, et je devrai recommencer encore et encore, à chaque sonnerie, tel Prométhée à qui le vautour vient arracher le foie renouvelé chaque jour.

Pourtant Moïse, lui, semble aimer l'école ; peut-être parce qu'il a trouvé un objectif à ses études. Je me mets à rêver d'une école avec des activités en plein air, où l'on puisse bouger, sortir de ces classes sclérosantes, rencontrer les gens qui travaillent ; une école qui nous permette, au-delà du programme, d'approfondir les sujets qui nous intéressent, d'aller plus vite, ou plus loin, dans les matières où l'on s'ennuie ; une école qui permette de se confronter aux autres, de leur transmettre ce qu'on a appris, de recevoir leur aide, ou de la leur apporter. On ne peut pas le faire dans une classe, tous assis côte à côte.

J'aime bien certains profs, et j'aimerais pouvoir discuter avec eux, échanger sur autre chose que les cours, savoir ce qu'ils pensent, ce qui les motive, ou ce qui les gêne dans leur métier. Qu'ils puissent nous conseiller aussi.

Il y a bien quelques traces de tout cela au collège, mais si peu : j'aimerais apprendre autrement ce qu'il y a déjà dans les livres, qu'on nous laisse plus libres de nous organiser, avec plus de temps de travail personnel, plus d'autonomie. On dirait qu'on ne nous fait pas confiance, qu'on a peur de ce qui pourrait se passer si on nous laissait seuls. J'aimerais, au contraire, avoir juste quelques heures de cours par jour avec un prof, qui nous laisse ensuite continuer le travail par nous-mêmes.

En attendant, ma position actuelle me plaît donc beaucoup ; je ne fais cependant pas preuve d'une insouciance inconsidérée, car je n'ai pas oublié les horreurs auxquelles j'ai assisté les jours précédents, et j'ai conscience que les difficultés sont loin d'être terminées pour moi. S'il en était besoin, la vue du capitaine qui s'approche de moi se charge de me ramener à la réalité de ma situation. Sa mine défaite suffit à m'alerter sur la noirceur des nouvelles qu'il doit m'annoncer.

« J'ai rencontré le commandant du camp, me dit-il. Il a l'intention de m'échanger contre un de leurs chefs retenu prisonnier. Tomberai-je en des mains amies ou ennemies ? Ça, je ne le sais pas encore. Pour toi c'est différent, et ce n'est pas très bon : il a l'intention de te vendre ! J'ai essayé de savoir qui tu pouvais bien intéresser dans ce pays, mais je n'ai pas réussi : j'ai proposé une rançon contre toi, en disant que ton père était dans le pétrole, qu'il pourrait payer, mais sans arriver à le faire changer d'avis. Je ne sais pas si c'est que l'argent ne l'intéresse

Le Cœur au Trésor

pas, ou qu'il espère gagner beaucoup plus en te vendant à je ne sais qui.

– Mais à qui pourrais-je servir ?

– Tu sais Pierre, on voit de tout dans ce pays, me dit-il d'un air triste. »

Je ne sais que penser. En effet, le choix du chef de bande est surprenant. Je ne savais pas que j'avais tant de valeur ! Et surtout, pour qui ?

« Quand cela doit-il avoir lieu ?

– Très rapidement, me répond le capitaine ; je ne sais pas si nous passerons encore une nuit ici.

– Resterons-nous ensemble ?

– Cela non plus, je ne peux pas le dire. J'ai proposé que tu fasses aussi partie d'un échange, en espérant que, logés à la même enseigne, nous pourrions plus facilement rester ensemble ; mais cela ne les intéresse pas.

– Nous reverrons-nous ?

En formulant cette dernière question, un accès d'angoisse fait trembler ma voix.

– Bien sûr, Pierre ! me répond le capitaine d'un ton guilleret – mais qui cache mal son appréhension réelle – souviens-toi, je t'ai donné rendez-vous dans moins d'une semaine maintenant, dans mon village ! »

Chapitre 7. Dans les mains du diable

Cinq hommes sont venus, avec une corde ils m'ont lié les poignets, et emmené ainsi avec eux dans la forêt ; en me retournant sans cesse pour voir une dernière fois mes amis, je ne peux apercevoir le capitaine qui a disparu – se cache-t-il pour ne pas assister à mon départ ?

Par contre je vois Moïse, près de sa forge : il est à terre, tandis que Faye Tivi écrase son torse de son énorme genou noueux, et couvre sa bouche de sa large main ; je n'entends donc pas mon camarade crier, mais je vois ses jambes battre dans tous les sens, avec une telle vigueur qu'il manque plusieurs fois de renverser son maître. Mais le combat est par trop inégal. Je comprends qu'il a voulu s'opposer à mon départ, et bien que je me doute que notre amitié soit réciproque, comme en même temps elle reste à construire, alors que nous nous connaissons à peine, une telle fougue, qui devrait me réconforter, me fait transpirer d'angoisse, car elle vient confirmer que là où je vais, il y aura peu d'espoir pour moi.

Nous sommes vite engloutis dans la forêt, suivant des pistes faiblement tracées ; toute la journée se passe à marcher à un rythme toujours soutenu. Par endroits, le fourré est clairsemé, et on peut progresser assez facilement entre les fûts.

Le soir, nous nous arrêtons tôt, pour installer un campement sommaire. Un feu est allumé, des abris sont construits : des perches sont plantées d'un côté, puis courbées avant de planter l'autre côté, formant un dôme dont le sommet atteint un mètre de hauteur ; la structure est complétée par de grandes feuilles. L'ensemble nous protégera plus ou moins bien de l'orage. Deux cabanes suffiront à nous accueillir tous.

Alors que nous attendons que le riz cuise sur le petit foyer, nous entendons un bruit de pas à proximité, qui se rapproche très lentement. Mes gardiens se mettent en alerte, arme au poing ; mais personne ne répond à leurs injonctions. Nous ne voyons rien, et pourtant les crissements de feuilles continuent. Un des hommes se décide à approcher prudemment dans leur direction. Après quelques pas, il fait un bond en arrière en hurlant de terreur.

Le Cœur au Trésor

En tremblant, il nous désigne de son bras tendu l'objet de son effroi : et à notre tour, nous nous levons tous d'un seul mouvement à la vue de cette énorme mygale velue et trapue qui progresse lentement sur son territoire de chasse, levant ses huit pattes les unes après les autres. Son envergure dépasse celle de ma main, et croyez-moi, alors que je ne crains généralement pas ce genre de bestiole, la vue de celle-ci, à quelques mètres de ma position, me fait frissonner de peur, la peur qu'elle se jette sur moi, une peur irraisonnée certainement, car nous sommes probablement la dernière de ses préoccupations, pour peu qu'elle nous ait repérés d'ailleurs, alors qu'elle cherche ses proies habituelles, des insectes à sa mesure.

Les guerriers à mes côtés ressentent visiblement les mêmes affres que moi, et pour en finir deux d'entre eux lâchent en même temps une rafale sur l'araignée qui est pulvérisée sans avoir eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Une fois remis de mes émotions, j'en éprouve une certaine peine pour elle, qui n'a fait que se trouver au mauvais endroit, alors qu'elle ne nous aurait certainement pas inquiétés plus que cela ; mais en même temps j'en suis quelque peu rassuré, car je n'aurais pas apprécié qu'elle vienne se promener cette nuit dans nos abris sommaires. Mais qui nous dit qu'il n'y en a pas d'autres ?



Le plat de riz est mangé en silence. Je ne peux rien tirer de mes gardiens, devenus dès le départ subitement distants et muets ; peut-être pour se protéger de tout sentimentalisme à mon égard ?

Nous partageons notre habitat sommaire pour la nuit. Malgré la fatigue de la marche, j'ai du mal à trouver le sommeil, angoissé par la mauvaise tournure qu'a prise à nouveau mon aventure. Mais qui sait ? Peut-être aurai-je une bonne surprise, peut-être ma « vente » s'avérera-t-elle à mon avantage ?

Les yeux fermés, j'ai l'impression de continuer ma course à travers la forêt. Une panthère noire vient me lécher la main. Non, c'est une gouttière qui l'a mouillée ; je l'essuie sur mon pantalon. A part la sentinelle au-dehors qui s'échine à maintenir le feu sous la pluie, mes gardiens dorment profondément à côté de moi. Je me retourne sur ma couche. Reverrai-je mes parents,

mon frère ? Je me remets en marche, il faut les rejoindre. Je bute sur une branche pourrie, m'étale par terre la tête la première dans un cloaque ; la pluie me tambourine sur les joues, j'essaie de me redresser mais un coup dans le dos me plaque au sol : c'est une énorme araignée qui m'enrobe de ses soies. Une toux me réveille. Je me sens au chaud. Serai-je rentré pour Noël ? Je retombe dans mon demi-sommeil. C'est la douce agitation de la fourrure de mon hamster sur ma joue qui me réveille ; je pose la main dessus pour l'attraper : je me retrouve avec une plume dans la main. Elle résiste. J'entrouvre les yeux : je vois qu'elle est fixée à une longue branche. Au bout de la branche, deux yeux me fixent dans la nuit noire ; je crois reconnaître Moïse.

Je referme les yeux en soupirant. La plume, que je tiens toujours, me tire par petits coups. Je rouvre les yeux, me redresse sur un coude. Est-ce vraiment lui ? Je suis la plume qui me guide en dehors de la case ; Moïse met un doigt sur ses lèvres, je n'avais pas besoin de cela pour savoir que je devais être silencieux.

La sentinelle est étendue à terre, la pluie martèle son visage. Elle respire. Le feu, lui, soupire sous les gouttelettes qui s'évaporent sur sa braise. Moïse m'entraîne furtivement à sa suite.

Un cri nous stoppe net : nous sommes repérés. Moïse part en courant. Nous sommes suivis par les cris et les pas de course. Alors que je vais être rattrapé, un éclair zèbre la nuit devant moi, la détonation couvre à peine le hurlement de mon poursuivant qui tombe. Sans arrêter ma course, je passe ahuri devant le capitaine, qui décharge encore à deux reprises avant de s'enfuir à notre suite.

Nous dégringolons une forte pente qui tombe sur une rivière tumultueuse. Là, Moïse et le capitaine mettent à l'eau trois rondins qui font office de radeau, qu'ils avaient préparés à l'avance, assemblés par des lianes. Nous nous accrochons à eux plus que nous montons dessus ; aussitôt, le courant nous entraîne.

Nous voyons à peine à deux mètres : au-dessus de nous, les arbres forment un tunnel qui couvre la rivière, contre lequel les rayons de la lune ne parviennent pas à lutter.

Le Cœur au Trésor

Déjà, des cris fusent sur la berge ; des coups de feu sont tirés, sans nous atteindre : les tireurs manquent eux aussi de visibilité. Mais le courant n'est pas assez puissant pour nous mettre hors de danger : nos poursuivants courent le long de la berge, autant que le leur permet le relief accidenté.

Nous sommes fortement ballottés par les remous, cognés aux rochers qui affleurent ; je me cramponne aux lianes pour ne pas lâcher le radeau. Je vois à peine, entre deux coulées, le capitaine et Moïse qui, comme moi, essaient de surnager dans les eaux tourbillonnantes.

Mais voici que le courant accélère encore : tantôt le radeau chute d'un ou même de deux mètres, s'enfonçant sous l'eau avant de rejaillir un peu plus loin, tantôt il rebondit sur une vague, pour un court vol plané, tantôt il s'écrase sur un rocher avec un bruit sourd, avant de repartir aussitôt dans sa course folle.

Epuisé par ces heurts, je ne sens plus mes mains, je n'ai plus que deux réflexes : serrer et respirer quand je le peux. Une des trois perches lâche à un bout ; et je vois Moïse couler comme une pierre, avant de resurgir dix mètres déjà devant nous, puis de disparaître à nouveau dans les flots ; je hurle de douleur à sa perte, mais un paquet d'eau noire noie mes cris dans ma gorge.

La perche, détachée d'un côté, s'écarte maintenant des deux autres, formant un V qui fait levier, déstabilisant encore plus notre embarcation, qui se prend dans tous les obstacles de la rivière. Mes yeux croisent ceux du capitaine, alors que je vois, avec terreur, arriver derrière lui un énorme tronc charrié par les flots : je n'ai pas le temps de crier que celui-ci heurte notre esquif ; le capitaine est coincé par une racine, ce qui le sauve de l'écrasement complet. Il me lance un dernier regard affolé avant d'être emporté à son tour.

Je me retrouve seul, suffoquant dans les flots, dans la nuit, sous la pluie, mes camarades perdus, la vie dépendant d'un morceau de bois soumis à la volonté du torrent du Mayombé. A la sortie d'un virage, le courant se calme un peu ; j'essaie de me hisser à moitié sur le radeau. Mais un grondement plus formidable encore que précédemment monte du prochain virage. Nous sommes rapidement dessus, et déjà je vois les énormes remous de la chute. Les perches basculent brusquement en

avant, se coincent dans un trou, je m'élève doucement d'abord puis une brusque accélération me catapulte pour un vol plané au-dessus de la rivière ; je retombe comme un fétu sur la rive du virage, et reste là, étendu sur le dos, incapable de bouger ; je m'évanouis à la fin.



Je vois Moïse couler comme une pierre

Le Cœur au Trésor

Lorsque je m'éveille, je suis allongé sur un brancard de fortune à côté d'un feu ; le jour se lève, une vapeur monte de la forêt détrempeée et de mes vêtements, qui sèchent lentement à la chaleur de la flamme.

Quatre hommes m'observent en silence, assis sur un tronç couché. Le cinquième doit reposer sous ce petit monticule de terre : probablement celui qui me poursuivait avant que le capitaine ne l'abatte.

Mon corps est douloureux de partout : je ne peux pas remuer d'un doigt. Je me force cependant à tendre légèrement chacun de mes membres, ce qui me permet de vérifier que je n'ai rien de cassé. Mais mon corps doit être couvert de bleus.

Constatant que je commence à m'animer, sans ménagement un des hommes me saisit et me pose brusquement sur mes pieds : je pousse un cri de douleur. Un autre me lie les mains, et la bande se met en route à nouveau ; chaque pas m'arrache un râle, mais au bout de quelques minutes, la douleur finit par passer : les muscles retrouvent leur plasticité en se réchauffant, et la circulation du sang activée anesthésie les hématomes.

Je ne pose aucune question sur ce que sont devenus mes camarades, préférant éviter le sujet, car je ne sais pas si mes ravisseurs ont reconnu Moïse et le capitaine. Tout le temps du trajet je pense à eux avec angoisse. Ont-ils survécu ? J'estime finalement avoir eu de la chance d'être éjecté du torrent meurtrier : j'évalue que mes amis avaient une chance sur trois de s'en sortir. Mes gardiens ne me parlent pas plus, sauf pour me faire accélérer, mais ne semblent pas non plus me tenir rigueur de cette tentative d'évasion. Je me contente de ce statut quo.

Mais dorénavant, ils sont pris d'une frénésie insatiable dans leur périple, ne prenant plus aucun repos.



Nous marchons sans arrêt, longtemps, nous remontons les rivières en radeaux, nous les portons lorsqu'il faut franchir les rapides ; nous marchons encore. Ma faiblesse ne me permettant pas de suivre le rythme effréné de mes gardes surentraînés, tantôt ils me brutalisent pour me faire avancer, tantôt ils me portent, lorsque je ralentis trop leur cadence. Pour cela ils ont fabriqué une sorte de nacelle, suspendue à deux perches, dans

laquelle ils m'installent, avant de reprendre leur course endiablée, à peine ralentis par ma charge.

C'est à regret qu'ils s'arrêtent pour dormir ; quant à manger, cela ne semble pas être une préoccupation pour eux : s'il se trouve sur notre route quelques fruits ou quelque petit animal à chasser, nous en profitons ; mais cela ne les gêne pas de sauter un repas, ou de partir le matin le ventre creux. Le mien crie famine.

Mon Dieu, que vais-je devenir ? Courent-ils si vite pour être débarrassés au plus tôt de leur misérable mission ?

**

L'échange a lieu sur une piste de brousse. Je comprends alors pourquoi l'argent ne les intéressait pas : un véhicule tout terrain attend les miliciens, rempli d'armes : deux mitrailleuses et leurs caisses de munitions, un bazooka, une dizaine de kalachnikovs, des revolvers, des armes blanches, du matériel de transmission...

Les miliciens se congratulent les uns les autres en se passant les armes de main en main. Voilà ce que l'argent d'une rançon n'aurait pas pu leur apporter, en tout cas pas si facilement. Sans un regard pour moi, les hommes repartent avec le véhicule, pour rejoindre leurs comparses et continuer leur combat.

Et moi ? Je reste là, avec mes acheteurs, si je peux les appeler ainsi, et avec mes questions : qui a bien pu dépenser tant d'argent et prendre de tels risques ? En quoi puis-je les intéresser ?

Je suis chargé, à nouveau, dans un énorme 4x4. Les trois miliciens qui m'ont réceptionné sont un peu plus âgés que les combattants du camp. Ils ne m'ont pas adressé un mot, et je les imite, n'ayant jusqu'à présent jamais obtenu quelque réponse que ce soit à mes invectives ou à mes questions.

Nous roulons ainsi plusieurs heures, me semble-t-il, et lorsque nous arrivons à destination, il fait nuit. Nous sortons du véhicule directement dans un garage : il m'est absolument impossible de savoir où nous nous trouvons, n'ayant pu voir le paysage à travers les vitres teintées du véhicule. Tout au plus ai-je senti que nous avons dû finir le périple sur une route bitumée, les chaos de la piste ayant fini par cesser, un peu avant notre arrivée.

Le Cœur au Trésor

Le silence règne dans la maison. Encore ébloui par la lumière crue des néons du garage, on me fait monter un escalier de ciment gris, après m'avoir solidement ligoté les mains dans le dos ; nous entrons dans un salon très faiblement éclairé par des bougies, les volets clos.

Mon cœur se met à battre à tout rompre en entrant dans la pièce. Elle est vidée de ses meubles, sauf de fauteuils contre les murs, occupés par cinq hommes d'âge mûr, les uns vêtus de costume occidental de très bonne facture, les autres en tenue traditionnelle.

Au fond de la pièce, se tient debout un personnage, le visage recouvert d'un masque ; de longues bandelettes d'herbe sèche recouvrent ses épaules et tombent jusqu'à sa taille, formant une sorte de manteau qui couvre entièrement son buste.

Le masque allongé de bois peint en blanc a une forme rectangulaire, découpée en trois tiers : le premier occupé par un grand front, au-dessus de larges sourcils en arc de cercle qui rejoignent le nez ; sous celui-ci, le dernier tiers reçoit la bouche, assez petite, aux lèvres peintes en rouge et aux fines dents blanches taillées en pointe.

Derrière lui, simplement posée par terre, une étrange figurine d'une trentaine de centimètres de haut, faite de bois et de tissu, dont je ne distingue pas bien les formes à cause de l'obscurité, mais qui semble pleine de clous.

L'homme se tient immobile devant moi, et je recule instinctivement de deux pas, butant sur les deux soldats qui m'ont conduit jusque-là, et qui me coupent toute retraite.

Tous les regards sont tournés vers moi, mais je sens encore une présence supplémentaire ; mes yeux circulent dans l'obscurité de la pièce jusqu'à ce que je voie au sol deux billes blanches me fixer ; elles appartiennent à un jeune garçon noir ficelé, couché immobile au sol, mais les yeux terrorisés.

Son regard achève de me glacer les os. Ma respiration devient difficile, mon cœur bat la chamade, tous mes muscles sont tendus. Je tente une dernière percée vouée à l'échec, les deux sbires me saisissent et me plaquent au sol.

Le grand déguisé commence une mélopée, en se dandinant d'un pied sur l'autre ; il s'approche successivement des hommes assis, leur fait des salutations auxquelles les participants

répondent par des onomatopées. Je résiste au-delà des limites de mes forces aux soldats qui sont obligés de peser de tout leur poids sur moi, je ne suis pourtant pas loin de les renverser ; mais je m'épuise vite et finis par relâcher mon effort.

« A vous la main du succès dans les affaires », déclame le célébrant à l'un des hommes ; puis, se tournant vers un autre : « A vous le cœur de la victoire dans les élections » ; « A vous le pénis du pouvoir », dit-il encore à un troisième... Mais ma parole, c'est de moi qu'il parle ! Comme pour me donner raison, l'officiant qui vient de faire la distribution de mes organes sort un énorme couteau de sous sa tunique et s'approche lentement de moi.

« Il faut qu'il crie ! » lance un des spectateurs assis. « Et que ça dure longtemps ! » renchérit un autre.

Je rassemble toute l'énergie qui me reste dans un sursaut de vie, je réussis à bousculer un des gardes et à me soulever sur un genou ; un des hommes assis vient leur prêter main forte, à trois ils ont encore du mal à me maîtriser mais finissent par parvenir à me plaquer au sol sur le dos, les bras tirés en arrière ; l'officiant se penche vers moi, je vois ses yeux rouges à travers le masque, il déchire ma chemise, met la main sur ma médaille et mon fétiche : mais au moment où il s'apprête à les arracher de mon cou d'un coup sec, il marque une seconde d'hésitation, ouvre la main qui les tient, et je sens un souffle de terreur traverser le masque ; l'homme se redresse brusquement pour crier : « J'ai touché le fétiche de Malibongo ! » Tout le monde se lève d'un bond – sauf moi, pétrifié par ce qui se passe, et le pauvre garçon ficelé par terre, bâillonné, qui nage dans ses larmes.

« Malédiction ! » hurle l'un ; « Je suis perdu ! » beugle le sacrificateur affolé sous son masque, « Tu nous apportes le malheur ! » crachent les autres, tous pointant leurs doigts vers lui en agitant la main comme s'ils voulaient éloigner je ne sais quelle malédiction ; même les soldats participent à l'hystérie, mais je n'ai pas le temps de reprendre mes esprits pour songer à en profiter pour m'enfuir ; car voici, alors que loin de se calmer, la panique de mes bourreaux devient frénétique, tout le monde criant à la fois, s'interpellant, les yeux perdus de terreur, que les murs de la pièce explosent dans un énorme fracas, chaque brique étant transformée en autant de projectiles qui massacrent tous les

Le Cœur au Trésor

hommes debouts. Un, deux, trois corps sans vie s'affalent sur moi, me protégeant des gravats qui continuent à arriver de partout.

Je gesticule pour me débarrasser des cadavres, cherche un peu d'air : je tousse dans la poussière qui a envahi l'atmosphère ; à part les gémissements du jeune prisonnier, il n'y a plus un seul bruit. Je cherche sur un soldat un poignard qui me permette de couper mes liens ; ce que je fais entre deux toux. Mes poignets, qui avaient à peine eu le temps de cicatriser depuis les menottes, me brûlent à nouveau.

La poussière tombe petit à petit sur le sol, et maintenant la nuit se remplit de sirènes, de hurlements humains. Je dis la nuit car désormais c'est elle notre toiture, la maison ayant été pulvérisée : il ne reste qu'un mètre de mur debout, qui a heureusement protégé le garçon à terre, placé du bon côté, tout contre la paroi ; mais comment la maison ne s'est-elle pas effondrée sur nous ? C'est qu'en regardant autour, par cette nuit de pleine lune, je constate que les débris de la maison jonchent le sol à plusieurs mètres de ses bases : comme si un souffle surpuissant les avait catapultés au loin.

Mais de fait, c'est bien ce qui s'est passé, comme je vais bientôt l'apprendre. Pour l'instant, je me dirige vers le garçon saucissonné, mon poignard à la main, et le délivre. Mais il ne réagit pas : ses yeux restent pourtant grand ouverts, mais quand je passe ma main devant eux, c'est comme s'ils ne la voyaient pas ; je soulève son bras qui retombe comme une chiffé molle. Il ne répond pas à mes questions.

Il est pourtant bien vivant, respire faiblement mais régulièrement ; son pouls est perceptible. On dirait qu'il est complètement choqué. Je ne peux pas le laisser là : je le tire, le mets sur ses pieds, sans aucune réaction de sa part ; je le traîne sur quelques mètres, mais je ne pourrai pas aller bien loin comme ça.

Je le pose délicatement au sol, en position latérale de sécurité ; son regard est toujours fixe, vide. Il faut que je trouve autre chose. « Reste là, je vais chercher de l'aide, je reviens bientôt », lui dis-je.

Je commence à m'aventurer au-delà des restes de la maison : nous nous trouvons dans un quartier résidentiel, enfin ce qu'il en

reste : tout autour de nous les bâtiments ont subi le même sort que le nôtre. On n'y voit pas grand-chose, la lumière lunaire est filtrée par la poussière qui retombe doucement, blanchissant la chaussée, les quelques arbustes qui restent, et les ruines.

Au loin d'immenses gerbes de feu trouent l'opacité nocturne, les quelques personnes debout dans la rue regardent toutes dans cette direction. Une odeur mélangée de poudre et de produits chimiques agace les poumons. Parfois un homme, une femme passe en courant. Dans les décombres, des personnes restent assises, prostrées ; d'autres creusent fébrilement dans les amas de béton, cherchant des survivants, ou quelque bien à sauver. Je m'approche d'un groupe qui regarde les flammes au loin et surprends leur conversation :

« Est-ce que ce sont les Ninjas ou les Cocoyes ?

– Non, comment auraient-ils pu faire autant de dégâts ?

– C'est la caserne, là-bas ! La caserne a explosé !

– Oui, il y avait un dépôt d'armes important stocké ! Oui c'est ça, c'est le dépôt qui a sauté ! »

Une ambulance arrive, ses gyrophares projettent de larges stries lumineuses qui percent la poussière. Je m'approche des sauveteurs qui sautent du véhicule :

« S'il vous plaît, venez m'aider, il y a un garçon qui n'est pas bien là-bas.

– Qu'est-ce qu'il a ? Où est-il blessé ?

– Je ne crois pas qu'il soit blessé, il respire mais il ne répond pas.

– Alors il attendra : nous on s'occupe en priorité des gens qui sont gravement blessés », clôt l'homme en me tournant le dos pour rejoindre ses compagnons qui sont déjà à l'œuvre.

Que faire maintenant ? Chacun est affairé à secourir les siens, à déblayer les voies d'accès ; j'erre dans le pâté de maison, et finis par dénicher une brouette qui a survécu ; je regarde autour, personne ne fait attention à moi, je me permets de l'emprunter : nous sommes en cas de force majeure ! Je reviens vers l'endroit où j'ai laissé le garçon, qui est toujours dans le même état.

Malgré ma répugnance, je fouille les poches des morts, prends l'argent que je trouve, et le principal, je m'empare d'un revolver, à ma taille celui-là. Je pourrai désormais défendre ma peau ! Un briquet vient compléter mon équipement.

Le Cœur au Trésor

Je charge péniblement le garçon dans la brouette, et pars cahin-caha, louvoyant à travers les gravas qui jonchent les rues, dans la direction opposée aux flammes. Je pense que c'est la meilleure des choses à faire pour l'instant ! Je manque plusieurs fois de renverser mon protégé, et je dois faire des pauses régulièrement ; mais au bout d'un bon moment l'atmosphère s'éclaircit, je sors de la zone sinistrée. Les habitations sont plus clairsemées ici, nous avons quitté le centre de ce qui semble être une grosse agglomération.

Je m'arrête auprès d'une flaque d'eau qui luit sous la lune ; plongeant les mains dans l'eau noire, je rince ma figure poussiéreuse, passe une main dans mes cheveux poisseux. En me penchant au-dessus de l'eau, ma médaille et mon fétiche pendants, libérés de ma chemise déchirée, se rappellent à moi. Je les retire, je regarde Marie me sourire, ainsi que ce fétiche, petite pièce de bois noir, qui a provoqué une telle terreur chez celui qui l'a empoigné. Je n'ai guère le temps de rêvasser et fourre le tout dans ma poche, estimant qu'il vaut mieux dissimuler l'objet en question.

Je déchire un lambeau de ce qui reste de ma chemise, que je trempe dans l'eau, pour le passer sur les tempes du garçon ; il réagit positivement à cette fraîcheur, son regard semble revenir de ses lointains égarements. Je lui parle doucement, des paroles rassurantes. Peu à peu il sort de sa léthargie et répond favorablement à mes encouragements à me regarder : j'arrive enfin à accrocher son regard.

« Comment t'appelles-tu ?

– Séraphin, me répond-il dans un souffle.

– Quel âge as-tu ?

– Dix ans.

– Comment s'appellent tes parents ?

– Dada et Joséphine. »

Bien, il semble redevenu conscient. Je continue mes paroles rassurantes : nous ne sommes plus en danger, tous les méchants sont morts, il va pouvoir retourner chez lui, il va retrouver ses parents, tout va bien se passer maintenant.

Il me regarde comme si j'étais un dieu, alors que je n'ai fait que le transbahuter en brouette, et que maintenant je suis bien embêté sur la suite à donner à notre aventure : je me redresse et

contemple la ville, car il s'agit bien d'une grande ville, même si elle est en bonne partie plongée dans l'obscurité, seules quelques grandes rues étant éclairées ; mais ça et là, des lumières éparses en signent l'étendue.

« Sais-tu où nous sommes ? » Mon protégé fait non de la tête. J'hésite sur la conduite à tenir : il est tout de même bien tentant d'aller vers la civilisation, je devrais quand même pouvoir y trouver moyen de sortir de cet enfer. D'un autre côté, l'endroit ne m'a pas trop bien réussi pour l'instant ! Quel secours puis-je espérer trouver dans ce chaos ? A qui pourrais-je m'adresser en confiance ? J'ai déjà voulu rejoindre le consulat de France à Pointe-Noire, et vu ce que ça m'a coûté ! Ici, dans cette grande ville, il y a certainement des Français qui pourraient m'aider ; mais les militaires doivent patrouiller partout à l'heure qu'il est, et j'estime faibles mes chances de parvenir à trouver la bonne personne avant d'être à nouveau happé dans quelque traquenard.

« Où habites-tu ? »

– Mon village est à un jour de marche de Brazzaville » répond Séraphin.

Brazzaville, Brazzaville... La capitale du Congo.

« Et cette ville, ça ne serait pas Brazza ? »

Avec mon aide, le garçon se soulève sur les coudes dans la brouette, pour regarder.

« Peut-être, répond-il faiblement.

– Saurais-tu retrouver ton village ? Tes parents s'y trouvent-ils ? »

Il hoche la tête affirmativement.

Je laisse Séraphin reprendre tranquillement ses esprits, assis sur sa brouette. Debout, je contemple la ville depuis la petite hauteur sur laquelle nous nous trouvons. La nuit est déjà moins noire, on sent que le jour s'apprête à se lever. La température fraîchit, mais je sais que bientôt le soleil nous enveloppera de sa fournaise. Pour l'heure, les foyers d'incendie finissent de se consumer, laissant monter des fumées noires sur une partie de la ville. Au loin, à l'endroit de ce qui devait être l'entrepôt de munitions, les flammes encore vives rayent la nuit qui s'enfuit.

L'agglomération s'étale le long d'une grande étendue d'eau, qui serpente mollement ; l'eau plate brille sous la lune qui distille ses dernières clartés, avant que l'aube prenne la relève.

Le Cœur au Trésor

Une légère brume s'élève du fleuve Congo, estompant d'autres lumières sur sa rive gauche, probablement celles de Kinshasa, la capitale de la République Démocratique du Congo, auparavant le Congo belge – celui de Tintin au Congo. D'énormes barges, débordantes de marchandises, se fauillent déjà entre les îles, achevant leur long trajet depuis le nord jusqu'à Brazzaville, où elles s'arrêteront avant les chutes infranchissables : le train prendra alors le relais jusqu'à l'océan. A cette distance, je distingue à peine quelques pirogues qui longent les rives.

Séraphin semble aller mieux maintenant, bien que son regard reste perdu dans le vide. Je l'aide à se mettre debout et à faire quelques pas. Ça va, il tient sur ses jambes.

« Où se trouve ton village par rapport à Brazzaville ?

– Au nord. »

Partie 4. Initié

Chapitre 8. Le village de Séraphin

La direction est facile à trouver : à l'horizon, le soleil n'est pas encore apparu, mais sa lueur annonciatrice indique la direction de l'est. Il n'y a qu'à laisser ce point cardinal sur ma droite et avancer tout droit pour remonter vers le nord. Ce que nous commençons à faire, précautionneusement d'abord, jusqu'à ce que Séraphin allonge le pas, ayant retrouvé de l'assurance. Il lâche alors ma main qui le tirait doucement ; je sentais d'ailleurs que c'est avec réticence qu'il me suivait, tendant le bras pour rester à distance. Il évite encore mon regard et avance sans un mot.

Alors que nous sommes définitivement sortis de la ville, en marche depuis une bonne heure, nous nous arrêtons le temps d'une pause. J'en profite pour tenter de briser la glace, par des questions anodines sur sa famille, son village, ses activités. Il me répond brièvement, de mauvaise grâce.

« Tu ne dois pas avoir peur de moi, finis-je par dire, désappointé par cette froideur.

–

– On dirait que tu as peur de moi, mais je veux simplement te ramener à ton village, et moi-même, j'aimerais retrouver mes parents à Paris ! »

Il me regarde enfin, semble réfléchir un instant, avant de lâcher :

« Tu ne dois pas apporter le fétiche de Malibongo dans mon village ! »

Ainsi donc, voici enfin la cause de ses craintes : ce fameux fétiche qui a provoqué la terreur de mes bourreaux ! Je plonge la main dans ma poche et sors l'objet redouté. Séraphin se lève d'un bond et recule de trois mètres en criant :

« Je ne dois pas le toucher ! Personne ne doit le toucher sinon il meurt tout de suite !

– Pourtant regarde : je le touche bien moi, et il ne m'arrive rien ! Ça fait même plusieurs années que je le porte sur moi !

– Peut-être, mais toi tu es moundélé, ce n'est pas pareil. Nous les Tékés on ne doit pas le toucher ; regarde ce qui est arrivé au vilain sorcier !

– Mais non Séraphin, il y a eu une explosion d'un dépôt de munitions : c'est tout le quartier, plusieurs quartiers de la ville même, qui ont été détruits. Ça n'a rien à voir avec ce fétiche, c'est un hasard, même s'il est bien tombé car il nous a sauvé la vie, je le reconnais !

– tu vois bien, s'entête Séraphin : il a touché, et il est mort. Et tous ceux qui étaient avec lui ! Personne ne doit toucher le fétiche de Malibongo.

– Mais qui est ce Malibongo ? Pourquoi ce fétiche est-il si important ?

– Malibongo était le marabout du Mokoko, notre roi. Tout le monde sait que lorsqu'il est mort son fétiche a disparu, comme le collier du roi, d'ailleurs. Le marabout était très puissant, et personne ne pouvait toucher son fétiche sous peine de mort. Je ne sais pas comment tu as eu ce fétiche, mais tu ne devrais pas le toucher. »



une tête de buffle, mais très stylisée

Sur ces explications, je contemple attentivement la petite pièce de bois qui tient dans le creux de ma main, avec ses soies d'éléphant tressées qui permettent de le porter autour du cou. Je me

demande bien comment ce petit objet, de la forme d'un triangle très aplati, représentant d'après ce que m'a dit mon père une tête de buffle, mais très stylisée, les pointes du triangle formant les cornes, pourrait avoir de tels pouvoirs de mort. Je suis un instant tenté par l'orgueil d'être un élu qui serait épargné par le fétiche tandis que ceux qui voudraient s'en emparer seraient foudroyés. Moi, nouveau marabout ? Je secoue la tête pour rejeter ces pensées. En retournant la pièce, je revois que des signes y sont gravés, ce que j'avais oublié. Je les regarde plus précisément, et peux encore lire distinctement : L3 bU X 2665.94 Y -1878.114. La gravure légère, rehaussée d'encre, est de facture plus récente

Le Cœur au Trésor

que le fétiche lui-même. Elle est d'ailleurs anachronique sur cet objet, puisque les Batékés ne connaissaient pas l'écriture.

Si ce fétiche est bien celui que l'on me dit, et tout me porte à le croire, qui aurait pu inscrire cette sorte de code, et pourquoi ? Les caractères X et Y me font évidemment penser à des coordonnées sur un plan ; serait-il possible que ce soit mon père lui-même qui les ait tracés, et pourquoi ? D'ailleurs, comment ce fétiche a-t-il pu atterrir entre ses mains ? Voilà de bien nombreuses questions sans réponses, et qui vont le rester, car pour l'instant j'ai d'autres chats à fouetter !

Il nous faut repartir. Je m'adresse à Séraphin :

« Regarde, je mets le fétiche dans ma poche ; là, personne ne risque de le toucher. Que voudrais-tu que j'en fasse sinon ? Je ne peux quand même pas le jeter puisqu'il est important ce fétiche, non ? Et tu ne crois pas que ton peuple serait content si on le lui rendait ? »

Séraphin, de son air grave, esquisse un acquiescement de la tête, à peine convaincu.

Nous repartons toujours en direction de la fleur de lys, sur les légères collines occupées par la savane aux grandes herbes graminéennes : le paysage a bien changé depuis les forêts du Mayombé ! De petits bois épars rompent la monotonie du paysage. Quelques oiseaux volettent mais les animaux se cachent. La chaleur commence à monter en cette matinée.

« Sauras-tu retrouver ton chemin vers ton village ?

– C'est près de Mingali. En rejoignant la Nationale 2, on peut y arriver rapidement si on fait du stop. On devrait bientôt atteindre la route. »

L'idée de me retrouver en voiture ne me plaît pas trop, mais après tout il ne faut pas voir le mal partout ; si cela pouvait nous éviter une grosse journée de marche... D'autant plus que nous n'avons rien à manger, alors que nous sommes à jeun depuis la veille ; et maintenant que la tension commence à retomber, la faim et la soif se mettent à tirailler. Nous pourrons toujours, si on nous interroge, expliquer que nous regagnons le village de Séraphin après l'explosion de la nuit, ce qui serait tout à fait crédible.

Je m'arrête à nouveau à un ruisseau pour me débarbouiller, et abandonner définitivement ce qui reste de ma chemise, qui n'est

décidément plus présentable ! J'espère que je n'aurai pas le temps d'attraper un coup de soleil !

Nous arrivons effectivement très vite sur la route annoncée par Séraphin. Nous marchons sur l'asphalte poussiéreux, les rayons du soleil commençant à mordre ma peau blanche. Fort heureusement, nous trouvons à nous abriter sous un arbre énorme : il me semble évident que nous avons là affaire au fameux baobab, ce que me confirme Séraphin. Je m'amuse à faire le tour du tronc hypertrophié à pas de fourmi : j'en compte quarante-trois.

Nous n'attendons pas longtemps avant qu'un pick-up arrive. Il s'arrête, et sans une question le chauffeur nous fait signe de monter sur le plateau à l'arrière : nous nous asseyons au milieu des casiers en osier et des cages à poule. Ainsi nous n'avons pas de justification à apporter. Le véhicule file rapidement, longeant des espaces immenses et plats, étonnamment vides de faune et de constructions. Sur plusieurs hectares, la savane a été brûlée. J'interroge Séraphin :

« Il y a souvent des incendies ?

– Ce sont des agriculteurs qui ont mis le feu : ainsi la cendre rendra la terre plus fertile. Ils feront ensuite des plantations, ou feront paître leurs animaux avec l'herbe verte qui repoussera. »

Bientôt Séraphin, estimant qu'il est temps de descendre, se penche acrobatiquement au-dessus de la route pour faire signe au conducteur.

Il ne s'est pas trompé : nous trouvons aussitôt un sentier qui nous mène en quelques centaines de mètres à une zone arborée, dans le talweg d'une rivière, qu'il appelle Mati. Le chemin surplombe tout d'abord le cours d'eau qui s'enfonce au pied d'une colline fortement ravinée, avant de descendre à son niveau. L'eau vert clair coule dans son lit de quatre ou cinq mètres de large, avec un courant assez fort. Je m'y baignerais bien.

De nombreuses traces d'animaux sillonnent les flancs des collines, signant le passage des troupeaux qui viennent s'abreuver.

Je m'arrête, intrigué par une sorte d'énorme champignon qui semble pousser au pied d'un arbre ; en m'approchant je me

Le Cœur au Trésor

rends compte qu'il est fait de terre, jaune comme celle du terrain ; il dépasse un mètre de hauteur.

« Des termites, indique Séraphin. »

Je recule d'un bon mètre.

« Ce n'est pas méchant ! s'amuse Séraphin, que je vois sourire pour la première fois. »

Il s'approche et frappe vigoureusement l'architecture terreuse avec un bâton qu'il a ramassé, jusqu'à avoir percé un trou : en me penchant je vois une myriade de petits isoptères au corps jaune, en forme de pigne de pin, terminé par une tête plus grosse que le corps, qui s'agitent dans tous les sens.

« Elles ne sont pas dangereuses, sauf pour nos cases, et elles sont très bonnes grillées. J'espère qu'on en mangera ce soir, ajoute-t-il avec un air ravi.

– Vous mangez les termites ?! Ah non, jamais je ne pourrai manger de ça, c'est dégoûtant ! »

Séraphin me regarde en fronçant les sourcils, n'ayant pas l'air de comprendre ma réaction. Il continue :

« Un peu plus loin sur le chemin, il y a un passage de fourmis sifius : ça c'est dangereux, il faudra courir pour traverser leur colonne. Sinon, elles te montent dessus et elles te piquent partout ! »

Nous ne tardons pas à arriver à proximité de l'insecte agressif, qui barre la route. Je reconnais vite qu'il s'agit de ce que j'ai vu en reportage, ce qu'on appelle les fourmis légionnaires. Le passage répété des milliers d'individus a fini par creuser une tranchée au sol ; au-dessus, ceux qu'on appelle les légionnaires, parce qu'ils sont armés de fortes mandibules sur leur tête rectangulaire démesurée, forment une sorte de toit en s'accrochant les uns aux autres ; ainsi, les petites ouvrières peuvent circuler en toute sécurité dans ce tunnel, bien protégées par leurs coreligionnaires ! Nous nous sommes suffisamment approchés à petits pas pour voir la colonie à l'œuvre, Séraphin m'ayant arrêté à deux mètres des premiers individus qui déambulent aux abords du corridor.

« Quand on est là, ça veut dire qu'on est tout proche du village ! se réjouit Séraphin. »

Alors que nous les observons depuis à peine une minute, les fourmis gardiennes commencent à s'agiter et à faire quelques

pas dans notre direction. A ce moment, Séraphin me crie en s'élançant :

« Il faut courir maintenant ! »

En trois bonds il a franchi la colonie et s'arrête une dizaine de mètres plus loin ; se retournant, et voyant que je n'ai pas encore bougé, il me crie à nouveau : « Cours ! »

Je lui obéis enfin et le rejoins allègrement, sans être plus impressionné que cela ; Séraphin de son air sérieux me lance un regard noir :

« Leur morsure fait vraiment mal, tu sais. Dans un village voisin, un jour, elles ont dévoré un bébé vivant ! On n'a retrouvé que les os en rentrant ! »

Horriifié par cette histoire, je veux bien le croire, et je conviens qu'il vaut mieux ne pas se faire assaillir par cette armée. Il est vrai aussi que Séraphin est pieds nus, alors que je pense pouvoir compter sur la protection de mes chaussures, bien qu'elles soient en piteux état.

Nous avons fait à peine quelques mètres que nous tombons nez à nez avec une femme qui avance vers nous, un grand panier vide à la main ; lorsqu'elle nous voit, j'ai l'impression qu'elle hésite entre hurler de terreur face à des revenants ou crier de joie ; elle choisit la seconde option, Séraphin se précipite vers elle, et ce sont des embrassades à n'en plus finir ; dans une langue que je ne comprends pas, Séraphin semble me présenter à la femme qui après l'avoir écouté applaudit en criant, joint les mains en secouant les bras, et finit par me couvrir de baisers. Puis elle s'enfuit en courant en direction du village.

« Bientôt tout le village va arriver » me prévient Séraphin tout guilleret.

En effet, alors que nous atteignons les premières maisons, ce sont des dizaines de personnes rameutées par la femme qui accourent, jeunes et vieux ; surtout des jeunes en fait. Je suis frappé par la moyenne d'âge des habitants qui ne doit pas dépasser trente ans.

Nous sommes littéralement portés en triomphe par de nombreux bras à travers le village, au milieu des cris de joie ; jusqu'à ce qu'une femme d'une trentaine d'années accoure et que Séraphin se jette dans ses bras au milieu des acclamations ; je comprends que ce doit être sa mère ; un homme du même âge

Le Cœur au Trésor

arrive à sa suite et les embrassades reprennent de plus belle. Séraphin les tire vers moi et me présente à ses parents, Dada et Joséphine :

« C'est ce moundélé qui m'a sauvé des méchants hommes ! »

Son père s'adresse à moi en français, à mon grand soulagement :

« Loué sois-tu, toi qui as sauvé notre fils ! Nous te serons reconnaissants éternellement ! Nous n'espérons plus le revoir vivant !

– Jamais nous ne pourrons te remercier, ajoute la mère en éclatant en sanglots de soulagement. »

A ce même moment, Séraphin tombe à genoux ; sa tête dodeline, et il s'effondre complètement ; son père a eu juste le temps d'attraper son buste et sa tête pour éviter qu'il se blesse en touchant le sol. Une grande clameur jaillit de la foule assemblée, puis le silence angoissé s'installe. Un homme vient ausculter Séraphin ; j'imagine qu'il doit être le soigneur du village. Quelqu'un amène unealebasse d'eau, dans laquelle on puise pour asperger Séraphin. Il revient finalement à lui, réclame à boire, boit goulument à laalebasse ; il retrouve vite ses esprits. A voir cette eau fraîche, je me sens défaillir à mon tour ; il est vrai que nous n'avons rien bu ni mangé depuis vingt-quatre heures. Je me mets à genoux pour éviter de m'évanouir, alors que la tête me tourne. On m'offre à boire aussi, et je dois bien avaler un litre d'eau !

On nous présente encore une sorte de pain, à base de farine de manioc semble-t-il, que nous engloutissons. Cela va beaucoup mieux maintenant que nous nous sommes restaurés.

« Ce soir, il y aura la fête au village » prononce d'une voix forte un homme d'une quarantaine d'années. Il me tend les mains :

« Je suis le chef du village, et je te souhaite la bienvenue chez nous. Tu pourras rester autant que tu voudras : maintenant tu fais partie de notre village. »

Touché par cet accueil, alors que je n'ai fait que sauver ma peau, je remercie poliment mes hôtes. Puis j'interroge le chef :

« Qui étaient ces hommes qui voulaient nous tuer ? »

Prenant un air ennuyé, le chef me répond :

« Viens sous l'arbre à palabres, nous allons expliquer tout ça. »

Tout le monde se dirige vers un beau baobab qui ombrage une petite place, le chef s'installe sur un fauteuil de bois artisanal, qui ressemble à celui qui trône dans notre salon, me désigne un siège face à lui ; Séraphin et ses parents prennent place aussi. Les personnes principalement concernées – la famille certainement – et le soigneur – ou est-ce un marabout ? – ferment le cercle ; le reste du village se presse derrière nous.

A la demande du chef, je raconte alors mon histoire depuis le début, et en particulier ce que j'ai vécu dans la maison cette nuit. De nombreux pleurs et lamentations des villageois accompagnent mon discours, à commencer par Séraphin lui-même et Joséphine, sa mère, effondrée ; Dada, le père, a du mal à retenir son émotion.

Puis le chef répond à mes interrogations :

« Vois-tu Pierre, je dois le dire, et c'est une honte pour nous, mais ces derniers mois, plusieurs enfants ont disparu autour de Brazzaville. Ils sont enlevés dans les champs. En fait, plusieurs corps ont été retrouvés mutilés : les mauvais sorciers promettent à leurs clients qu'ils obtiendront la gloire, le pouvoir sur les gens, l'argent ou l'amour à condition de se procurer du sang humain ou des organes. Ils boiront le sang, les organes seront enterrés chez eux ; et plus la victime aura souffert, meilleur sera l'effet de la sorcellerie. Les organes les plus recherchés sont les organes sexuels, termine le chef avec gêne. Aucun enfant n'était encore revenu vivant de ces cérémonies. »

La scène que j'ai vécue correspond bien aux explications du chef du village. J'en frissonne à nouveau de terreur.

« Ainsi donc, tu possèdes vraiment le fétiche de Malibongo ? demande le chef.

– Oui, d'ailleurs je vais vous le montrer, dis-je en me levant pour me placer face à l'assemblée. »

Alors que je mets la main dans ma poche, un « Oh ! » d'exclamation générale accompagne mon geste, puis chacun semble retenir son souffle dans un silence épais. Je prends le fétiche entre le pouce et l'index et levant bien haut mon bras, je le présente à la ronde. Les uns et les autres tendent le cou, mais personne ne pousse la témérité jusqu'à s'avancer. Je termine la

Le Cœur au Trésor

présentation par le chef : je m'approche si près que son buste amorce un mouvement de recul.

« C'est bien le fétiche de Malibongo, assure-t-il après l'avoir observé attentivement, mais en prenant garde d'y toucher. Tout le monde au Congo sait à quoi il ressemble, et personne n'aurait osé le contrefaire. Comment l'as-tu obtenu ?

– C'est mon père qui me l'a donné : je crois qu'il a vécu au Congo, en tout cas dans la région, quand il était jeune ; il exploitait du bois. Je ne sais pas comment il l'a eu, et je n'avais aucune idée de ce qu'il représentait ! Mais je veux le rendre à son propriétaire : tenez, vous pourrez le lui rapporter. »

Un murmure parcourt l'assistance.

« C'est impossible, Malibongo est mort aujourd'hui, s'exclame Dada.

– C'est le fétiche qui va où il veut, ajoute une femme.

– Oui, la preuve, c'est qu'il ne te tue pas : quiconque d'autre le prendrait de ton vivant mourrait ! » enchérit un autre.

De nombreuses onomatopées d'approbation jaillissent de l'assemblée.

« Tu as entendu, Pierre, conclut le chef : la palabre a décidé. Le fétiche t'appartient : c'est à toi qu'il revient de le garder, et d'en faire bon usage. Tu choisiras toi-même ce que tu dois en faire. Tu peux l'utiliser pour faire le bien ou pour faire le mal. »

Je suis bien embarrassé par cette dernière assertion, qui vise à me faire assumer une lourde responsabilité ; mais je ne vois de toute façon pas comment le fétiche pourrait me permettre d'œuvrer en quoi que ce soit. Pour l'instant, je dois me soumettre à la décision prise ; je remets le fétiche autour de mon cou, et la médaille retrouve sa place. En voyant cette dernière, le chef réagit :

« Nous sommes chrétiens, nous aussi. Nous avons réussi à garder notre nouvelle foi malgré les persécutions du régime communiste. Plusieurs de nos enfants sont même devenus prêtres ; mais l'un d'eux est mort en prison.

« C'est pour cela que nous détestons encore plus ces gens qui pratiquent la sorcellerie : c'est là l'œuvre du diable ! Nous voulons suivre Jésus-Christ à notre tour.

– Je comprends ! Chez nous aussi, il y a à peine trois cents ans, nous avions des sorcières et des empoisonneurs ; encore

aujourd'hui, des enfants disparaissent... Quand ils ne sont pas tués avant même leur naissance ! »

Un murmure répond à mes paroles.

« Aujourd'hui, c'est la vie ! s'exclame le chef. Ce soir il y aura la fête au village ! »

Sur ces paroles l'assemblée se disperse lentement. Aux regards qui me sont lancés à la dérobée, je me rends compte que les gens me considèrent différemment maintenant : à la joie du retour de Séraphin, mêlée à la curiosité envers moi, a succédé une sorte de respect craintif : je suis devenu à leurs yeux, outre le sauveur du fils du village, un jeteur de sorts qu'il vaut mieux avoir pour allié... Malgré leur conversion, ils semblent en effet avoir conservé quelques croyances ancestrales.

La chaleur est devenue étouffante, le soleil venant de passer à son zénith.

« Séraphin et toi êtes épuisés : il faut vous reposer avant ce soir » nous propose Dada.

Les parents de Séraphin m'entraînent vers leur case ; sitôt que j'y pénètre, je suis saisi par la douce fraîcheur qui y règne. La première pièce, qui semble servir tout à la fois de salon, de cuisine et de salle à manger, permet d'accéder à la chambre. Là, un coffre en bois doit contenir toute la fortune de la famille. Au fond est posée une statue de bois, haute de cinquante centimètres ; les formes sont géométriques, presque cubiques, les finitions assez brutes.

Elle représente un homme nu debout, les jambes légèrement fléchies ; le buste est un simple cylindre, avec un rectangle sur le devant, à l'endroit du ventre, qui semble être un couvercle : le buste doit être évidé et contenir quelque chose.

Les bras sont juste esquissés sur le cylindre, très petits, repliés sur le ventre à angle droit au niveau des coudes, comme s'ils tenaient le couvercle.

Le visage scarifié de stries verticales présente un nez aplati à base triangulaire, la bouche est un rectangle épais à peine arrondi sur les coins, prolongé par la barbe, un simple rectangle lui aussi. Les oreilles forment un demi-cercle. De légers rehauts de couleur noire, rouge et blanche finissent la statue.

Joséphine est déjà en train d'ajouter une bonne épaisseur de feuilles de palmier sur un lit de bois équarri. Voyant mon intérêt

Le Cœur au Trésor

pour la statue, elle m'explique qu'elle représente son père et son grand-père, et qu'à l'intérieur de l'abdomen, dans la boîte, se trouvent quelques cheveux leur ayant appartenu. Je suis un peu impressionné par cette présence, mais Joséphine essaie de me rassurer en me disant qu'ils sont là pour veiller sur nous. La pénombre de la pièce unique aidant, je sombre aussitôt, bercé par une douce mélodie maternelle.

J'ai du mal à émerger lorsque Dada vient me réveiller quelques heures plus tard ; je mets un petit moment à me souvenir où je suis. Séraphin m'attend déjà sur le pas de la porte, toujours avec son air sérieux. Il me sourit timidement.

Nous rejoignons ensemble le lieu du festin. J'appréhende un peu ce moment ! Après ce que m'a dit Séraphin au sujet des termites... Mais je suis un peu rassuré par la bonne odeur de grillade qui embaume l'air.

Tous les membres du village forment un grand cercle, Séraphin et moi nous asseyons aux places d'honneur ; des chants spontanés, quelques pas de danse précèdent l'arrivée des premiers plats.

Nous nous régalaons de poulet en sauce accompagné de feuilles de manioc – ça ressemble un peu aux épinards. Le pain du même tubercule nous accompagne tout au long du repas. Viennent encore toutes sortes de viandes, accompagnées de mil, de maïs ou d'igname : j'essaye de goûter les différents plats, Séraphin me les nomme ensuite ; fameux : « gigot d'antilope » ; puissant : « phacochère fumé » ; lapin ? « Chauve-souris » - aïe ! - Bon, jusque-là ça va, pas de termite !

On me verse dans une tasse en roseau un liquide laiteux, acidulé et pétillant ; ce breuvage me semble alcoolisé, mais comme tout le monde en boit je ne fais pas de manière. Et en effet, j'ai bientôt la tête qui tourne un peu ! « C'est du vin de palme », me souffle Séraphin. Tiens ? Je ne savais pas qu'on pouvait aussi faire du vin avec les palmiers ! Décidément, cet arbre est plein de ressources. Je modère ma consommation, et l'effet passe bientôt, épongé par la nourriture.

Ah, du poisson : oui, mais lequel ? « Du protoptère » ; bon, admettons le nom, et profitons du fumet. Qu'est-ce que cela maintenant ? « De la tortue géante ». Je grimace en pensant à la

pauvre bête. Séraphin esquisse quelques sourires en voyant mes réactions, ce qui veut dire que je l'amuse beaucoup.

Les fruits soigneusement préparés arrivent, je mords goulûment plusieurs variétés toutes aussi succulentes, mûres à point, les unes parfaitement sucrées, les autres légèrement acidulées, douces ou puissantes : bananes, barbadines, abricots, noix de coco, ananas, goyaves, papayes, mangues...

Je suis repu à craquer, me sens un peu dans un état second... C'est ainsi que j'aborde les danses qui suivent ce repas pantagruélique : les coups de trompe soufflés dans de grandes cornes d'antilope, embouchées près de la pointe, nous y invitent ; le rythme lancinant des tambours achève de me transporter dans un autre monde, et de fait ce que je vis en ce moment est vraiment un univers inconnu pour moi.

Les danseurs se succèdent en cabrioles au milieu du cercle, puis ce sont des processions en file indienne en dansant à n'en plus finir... Des lampes à huile en terre cuite éclairent faiblement la scène, la nuit étant tombée depuis longtemps. Je n'ai pas de mal à participer aux danses qui sont fort simples, même si je me sens parfois un peu gauche en comparaison du sens du rythme que peuvent avoir les villageois : la réputation des Africains en la matière n'est pas usurpée. Des plus jeunes aux plus âgés, c'est la même application et la même joie partagée.

Je me laisse porter par la frénésie jusqu'à me sentir en pleine communion avec mes hôtes, comme si j'avais toujours fait partie de ce village. Sur les tambours tendus de peau, les musiciens laissent tomber leurs doigts et leurs paumes : on ne sait plus si c'est l'homme ou l'instrument qui dicte son rythme, le batteur s'abandonne au tempo qui l'emporte.

Dans un état d'épuisement total, c'est en titubant que je vais me coucher, et je m'effondre sur ma couche pour m'endormir aussitôt.

A mon réveil le lendemain matin, le jour est déjà levé depuis longtemps. Je constate néanmoins que Séraphin dort encore. Pour que nous n'ayons pas été réveillés par la famille, ni par les coqs, ni par les inévitables bruits du village, c'est que nous avons vraiment besoin de sommeil.

Le Cœur au Trésor

De fait, je me sens en forme ; je remercie dans ma prière matinale Dieu pour être toujours en vie, et pour avoir trouvé ce havre de paix. Je confie à sa bienveillance Séraphin, sa famille et tout le village. Non sans avoir, aussi, une pensée pour Moïse et le capitaine, dont le souvenir hante mes journées. Mais mon jeune compagnon commence justement à bouger.

Ensemble, nous convenons qu'un bain nous ferait le plus grand bien ; va-t-il m'emmener lui aussi à une rivière ? Oui ! C'est parti pour la rivière Mati. Avant de nous y rendre, Joséphine m'offre un short et un T-shirt à ma taille ; je ne sais pas comment elle se les est procurés, mais ils sont les bienvenus pour remplacer mes frusques.

La rivière est aussi accueillante que je l'imaginai hier. Nous avons même le luxe de disposer de savon : c'est une boule grisâtre de potasse végétale, mélange de cendres de feuilles de bananier et de beurre de karité.

Je dis adieu à mon pantalon, enfile ma nouvelle « sape » ; j'aurais préféré des vêtements traditionnels plutôt que ces vulgaires habits « made in China ». J'hésite pour les chaussures. Je choisis finalement d'essayer pieds nus. La terre chaude et sableuse de la savane s'y prête plutôt bien – à condition de ne pas tomber sur les fourmis siafus !

Lorsque nous nous apprêtons à retourner au village, mon baluchon à la main, nous voyons arriver deux jeunes filles de mon âge qui ramènent, dans leurs paniers cylindriques en paille tressée posés sur leur tête, la nouvelle récolte de manioc. Je me demande si leur arrivée est vraiment fortuite. Elles descendent et penchent leur panier pour me montrer le fruit de leur labeur.

Il aura fallu dix-huit mois pour que les tubercules se forment, en s'étendant horizontalement à faible profondeur. Mais il suffit de quelques coups de houe pour les cueillir. Lorsque l'une des filles relève la tête, nos regards se croisent, le mien se trouble bizarrement. En se retournant, elle finit un sourire qui a découvert ses délicates dents blanches, avant de filer bien droite, le panier sur la tête.

Nous suivons les deux jeunes filles jusqu'à l'endroit où les femmes préparent le manioc. Le lieu est bien choisi : au milieu des rochers qui affleurent d'une légère pente, un creux forme une cuvette naturelle ; une fois qu'il est rempli d'eau, les

tubercules sont mis à tremper plusieurs jours pour dissoudre l'acide prussique qui les rend incommestibles. Puis la préparation, une fois qu'elle en est débarrassée, est mise à sécher sur la pierre que le soleil a rendue brûlante ; ensuite la pulpe est martelée avant d'être rassemblée avec un balai de branchages.

Pendant que les plus âgées œuvrent nonchalamment, les plus jeunes regardent ; le temps ne semble pas être compté pour elles. L'ambiance est joviale, le travail s'accompagne d'amusements et de maints gestes affectueux.

Au village, la pulpe séchée sera encore pilée dans des mortiers. Puis la farine ainsi obtenue sera dégrossie à l'aide d'un fin tamis, pour être finalement versée à pleines poignées dans une marmite d'eau bouillant sur un feu. En mélangeant bien pendant la cuisson à l'aide d'une longue cuiller en bois, on obtient le pain.

Celui que je mangerai tout à l'heure aura un autre goût après ce que j'ai pu voir de sa longue préparation. La matinée se termine d'ailleurs déjà lorsque nous arrivons au village ; je suis frappé par sa propreté, que je n'avais pas remarquée hier, trop occupé par l'effervescence due à notre arrivée. Les cases sont bien entretenues. Toujours en bambou, terre et tresses de palmes, certaines ont une forme octogonale du plus bel effet. Les cours sont balayées et parfois entourées de petits enclos. Assise par terre, une vieille femme est en train de tresser une natte en feuille de palmier. J'admire sa dextérité.

Le repas de midi est des plus sobres : nous nous contentons de manioc en sauce ; les agapes sont terminées ! Après la sieste, rendue nécessaire par la chaleur étouffante, je décide de retourner voir le chef pour faire le point avec lui sur ma situation. Il veut bien me recevoir dans sa case ; identique à celle de n'importe quel villageois, elle est faiblement éclairée par une lampe à huile.

Cette semi-obscurité confère une atmosphère particulière à la scène. Le chef est assis sur un siège taillé dans un seul bloc de bois, aux accoudoirs et aux pieds en forme de lion ; le bas du dossier, comme je le verrai lorsqu'il se lèvera, est ajouré par la représentation de deux oiseaux en vis-à-vis. La patine du bois sombre luit sous l'éclairage. A ses pieds, une peau de léopard est étendue au sol ; derrière lui, accrochés au mur, une trompe en

Le Cœur au Trésor

ivoire, et un objet bizarre en fer forgé ; je me demande quelle peut être son utilisation : au bout du manche, on dirait un oiseau en train de voler majestueusement. Un long ergot pointu jaillit encore au début du manche.



*On dirait un oiseau en train de voler
majestueusement*

Arme ou outil ?
Compte tenu de la fonction de mon hôte, je pencherais plutôt pour le premier usage ; mais à quoi une telle arme peut-elle bien servir ? Est-ce à être lancée pour voler vers l'ennemi et le frapper par un de ses nombreux tranchants ?

Depuis hier, il reste des questions en suspens ; j'entame le premier :

« Comment se fait-il que le fétiche n'ait pas été transmis par le marabout du roi ?

– Il devait l'être à son fils. Mais lui aussi a disparu, à la mort de son père ! Est-ce lui qui l'avait récupéré ? C'est ce que tout le monde pensait, mais tu nous prouves le contraire. Certainement, ton père pourrait nous éclairer à ce sujet. Il faut que tu le retrouves rapidement.

– Je ne demande pas mieux ! Il y a aussi ces inscriptions sur le fétiche : savez-vous à quoi elles peuvent correspondre ? »

Nous sommes obligés de nous approcher de la porte pour que le chef puisse distinguer les caractères à la lumière. Je me demande s'il sait lire ? Devinant mes pensées, le chef me rassure patiemment :

« Je suis allé à l'école des Blancs dans ma jeunesse – c'était avant l'indépendance du pays – même si je n'aimais pas cela, car c'était loin du village que je devais quitter toute la semaine. »

Tiens, ça me rappelle quelqu'un !

« Mais je ne vois pas à quoi peuvent correspondre ces inscriptions, poursuit-il. Ce n'est pas Téké, ça » fait-il en faisant une moue fâchée.

Il réfléchit un instant, puis :

« Le moundélé saurait peut-être. »

Je prends un air intéressé.

« Un homme blanc très âgé, il n'a jamais voulu quitter le pays. Il habite à trois journées de marche d'ici. Il sait beaucoup de choses sur le Congo, sur son histoire, d'avant les Blancs et avec eux.

– Dans trois jours, je serai déjà rentré en France.

– Nous avons eu des nouvelles aujourd'hui de Brazzaville : c'est bien un entrepôt de munitions qui a explosé. Toute la ville est en ébullition, l'armée est sur les dents. Nous allons voir ce qu'on peut faire, mais il vaudrait mieux attendre un peu que ça se calme.

– Je peux téléphoner au moins ?

– Mon cher Pierre, tu vois bien qu'il n'y a pas le téléphone au village, pas plus que l'électricité... Chez le moundélé, peut-être ?... Pour l'heure, je vais envoyer un jeune homme en émissaire chez le Mokoko, pour le prévenir qu'on a retrouvé le fétiche.

– Je croyais que le roi était mort depuis longtemps ?

– Oui, mais son fils a pris sa suite ! Mokoko n'est pas un nom, mais un titre ; cela signifie chef précisément, dans notre langue. Le Mokoko est donc bien vivant aujourd'hui. Après la perte du collier sacré, celle du fétiche a été une grande épreuve pour notre peuple.

– Mais si vous êtes chrétiens, vous ne croyez plus aux fétiches... »

Le chef marque une hésitation.

« Tu as peut-être remarqué que nous n'avons plus de fétiches au village, en effet. Mais là, comment dire ? C'est le fétiche d'un grand sorcier, nous devons en tenir compte !

– Mais qui allez-vous envoyer ? Je n'ai pas vu beaucoup d'hommes au village, et surtout pas des jeunes ! »

Ma question semble déstabiliser le chef. Il répond en hésitant.

« Il y en a qui sont à la chasse... Et puis... tu sais, beaucoup ont fui à cause de la guerre : le seul fait d'être un homme en âge

Le Cœur au Trésor

de porter les armes, nous rend suspects aux yeux du pouvoir... Beaucoup ont été tués ainsi... Alors... ils sont allés se cacher... »

A son intonation, et à son regard fuyant, traduisant la gêne de mon interlocuteur, je me demande si cela n'aurait pas à voir avec mes ravisseurs de la forêt... cela me ramène à une autre question qui me préoccupe : et je l'interroge sur le village du capitaine Langaba, en lui fournissant les descriptions que ce dernier m'a fait apprendre par cœur.

La réponse du chef ne tarde pas :

« Oui, ce village, nous le connaissons bien. Il est à une journée d'ici. Je vais envoyer un émissaire là-bas aussi. »

Décidément, les réseaux vont fonctionner ! Si avec tout ça on ne me retrouve pas !...

« Mais en attendant, Pierre, voici ce que je vais proposer ce soir à la palabre : juste avant son enlèvement, Séraphin devait participer à la cérémonie de l'initiation. Celle-ci a été annulée pour tous les enfants du fait de sa disparition. Nous allons sans plus tarder la préparer. Les enfants du village sont initiés vers leur dixième année. Mais selon le nombre d'enfants, ça peut être un peu plus jeune... ou un peu plus tard... »

Le chef s'amuse à faire durer le suspense. Je commence à me douter de ce qu'il veut annoncer, mais sans oser y croire vraiment, aussi je reste figé en attendant qu'il reprenne, n'osant bouger d'un cil pour l'interrompre. Il semble savourer ce moment, qu'il fait durer, avant de reprendre :

« ... Alors, comme nous te l'avons dit, tu fais partie du village désormais : tu dois pouvoir être initié toi aussi ! Voilà ce que je vais proposer à la palabre. Mais si cela était accepté, et si toi-même en es d'accord, tu devrais nous promettre de garder le secret sur ce qui se passera. »

Vous imaginez mon émotion : moi, petit Blanc parisien, participer à ce grand mystère qui intrigue tant d'entre nous !

C'est sans hésitation aucune que je manifeste mon accord et me fends en remerciements sur la confiance qui m'est accordée.

« Ne te réjouis pas trop vite, me prévient le chef avec un sourire en coin. »

Je déduis de cette conclusion que la palabre pourrait refuser sa proposition : mais je n'en crois rien. Aussi c'est plus avec une

excitation renouvelée qu'avec soulagement que j'apprends que l'accord est donné : j'en souris radieusement.

La nouvelle est annoncée au village en même temps que les noms des heureux élus. Si Séraphin n'a pas bronché à l'appel de son nom, j'ai vu que lorsqu'il s'était agi de moi, il m'avait lancé un regard noir aussi surpris que inquiet. Et dès qu'il me retrouve : « Tu es vraiment fou ! » m'assène-t-il à voix basse. Déstabilisé par cette apostrophe, je cherche à comprendre ce qui a pu provoquer sa réaction ; je ne peux malheureusement pas l'interroger car les novices sont aussitôt emmenés à l'écart, et en silence, vers des cases à l'extérieur du village. Je reconsidère, à la lumière de l'invective de Séraphin, l'avertissement du chef : peut-être qu'en effet, je ne sais pas ce qui m'attend !

Chapitre 9. Dans le secret des lions

Pas de souper ce soir. Nous devons ainsi rester la nuit en silence, et pour la dizaine de prétendants qui sont là, cela semble difficile : certains passent pour la première fois une nuit en dehors de la case maternelle ! Quelques sanglots étouffés disputeront aux hululements le silence de la nuit.

Les tams-tams du village nous accompagnent de loin : les habitants doivent faire la fête, les mères pour chasser leur angoisse, les pères pour se réjouir de ce qu'ils vont faire subir à leurs enfants, pour les introduire dans la communauté. Ces bruits familiers doivent néanmoins en rassurer plus d'un parmi nous.

Chacun finit par succomber au sommeil, pour une nuit écourtée : bien avant l'aube, des êtres masqués viennent nous chercher, pour une longue course dans la brousse, à la lueur de la lune rousse et des torches à l'odeur entêtante ; sous cet éclairage lugubre, l'aspect des masques ronds ornés de figures géométriques, recouverts d'argile blanche, et des costumes de plumes et de tresses végétales, est terrifiant ; sans ménagement, les esprits poussent les traînants, qui ne doivent pas faiblir sous peine de subir l'humiliation d'être rejetés dans les jupes de leurs mères.

Alors que l'astre rouge émerge de l'horizon, nos convoyeurs s'éclipsent en nous abandonnant au milieu de nulle part, en pleine savane. A perte de vue, ce n'est qu'herbes folles et bosquets épars. Nous restons là, à la merci de n'importe quel prédateur. Séraphin s'est rapproché de moi, les plus jeunes reniflent ; je me rends compte à ma grande surprise que c'est moi le moins impressionné ! Mais peut-être est-ce par ignorance des dangers que nous courons, alors qu'ils sont bien connus au contraire de mes compagnons ?

« Que va-t-il se passer maintenant ? »

Séraphin hausse les épaules, ce qui doit signifier qu'il n'en sait rien.

« Il faut attendre » dit-il.

Ça, pour attendre, nous attendons. Le soleil a commencé sa course : de rouge à jaune, il est maintenant devenu blanc, un blanc brûlant. C'est que je n'ai pas la peau noire, moi ! Je vais cramer et choper une insolation, à rester ainsi !

Au bout de cette attente interminable, quelques silhouettes apparaissent à l'horizon : amis ou ennemis ? Nous avons le temps de nous interroger, et à voir les regards que s'échangent les garçons, il y a de quoi s'inquiéter ; mais je ne dois toujours pas être au fait, car je reste parfaitement serein, impatient de voir qui va arriver, sans crainte aucune.

Les mines se réjouissent enfin : ce sont les hommes du village qui arrivent : les pères, les oncles, les cousins, un jeune grand frère – les autres sont toujours absents !

Nous sommes répartis en petits groupes, pour une matinée d'apprentissage de différentes techniques : comment trouver de l'eau potable, comment attraper un dindon avec un arc ou une lance, comment faire du feu, comment se rendre invisible à l'ennemi...

Je ne sais pas pour les autres, mais de mon côté, si je devais avoir quelque appréhension, celle-ci a tout à fait disparu : on ne nous veut pas de mal, au contraire, tout cela est des plus instructifs. Seulement, on a pris garde d'aguerrir notre corps en ne nous donnant toujours rien à boire ni à manger de toute la matinée ; si j'en souffre cruellement, mes compagnons n'ont pas l'air contrariés par cette privation : ils ont déjà dû éprouver, à leur âge, les années de disette.

La collation de midi est donc la bienvenue : nous préparons ce que nous avons trouvé, c'est-à-dire peu de choses : il y a bien trois rats et deux pigeons, des baies et des racines comestibles, que nous avons appris à reconnaître, des sauterelles... Pour ma part, mes flèches n'ont pas atteint le porc-épic qui avait été rabattu pour moi.

Tout cela nous permet de nous restaurer correctement néanmoins, malgré la frugalité des mets. Le fumet de la préparation au feu de bois vaut bien nos assaisonnements occidentaux.

Mais voici que sur les pierres chauffées à blanc par le feu, deux garçons déposent de minuscules graines qu'ils tirent d'un sac ; une odeur de lardon s'en dégage aussitôt. Je m'approche

Le Cœur au Trésor

suffisamment pour constater que ce que je croyais être des graines grouille entre les doigts de mes compagnons, avant que la brûlure de la pierre ne les foudroie : voici donc leurs fameuses termites ! Ils me proposent les petites bestioles que je m'obstine à refuser, dégoûté, initiation ou non ! Ce qui provoque la rigolade de mes camarades qui picorent sous mon nez en se régalant.

Le reste de la journée se passe de la même manière ; nous ne deviendrons pas d'illustres chasseurs en une journée ou deux, mais c'est le tout début d'un apprentissage qui durera plusieurs années pour mes compagnons. Pour ma part, j'en aurai plus appris en deux jours sur ces choses que de toute ma vie.

A la nuit tombante, les hommes nous placent à l'intérieur d'un grand cercle. Nous sommes simplement assis par terre, à quelques mètres les uns des autres. Leur attitude manifeste une certaine tension qui va croissant au fur et à mesure que nous nous installons. L'un d'eux me fait déplacer à petits coups de pied jusqu'à ce qu'il estime que j'ai atteint le bon emplacement, et il en va ainsi des autres. Très peu de paroles sont prononcées. Une fois que chacun est bien à sa place, le silence se fait. Nous les garçons, nous nous regardons d'un air interrogatif.

« Personne ne doit parler ! » déclame le plus âgé des adultes.

Nous restons un bon quart d'heure comme cela, tandis que les hommes se tiennent à l'écart de notre cercle, déambulant nonchalamment. Les dernières lueurs du jour sont parties maintenant, nous sommes dans la nuit noire, la lune n'étant pas encore levée ; seules quelques étoiles commencent à être perceptibles. La fraîcheur de la nuit nous tombe dessus d'un coup. Je commence à avoir la chair de poule.

Enfin, le dernier homme à avoir parlé tout à l'heure revient et nous donne ses consignes d'un air grave :

« Mettez la tête entre les genoux, regardez par terre et fermez les yeux. »

Chacun s'exécute avec application.

« Et maintenant écoutez-moi, poursuit-il en détachant chacun de ses mots. Cette nuit, oui cette nuit vous allez devenir des hommes. Mais pour cela vous allez devoir affronter l'épreuve des lions. Les lions vont venir cette nuit. Baissez la tête et fermez les yeux ! – certains ont dû se redresser à cette annonce –

Vous allez devoir être courageux ! Ceux qui relèveront la tête ou qui regarderont seront dévorés ! Ceux qui n'auront pas le courage seront dévorés ! Si vous écoutez bien, si vous faites bien ce qu'on vous dit, il ne vous arrivera rien, les lions vous laisseront tranquilles ! Ecoutez-moi bien ! Faites confiance à vos anciens ! Nous aussi, nous avons passé l'épreuve, et nous sommes vivants. Ecoutez, les garçons : vous ne devez pas relever la tête, vous ne devez pas regarder, vous devez rester assis sans bouger. Ainsi vous serez en sécurité. Les lions emporteront les peureux, les autres resteront saufs. Demain, nous saurons qui mérite d'être un homme. »

Imaginez mon effroi. Lequel doit avoir envahi mes camarades également, bien que je ne puisse désormais plus les voir. Mais je sens au silence qui plane maintenant sur notre cercle que l'heure est grave. Ces villageois sont-ils insensés ? Vont-ils vraiment lancer les lions sur nous ? Je ne peux croire un instant qu'ils feront cette folie ! Pourtant, l'avertissement est sans équivoque. J'ai bien lu dans tel ou tel récit que pour devenir un homme, un Africain doit tuer son lion à la lance. Mais là, il ne s'agit pas de cela : nous serions tout bonnement jetés en pâture, sans aucun moyen de nous défendre ?! Où serait le mérite, si nous survivions ?

Je commence à grelotter de froid, à attendre ainsi immobile. Pourquoi ai-je accepté de participer à ce rite ? Les paroles du chef : « Ne te réjouis pas trop vite » et celles de Séraphin : « Tu es fou ! » commencent à prendre tout leur sens. Nous n'entendons plus rien, nous sommes seuls dans notre silence. Les hommes semblent bien être partis. Quelques aboiements lointains trouent l'épaisseur de la nuit sauvage. Puis ils se taisent.

Nous entendons un premier rugissement. Avez-vous déjà entendu un lion rugir ? Pas comme au cinéma, pas comme ce lion de la Paramount qui obtempère mollement : mais un vrai rugissement de lion sauvage tellement puissant qu'il se perçoit à des kilomètres à la ronde dans la savane. Celui qui nous défie est tellement fort que l'animal royal doit être à quelques centaines de mètres tout au plus ; et il se rapproche encore. D'autres renchérissent. Les rugissements répétés sont maintenant assourdissants.

Le Cœur au Trésor

Dire que j'ai peur ? Je suis terrorisé ! Bien sûr, l'envie irrépressible de prendre les jambes à mon cou m'assaille ; il me faut toute ma volonté pour me convaincre qu'il vaut mieux pour moi suivre les consignes qui nous ont été données : comment les hommes pourraient-ils abandonner leurs enfants à une mort certaine ? Je dois leur faire confiance et respecter leurs ordres.

Les pas feutrés commencent à s'entendre ; d'abord imperceptiblement, mais bien vite jusqu'au milieu de notre cercle. Avec le vacarme des rugissements, c'est davantage les vibrations légères au sol que nous ressentons. Ça y est, je sens un fauve s'approcher de moi : il est tout près... Il me tourne autour... Son rugissement brutal m'assourdit : je boque les genoux sur mes oreilles, je serre les bras sur mes genoux, de toutes mes forces, pour ne plus entendre, pour me faire le plus petit possible, pour me resserrer autant que faire se peut, comme si cela pouvait me protéger. Longtemps, la bête me tourne autour, comme si elle cherchait par quel côté attaquer. Ses grosses pattes feutrées foulent le sol fébrilement. Tous mes muscles crient de crampes, mes oreilles sont écrabouillées, mon crâne compressé tambourine.

Brutalement, je sens que la bête s'éloigne de moi. Je desserre un peu mes étreintes. Nombreux sont les fauves autour de nous. Parmi le tintamarre, je n'entends pourtant aucun cri humain : tous les garçons doivent tenir le coup comme je le fais. Cela me rassure un peu, et me donne le courage de persévérer. Les félins tourbillonnent sans discontinuer. Comment est-il possible qu'ils ne nous aient pas encore agressés ? Quand les hommes interviendront-ils ? A la première morsure ? Y aura-t-il un sacrifié ?

Les lions tournent et retournent, en bons félins prenant leur temps autour de leur proie à merci, s'amusant de la chasse ; ça y est, je suis à nouveau la cible de l'un deux. Le même manège recommence : il virevolte autour de moi, comme s'il faisait des cercles concentriques, s'approchant de plus en plus près. Tous mes muscles sont tétanisés à force de se crispier, mes os sont prêts à se briser sous la pression.

Soudain, une cavalcade annonce le départ des félins royaux à l'unisson ; nous entendons la charge légère diminuer, le tremblement du sol sableux s'estompe rapidement.

Nous retenons notre souffle. Est-ce fini ? Vont-ils revenir ? Ont-ils emporté une proie avec eux ? Je n'en reviens pas que cela puisse se terminer aussi bien pour moi. C'est pourtant ce que nous avait promis le doyen. Un, deux, trois rugissements déchirent le ciel. Je me rends compte que malgré le froid je transpire à chaudes gouttes. Je me force à réguler ma respiration, à desserrer les dents, à relâcher les muscles avant la prochaine visite. Un nouveau rugissement ; il est plus lointain ! Serait-ce fini ? Je n'ose y croire.

Les minutes passent. Je me refroidis vite, la sueur se gorge de froidure, je me remets à trembler, de froid cette fois. Après avoir résisté aux lions, vais-je succomber à la pneumonie ? Je brûle d'envie de regarder mes compagnons pour m'assurer qu'ils sont toujours en vie, mais comme eux je résiste à cette tentation. C'est à peine si j'entends deux sanglots étouffés.

Au loin, un tam-tam se fait entendre ; il se rapproche doucement. La musique est reconfortante : je sens qu'elle annonce le dénouement de l'épreuve.

Une voix forte la couvre, je reconnais celle du doyen :

« L'épreuve des lions est terminée les enfants, vous pouvez relever la tête ! »

J'aurais préféré qu'il dise « les hommes » au lieu de « les enfants » ; s'il ne l'a pas fait, c'est que l'initiation ne doit pas être encore achevée !

Nous ouvrons les yeux, et notre premier réflexe à tous est de nous retourner dans tous les sens pour nous compter, à la lumière de la lune, déjà haute dans le ciel : pas un de nous ne manque ! Nous avons tous vaincu notre peur, et les lions n'ont emporté personne ! Aucun d'entre nous n'a même une égratignure. Pourtant, le sol est tout remué du passage des monstres, et quelques touffes de poil identifient leurs auteurs.

Je comprends maintenant le sens de cette épreuve : si nous avons dû triompher de notre peur, ce qui est peut-être encore plus difficile que de vaincre un lion, nous avons surtout dû faire preuve d'une confiance, et donc d'une obéissance aveugle en nos aînés ; c'est cela qui nous a permis de survivre. C'est cette confiance qui permet au groupe d'affronter avec succès l'adversité de la nature.

Le Cœur au Trésor

Nous grelottons tous. Les hommes nous entourent avec attention des couvertures qu'ils ont pris soin d'apporter, tout en nous félicitant chaleureusement. Un feu est allumé au centre de notre cercle : c'est à sa douce protection que nous passerons la nuit à la belle étoile. Les hommes se répartissent les tours de garde pour veiller sur notre sommeil. Mais peu d'entre nous arriveront à dormir cette nuit là. Nous savons que nous avons fait un pas important vers notre nouveau statut. L'effroi laisse peu à peu la place à la fierté, et nous nous laissons aller, en contemplant les constellations aux noms divins, qui semblent s'être parées cette nuit de leur plus pur scintillement pour nous accueillir, à une certaine félicité.

*
**

La journée du lendemain se déroule comme la précédente, sauf le déjeuner du matin qui nous est servi copieusement cette fois, et un curieux spectacle, alors que nous nous mettons en route : à proximité de notre campement, nous tombons sur un arbre assez élevé, orné dans ses plus hautes et frêles branches de rubans noués. Comment ont-ils pu être installés là-haut ? Cela est un mystère, car nul ne peut grimper sur ces fragiles branches, et elles sont trop hautes pour être atteintes. On nous assure que c'est l'esprit de la savane qui nous honore ainsi.

J'apprends à trouver de l'eau potable près d'une source boueuse en creusant un trou à proximité, qui se remplit progressivement d'eau claire ; à construire un abri rapide mais solide pour la nuit. Je tends avec un camarade un filet dans un bois, puis nous attendons patiemment le gibier que les rabatteurs doivent nous envoyer.

Une petite antilope fuse dans le filet, nous nous précipitons pour l'immobiliser rapidement au sol malgré ses ruades. Ses yeux sont révoltés de frayeur. Mais nous hésitons trop longtemps à abattre notre machette : l'animal en profite pour se débattre et nous fausser compagnie. Nous subissons piteusement les railleries de nos aînés ! Je dépendrai encore, ce matin là, de l'habileté des autres chasseurs pour ma subsistance.

Dans l'après-midi cependant, nous ne laissons pas leur chance aux écureuils tombés dans les pièges que nous avons posés sur leurs passages habituels.

Enfin, nous apprenons les danses et les chants que nous devons exécuter à notre retour au village.

Ce deuxième soir, nous nous retrouvons dans le bois sacré. Comme promis, le temps est venu de nous intégrer dans la communauté des hommes. Le chemin menant à ce bois a été nettoyé et recouvert de sable en notre honneur.

J'ai du mal à reconnaître le chef du village sous ses peintures. Son visage est entièrement recouvert de couleurs rouges et jaunes alternées : un triangle isocèle dont le sommet part de la naissance du nez, ses côtés passant par l'extérieur des narines puis de la bouche, jusqu'au bas du visage ; la moitié gauche de ce triangle est peinte en rouge, la moitié droite en jaune, le triangle isocèle étant ainsi partagé en deux triangles rectangles, la séparation verticale passant par le milieu du menton, de la bouche puis du nez. Au-dessus du nez, un fin triangle isocèle peint en noir remonte vers la racine des cheveux ; il se prolonge sur le dessus du nez par une fine bande noire. Une rayure blanche le sépare encore en deux. Le reste du visage est peint des couleurs alternées, c'est-à-dire, en jaune pour la partie gauche, et en rouge pour la partie droite.

Sous la barbe noire, le cou est lui-même peint entièrement en jaune, puis une collerette noire fait la transition avec l'anneau rouge d'un collier de dents de lion d'une blancheur immaculée ; mais n'oubliez pas des dents comme vos malheureuses molaires : non, il s'agit des canines du lion, ces longues dents en forme de couteau cylindrique ; les pointes sont tournées vers l'extérieur du cercle : et ce n'est pas moins d'une trentaine de canines démesurées qui ornent ainsi le torse nu du chef du village.

Sur ses épaules est fixée une grande cape rouge à liseré blanc ; sur sa tête, un bonnet en peau de singe. Un sabre de cérémonie est pendu à son côté. Il tient dans sa main le sceptre, du même style que la statue des parents de Séraphin, sauf que la figurine qui y est sculptée représente une femme cette fois, et qu'elle est d'une meilleure facture : le bois dur poli présente une belle patine d'un rouge sombre qui brille dans la nuit. Ce bâton de commandement se termine par un bouquet de plumes d'autruche, symbole d'opulence et de majesté ; gardien de la tradition, le chef va nous passer ses pouvoirs, de force, de

Le Cœur au Trésor

courage, de fécondité, qu'il détient lui-même des ancêtres qui veillent sur le village.

D'autres hommes sont peints de la même manière, les apparats des uns et des autres semblant relever d'une hiérarchie dont je ne pénétrerai pas la complexité.

Je n'entrerai pas dans les détails de la cérémonie, pour respecter la promesse que j'ai faite de ne pas divulguer les mystères de l'initiation ; de même, je ne vous dirai pas le secret des lions, ni celui des rubans dans l'arbre, que l'on nous révélera à la fin de la nuit. D'autres que moi les auront peut-être décrits.

Une fois encore la nuit fut courte, si bien que le lendemain je me lève fort tard ; mais voici qu'une grande surprise m'attend à mon réveil...

Partie 5. La ferme de Rhinel

Chapitre 10. Jacques de Rhinel

L'émissaire envoyé dans le village du capitaine est rentré, mais il n'est pas revenu seul : à son appel, le capitaine et Moïse ont accouru ! Imaginez la joie de ces retrouvailles ! Nous nous embrassons à n'en plus finir, accompagnés par les chants et les applaudissements des femmes du village qui se sont rassemblées pour assister à cette fête inespérée.

Sitôt alertés, ils se sont mis en route, ou plutôt remis en route, puisqu'eux-mêmes venaient juste d'arriver de leur long périple depuis le Mayombé ; ils auront mis plus de temps que nous pour s'en extirper. Après avoir miraculeusement échappé à la noyade, ils ont fini par se retrouver tous les deux, puis m'ont cherché longtemps sur les rives du torrent grondant, avant de se résigner à me croire définitivement perdu.

Le capitaine a dû confectionner un bandage de fortune à une vilaine plaie sur le bras de Moïse, et trouver la fameuse *parinari excelsa* pour éviter l'infection et hâter la cicatrisation : après avoir déniché l'arbre, il lui aura fallu réduire l'écorce en poudre, la faire macérer et la mâcher avant de l'appliquer. La blessure, profonde, semble cependant en bonne voie de guérison ; mais Moïse doit garder le bras en écharpe pour éviter une aggravation. De fait, ils n'ont pas bonne mine tous les deux, leurs traits sont marqués par les épreuves passées.

Comme je l'avais imaginé, c'est bien Moïse qui s'est échappé du camp, entraînant le capitaine à ma recherche. Il aura fallu toutes les qualités de pisteur du garçon pour nous retrouver, et un peu de chance aussi : une brise favorable leur a permis d'être guidés par l'odeur du feu de notre bivouac tôt allumé.

A mon tour je raconte tout ce qui s'est passé depuis notre séparation dramatique. Les réactions du capitaine et de Moïse passent d'un effroi muet lors de l'évocation du sacrifice, à la réjouissance lorsque j'arrive à mon initiation. Ils me renouvellent leurs fraternelles accolades à la fin de mon récit. Le capitaine demande à voir les inscriptions du fétiche, que je sors

de mon T-shirt. Comme à chacune de ses apparitions, l'assistance se fait solennelle.

« En effet, je pense qu'il s'agit de coordonnées, confirme le capitaine. Mais je ne vois pas lesquelles. C'est probablement un code. Mais pourquoi ? Je ne saurais le dire.

– Le moundélé saurait peut-être, rappelle le chef.

– Tu veux parler de Rhinel ? demande le capitaine avec étonnement. »

Le chef acquiesce. Quant au capitaine, il reste un moment indécis, hésitant à parler, mais nous attendons qu'il se décide, surpris par l'air grave bien que souriant qu'il a pris tout d'un coup. Il se lance enfin en pesant ses mots :

« Eh bien Pierre, j'allais justement te proposer de le rejoindre ! Car je pense que tu peux t'en réjouir, nous avons reçu au village des informations de ton père ! »

Je reçois cette nouvelle comme un choc, même si je n'en laisse rien paraître, abasourdi par cette annonce encore plus imprévue que l'arrivée de Moïse et du capitaine. Je laisse ce dernier continuer.

« Après ta disparition, ton père a fait le lien avec la fusillade du Havre qui est parue aux informations. Paul a été trouvé par les policiers arrivés rapidement, puis emmené à l'hôpital où malgré une sérieuse blessure, il a pu se remettre. Ton père l'y a rejoint, et ils ont fait passer un message à mon village au cas où je l'atteindrais ; j'ai eu juste le temps d'en prendre connaissance avant que l'on vienne m'annoncer que tu avais été retrouvé !

– Et que dit son message ?

– Précisément, la consigne est de se rendre chez Jacques de Rhinel ! reprend le capitaine. Je crois d'ailleurs qu'il a connu ton père, Pierre, même s'il a plutôt l'âge de ton grand-père. Il y a chez lui une piste d'aviation, oh, qui n'est plus utilisée depuis longtemps, mais qui devrait permettre à un petit avion d'atterrir pour venir te chercher... Et oui, peut-être aussi que le code aura une signification pour lui. »

Venir me chercher en avion ? Pourquoi pas... Ce serait effectivement un moyen sûr. D'ailleurs, il me revient que mon père a piloté dans sa jeunesse.

« Vous devriez vous y rendre rapidement, continue le chef. Vous connaissez le chemin, ce ne sera pas la peine de vous

Le Cœur au Trésor

accompagner ; seulement il vous faudra marcher de nuit, et vous cacher le jour, pour éviter les Cobras qui cherchent tous les hommes en âge de porter les armes pour les abattre. Nous vous fournirons des vivres pour trois jours, qui doivent vous suffire à atteindre le domaine de Rhinel. Vous partirez dès ce soir : en attendant, allez vous reposer dans la case des invités. »



Au moment de prendre congé, le chef nous offre encore deux fusils d'assaut ;

« Les derniers qu'il me reste, assure-t-il. »

Le capitaine et Moïse en héritent, tandis que je reprends le couteau et le revolver que j'avais récupérés suite à l'explosion. Nous sommes ainsi bien armés, prêts à affronter une route dangereuse.

Je fais mes adieux à Séraphin et à sa famille, au chef et à tout le village ; je promets que je reviendrai les voir un jour, quand la paix sera revenue ! Je me retourne plusieurs fois après le départ pour renouveler mes adieux, le cœur gros.

Nous marchons donc toute la nuit, comme préconisé par le chef, et nous nous reposons le jour : la plaine de la savane accueille notre marche, tandis que les bandes de forêts qui suivent les cours d'eau nous offrent l'abri des regards et du soleil pour la journée. Notre rythme est mesuré, je me croirais en vacances au milieu de ce paysage exotique ; je ne peux regretter qu'une certaine monotonie de la brousse qui s'étend à perte de vue, mais la marche de nuit la rend insolite, sous l'éclairage de notre sœur la lune.

A l'aube, je m'assieds sur une large pierre au bord du ruisseau que nous avons élu pour notre halte du jour. Je trempe mes pieds endoloris dans l'eau fraîche. Près de moi, une goutte de rosée glisse lentement le long d'une feuille d'amandier ; arrivée à la pointe de la feuille, elle s'arrête, pour grossir jusqu'à ce que son poids l'entraîne à chuter dans l'eau paresseuse qui l'emporte pour son long voyage. Tout est calme, quelques oiseaux chantent, la chaleur du jour naissant commence juste à prendre le pas sur la fraîcheur de la nuit. Et si c'était cela, le bonheur ?

Les dernières heures de la marche de la nuit suivante sont plus difficiles : une ampoule au pouce du pied droit me fait

souffrir de plus en plus. Enfin arrivés à notre bivouac du jour, je m'assieds pour regarder mon orteil : j'observe le renflement blanc, avec un point noir au milieu, sous l'ongle. Moïse s'approche en me voyant dans cette position ; à son tour il se penche sur mon doigt de pied, et son diagnostic tombe aussitôt sans appel :

" Ce n'est pas une ampoule, mais une *sarcopsylla penetrans*.

– Une quoi ?!

– Une puce-chique, si tu préfères, me concède dédaigneusement Moïse. C'est très courant chez nous. Elle aussi vient d'Amérique, comme le manioc et le maïs. Le point noir, c'est le derrière de la puce minuscule, la plus petite que l'on connaisse : elle mesure un millimètre. Elle se nourrit de ton sang. Et tu vois la boule blanche, c'est une poche qui contient ses œufs.

– Et c'est grave ?

– Oui, si tu la laisses ainsi, il y a un risque d'infection. Mais ne t'inquiètes pas, je vais m'en occuper. »

Moïse s'écarte pour aller à la recherche de je ne sais quoi. Le capitaine vient lui aussi regarder mon parasite d'un air circonspect. Il supporte assez bien notre périple malgré sa corpulence ; mais il est vrai qu'il a passablement maigri depuis notre débarquement à Pointe-Noire, après les diètes imposées et les marches forcées !

Comme je le lui fais remarquer, il revient sur son parcours :

« Le plus dur a été le retour du Mayombé : nous n'avons rien trouvé à manger pendant deux jours ! Nous avons eu la fièvre aussi, probablement à cause de l'eau du torrent que nous avons avalée ; Moïse, avec sa blessure en plus, a failli mourir... »

Celui-ci revient justement avec ce qu'il était parti chercher : deux grandes épines.

« Sois courageux ! m'encourage-t-il. »

Avec ses instruments, il triture la chair habilement, malgré son bras en écharpe, pour passer sous la boule qu'il peut ainsi extraire sans la percer. Il me montre la petite bille blanche qui ressemble au fruit du gui. Je suis content d'en être débarrassé !

« Maintenant, je dois trouver des feuilles de *rhynchelytrum amethysteum*... de ndundungu, si tu préfères, comme on dit chez nous ; j'en extraurai le jus qui permettra de cicatriser ta plaie. »

Le Cœur au Trésor

En effet, mon pouce est maintenant creusé d'un petit trou sanguinolent bien rond !

Hormis ce désagrément, nous ne serons pas plus inquiétés que cela ; nous n'aurons heureusement à aucun moment eu besoin de nous servir de nos armes.

« Ces sales *crocuta crocuta* ! » nous a quand même alertés Moïse en désignant de drôles de bêtes, de la taille d'un énorme chien, mais l'arrière-train plus bas que l'avant, au pelage de couleur sable avec des taches foncées sur le dos, les flancs, le croupion et les jambes, dotées d'un coup long et fort recouvert d'une crinière courte, portant une queue courte également, armées d'une mâchoire énorme, qui sont venues nous tourner autour, mais en restant à bonne distance...

« Tu nous fatigues, Moïse, avec tes noms ! » s'exaspère le capitaine.

Et en se tournant vers moi :

« Des hyènes tachetées, tout simplement. Mais c'est surprenant de les voir ici : normalement elles ont disparu. »

Elles resteront plus farouches que ma *sarcopsylla penetrans*, mais nous accompagneront longtemps de leurs ricanements durant notre marche nocturne.

Enfin, nous nous approchons de notre destination, c'est-à-dire de la case du moundélé Rhinel, comme l'annoncent les champs cultivés de palmiers. Nous voyons la case de loin, sur l'étendue plate de la savane ; enfin, quand je dis case, c'est parce que c'est aussi comme cela qu'on appelle les maisons ici ; mais il s'agit là d'une maison de ville construite en dur. De plain-pied, rectangulaire, elle est de bonnes dimensions sans être extravagante. La toiture est en tuiles de terre cuite rouges. Les abords sont abondamment fleuris : des hibiscus roses pâles, jaunes et rouges ; des zinnias et des œillets d'Inde. Deux beaux frangipaniers ravissent nos yeux de leur myriade de petites fleurs blanches et mauves, et nos narines de leur puissant parfum suave.

A notre vue, un employé qui nous a vus arriver de loin s'éclipse. Nous entrons dans la cour. En même temps, sortant de son jardin fleuri, apparaît celui que nous reconnaissons immédiatement comme le maître des lieux : portant un tablier de travail, de haute stature, droit comme un I malgré son âge – il

doit bien avoir dans les quatre-vingts ans – et bien que prenant appui sur une canne, les cheveux blancs ébouriffés sur sa tête carrée, une grosse moustache sous un nez court, des yeux d'un bleu presque transparent enfoncés dans leur orbite. Sous son tablier de jardinage, il porte une chemise au col fermé d'un nœud papillon gris-bleu assez inattendu.

Il arrive droit sur nous, tendant la main en avant pour nous saluer, d'un « capitaine » et d'un « Pierre » à mon adresse, qu'il prononce sans hésitation en me secouant vigoureusement la main et en me dévorant des yeux. J'en reste aussi interloqué que le capitaine, car c'est bien la première fois que je rencontre cet homme, qui ne peut pas me connaître.

Il fronce les sourcils d'un air interrogatif et contrarié en serrant la main de Moïse qui se présente.

« Joli prénom » concède-t-il.

J'échange un regard inquiet avec le capitaine ; satisfait de son petit effet, Jacques de Rhinel reprend jovialement :

« Bien, je vous explique donc : j'ai reçu un message d'un vieil ami – je crois qu'il s'appelle Alain Seron, fait-il en me faisant un clin d'œil, enfin, je dis vieux bien qu'il soit plus jeune que moi, parce que ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vu... Bref, cet ami m'a prévenu que je devais tenir mon terrain d'atterrissage à disposition pour recevoir un petit avion. Voyez-vous ça ! Cela fait des années qu'il n'a pas servi, et voici qu'on m'intime l'ordre de le tenir prêt – pourquoi ? Pour un gamin qui s'est perdu ! fait-il en me gratifiant à nouveau d'un clin d'œil appuyé.

– Vous avez donc reçu le même message que moi ? coupe le capitaine.

– Eh bien en toute apparence, oui ! C'est pourquoi nous sommes tous rassemblés ici, n'est-ce pas ? Mais assez discuté, vous devez avoir soif : entrez donc, je vais vous faire apporter des rafraîchissements. »

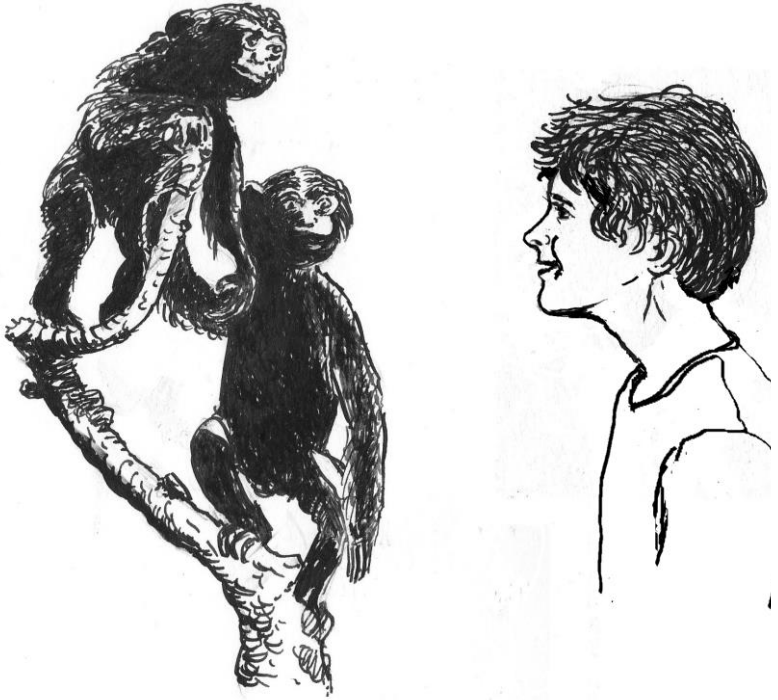
Nous entrons dans le salon, doté de mobilier du pays : des fauteuils et des tables sculptés dans un bois rouge. Nous sommes ostensiblement dans l'antre d'un chasseur invétéré : on ne peut pas manquer en entrant, fixée sur le mur d'en face, une énorme paire de défenses d'éléphants, qui doivent bien peser quatre-vingts kilos chacune. Le reste des murs est recouvert des couvre-

Le Cœur au Trésor

chefs d'à peu près tout ce que la savane et la forêt peuvent compter d'animaux à cornes. Constatant ma fascination, M. de Rhinel me fait les commentaires : les grandes cornes en forme de lyre sont celles de la magnifique antilope bongo à pelage roux zébré de lignes blanches verticales sur le dos, marqué d'une tache blanche en forme de cornes sur le poitrail, et d'autres taches sur les jambes ; les courtes cornes pointues, bien lisses à part quelques stries à la base, sont celles du petit céphalobe ; celles-ci proviennent du minuscule céphalobe bleu, celles-là d'un céphalobe à bande dorsale noire, précise savamment M. de Rhinel.

Moi je veux bien, mais on ne voit pas trop les couleurs du pelage sur ces bouts d'os ! De larges et diverses cornes de buffles ; au sol, un pied d'éléphant creusé reçoit un lot de cannes. Entre les trophées, s'intercale toute une collection d'objets d'antiquité : sagaies à très larges pointes, couteaux à plusieurs lames, comme j'en ai vu dans la case du chef : M. de Rhinel me confirme qu'il s'agit de couteaux de jet destinés à être lancés. Des haches, de guerre ou de travail ; une belle sculpture métallique : un corps de serpent très aplati surmonté d'une tête d'antilope cornue. Je repense à Faye Tivi, comme Moïse. Des houes, des pics, des gouges, des poignards.

Plusieurs animaux empaillés complètent le décor : un pangolin, un mammifère édenté, étrange petit fourmilier recouvert d'écailles qui le protègent comme une véritable armure articulée ; une branche supportant un guêpier à tête noire, un oiseau au beau plumage vert sur le dessus, chamois-ocre vif avec une légère nuance de vert pâle sur le ventre ; un aigle prêt à s'envoler ; un petit alligator, gueule ouverte ; et enfin, debouts sur une branche, l'un au-dessus de l'autre, deux petits singes regardent au loin en se tenant par l'épaule : on dirait un vieux couple scrutant une arrivée attendue. J'imagine que ce sont des chimpanzés, mais très petits, comme s'il s'agissait d'une espèce pygmée. « *Pan paniscus*, me souffle Moïse : deux jeunes bonobos, c'est exceptionnel, je n'en avais encore jamais vu ». Je reste pensif devant l'expression vivante des deux primates.



On dirait un vieux couple scrutant une arrivée attendue

Mais je me demande toujours quel plaisir on peut avoir à tuer des animaux, ces merveilles de la nature vivante, et quelle fierté à ramener des trophées ? S'il est vrai que leur chair a pu nourrir les villageois, je suis scandalisé du massacre que l'on peut faire pour une peau ou une paire de défenses.

Et je n'ai pas encore tout vu : je reste consterné d'horreur devant une photo encadrée ; on y voit notre hôte, jeune à l'époque, posant au milieu d'une dizaine de personnes noires ; au premier plan, deux femmes assises à ses pieds tiennent chacune un bébé gorille vivant dans leurs bras. Debout à ses côtés, deux hommes dont l'un présente un pied de gorille adulte ; l'autre la tête, qu'il exhibe fièrement, tout sourire ; M. de Rhinel tient lui-même, pendant de ses mains, une masse informe qui pourrait être un bras, mais que la qualité de la photo, un vieux cliché en noir et blanc, ne permet pas de reconnaître. On dirait une photo de famille où chacun pose

Le Cœur au Trésor

joyeusement ! Mais comment peut-on être fier d'avoir massacré les parents d'une famille gorille, et de les exhiber ainsi en pièces détachées en présence de leur progéniture vivante ? Je m'abstiens pourtant de faire part de mes réticences à notre hôte, si fier du véritable musée qu'il nous présente. Peut-être par égard pour son âge ?

Mais il nous entraîne encore dans une autre pièce, consacrée aux fétiches. Il y en a de toutes sortes. M. de Rhinel peut citer par cœur l'origine de chacun. Parmi les différents modèles, je repère plusieurs fétiches noyés sous les clous, qui me font penser à la figurine que j'avais vue dans le salon de la maison où j'ai failli être sacrifié.

« Les fétiches n'kondi, m'explique M. de Rhinel. La lance que tient celui-ci dans sa main pouvait signifier un geste de vengeance envers un ennemi. Les clous, qui ont été léchés avant d'être plantés, peuvent avoir plusieurs fonctions, comme rappeler au n'kondi la requête qui lui a été faite, sceller un accord, détruire un ennemi ou un sorcier...

– Il est moche, et son regard vraiment inquiétant, dis-je.

– Oui, terrible n'est-ce pas ? Sur celui-ci, les yeux sont en mica noir, une petite pierre. C'est laid mais ça vaut justement très cher sur le marché de l'art, se réjouit M. de Rhinel.

– Et les Congolais acceptent de les vendre ?

– En fait celui-ci est ancien, c'est d'ailleurs ce qui fait sa valeur ; les fétiches sont faits en matières périssables : du bois, du tissu, des cheveux, des plumes... Dès que l'un commence à s'abîmer, il est jeté sans autre forme de procès : un neuf le remplacera. C'est comme cela que les missionnaires ont construit leurs collections : en constatant l'intérêt artistique de ces objets, en dehors de toute considération religieuse, ils sont allés les récupérer dans les « cimetières » de fétiches. Ce qui a permis d'en sauver un grand nombre.

– Il y en avait un comme celui-ci quand on a voulu me découper en morceaux – et, en disant cela, je pense au gorille de la photo.

– Que dis-tu là ? s'exclame-t-il. Raconte-moi ça tout de suite. Mais venez par là : on nous a servi les jus de fruits. »

Nous nous retrouvons maintenant dans une belle véranda, meublée de sièges en rotin ou en toile ; ce serait parfait s'il n'y

avait, sous la table basse taillée dans une souche d'arbre, cette peau de panthère.

Les jus de fruits frais, provenant des plantations de M. de Rhinel, sont délicieux. J'en choisis un à la mangue. A nouveau, je raconte mon histoire à M. de Rhinel, qui m'écoute gravement.

« Eh bien, tu es tombé dans un beau sac de nœuds ! s'exclame-t-il à la fin de mon récit. Ah, ce pays n'en finit pas de digérer son indépendance. J'avais cru, comme beaucoup, en Fulbert Youlou, mais ce prêtre défroqué, désavoué par Rome, a tout gâché avec son clientélisme tribal. Il a ouvert la porte à cette abomination appelée « socialisme scientifique » : le pire du communisme !

« Ces révolutionnaires m'en ont fait voir de toutes les couleurs : figure-toi qu'après avoir été ce qu'on appelle un « coupeur de bois », c'est-à-dire... »

Je lui fais comprendre par un signe de tête que je le sais, ce qui lui arrache un sourire

« Ah oui, pardon, reprend-il, c'est vrai que tu es le petit-fils d'un collègue ! Donc je disais que j'ai exploité plusieurs concessions – et ce n'est pas à toi, Pierre, que j'apprendrai les difficultés que j'ai dû surmonter pour y parvenir. Cela m'a permis d'engranger un bon capital. J'ai voulu ensuite me tourner vers autre chose ; j'ai pensé à devenir exploitant agricole, à prendre une concession le long du Niari pour cultiver l'arachide. Mais je voulais quelque chose de nouveau. A l'époque, mais c'est toujours vrai aujourd'hui, le pays manquait de viande : eh oui, bien que le Congo-Brazzaville soit sous peuplé, et que ses terres arables soient à peine cultivées, il importe une bonne partie de ses denrées alimentaires. La viande devait donc venir du Tchad, en avion !

« Tout le monde me disait qu'il était impossible de faire de l'élevage ici à cause de la mouche Tsé-tsé qui décime les troupeaux – et les envahisseurs ! – J'ai voulu tenter le coup quand même. C'est vrai que les débuts ont été difficiles : les bêtes mouraient avant de pouvoir être commercialisées, j'ai commencé à perdre beaucoup d'argent. Mais j'ai persévéré, contre l'avis de tous, et j'ai fini par trouver une race de vaches, la N'dama, qui résistait à la maladie. J'ai fait venir un petit troupeau de Guinée. Et ça a été le début du succès : au bout d'un

Le Cœur au Trésor

an, le troupeau avait déjà doublé de taille. Et les animaux, issus d'un petit taurin à la robe froment – un beige soutenu –, avaient pris dix centimètres au garrot par rapport à l'animal d'origine, en l'espace de deux générations. Mais attention : les malades ou les blessés étaient soignés, et pour assurer leur bonne santé en éliminant les parasites, chaque semaine on rassemblait les troupeaux dans des enclos, et on les passait à la ...

– Clef de dix ! Clef de dix ! » l'interrompt une voix forte.

Un homme s'est présenté à la porte de la véranda, et se tient là ; je me demande qui a bien pu oser interrompre de façon si grossière l'exposé du maître des lieux ; mais je n'arrive pas à distinguer le visage noir, qui est à contre-jour dans l'embrasement de la porte, et encore assombri par un large chapeau de paille. M. de Rhinel ne semble pas gêné outre mesure par cette intrusion :

« Entre, Jean, lance-t-il à l'homme. J'imagine que tu viens me dire où tu en es ; mais tiens, je te présente nos hôtes : le capitaine Laurent Langaba, dont tu as entendu parler, Moïse, et notre protégé, Pierre Seron, le fils de... Mais non, tu ne l'as pas connu. Mes amis, voici Jean Versilong, mon mécanicien.

– Clé de dix ! reprend la voix, me faisant à nouveau sursauter par cette outrecuidance.

– Ah, je n'allais pas oublier l'inévitable Commandant Ngouabi, reprend à notre intention M. de Rhinel en nous adressant une sorte de sourire accompagné d'une moue de dépit, et en désignant une bestiole perchée sur l'épaule du mécanicien. Mais pourquoi donc l'as-tu appelé ainsi ? » ajoute-t-il avec humeur à l'adresse de son propriétaire.

En effet, maintenant que l'homme d'assez forte stature s'est avancé, je vois qu'il porte sur l'épaule un perroquet gris à queue rouge, qui balance la tête d'avant en arrière comme s'il nous saluait : c'est donc de lui que viennent ces invectives inopportunes !

« Le tracteur est remis en état de marche, monsieur, dit le mécanicien d'une voix bien plus aimable que celle de son psittacidé.

– Ah, fort bien, eh bien il aura fallu le temps cette fois, se réjouit M. de Rhinel. Mais sers-toi donc quelque chose à boire.

Pourras-tu aussi vérifier la courroie du moteur du pressoir ? J'ai peur qu'elle commence à fatiguer. »

Et, sans attendre la réponse, à notre adresse :

« Alors, où en étais-je ? Ah oui, cet élevage, eh bien voyez-vous, cela faisait à peine trois ans que l'affaire tournait bien, me récompensant enfin des efforts que j'avais fournis, et offrant sur le marché une viande bien moins chère que celle qu'il fallait importer depuis le Tchad, que ces crétins de communistes ont nationalisé mon élevage ! Oui, ils m'ont tout pris, pour une bouchée de pain ! s'exclame-t-il. Et, avec colère :

– Et tout ça pour quoi ? je vous le donne en mille : en quelques années, l'élevage a périclité faute de soins, tout a fini par être abandonné, les animaux sont retournés à l'état sauvage ! Tout juste bons à servir de gibier aux villageois qui se donnent la peine de les chasser ! »

M. de Rhinel conclut sa diatribe d'un coup de poing sur la table, imposant le silence à ceux qui voudraient enchérir.

« Je n'ai pas voulu quitter le pays, mais mes enfants, eux, sont partis, continue-t-il d'un timbre voilé ; ils sont retournés en France, comme ton père l'a fait peu après, Pierre. Oh, je les revois une fois par an, lorsque je retourne en France, ou qu'ils viennent me rendre visite avec mes petits-enfants. Moi, je n'ai pas réussi à partir, dit-il en regardant dans le vague. Ma vie est ici, et j'y serai enterré ! dit-il avec fermeté. J'ai tant bien que mal réussi à cultiver un peu de terre pour vivre, en feignant plus ou moins bien avec la collectivisation. »

Et, en s'adressant à Jean Versilong, le mécanicien :

« Bon, la courroie, tu la fais après le terrain, hein ? » Et à notre endroit : « Le tracteur, c'est pour remettre la piste en état. Il reste à la finir, le tracteur est tombé en panne au milieu du travail, sinon ça serait déjà terminé. C'est bizarre d'ailleurs cette panne, parce que Jean entretient bien le moteur. Bon, Pierre, montre-moi donc ce fétiche ! »

Chapitre 11. A propos d'un code et d'un avion

Je retire le collier de mon cou, et le lui tends. « Pose-le sur la table ! » m'ordonne-t-il sèchement après un soupçon d'hésitation, sans vouloir le prendre. « Pas dans ce sens ! Que je puisse voir le code ! ». J'obtempère prestement. Il sort des lunettes de sa poche de chemise, les perche sur son nez dans un geste magistral, et se penche sur l'objet mystérieux. Il ne se passe pas deux secondes avant qu'il parte d'un grand éclat de rire, qui surprend tout le monde en ce moment solennel, d'autant plus qu'on ne s'attendait pas à ce qu'un tel laisser-aller puisse sortir de ce personnage.

Il se redresse, nous regarde de haut et nous donne solennellement son explication :

« C'est du Lambert III ! »

Satisfait de son effet, voyant que nous sommes tout ouïes, il poursuit :

« Entre les deux guerres mondiales, la France a été quadrillée par un système de carrés pour permettre à l'aviation de se repérer ; cinq zones ont été définies, dont trois pour la France, une pour la zone de guerre nord et une pour la Corse, chacune de ces zones étant elle-même divisée en carrés de taille identique. Le L3 du code signifie « Lambert zone 3 ». Pour bien faire il aurait fallu écrire LZ3, mais celui qui a gravé est allé au plus court. Bref, cela veut dire que nous sommes dans le sud de la France. bU, c'est la référence au carré voulu dans la zone. »

Nous nous interrogeons du regard.

« Mais ce n'est pas fini, reprend-il. X et Y sont les coordonnées par rapport au point inférieur gauche du carré repéré, bU. Je peux déjà vous dire, si mes souvenirs sont bons, que ce point est proche de Toulon. Ensuite, il faut faire un petit calcul pour identifier le lieu exact : les chiffres qui suivent le X et le Y correspondent à la distance qui sépare le but à atteindre du point de référence, Toulon dans notre cas. Mais d'après ce que je vois, la destination n'est pas en France ! Ça ne m'étonnerait pas, même, que ce soit au Congo !

« Je ne sais pas qui a écrit ces coordonnées, mais ça pourrait bien être ton grand-père, Pierre, ou peut-être ton père : tu sais que ton grand-père était résistant durant la seconde guerre mondiale, en tant que pilote de chasse, comme moi ; c'est d'ailleurs comme cela que nous nous sommes retrouvés avec le général de Gaulle à Brazzaville, élue capitale de la France Libre, une fois que l'Afrique Equatoriale Française a été prise aux fidèles de Vichy. Lorsque nous y sommes retournés après la guerre, pour exploiter le bois, nos brevets de pilote nous étaient bien utiles pour survoler les concessions à la recherche des parties prometteuses. Avec un petit esprit partisan, nous avons continué à utiliser ce que nous connaissions, le système Lambert, bien qu'il ne soit pas forcément adapté à notre nouveau pays ! »

Sans nous laisser respirer, il poursuit :

« Bien ! Je ne vais pas en avoir pour longtemps à calculer ces coordonnées. »

Sur ce, il sort un carnet de sa poche de pantalon, et recopie attentivement le code.

« Maintenant, Pierre, tu peux le reprendre, et surtout ne laisse personne d'autre le toucher » insiste-t-il très sérieusement en me regardant dans les yeux.

Je m'exécute, m'étonnant qu'il semble avoir la même peur que les villageois en présence de ce fétiche.

« Je vous laisse un instant, il faut que je retrouve mes vieilles tables de conversion et mes cartes, continue-t-il avec gourmandise ; restez ici et restaurez-vous en attendant. Et toi, Jean, va donc continuer le terrain. »

Et il s'éclipse d'un air satisfait.

Nous restons un peu décontenancés par cette démonstration de haute volée. Après tout, le chef avait vu juste en supposant que M. de Rhinel pourrait élucider ce mystère ; mais nous ne nous attendions pas à ce que ce soit si rapide.

Lorsqu'il revient un moment plus tard, tout sourire, il tient une carte à la main. Nous débarrassons la table pour qu'il puisse la déposer.

« La destination est la Sangha » affirme-t-il sans détour.

Le Cœur au Trésor

Mais à l'instant où il s'apprête à déployer la carte, il s'aperçoit de la présence de Jean, qui n'est pas encore parti finir le travail demandé.

« Eh bien, Jean, que fais-tu encore là ? Ne t'ai-je pas donné quelque chose à faire ? Ta pause n'a que trop duré !

– Mais... Le code...

– Tu n'as pas besoin de ça ! Le terrain doit être prêt rapidement, lui ! Va vite ! »

Jean s'éclipse de mauvaise grâce ; « Clé de dix ! » lance la voix stridente en passant la porte. Comme il sort, je remarque que Jean boîte légèrement.

« Ce Jean Versilong, maugrée M. de Rhinel, ah, je dois reconnaître que c'est un bon mécanicien ; mais il a un peu trop tendance à prendre ses aises. Je l'ai pris à mon service il y a deux mois, pour remplacer mon vieux mécano. Celui-là n'était plus trop courageux, et surtout rond comme une bille dès dix heures du matin. Mais il fallait le voir dans sa jeunesse, quand on a commencé ensemble, qu'il fallait que les chantiers avançaient quel que soit le temps, debout même avec une fièvre de cheval. Je l'ai gardé en souvenir de cette époque.

« Mais il y a trois mois... Ah, sale affaire. Le pauvre ! Il avait un interdit depuis la naissance : il ne devait pas manger de viande de tortue. Et puis, voilà que sa femme en a préparé pour elle, l'ayant reçue en cadeau ; comme d'habitude, elle a cuisiné autre chose pour son mari, mais cette fois, elle s'est trompée et a réutilisé la casserole qui avait servi à préparer la tortue, sans l'avoir lavée au préalable : donc le morceau de porc destiné à Jean contenait quelques restes de la graisse de tortue. Il n'y a pas eu de problème quand il a mangé, mais le lendemain, lorsqu'il a appris l'erreur de sa femme, il est devenu tout perdu. Il errait dans le verger en gémissant : « c'est la fin, c'est la fin ». On avait beau essayer de le rassurer, rien n'y faisait. Une semaine après, il s'est fait mordre par un serpent mamba, dans la bananeraie. Il est mort en quelques heures.

« Il a fallu que je trouve à le remplacer. Mais allez trouver un mécanicien formé et disponible dans ce pays en guerre ! Remarquez, j'ai eu de la chance, un jour Jean s'est présenté, il venait de Brazzaville ; il connaissait bien son métier, je l'ai pris à l'essai. Ah ça pour la technique, il n'y a pas de problème.

C'était même inespéré ! Et travailleur et serviable, avec ça... Bon, ce n'est pas tout ça : regardons cette carte. »

Il la déplie sur la table, et pose son doigt sur l'endroit qu'il a repéré.

« C'est ici ! »

Nous nous penchons sur la carte munie d'un quadrillage. Le Congo, on dirait un chien assis vu de profil, légèrement penché en arrière, les pattes en avant. Le doigt de M. de Rhinel pointe une croix qu'il a tracée, au nord-est du Congo. Sur le chien assis, le point se situerait sous la patte gauche. La légende indique une zone de « forêt marécageuse », à la limite d'une « prairie flottante ».

« C'est donc en pays Sangha. L'endroit est un peu humide » précise-t-il avec euphémisme.

Nous restons tous quelques secondes à regarder la carte sans rien dire.

« Bien, je ne vois pas trop ce qu'on pourrait trouver là, à part des crocodiles et des fourous ajoute M. de Rhinel en secouant la tête.

– Si mon grand-père et mon père pilotaient, et que c'est eux qui ont gravé ces coordonnées, et tout nous porte à croire qu'il s'agit bien de l'un ou de l'autre, c'est qu'ils ont dû avoir un intérêt à aller là-bas, dis-je.

– Non, ils n'avaient aucune exploitation dans cette région, répond M. de Rhinel en secouant la tête. En tout cas, ça ne pouvait pas concerner leurs affaires.

– Nous savons qu'Alain Seron emmenait parfois le Père Muabi dans ses missions, intervient soudainement le capitaine. Tu m'as bien dit, Pierre, que tu as reconnu ce fétiche sur la photo où l'on voit ton père en présence de Muabi. Et s'il y avait un lien entre les deux ?

– Qu'y avait-il sur cette photo, Pierre ? Interroge M. de Rhinel.

– Eh bien, on y voyait mon père, qui devait avoir moins de 30 ans, en compagnie d'un homme noir, devant une case dans une forêt probablement, en tout cas il y avait beaucoup de végétation ; j'ai trouvé cette photo dans la mallette de Paul Ribal, quand j'étais encore dans les soutes du cargo. Et lorsque les policiers m'ont interrogé à Pointe-Noire, c'est là qu'ils ont

Le Cœur au Trésor

reconnu votre Muabi. Ça leur a causé un effet terrible d'ailleurs : on aurait cru qu'ils avaient vu ben Laden. Voilà, c'est tout. Sauf que j'ai donc reconnu le fétiche sur la photo, autour du cou de mon père.

– As-tu toujours cette photo ?

– Non, les policiers l'ont prise, et après, je crois que c'est le chef de l'équipe qui nous transférait de Pointe-Noire à Brazzaville, qui la gardait sur lui, dans la poche de son pantalon : Jules César, il s'appelait. Il a été tué avec les autres, et laissé là sur place, quand on a été emmené par les rebelles. Alors je ne sais pas ce que sont devenus cette photo, ni les carnets d'ailleurs.

– Eh bien, soit ils sont enterrés définitivement, soit ils sont en de mauvaises mains, affirme M. de Rhinel. Avez-vous vu la photo, capitaine ?

– Non, je n'ai pas eu le temps de la voir. Pierre, est-ce que quelque chose aurait permis de reconnaître le lieu où avait été prise la photo ?

– Je ne vois pas bien, hormis que ce n'était pas la savane : il y avait vraiment beaucoup de végétation. Mais je ne saurais pas en dire plus.

– Et si cette photo était une indication pour retrouver Muabi ? s'interroge à voix haute le capitaine. Il se cache bien quelque part ; ce n'est probablement pas dans le Pool ; cela pourrait-il être à l'endroit où a été prise la photo ?

– Ça se tiendrait, répond M. de Rhinel. J'ai parfois employé Alain comme pilote, et puisque vous me le rappelez, je me souviens maintenant qu'il emmenait parfois le Père Muabi en avion quand il partait pour une mission dans le nord. Ça lui évitait bien des journées d'un voyage pénible et dangereux !

Puis, après un nouveau temps de réflexion :

– Oui, bout à bout, c'est plausible : la photo a pu être prise sur un lieu de mission de Muabi, piloté par Alain, qui aurait gravé pour je ne sais quelle raison les coordonnées du lieu sur le fétiche ; pour se cacher, Muabi a pu choisir une de ces missions perdues dans les forêts. Pourquoi pas ? Eh bien, nous aurons probablement la clé de tout ça quand ton père viendra te chercher, Pierre, s'il vient lui-même, d'ici cinq ou six jours.

– Il ne viendra pas avant cinq jours ?! m'exclamé-je déçu.

– Eh bien non, mon petit Pierre : il faut d’abord que je fasse savoir discrètement à ton père que tu es arrivé jusque-là, par l’intermédiaire de mes échanges d’affaires ; puis il devra trouver, tout aussi discrètement, un avion pour venir te chercher, ce qui ne va pas de soi. Et quand je dis cinq jours, c’est vraiment un minimum. Ça peut prendre plus de temps. Mais ne t’inquiète pas, tu auras de quoi t’occuper ici ! Tiens, tout à l’heure je te présenterai un ami, je te garantis que ce n’est pas à Paris que tu pourrais en trouver un comme ça. Et pour commencer, que diriez-vous de faire le tour de la propriété ? Oh, elle est modeste, mais je peux commencer par vous montrer mon Auster Autocar.

– Vous avez encore un Auster ?! s’exclame le capitaine.

– Oui, mon vieil Auster, je n’ai jamais pu m’en séparer ; il dort tranquillement dans son hangar. Les autorités ont bien essayé de me le prendre au moment de la collectivisation, mais j’avais caché les roues. Je leur ai dit que je voulais bien le leur laisser, mais que pour pouvoir décoller, il fallait qu’ils retrouvent les roues que leurs collègues avaient déjà emportées pendant les Trois Glorieuses ! Bien sûr, ils ne sont jamais revenus ! Mais allons voir ça ! »

M. de Rhinel nous emmène à l’arrière de sa maison, où se trouve un vaste hangar ; là repose l’antiquité. Mais alors que je m’attendais à un tas de ferraille, voici que l’aéronef flambloie sous la lumière des néons ; le capitaine émet un sifflement admiratif.

« Ah, mais c’est que je l’astique, cet oiseau ! Regardez ces lignes, cette hélice, la finesse du métal. C’est que j’en ai fait des heures de vol avec lui ! »

De fait, la vieille dame a fière allure, même si on peut tout aussi bien la qualifier de vieux coucou ! Car vous avez déjà sûrement vu ce genre d’avion, c’est le petit avion de tourisme par excellence, même s’il a servi à l’armée anglaise pendant la seconde guerre mondiale. Une hélice bipale à l’avant, qui est lui-même assez trapu, en forme de museau, pour abriter le moteur ; derrière lui commence la cabine presque rectangulaire avec ses grandes vitres ; au-dessus de la cabine, une paire d’ailes : ainsi placées en hauteur, elles dégagent la vue vers le bas, ce qui était précieux pour les repérages. Chacune d’elles est reliée sous son milieu à la base du fuselage par deux haubans.

Le Cœur au Trésor

L'arrière se termine par un empennage classique. Le tout repose sur deux petites roues, à l'endroit de jointure de la cabine et du moteur, qui est aussi le point où les haubans aboutissent. A l'arrière, une roue minuscule soutient la queue. Tel qu'il est là, on a envie de monter dedans !

« Oh, il pourrait bien encore voler ; c'est moi qui ne peux plus. Je n'arrive pas non plus à me résigner à laisser quelqu'un d'autre le piloter, désormais. Alors je le garde comme ça : c'est sa retraite. Mais quand les petits-enfants viennent, je leur fais toujours faire un tour sur la piste ; ils adorent ça ! – Et ça leur donne envie de revenir ! – C'est pour ça aussi que j'ai gardé la piste. Bon, pour vraiment atterrir et décoller, il fallait la reprendre un peu, mais vous verrez, ça n'aura pas été grand-chose à faire. »

M. de Rhinel caresse pensivement la tôle, dont la peinture en arabesque rouge et blanche est du meilleur effet, avant de reprendre :

« Moteur Gipsy, vitesse de croisière cent trente à cent quarante kilomètres heure, décollage à cent, atterrissage à soixante-dix ; avec un volet ouvert, on pouvait survoler la forêt à quatre-vingt-dix kilomètres heure, ce qui permettait une bonne observation pour repérer les zones bonnes à prospecter. J'avais fait ajouter ce réservoir de cent litres sous le ventre, afin de porter l'autonomie à huit heures de vol ; ce qui ramène le nombre de passagers à trois au lieu de quatre. »

En disant cela, il a ouvert le capot pour nous laisser admirer le moteur compact, qui semble parfaitement entretenu.

« Il me survivra, c'est certain, murmure-t-il avant de nous entraîner à l'extérieur. Bien, assez de nostalgie, allons voir où en est Jean de ses travaux de terrassement ! »

Lorsque nous arrivons devant la piste, M. de Rhinel laisse échapper un juron : au volant du tracteur, Jean est en train de labourer la terre, créant davantage de trous et de bosses qu'il n'y en avait auparavant !

« Ah, mon conducteur est en congé cette semaine, ce n'est pas le métier de Jean de manœuvrer cet engin, mais tout de même ! Comment peut-il être aussi maladroit ? Tout est à refaire ! »

A ces mots, il fonce droit vers le tracteur, sa canne survolant le sol ; parvenu à la hauteur de l'engin, il la lève et en frappe vigoureusement la carlingue, vociférant des paroles que nous n'entendons pas à cause du bruit du moteur. Mais Jean s'extrait bien vite de la cabine, remplacé aussitôt par son patron qui se met aux commandes avec une dextérité qui nous laisse bouche bée ; tantôt raclant de la pelle dentée, tantôt tassant, reculant pour avancer à nouveau, tournoyant même, les mouvements du lourd engin évanescents dans l'air surchauffé par le soleil semblent une danse, la pelle touchant à peine le sol, l'effleurant plutôt, les ronronnements plaintifs du moteur accompagnant de leur chant ce surprenant spectacle. L'homme et la machine ne font plus qu'un, si bien qu'en une heure la piste devrait ressortir parfaitement damée, prête à recevoir mon prochain avion sauveur.

Nous sommes restés un bon moment à contempler l'habileté de M. de Rhinel, tandis que Jean, penaud, s'est éclipsé aussitôt après son expulsion vigoureuse. L'ayant vu se diriger vers l'entrepôt, j'ai fini par décider de l'y rejoindre ; je l'ai retrouvé au travail sur le pressoir, pour lequel M. de Rhinel lui a demandé de vérifier la courroie.

« Puis-je vous aider ? Osé-je demander. »

Il se retourne surpris, l'oiseau toujours perché sur son épaule, qui répond le premier :

« Clé de dix !

– Eh bien oui mon garçon, enchaîne Jean avec un sourire, tu peux me donner les outils dont j'ai besoin » fait-il en me désignant la desserte à outils.

Clé anglaise, clé plate, clé à pipe, clé à mollette, marteau, pince coupante, tout y passe, scandé par les exclamations de Commandant Ngouabi, qui répète chaque demande ou presque ; comme j'ignore à peu près tout de la différence entre ces appellations, Jean est obligé de préciser ses demandes, voire de trouver lui-même les outils en me les montrant patiemment, si bien que je finis par avoir l'impression de le retarder plus qu'autre chose. Mais Jean ne laisse paraître aucune impatience, semblant au contraire apprécier ma présence, si ce n'est mon aide. J'engage la conversation :

« M. de Rhinel a l'air dur avec vous...

Le Cœur au Trésor

– J’ai l’habitude avec les Blancs, mais il sait reconnaître le travail bien fait » répond-il en finissant de serrer un boulon.

Puis, se reprenant certainement au souvenir de l’incident précédent :

« Il aurait dû savoir que je ne suis pas conducteur d’engins ! Moi, je répare et j’entretiens... Alors, vous allez partir à la recherche du trésor ? »

Surpris par cette digression inattendue, je m’exclame spontanément :

« Comment savez-vous qu’il y a un trésor à trouver ? »

Il me répond sans montrer aucune gêne :

« Je l’ai entendu dire par M. de Rhinel. Mais si j’étais vous, je n’irais pas dans ce vieux coucou. »

Disant cela, il désigne l’Auster sagement posé sur ses cales.

« Mais il n’en est pas question ! M. de Rhinel dit lui-même qu’il ne peut plus voler. Nous avons peut-être trouvé où se cache Muabi, mais c’est bien trop loin d’ici. »

A peine ai-je fini ma phrase que je me rends compte que j’en ai trop dit ; Jean ne rate pas l’occasion :

« Ah au fait, qu’a donné le résultat du code ? C’était où exactement dans la Sangha ? demande-t-il avec détachement, tout en refermant le capot de la broyeuse, son travail terminé.

– Euh... En fait, après avoir mieux regardé la carte, M. de Rhinel s’est rendu compte que ce n’était pas possible : personne ne pouvait habiter à cet endroit là – j’essaie de rattraper le coup comme je peux.

– Oui mais le code a bien donné des coordonnées. Lesquelles exactement ? insiste-t-il en me regardant maintenant dans les yeux.

– Je ne sais pas moi, je ne les ai pas retenues ! – je ne sais plus comment m’en sortir – Vous n’avez qu’à lui demander ! finis-je avec humeur.

– Clé de dix ! fait le perroquet », et je profite de cette diversion pour rigoler et approcher ma main en faisant mine de vouloir le caresser.

Commandant Ngouabi recule la tête comme s’il était outré par ma tentative. Ce voyant, Jean le fait monter sur sa main, pour l’amener à ma hauteur ; sous sa commande, l’oiseau se laisse faire, et je peux caresser son plumage. C’est bien

évidemment la première fois que je peux ainsi toucher un perroquet ; imperceptiblement, Jean le fait passer de sa main sur la mienne. Le volatile lève lentement les pattes alternativement comme un métronome, refuse d'abord de me regarder, détournant la tête à mesure que j'essaie d'accrocher son regard ; je le caresse doucement, jusqu'à ce qu'il finisse par retourner sa tête vers moi, d'abord quelques secondes seulement puis franchement. Enfin, il se met à mordiller délicatement de son bec crochu, à la courbure parfaite, les doigts de ma main sur laquelle il est posé ; je sens sa langue me chatouiller.

« Tuez-les tous ! Tu m'as tué ! lance-t-il.

– Ça y est, il t'a adopté, l'interrompt Jean ; on voit que tu sais t'y prendre, et crois-moi, je parle en connaisseur. Vous formez une bonne paire, tous les deux ! »

Déjà orgueilleusement satisfait de cet apprivoisement rapide, je ne suis pas insensible à cette flatterie qui me fait vite oublier avec quel ramage étonnant l'oiseau a scellé notre complicité.

Nous quittons ainsi les lieux, moi portant fièrement le perroquet sur la main ; un dernier regard à la carlingue qui nous nargue de sa jeunesse, et nous voici dehors ; nous regagnons la « case », où je dois retrouver mes amis. Je fais sensation en arrivant avec mon psittacidé adopté. Moïse s'extasie, caresse avidement l'oiseau qui l'ignore. D'un air satisfait, M. de Rhinel nous convie à table ; Jean récupère Commandant Ngouabi, puis s'éclipse discrètement.

Nous mangeons de tendres cœurs de palmiers, buvons du vin de palme très léger car il a été fraîchement récolté. Le capitaine et Jacques de Rhinel se mettent à raconter leurs souvenirs de chasse ; ils sont intarissables sur le sujet ! Même Moïse peut participer à la conversation, alors que je n'ai à mon actif qu'une malheureuse truite pêchée en vacances. J'écoute donc leurs discours, avec une certaine fascination pour ces scènes qui me semblent d'un temps révolu, où le danger paraissait réel : chacun y va de son histoire de chasseur invétéré, tué l'un par un lion, l'autre par un éléphant ; et encore un autre par un buffle... Je suis plutôt enclin à prendre le parti des animaux sauvages. A les entendre, on a vraiment l'impression qu'ils étaient pris à l'époque d'une frénésie à massacrer toute la Création !

Le Cœur au Trésor

Puis une viande savoureuse nous est servie. Elle ne ressemble à rien de ce que je connais. Je n'ose pas demander de quoi il s'agit, jusqu'à ce que je me rende compte que chacun m'observe du coin de l'œil, l'air de rien. Je fronce les sourcils devant leurs sourires en coin, flairant quelque manigance. Agacé, je m'exclame :

« Eh bien quoi ? Vous allez me dire que c'est du gorille ? !

– Hélas non, soupire M. de Rhinel, il est devenu impossible de s'en procurer, hormis pour les hors la loi ! Non... C'est la spécialité de Rebeka : le ngoki à la mouambe ; autrement dit, du crocodile à l'huile de palme ! Un crocodile nain, à museau court. Je ne sais pas comment notre ami Moïse appellerait cet animal ?

– *Osteolaemus tetraspis* !

– Merci ! Alors, comment trouves-tu cela, mon garçon ?

– C'est très bon ! suis-je obligé d'avouer. J'aurais cru le crocodile plus coriace alors que sa viande est très tendre ! »

Enfin, au moins le carnassier n'aura pas été tué uniquement pour sa peau...

« Et ça ne m'étonnerait pas qu'il vienne de la Sangha, où ils pullulent, ajoute le capitaine. Mais dites-moi, monsieur, nous pourrions, lorsque l'avion sera là pour récupérer Pierre, en profiter pour aller voir là où vous nous avez dit qu'est le point indiqué par le fétiche.

– Mais qu'espérez-vous trouver ? Croyez-vous que Muabi vous attend tranquillement avec son trésor ? Allons, laissez-le donc tranquille, s'il est encore vivant, ce dont je doute fort. Tout cela n'est que suppositions et rumeurs ! »

Mais l'idée me plaît bien :

« Oh si ! C'est une bonne idée, grâce à vous nous savons où aller, en avion ça sera vite fait, moi je veux bien y aller !

– Toi, n'y penses pas, mon garçon ! Ton père m'a demandé de veiller sur toi et c'est ce que je ferai : l'avion repartira aussitôt qu'il aura atterri avec toi à son bord, pour sortir au plus vite de ce pays, qui est en guerre au cas où tu l'aurais déjà oublié ! Il n'est pas question d'aller faire du tourisme ! »

Le ton employé ne souffre aucune réplique, aussi je m'incline. Le silence gênant ne dure qu'un souffle, interrompu par Rebeka qui apporte le fromage : du camembert en

provenance de France ! C'est bien la première fois que j'en mange depuis mon départ !

Rebeka apporte encore de savoureux beignets ; également une de ses spécialités paraît-il !

Ce dessert achève de me remplir l'estomac, à tel point que je sens un coup de fatigue s'abattre sur moi ; ce n'est pas très étonnant car nous avons marché toute la nuit et ne nous sommes pas vraiment reposés depuis notre arrivée ce matin. Mes paupières s'alourdissent, j'ai bien du mal à les tenir ouvertes ; mes compagnons dodelinent de la tête de la même manière.

M. de Rhinel s'en rend compte, et comprenant la situation, nous propose opportunément d'aller nous reposer. Il nous conduit jusqu'aux chambres qu'il met à notre disposition pour notre séjour : celle dans laquelle nous nous retrouvons Moïse et moi offre de vrais lits avec de vrais draps ! Je m'affale sur le mien sans même prendre garde à mes pieds poussiéreux, ferme les yeux, et sombre immédiatement dans les bras de Morphée. Je ne me souviens, pourtant, d'aucun rêve à mon réveil ; peut-être le dieu des songes, fils de la Nuit et du Sommeil, les a-t-il gardés pour lui.

Je mets longtemps à émerger vraiment, j'ai la tête lourde ; à plusieurs reprises j'ouvre les yeux, bien éveillé, mais sans pouvoir bouger un muscle : et mes yeux finissent par se refermer. A chaque fois qu'ils s'ouvrent à nouveau, j'observe la progression d'une grosse araignée qui se promène sur le plafond. Finalement, je parviens à m'asseoir sur le bord du lit ; je regarde Moïse qui dort encore paisiblement.

En face de moi, à l'opposé de son lit, une sorte de chasse-mouche en plumes est exposée sur le mur. Cela me rappelle la manière dont Moïse m'a réveillé lorsqu'il a voulu me secourir dans le Mayombé : la tentation est trop grande ! Je me lève sans bruit et glisse sur le carrelage, pour me saisir de l'objet ; j'approche imperceptiblement les plumes du nez de Moïse, de sa joue ; je m'amuse aux mimiques qu'il fait dans son sommeil, aux sursauts inachevés de sa main ébauchant le geste de chasser l'intrus.

Je prends garde d'arrêter mon manège avant qu'il se réveille, faisant durer le jeu. Mais il finit quand même par se réveiller pour de bon, me jette un regard furibond accompagné d'un

Le Cœur au Trésor

grognement tout en repoussant mon bâton emplumé. Il se retourne sur son matelas, me tourne le dos. J'éclate de rire.

Je recommence mes agacements jusqu'à ce qu'il s'arrache de son lit, pour me sauter dessus en furie ; il me jette à terre, nous roulons l'un sur l'autre, j'arrive à me dégager malgré mon fou rire, la force supérieure de Moïse étant handicapée par son bras blessé, je m'enfuis dans le couloir, Moïse à ma poursuite, je me retrouve dans la cuisine où je manque de renverser Rebeka ; c'est Moïse qui s'en charge. Je m'élanche dehors où je suis saisi par la fournaise, fonce vers la futaie de la bananeraie toute proche, m'affale de tout mon long avant de l'atteindre : Moïse a ceinturé mes deux jambes. Nous nous bagarrons encore un peu en riant, avant de rester tous les deux allongés sur le dos, épuisés, cherchant à reprendre notre souffle.

Nous mangeons une banane mûre à point. Une tache grandit sur le pansement de Moïse : sa blessure s'est rouverte. Il m'assure que ce n'est pas grave. Je lui propose de retourner au terrain d'aviation, que je n'ai pas vu terminé ; sur le chemin, je vois à travers la vitre M. de Rhinel et le capitaine dans le salon : ils parlent avec animation, le capitaine fait de grands gestes, auxquels M. de Rhinel répond par des mouvements de tête de droite à gauche : ils ont vraiment l'air de se disputer. J'espère que ce n'est pas à cause de moi.

Le terrain n'est pas très grand : peut-être quatre cents mètres... Je me demande si c'est vraiment suffisant pour atterrir. M. de Rhinel doit savoir ce qu'il fait.

« Tu m'emmèneras avec toi ? » me demande subitement Moïse.

Surpris par cette question, je ne sais quoi répondre.

« Et ta famille ? Où sont tes parents ? »

– Mon père était parti se battre : on ne l'a plus jamais revu. Certains ont dit l'avoir vu mort... Je pense que c'est vrai... Ma mère... Un jour au marché à Brazzaville, elle a été prise dans une fusillade...

– Je suis désolé, je ne savais pas... »

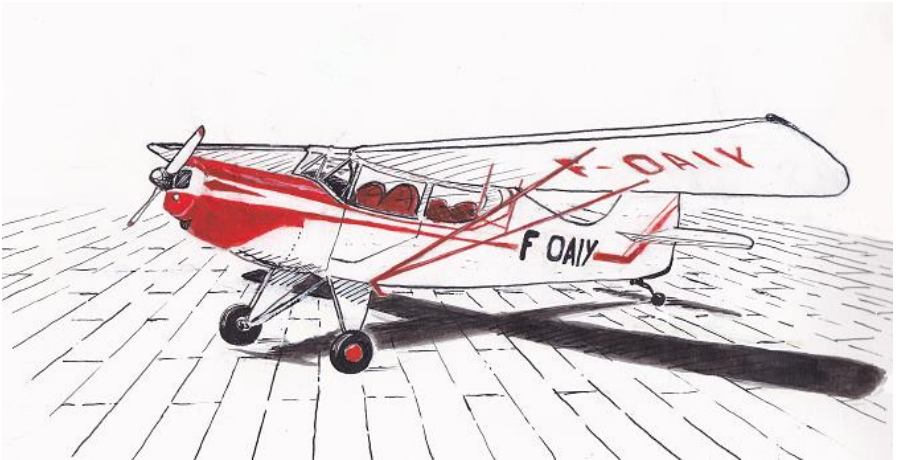
C'est vrai qu'on n'en avait pas encore parlé. Certainement, nous avions tacitement préféré éluder ce sujet difficile jusqu'à là ; sentant mon départ proche, Moïse se dévoile.

« Et tu n'as pas de frères et sœurs ? »

La ferme de Rhinel

– J’ai deux frères, ils sont grands maintenant : j’étais le petit dernier ! Il y en a un que je n’ai pas vu depuis longtemps, je n’ai pas de nouvelles ; l’autre est au village, il est marié, il a des enfants... Bien sûr, il m’accueillerait, mais... J’aimerais apprendre encore : lui me mettra au travail dans ses champs...

– Je suis sûr qu’on trouvera une solution ! » dis-je avec conviction, sans pouvoir préciser davantage.



la vieille dame a fière allure

Chapitre 12. Attaques nocturnes

Cherchant un endroit où nous abriter de la morsure du soleil, nous nous dirigeons vers le hangar ; Jean y travaille sur un camion, qui semble dater de la même époque que l'avion. Nous faisons encore le tour de ce dernier, caressant ses tôles aussi lisses que fraîches, nous haussant à peine sur la pointe des pieds pour observer l'intérieur du cockpit, avec ses appareils de mesure ; après la machinerie complexe du navire, la dizaine de cadrans sagement disposés sur le tableau de bord semble fort simple ! Deux manches à balai et ce qui doit être une radio complètent le dispositif de commande. C'est à peine plus imposant qu'une voiture. Nous ne poussons pas la témérité jusqu'à nous installer sur les sièges, craignant les foudres de leur propriétaire, bien que l'envie nous en presse.

Enfin lassés, nous allons regarder Jean œuvrer sur le camion ; il a entièrement désossé le moteur, dont les nombreuses pièces jonchent le sol : je me demande comment il pourra reconstituer ce puzzle.

En nous voyant arriver, Jean abandonne son ouvrage pour nous saluer joyeusement ; sans que j'aie rien demandé, il fait passer Commandant Ngouabi sur mon bras. L'animal est d'abord méfiant, avant de me reconnaître ; il effectue un pas de danse.

« Ça c'est sûr, tu lui plais ! » S'exclame Jean.

L'oiseau se prête cette fois plus volontiers aux caresses de Moïse.

Jean interrompt ces effusions de tendresse :

« Moïse, pourrais-tu aller dire à M. de Rhinel qu'il faut qu'il commande des bougies pour le camion ? Tiens, je te note les références. »

Je suis bien surpris par cette demande, car je ne vois pas l'urgence ; mais ni Moïse ni moi n'osons refuser ce service.

Sitôt que Moïse s'est éloigné, Jean s'adresse à moi :

« Aimerais-tu que je te donne Commandant Ngouabi ? »

L'idée me plaît sûrement !

« C'est vrai, vous me le donneriez ?

– Oui, à mon grand ami ! ... Mais... En Afrique, quand on fait un cadeau, il faut donner quelque chose en retour... C'est comme ça ! Que pourrais-tu me donner ? »

Ah bon, ce n'est plus vraiment un cadeau alors ! Et je ne vois pas bien ce que je pourrais lui offrir.

« Eh bien moi je sais : tu pourrais m'offrir le fétiche. »

L'idée ne me plaît pas trop, et je le lui fais savoir :

« Ce n'est pas vraiment possible, c'est un cadeau de mon père.

– Oui, comme Commandant Ngouabi m'a été donné par le pilote personnel du président : c'est un personnage historique, tu vois ! Il en a connu des histoires du Congo ! S'il pouvait parler davantage... Hum !... C'est bien plus que ton fétiche...

– Je ne sais pas... Je pourrai demander à mon père quand il sera là...

– Allons !... C'est à toi de décider ! Le fétiche t'appartient, tu peux en faire ce que tu veux, fait Jean avec humeur. Sais-tu qu'un perroquet peut vivre jusqu'à quatre-vingts ans ? Commandant Ngouabi doit avoir dans les trente-cinq ans : tu vois qu'il t'accompagnera longtemps encore ! Continue-t-il mielleusement.

– Je pourrais peut-être vous donner autre chose en échange ? Mon couteau ?... Ou... Vous envoyer quelque chose depuis la France ?.... Qu'est-ce qui vous plairait ?

– Pourquoi ne pas vouloir me le donner ? s'agace encore Jean. Je croyais que tu étais un bon garçon, mais je vois que tu es un petit égoïste, fait-il d'un ton acerbe.

J'accuse le coup ;

– Mais pourquoi y tenez-vous tant ? C'est pour avoir le code ?

– Le code ?... Ah non, sourit-il, je l'avais déjà oublié ; non, non, d'ailleurs, tu m'as bien dit qu'il ne donnait rien... Non, mais... » Il soupire, regarde autour, puis d'un ton bas et confidentiel : « bon, je peux le dire à toi, je sais que tu ne me trahiras pas, car je peux te faire confiance, n'est-ce pas, mon ami ?... Voilà, j'ai un fils, il a ton âge, et il est très malade : ses jambes se sont paralysées, il y a six mois de cela ; et le mal progresse : il gagne tout son corps petit à petit. »

Le Cœur au Trésor

Avant de poursuivre, il regarde encore autour de lui, s'assurant que personne n'écoute, puis :

« C'est la malédiction » m'assure-t-il en me pinçant le bras.

Je commence à me sentir très mal à l'aise.

« C'est le sorcier qui lui a lancé le mal : un sorcier Mbochi, très méchant. Parce que je suis chef dans mon village, moi. Et je n'ai pas voulu payer le tribut que nous réclamait son chef à lui ; alors il a lancé le sort. Mais avec ton fétiche, conclut-il en tambourinant de l'index sur ma poitrine, mon sorcier pourrait délivrer mon fils du mal, et le renvoyer sur le chef Mbochi ! »

Sans me quitter des yeux, de son regard courroucé, il me demande encore :

« Alors, tu me le donnes, ce fétiche, que je puisse sauver mon fils ? »

Décontenancé, je trouve son histoire vraiment abracadabrante, à tel point que je n'y crois pas vraiment ; seulement, je n'ose pas le lui dire en face, car s'il ment, il joue fichtrement bien la comédie du père désespéré ! Je ne peux ni céder à son chantage, ni refuser catégoriquement, alors je me défausse :

« Ecoutez... Je veux bien vous le donner ! Mais pour l'instant je le garde, et dès que mon père sera là, je vous le donnerai, c'est promis ! »

Il se redresse, me regarde d'un air méprisant, et me lance :

« Ah, ces moundéls, tous les mêmes ! Je lui demande de l'aide pour sauver mon fils, et il fait des histoires ! Il pourra bien crever d'ici là ! La vie d'un Noir, quelle importance, hein ? Allez, va-t-en ! » finit-il en faisant mine de retourner à son travail.

Je suis bien navré par cette réaction, qui est assez compréhensible, et je commence à douter de mes soupçons, déstabilisé par la culpabilité que Jean vient de faire naître en moi ; mais pas suffisamment pour baisser totalement ma garde ;

« Reprenez Commandant Ngouabi, dis-je timidement en m'approchant pour prendre congé. »

Mais Jean, sans même me regarder, penché sur son moteur, me renvoie d'un geste rageur :

« Non ! Garde-le !... Et va-t-en ! »

Je m'éloigne, le cœur gros. Commandant Ngouabi reste immobile sur mon bras, comme s'il avait compris le drame qui vient de se dérouler. Qu'ai-je donc fait pour mériter cette colère ? C'est vrai, je dois être bien égoïste... Mais l'insistance de Jean est indiscutablement douteuse : si encore il n'avait pas manifesté auparavant un tel intérêt pour le code... Et puis, c'est bien le premier Congolais qui en voudrait, alors que tous les autres en ont une peur bleue ! Non, décidément, je ne regrette pas mon refus, bien qu'il m'en coûte.

Je trouve Moïse sur le chemin, qui revient de sa commission. Je le dissuade de retourner au hangar : nous irons plutôt regarder les travaux des champs. Je comprends à son air interrogatif qu'il a perçu que quelque chose n'allait pas, mais je ne sais pourquoi, je garde le secret sur mon altercation avec Jean.

Nous rentrons à la nuit tombante, à l'heure où le gros astre rouge, au-delà des palmiers dont il découpe les houppes en ombre chinoise, incendie tout l'horizon de ses derniers embrasements.

Après le repas du soir, un mouvement se dessine parmi les employés, qui venant de tous les coins de la plantation se rassemblent tranquillement dehors, devant la véranda, formant bientôt un demi-cercle d'une quinzaine de personnes.

Jacques de Rhinel nous invite à les rejoindre, alors que lui-même s'éclipse ; nous sortons donc, prenant place dans l'assistance qui semble attendre quelque chose. Bientôt notre hôte se présente avec un énorme violoncelle dans une main, un trépied dans l'autre, sur lequel il s'assied.

« Jean-Sébastien Bach, suite pour violoncelle numéro un en sol majeur » annonce-t-il solennellement ; et sous nos yeux ébahis, il se met à jouer sans plus attendre.

La gaie mélancolie emplit l'air encore chaud, s'élève puis s'envole au loin dans ce théâtre naturel qui se prête parfaitement à la vibration des cordes, les sons remplissant l'univers.

Commandant Ngouabi, qui a fini par échoir sur mon épaule, se met à battre la musique en rythme, inclinant tout son corps de haut en bas, puis le redressant avec une frénésie cocasse, et accompagnant ce mouvement de ses pattes, qu'il lève alternativement jusqu'à la verticale, au même tempo. A part Moïse, personne n'y fait attention, que le public soit habitué à

Le Cœur au Trésor

cette fantaisie, ou qu'il soit trop absorbé par les évocations que suscite la musique dans les âmes.

Le concert ne dure pas longtemps, comme si M. de Rhinel ne voulait pas abuser des bonnes choses, et c'est à regret que nous le voyons se lever, s'incliner avec un sourire de remerciement sous les applaudissements brefs, puis partir ranger son instrument, probablement jusqu'au soir suivant puisque ce petit cérémonial semble être une institution quotidienne. Chacun retourne à ses occupations, y compris Jean qui s'était joint à nous, se plaçant comme si de rien n'était à deux mètres de moi, seule une personne nous séparant ; mais je sentais bien qu'il attendait que je vienne à lui, pour que succombant aux remords et à la culpabilité qu'il m'a adroitement inculquée, je vienne lui offrir l'objet de sa convoitise. Ce que je me suis gardé de faire, non sans peine.

La déception d'avoir perdu son amitié me rappelle que monsieur de Rhinel m'avait parlé d'un ami à me présenter ; l'ayant rejoint, je reviens sur cette promesse.

« Ah oui, soupire-t-il pensivement, le Kouloukamba... Il est un peu tard... »

Mais sur mon insistance, il consent à faire les présentations ; il nous emmène à l'arrière de sa maison, nous passons devant un chenil que je n'avais pas encore vu, où somnolent trois chiens qui se lèvent lentement en s'étirant à notre passage. Enfin, il ouvre la porte d'une petite pièce fermée de lourds barreaux d'acier ; une forte odeur, pour ne pas dire puanteur, en émane. Au fond de la cage, sur un tas de vieilles toiles de jute, une énorme boule de poils noirs et hirsutes est en train de dormir.

Nous nous regardons les uns les autres, intrigués. Monsieur de Rhinel nous indique l'endroit où nous poster, à un mètre de la porte. Puis il prend une pique et aiguillonne la masse de chair.

Avec un grognement, celle-ci se réveille, dévoile sa face à la lumière crue de l'ampoule électrique. Nous avons tous un sursaut d'horreur. Les yeux minuscules, presque invisibles sous les poils, fixent leur maître. Un bâillement prolongé découvre d'immenses canines jaunes dans une mâchoire de fer.

La bête est concentrée sur monsieur de Rhinel, sans nous accorder le moindre regard ; peut-être ne nous a-t-elle pas vus ? Comme elle fait mine de se rendormir, son maître l'asticote à

nouveau avec son instrument. Elle laisse échapper un cri rauque en claquant de la mâchoire, tend la tête vers monsieur de Rhinel, cette fois-ci en dépliant ses deux bras gigantesques sur le sol. Puis, à notre grande stupeur, elle se dresse subitement sur ses deux jambes, et d'un seul bond brutal, nous fonce dessus, les bras en avant, la gueule ouverte dévoilant sa dentition monstrueuse, en poussant un hurlement abominable, à glacer le sang ; pris de panique, nous nous égayons dans la petite cour, cherchant un refuge en criant de terreur.

Mais l'assaut de l'animal a été arrêté net par la ceinture de fer, reliée par une lourde chaîne au mur de sa cage, qui l'enserme au niveau de la taille.

A nos cris, et à ceux de la bête, les employés qui logent dans les cases à côté de la maison ont accouru, et se tiennent les côtes de rire à voir les têtes que nous faisons.

Pendant que nous nous remettons de nos frayeurs, Jacques de Rhinel tend une orange au monstre, probablement en récompense pour sa petite démonstration de force, qui contrairement à ce que nous avons cru de prime abord, n'avait rien de spontané : c'est bien sur ordre qu'il s'est précipité ainsi sur nous, de toute sa sauvagerie. Mais nous ne risquons rien, l'emplacement que Monsieur de Rhinel nous avait indiqué étant à l'exacte limite que pouvaient atteindre les doigts du primate, bras tendus ; fort heureusement d'ailleurs, car l'attaque fut si brusque que le temps de réagir, deux ou trois d'entre nous auraient été broyés entre les bras formidables avant d'avoir eu le temps de s'enfuir.

Monsieur de Rhinel caresse l'animal, qui enlace la taille de son maître de ses bras musculeux.

Moïse, rassuré par l'attitude maintenant parfaitement paisible de notre présumé ami, s'aventure jusqu'à l'entrée de la cage ; mais à peine a-t-il posé un pied à l'intérieur que la bête se tourne vers lui, ouvre grand la gueule en découvrant sa dentition impressionnante, en émettant un sifflement et en hérissant sa fourrure dorsale. Moïse s'arrête net, reste immobile avant de reculer lentement, suite à quoi le singe se calme.

Car il s'agit assurément d'un singe, mais je suis bien incapable d'en dire l'espèce : dressé sur ses pattes arrières, il est un peu plus petit que Monsieur de Rhinel ; mais ce dernier

Le Cœur au Trésor

semble une brindille à côté d'une bûche tellement la morphologie de l'animal est forte : on hésite à l'identifier à un chimpanzé, mais ce n'est pas un gorille non plus.

« Je l'ai acheté dans un village il y a une quinzaine d'années, commente monsieur de Rhinel devant nos airs mi ahuris mi exaspérés par la blague douteuse. On m'a assuré que c'est un animal hybride, le résultat de l'accouplement d'un mâle gorille et d'une femelle chimpanzé ; dans la langue locale, on l'appelait le Kouloukamba. Mais je penche plutôt pour un chimpanzé d'une taille peu commune.

– Et il reste toujours enfermé ? demandé-je consterné par l'état de prisonnier de l'animal.

– Il a une telle force et une telle agressivité qu'on ne peut pas faire autrement, regrette Jacques de Rhinel ; je suis le seul à pouvoir l'approcher sans risque. Je lui fais faire une sortie hebdomadaire, attaché au tracteur, pour lui faire prendre l'air. Mais tu vois, sa cage est quand même assez grande. Quand je l'ai acheté, jeune encore, il était pieds et mains liés à un poteau, à moitié mort. Il n'y a pas d'autre solution. »

Je reste un peu dubitatif sur cette dernière assertion, et sur le confort de la cage, qui me rappelle celui de trop nombreux zoos encore en Europe.

Finalement, nous retournons tranquillement à la maison ; mais en passant devant la fenêtre de son bureau, Monsieur de Rhinel constate avec agacement qu'il est resté allumé : aussitôt rentré, il s'en va l'éteindre. Il revient bientôt, l'air embarrassé :

« L'un d'entre vous est-il entré dans mon bureau ? » demande-t-il sans pouvoir cacher sa préoccupation.

Nous l'assurons tous les trois que non, aucun de nous n'aurait pu même imaginer une telle incorrection.

« Lorsque je suis entré, la fenêtre était pourtant ouverte, reprend-il ; or je ne l'ouvre jamais lorsque l'ampoule est éclairée, à cause des insectes ; d'ailleurs je n'ai pas remarqué en passant tout à l'heure qu'elle était ouverte.

– Vous pensez donc que quelqu'un a visité votre bureau, et en est ressorti par la fenêtre ? intervient le capitaine. Dans ce cas, cela ne peut pas être l'un de nous, puisque nous vous attendions ici.

– Certes ; ce n'est pas bien grave, rien ne semble avoir disparu. Mais tout de même... Il me semble bien que la carte a été déplacée...

– Celle où vous avez indiqué l'emplacement du code ? s'alarme le capitaine.

– Précisément.

– Mais c'est très grave, au contraire ! Qui, d'après vous, aurait pu s'y intéresser ?

– Je ne vois pas bien... Jamais mon personnel ne se le serait permis... »

N'y tenant plus, je m'exclame :

« Moi, je sais peut-être ! »

Et je raconte avec quelle surprenante insistance Jean a essayé de me soutirer le fétiche.

Tous les trois m'écoutent avec attention ; à la fin de mon récit, Jacques de Rhinel reprend la parole :

« En effet, voilà qui est bien étonnant. Tu as eu raison de te méfier, Pierre. Jean n'est pas depuis longtemps à mon service, mais je ne lui connais pas de famille ; je travaille tous les jours avec lui, et ça m'étonne qu'il ne m'en ait pas parlé, surtout si son fils est si malade : j'ai pour habitude d'envoyer se faire soigner mon personnel, et leur famille, à l'hôpital de Brazzaville lorsque c'est nécessaire. Et cette histoire de querelle de vassalité entre villages et de sort jeté, bon, à la limite, c'est envisageable, mais là, dans notre contexte, j'ai du mal à y croire. »

Je lui demande en outre :

« Vous avez bien dit que vous ne l'avez embauché que depuis deux mois ?

– Oui... D'ailleurs, j'ai été bien surpris qu'il se présente ainsi, c'était inespéré, je vous l'ai dit... Oui... Comme s'il n'était pas là que pour travailler... Il travaille fort bien d'ailleurs... Oui, sauf que le tracteur est étrangement tombé en panne au moment où il a fallu remettre la piste en état... et vous avez vu comment il s'y est pris pour l'arranger... Oui... Comme s'il fallait retarder le travail...

– Il faut aller le trouver et demander des explications ! s'impatiente Moïse.

– Mmm... C'est risqué, répond notre hôte. Nous ne pouvons rien prouver contre lui, et s'il a quelque chose à se reprocher, ce

Le Cœur au Trésor

serait lui mettre la puce à l'oreille ; par contre nous pouvons le surveiller étroitement désormais.

– A-t-il pu communiquer ? demande le capitaine. S'il sait maintenant où se trouve Muabi, et s'il travaille pour Sassou, ils vont rapidement le trouver, et vous savez ce que cela veut dire !

– Non c'est impossible, il n'y a que mon émetteur radio qui permette de communiquer avec l'extérieur, et il est sous clef. Quant à la position, je l'ai tracée assez approximativement sur la carte ; alors oui, c'est inquiétant, car ils sauront où chercher ; mais la partie n'est pas pour autant gagnée pour eux : vous savez que dans une telle zone de forêts marécageuses, les difficultés sont grandes.

– Raison de plus pour partir tout de suite ! s'exclame le capitaine avec humeur. Donnez-moi un camion, je partirai dès cette nuit, je m'approcherai le plus possible par la route ; je sais où trouver une pinasse qui me permettra ensuite de remonter la Likouala.

– Allons, nous avons déjà eu cette discussion, capitaine Langaba ! s'agace Jacques de Rhinel, vous savez ce que j'en pense !

– C'est une occasion inespérée : cela fait presque un an que nous cherchons à le retrouver, nous avons enfin une piste sérieuse, nous ne pouvons pas la laisser passer !

– Non, non et non ! Je ne vous laisserai pas risquer mon camion, et votre vie, sur une route semée de barrages : vous n'aurez aucune chance de passer ! Tout cela est ridicule ! »

Le capitaine ne dit plus rien, mais je sens qu'il bouillonne de colère intérieurement. Si les deux hommes semblent être du même bord dans le conflit qui meurtrit le pays, ils ne sont visiblement pas d'accord sur les moyens à utiliser, Jacques de Rhinel semblant vouloir limiter son engagement. Seule ma présence le fait sortir de sa prudence ; je ne crois pas qu'il aurait le moindre geste envers la cause du capitaine.

« Le débat est clos. Je vais faire un tour ce soir pour m'assurer que Jean est bien dans sa case ; demain matin nous aviserons pour assurer une surveillance, et surtout nous serons tous prudents pour éviter de laisser traîner nos affaires ou d'être trop bavards. En attendant, il est temps d'aller nous coucher ;

demain matin, lever à six heures pour tout le monde, comme à mon habitude. »

Avec Moïse, nous allons donc nous coucher. Je suis bien embarrassé par Commandant Nguouabi, dont je ne sais pas quoi faire pour la nuit. Moïse me conseille de simplement le poser sur le dernier barreau du dossier de chaise : effectivement, cela a l'air de lui convenir. Il se met à lisser ses plumes, écarte une aile, lève une patte, lance quelques « Clé de dix », son expression favorite. « Il s'endormira dès que nous aurons éteint », m'assure Moïse. Ce que nous faisons bientôt.

Le sommeil est long à venir ce soir, tant j'ai l'esprit chahuté entre l'image persistante de la bête qui déroule son existence pathétique, et nos doutes sur la personnalité de Jean. Pourquoi suis-je mêlé à tout cela ? Je voudrais tout rayer d'un trait et revenir quelques semaines en arrière.

J'ai découvert tant de choses extraordinaires, c'est vrai, depuis que je suis arrivé dans ce pays, mais à nouveau je sens que tout m'échappe, et que de sombres nuages menacent ma vie même.

Je me trouvais en sécurité chez Monsieur de Rhinel, comme précédemment dans le village de Séraphin ; je comptais les jours avant mon retour prévu, confiant dans le stratagème mis en place par monsieur de Rhinel et mon père ; ce n'est pas ce simple incident de la carte, ni le marchandage de Jean, qui somme toute est resté correct malgré sa tentative de manipulation, qui m'oppressent ; non, je crois que c'est la sauvagerie du Kouloukamba, ou plutôt, cette sauvagerie artificielle, intentionnellement provoquée par l'homme, qui s'est intercalée entre le chantage de Jean et l'intrusion dans le bureau de monsieur de Rhinel, qui a dramatisé ces deux événements.

J'entrevois là quelque chose de nouveau pour moi, cette faculté de l'homme à la manipulation, à cette agression morale qui m'était encore étrangère. Un claquement sec me tire de mes sombres pensées : c'est Moïse qui vient de vérifier l'armement de sa kalachnikov. A mon tour, avec regret, je tâte de la main le revolver pour vérifier qu'il est bien à sa place sous mon lit. Puis le sommeil finit par imposer sa loi.

Je rêve à nouveau d'un train, semblable à celui du Mayombé, qui arrive en gare tous feux allumés en lançant des « Clés de

Le Cœur au Trésor

dix » en rafale. Mais des hurlements de Moïse me réveillent en sursaut. J'ai juste le temps de voir une forme arriver sur moi, me plaquer sur mon lit, fourrager sur mon torse, en me lacérant la peau ; un coup brusque sur ma chaîne de médaille me jette à moitié hors du lit en me sciant le cou. Mon assaillant abandonne sa prise, percuté par le manche du fusil d'assaut de Moïse. Il s'enfuit par la fenêtre ; Moïse tire une rafale. Nous voyons, au clair de lune, une peau de léopard s'enfuir : handicapé par son bras en écharpe, Moïse n'a pas pu viser. « Tuez-les tous ! Tu m'as tué ! » lance Commandant Ngouabi.

Lorsque nous éclairons, nous voyons qu'il ne reste, au sol, qu'un griffoir métallique ; ce sont ses pointes acérées qui m'ont laissé quatre rayures sanguinolentes sur la poitrine, lesquelles me lancent douloureusement maintenant. Mon T-shirt est en lambeaux. Le capitaine et Jacques de Rhinel arrivent en trombe, bientôt suivis par Rebeka. Des bruits de voix viennent de partout dans la propriété, les chiens se sont mis à hurler, le Kouloukamba pousse de puissants cris rauques et courts en secouant les barreaux de sa cage qui font un bruit d'enfer.

« Un homme-léopard, on aura tout vu » dit le capitaine en voyant le griffoir et en constatant mes blessures.

Rebeka revient avec une pharmacie et me badigeonne d'un désinfectant qui me pique horriblement ; elle s'inquiète d'une mauvaise plaie sur ma nuque, provoquée par ma chaîne qui a fait une profonde entaille lorsque mon agresseur a tiré violemment dessus pour l'arracher. L'anneau de soies d'éléphant du fétiche, lui, a été tranché, probablement par une griffe ; mais l'intervention de Moïse a empêché l'agresseur de l'emporter. Je lui refais un nœud.

« Il faut te faire un point, dit le capitaine.

– Il y a ce qu'il faut dans la pharmacie » propose Monsieur de Rhinel.

Je m'inquiète auprès du capitaine, comme je le vois préparer un fil sur une aiguille :

« Vous savez faire ça ?

– Ne t'inquiète pas, en tant que capitaine de marine marchande, je dois savoir faire certains soins. »

Et de fait, il me « répare » rapidement.

« Eh bien, s'enquiert M. de Rhinel en regardant autour de lui les employés présents les uns dans la chambre, les autres à la fenêtre, quelqu'un a-t-il vu Jean ? »

Aucune réponse.

« Il n'y a plus de doute ! » s'exclame le capitaine.

Avec un air abattu, M. de Rhinel renvoie son personnel ; nous restons seuls tous les quatre.

« Vous voyez bien, attaque le capitaine, ce Jean Versilong était prêt à tout : c'est que la destination indiquée par le fétiche est bien celle que tout le monde cherche. Que voulez-vous de plus ?

– Admettons, répond notre hôte. Mais en quoi cela nous avance-t-il ? Cela prouve surtout que Pierre est en grand danger. Jean va probablement rejoindre ses commanditaires : passer en camion sera encore plus improbable. Je n'attends pas l'avion de secours avant plusieurs jours : la situation est grave.

– Allons-nous attendre d'être pris dans une souricière ? s'exclame le capitaine.

– Nous pouvons déjà essayer de rattraper Jean, propose M. de Rhinel : avec les chiens nous avons une petite chance. Il faudrait l'atteindre avant l'aube. »

Le capitaine accepte cette proposition, et tous deux s'en vont chercher les chiens et attrouper le personnel pour la chasse à l'homme. Moïse et moi restons dans notre chambre, lui handicapé par son bras, moi encore choqué par ce qui vient de se passer. Moïse en profite pour me raconter l'histoire des hommes-léopards.

Au bout de deux bonnes heures, alors qu'il fait encore nuit noire, et que nous nous sommes assoupis tous les deux, un grand remue-ménage nous tire de notre somnolence. De grands éclats de voix nous parviennent, et nous décidons d'aller voir ce qui se passe. Ont-ils retrouvé Jean ? Cela serait une bonne nouvelle, sans quoi mon avenir est fortement compromis.

Nous nous dirigeons donc à l'oreille vers le lieu d'où émanent les cris de détresse : nous débouchons dans la cour où nous avons écouté le concert de violoncelle en fin de soirée. Toutes les lumières sont allumées, le groupe électrogène doit fonctionner à plein régime.

Partie 6. La poursuite

Chapitre 13. En vol !

C'est alors que je vois au milieu de la troupe, non pas Jean, resté introuvable, mais à ma plus grande surprise, Séraphin ! Aussitôt qu'il m'aperçoit, il se précipite dans mes bras, ce qui est contraire à sa réserve habituelle. Il a l'air très heureux, et soulagé de me retrouver.

« Ils te cherchent ! me crie-t-il fébrilement ; ils sont venus au village il y a deux jours déjà, ils ont tout fouillé, ils ont trouvé ta vieille paire de chaussures. Heureusement, il n'y avait plus les armes qu'on vous avait données avant de partir ! Personne n'a parlé mais ils ont fait des prisonniers, je ne sais pas dans combien de temps ils vont te retrouver, mais bientôt sûrement ! Il faut vite te sauver !

– Qui ça, « ils » ? Et tes parents ? Et le chef ? Et toi, comment es-tu arrivé ici ?

– Heureusement, mon père était à la chasse : j'espère qu'il aura compris qu'il se passait quelque chose d'anormal et qu'il ne sera pas revenu au village. Le chef, il fait partie des prisonniers. Ma mère m'a tout de suite envoyé te prévenir : j'ai réussi à m'échapper sans être vu, et j'ai marché tout le temps depuis deux nuits et un jour, en courant autant que je le pouvais. »

Je reste bouche bée devant cet exploit, profondément touché par le dévouement du jeune garçon. Mais une question me vient à l'esprit :

« Comment ont-ils pu savoir que j'étais dans ton village ?

– Ils avaient un informateur dans celui du capitaine Langaba... »

Décidément, tout est bien verrouillé... Je vous laisse imaginer le visage du capitaine à cette nouvelle... Je regarde M. de Rhinel : que faire maintenant ?

« Il faut partir, dit-il. Tout de suite !

– Mais vous disiez tout à l'heure que nous ne pourrions pas passer en camion.

– Pas en camion : en avion ! »

Cette annonce laisse l'assistance sans voix pendant un instant.

Je n'ose y croire, mais je tente quand même :

« Vous voulez dire... Avec votre Auster ?

– C'est bien cela. C'est notre seule chance : nous ne pouvons plus attendre.

– Mais vous nous avez dit que vous ne pouviez plus piloter, s'exclame le capitaine.

– C'est vrai, mais voyez-vous une autre solution ? J'ai renoncé à piloter, m'estimant trop vieux pour cela, mais les circonstances m'obligent à revoir ma position. Je ne suis pas encore enterré ! – et la démonstration qu'il nous a faite au volant de son tracteur vient appuyer ses dires – Nous verrons bien si je suis encore capable de tenir le manche !

– Quand pouvons-nous partir ? demande le capitaine.

– L'avion est en état de marche, quant à la piste, vous savez ce qu'il en est. Le plus long va être de nous préparer nous-mêmes. Je ne vais pas emmener ces garnements dans cette tenue, dit-il en nous désignant, Moïse et moi. Il faudra être en mesure, une fois arrivés en lieu sûr, de marcher un certain temps s'il en est besoin. Il vous faut pour le moins de bonnes chaussures, et un minimum d'équipement. Ce n'est pas un problème : j'ai tout ce qu'il faut pour équiper mes petits-enfants lorsqu'ils viennent, vous n'aurez qu'à trouver votre taille.

– Et Séraphin ? demandé-je avec inquiétude.

– Nous ne pourrons pas l'emmener : nous n'avons que quatre places dans l'avion, et encore, à condition de ne pas utiliser le réservoir supplémentaire. Mais cela va être pourtant nécessaire pour atteindre le Cameroun ! Il faut parcourir sept cents kilomètres, ce qui est dans les limites extrêmes du rayon d'action de l'avion. On peut, pour être optimiste, compter que Moïse et toi ne valez pas une part entière. Mais le capitaine mange de la marge, sourit-il.

« En ne remplissant qu'une partie du réservoir supplémentaire, on peut tenter le coup. Si on est trop juste, alors il faudra atterrir et espérer pouvoir rejoindre le Cameroun à pied.

« Pour ce qui est de Séraphin, je vais le confier à un couple du personnel de l'exploitation : nous le ferons passer pour leur enfant, ça ne m'inquiète pas. Et cela vaut mieux, car je ne sais

Le Cœur au Trésor

pas où je vous emmène, ni quand nous pourrons revenir, finit-il à voix basse.

– Vous avez entendu, tous ? s'écrie-t-il en s'adressant à son personnel rassemblé autour de nous au grand complet. Assurez-vous qu'on ne trouve plus aucune trace de leur séjour ici ; si on vous interroge, vous n'aurez qu'à dire que je suis parti à Pointe-Noire pour les affaires. Edmond et Ana, prenez soin de Séraphin ; cachez-le le plus longtemps possible.

« Vous autres, sortez l'avion, le temps que nous nous préparions. Alphonse, tu feras le plein, et ajoute cinquante litres d'essence dans le réservoir ventral. »

Un concert de cris et de gémissements accueille ces paroles ; certains sont en larmes. Tout le monde s'égaille dans l'effervescence. M. de Rhinel nous emmène dans une remise qui recèle effectivement tout ce dont nous avons besoin pour une marche forcée. Nous en ressortons équipés comme des boy-scouts.

Nous retrouvons M. de Rhinel sur le terrain ; il a préparé, lui aussi, son sac. Et il a adopté une tenue qui fait très colon nostalgique ! Il tique en voyant Commandant Ngouabi juché sur mon épaule. « Je n'aime pas cette bestiole », lance-t-il. Mais j'insiste pour le garder : même s'il vient de Jean Versilong, je ne me vois pas l'abandonner. Jacques de Rhinel y consent assez facilement, car il est de très bonne humeur ; j'ai comme l'impression qu'il prend plaisir à la tournure des événements ! Parfaitement serein, il ausculte l'avion sous toutes les coutures, ouvre le capot du moteur, tâtonne par-ci par-là, à la lumière du soleil levant. Une brise se lève. « Elle nous est favorable ! » s'exclame-t-il satisfait.

Le capitaine, lui, a l'air moins rassuré : il s'essuie le front malgré la fraîcheur matinale, marche de long en large, préoccupé. « J'espère qu'il sait encore faire », me souffle Moïse, pas très à l'aise non plus. Quant à moi, l'impatience de faire mon baptême de l'air balaie l'appréhension.

Nous montons enfin dans la cabine, où nous nous entassons au milieu de nos sacs à dos, encore encombrés par notre artillerie : outre nos deux fusils mitrailleurs, monsieur de Rhinel a lui-même emporté une carabine, soigneusement choisie dans sa collection : nous ne mourrons pas de faim, en cas de besoin !

Cette arme nous laisse tout de même dubitatifs : on la croirait sortie de la seconde guerre mondiale. La crosse est réduite à un fil de fer coudé. Il se rend compte de notre suspicion :

« Une 30 M1A1, version pour parachutiste de la M1, l'arme américaine la plus répandue lors de la dernière guerre : c'est à la fois un fusil, une mitrailleuse et un canon à main. Elle tire trente coups à la minute, avec un chargeur de quinze cartouches. Celle-ci a une crosse repliable et une poignée pistolet, ce qui facilite grandement son transport et son utilisation. C'est l'idéal en avion. »

Nous allons bientôt nous rendre compte de l'intérêt de la compacité de l'arme.

Tout le personnel est rassemblé pour assister à notre départ. Les mines sont consternées : ils n'ont pas l'air de croire que nous puissions même décoller, ce qui n'est pas très encourageant. Certains pleurent encore. Il ne manque qu'Edmond et Ana, qui sont partis aussitôt s'occuper de Séraphin. L'heure de vérité arrive : monsieur de Rhinel met le moteur en route. Il démarre au quart de tour : voilà qui est déjà bien ! En roulant au pas, monsieur de Rhinel va se placer en bout de piste ; arrivé là, il fait demi-tour, prêt au départ. Commandant Ngouabi commence à agiter ses ailes qui me battent la figure.

« Tiens cet oiseau tranquille ! » ordonne notre pilote, qui transpire à grosses gouttes – pas autant que le capitaine cependant, dont la chemise est déjà trempée !

Je prends Commandant Ngouabi sur mes genoux, en fermant mes mains sur ses ailes ; ce qui lui déplaît fortement, si bien qu'il se met à labourer mes cuisses de ses griffes, en lançant des « Gare à ton char ! Gare à ton char ! Gare à ton char ! » à tue-tête. Je ne l'avais encore jamais entendu dire cette expression. Je le tiens ainsi un peu en l'air pour protéger mes jambes ; on ne s'entend plus, entre le bruit du moteur et le jacassement du volatile. Jacques de Rhinel lâche soudain les freins, nous commençons à filer sur la piste ; rapidement, nous prenons de la vitesse, et nous sommes secoués comme un cocotier dans notre habitacle, avec les chaos que provoque la piste grossière de terre battue ; entre deux cris de Commandant Ngouabi qui me percent

Le Cœur au Trésor

les oreilles, j'entends des bribes de « vas-y ... belle...arrivera pas ... effort ...encore... tard ».

Nous nous cognons partout, contre les vitres, au plafond... Enfin, arrivés à l'extrême limite de la piste, l'avion consent à s'arracher à sa pesanteur : nous commençons à monter, imperceptiblement ; ce qui nous vaut un hurlement de triomphe du capitaine... Qui aussitôt rectifie par des « oh la la la la non non non ! » ... Car l'avion retombe, balance un peu des ailes. Nous retenons notre souffle, prêts à accuser le coup ; mais sans avoir touché la terre, l'avion finit par remonter doucement.

Nous poussons un « hurra » collectif, qui cloue le bec à Commandant Ngouabi. Nous avons déjà parcouru plusieurs kilomètres depuis la ferme. Monsieur de Rhinel amorce un grand virage pour revenir la survoler ; suite à ce changement de direction, nous sommes littéralement irradiés des rayons rouges de l'astre solaire, à travers les vitres du cockpit : il salue majestueusement notre départ en s'élevant dans le ciel en même temps que nous. Mais lorsque nous sortons du virage, Moïse pousse à son tour un grand cri :

« Des soldats arrivent ! Là-bas ! »

En effet, en nous penchant nous voyons trois panaches de poussière blanche au-dessus de la piste, signant la progression d'autant de pickups surchargés d'hommes en armes.

« Baissez-vous, ordonne monsieur de Rhinel, que l'on ne vous voie pas d'en bas ; pour donner le change, je vais prendre la direction de l'ouest, comme si je partais effectivement pour Pointe-Noire. »

Nous nous aplatissons autant que faire se peut sur nos sièges, jusqu'à ce que monsieur de Rhinel, s'étant suffisamment éloigné, nous annonce la fin de l'alerte. N'étant plus en vue de l'exploitation, il remet le cap plein nord.

« Eh bien, il était temps de partir. J'espère que le fuel brûlé pendant le détour que j'ai dû faire ne nous fera pas défaut. Les dés sont jetés, désormais : il n'y a plus de retour en arrière possible ! »

Le moteur tourne rond maintenant, mais son vacarme emplit la cabine, si bien qu'il est difficile de discuter. Nous communiquons par gestes pour nous montrer mutuellement les merveilles qui nous ébahissent. Moïse et moi, fortement

impressionnés par ce spectacle, n'arrêtons pas de passer d'une fenêtre à l'autre.

Le paysage est assez morne pourtant ! Le plateau de savane vallonné s'étend à perte de vue, et on ne peut pas dire qu'il pullule d'animaux : mais un simple cours d'eau, le plus petit mammifère, le moindre oiseau survolé nous enchante.

Nombreuses sont les rivières qui vont rejoindre, confluent après confluent, le fleuve Congo ; le long de chacune d'elles, des taches vert foncé irradient dans la steppe comme les multiples pattes d'un myriapode : car là où il y a de l'eau, la forêt prend le dessus sur la savane ; c'est d'ailleurs cette concentration d'arbres qui permet de repérer l'emplacement des cours d'eau, qui restent invisibles d'en haut, masqués par les cimes. Ces rivières entaillent le plateau de profondes plaies, qui s'élargissent parfois en vallées.

Très rarement, quelques toits d'un village émergent de la végétation ; parfois, ce sont seulement les filets de fumée au-dessus des arbres qui permettent de les repérer.

Monsieur de Rhinel vole très bas, « pour éviter les radars » dit-il. Nous voyons donc défiler le paysage de manière privilégiée. L'avion file rapidement, à mes yeux en tout cas, car ce n'est pourtant pas un supersonique ! L'inquiétude du capitaine et de monsieur de Rhinel est que nous soyons rattrapés par des avions de chasse, ce qui n'est pas exclu, des MiG-21 russes étant utilisés par l'armée : en ce cas, nous pourrions être rattrapés en quelques minutes ! A condition qu'ils soient opérationnels, ce qui n'est pas garanti, précise Jacques de Rhinel ; à moins encore que l'allié communiste angolais leur en ait fournis.

Mais le ciel reste vide de toute activité, nous sommes les seuls à fendre l'air équatorial dans un glissement monotone.

Alors que nous survolons depuis un certain temps une longue et fine ramification de forêt, sur une zone qui en est parsemée – elles tracent sur la savane vert clair un squelette d'une teinte plus foncée, comparable à celui d'une feuille que l'on aurait dépouillée de toute la chair pour n'en laisser que les nervures – nous voyons enfin surgir le bras d'une rivière suffisamment large pour être dégagée. Ses méandres enchanteurs se déploient

Le Cœur au Trésor

aussitôt dans toute leur langueur : la rivière n'en finit pas de se prélasser en tours et en détours le long de son lit.

« C'est la Loubilika, un affluent de la Léfini, que nous allons bientôt croiser, nous hurle Jacques de Rhinel. C'est aussi une réserve de chasse, peut-être aurez-vous la chance de voir des gorilles ! »

Nous n'en voyons pas, mais tout au long de la rivière paresseuse, c'est une profusion d'autres animaux, qui s'y baignent ou qui viennent y boire : nous surprenons des hippopotames plonger, des antilopes, des buffles, des gazelles se côtoyer, des oiseaux qui s'envolent par milliers, des singes bondir dans les arbres, mais sans que la distance nous permette de les identifier précisément...

Plus loin encore, deux hippopotames s'affrontent, déployant dans toute leur démesure leurs embouchures armées d'incisives affûtées pour le combat ; le vaincu, un jeune mâle, défèque sur le museau du dominant en signe de soumission, en répandant ses excréments par de vigoureux coups de queue, ce qui nous fait grimacer de dégoût.

Une fois la Léfini franchie, le morne plateau reprend, toujours abondamment strié des multiples affluents de la rivière ; nous survolons à nouveau une rivière découverte, la Nambouli ; ses sinuosités ressemblant à des serpentins chromosomiques sont encore plus impressionnantes de lassitude que celles de la Léfini.

Puis ce sont les immenses bras parallèles de la Mpama et de l'Alima, offrant, vu du ciel, leur merveilleux spectacle fractal.

« Nous ne sommes pas loin d'Oyo, le fief de Denis Sassou Nguesso » précise le capitaine.

L'altitude du relief décroît alors jusqu'à quatre à six cents mètres. Les sommets abrupts ont laissé place à des mamelons aux pentes douces, longés par des pistes qui épousent inlassablement leur relief. Dans ces vallées élargies, le réseau hydrographique s'est encore intensifié. Chaque crue, en se retirant, laisse sa signature sur la terre, au gré des modifications de tracé des rivières : la forêt est encombrée de bras morts, de mares en forme de croissant, de chenaux abandonnés, ou au contraire de coupures toutes fraîches.

Cela fait maintenant trois heures que nous volons, nous avons parcouru plus de la moitié de notre distance, cap plein nord, droit vers le Cameroun. Sous un soleil radieux, par une fraîcheur agréable à cette altitude, le ciel dégagé à l'infini, l'ambiance tourne à la fête : les deux adultes à l'avant enchaînent leur répertoire de chansons communes, tandis que Moïse et moi ne nous lassons pas de contempler la vierge nature.

Nous passons non loin de Boundji, petite bourgade qui s'étale le long de la bande de forêt qui recouvre l'Alima. La dispute continue entre la steppe et la forêt forme une tapisserie de plus en plus élaborée. Dans l'immensité, seules quelques pistes et de rares villages signalent la présence de l'homme. Nous franchissons encore la Kouyou, qui s'étale elle aussi selon un axe du sud-ouest au nord-est. La forêt se densifie alors, et après avoir passé la Likouala, elle s'impose définitivement : ce n'est plus alors qu'une mer d'arbres qui s'étend devant nous à l'infini. Puis la Mambili se profile déjà à l'horizon.

« A moins que ce soit la Lékoli, précise notre pilote. Nous ne sommes plus qu'à une heure de vol du Cameroun » se réjouit-il, malheureusement un peu tôt.

Je dis malheureusement, car à peine a-t-il prononcé cette phrase, que le moteur se met à hoqueter. Chacun se tait instinctivement dans la cabine, puis, lorsque le moteur s'arrête complètement, retient son souffle. Jacques de Rhinel manipule quelques commandes : le voici qui repart ; il était temps, car à la faible altitude à laquelle nous volions, l'avion se rapprochait dangereusement des arbres.

Nous volons ainsi quelque temps, mais la bonne humeur a disparu, monsieur de Rhinel ne parvenant pas à cacher sa préoccupation face à cette panne inattendue. Et de fait, au bout de quelques minutes de vol, le même scénario se reproduit : le moteur hoquette, puis se coupe définitivement.

Chargés comme nous le sommes, la carlingue s'enfonce rapidement vers l'océan des cimes. Monsieur de Rhinel renouvelle ses tentatives d'amorçage, sans succès cette fois : le moteur refuse obstinément de redémarrer.

Nous continuons à planer silencieusement. Il n'y a aucune échappatoire : nulle part où se poser, et les parachutes, si nous

Le Cœur au Trésor

en avions, seraient inutiles à cette hauteur : ils n'auraient même pas le temps de se déployer.

Curieusement, aucun de nous n'émet un son : nous allons à notre mort en état de méditation. Mais Jacques de Rhinel ne semble pas avoir abandonné la partie : il continue à jouer de ses manettes comme s'il était à son violoncelle. Le seul résultat est que notre vitesse ralentit encore.

Nous avons tous les trois les yeux rivés sur le pilote : a-t-il décidé d'abrèger notre agonie ? Mais imperturbable, il garde les yeux fixés droit devant lui, parfaitement concentré, d'un calme olympien : dans son attitude, seuls d'imperceptibles mouvements des mains sur le manche à balai indiquent qu'il reste actif.

Je relève alors les yeux, et le vois arriver, énorme, massif, crachant des nuées de volatiles qui s'enfuient à notre approche en piaillant : Jacques de Rhinel nous mène droit vers le plus grand arbre qui soit sur notre route, un de ces géants qui surpassent tous les autres. « Baissez-vous ! » hurle-t-il alors que nous l'atteignons.

C'est un choc terrible : dans un fracas de branches cassées, l'avion est stoppé net dans sa course. Cela n'a duré que quelques secondes, avant que le silence ne s'impose. Nous relevons la tête et nous nous interrogeons du regard : au vu des dégâts, c'est un miracle que nous soyons tous indemnes.

Une aile a été complètement arrachée, et la carlingue, comme le cockpit, sont perforés de branches sur lesquelles l'Auster s'est empalé. Il nous faut un moment pour nous en extirper, et nous observer sous toutes les coutures : mais non, pas une égratignure ! Le moteur nous a protégés du choc principal. Même Commandant Ngouabi, que j'ai tenu fermement lors du crash, n'a que quelques plumes froissées. Bien que sous le coup de l'émotion, il multiplie maintenant les « Clé de dix ! Clé de dix ! Clé de dix ! ».

Sur un arbre en-dessous, une horde de chimpanzés nous assomme de ses cris perçants, surexcitée par ce qu'elle doit considérer comme une intrusion dans son territoire. La trentaine d'individus hurle en montrant ses crocs, virevolte avec une incroyable adresse entre les branches de l'arbre, montant et descendant à toute allure. Arrivés aux plus hautes branches, ils

brandissent le poing vers nous, dans une posture humaine. Quelques-uns projettent même des bois morts dans notre direction, qui heureusement ne nous atteignent pas. Puis, satisfaits, ils redescendent, avant de revenir à la charge avec la même autorité.

Nous nous accrochons tant bien que mal aux branches, en nous blessant aux épines qui arment les jeunes pousses. Le limbe des feuilles palmées ressemble à celui des marronniers, mais au lieu de cinq il est formé de huit folioles oblongues bien séparées, aux bords lisses au lieu d'être dentelés.

« Un fromager ! assure le capitaine.

– *Ceiba pentandra*, corrige Moïse. »

De belles fleurs blanc-rosé couvrent l'arbre, donnant à l'endroit un effet enchanteur qui n'est guère approprié à notre situation ! Dans d'autres circonstances, nous pourrions rester là des heures à profiter de l'endroit et à contempler le paysage magnifique.

Il faudrait descendre un peu pour trouver une assise plus confortable. Mais une fois remis de nos émotions, notre première préoccupation est de nous confondre en remerciements et en admiration envers monsieur de Rhinel qui a réussi cet exploit de nous poser ainsi. Mais celui-ci balaie d'un geste nos compliments :

« Il nous faut encore pouvoir descendre d'ici, et rejoindre le Cameroun qui est à près de deux cents kilomètres, prévient-il. Et cela, avant d'être repérés et avant que l'avion disparaisse avec tout notre équipement. »

En effet, celui-ci semble prêt à basculer dans le vide, tel qu'il est posé. Et comme pour lui donner raison sur son deuxième avertissement, un bruit de moteur se fait entendre : nous avons juste le temps de repérer d'où il vient, que nous voyons arriver sur nous, à très basse altitude, un avion supersonique.

« Un MiG ! » s'exclame le capitaine.

Ce qu'il craignait est donc arrivé ; d'ailleurs, après nous avoir dépassés l'avion fait un rapide demi-tour, avant de revenir nous survoler de si près que son souffle agite les branches de notre arbre, déstabilisant encore l'épave de l'Auster. Puis il disparaît à l'horizon aussi soudainement qu'il était venu.

« Nous aurons bientôt une autre visite » prédit le capitaine.

Le Cœur au Trésor

Je me doute bien qu'il a raison, et d'ailleurs notre situation est étrangement similaire à celle du jour où nous étions sur son propre navire, et où nous avons été arraisonnés. Mais cette fois, nous avons une échappatoire : il nous suffit de descendre au sol de la forêt. Il suffit, oui, mais comment faire, pour quitter notre perchoir, qui doit culminer à soixante mètres de hauteur, et surplomber déjà de dix mètres le tapis de cimes ?

Pendant que nous restons perdus dans ces réflexions, Jacques de Rhinel n'est pas resté inactif : voici qu'il a déjà récupéré nos sacs à dos ; et il sort encore un sac d'une autre époque. Pendant ce temps, je me résous à rendre sa liberté à Commandant Ngouabi, qui ne pourra pas nous accompagner dans notre périple. Je le saisis à deux mains pour le lancer en l'air, le plus loin possible ; il se rétablit en vol, mais fait un rapide demi-tour pour revenir se percher sur mon épaule. Je réitère l'opération à trois reprises, mais rien n'y fait, l'animal têtu revient toujours vers moi. Je le dépose alors simplement sur une branche, ce qui a l'air de lui convenir.

« Commençons par descendre jusqu'au tronc » ordonne Jacques.

Saisissant chacun notre sac, nous nous exécutons, multipliant les acrobaties pour passer d'une branche à l'autre ; plus nous descendons, mieux elles soutiennent notre poids, cessant bientôt de ployer. Lorsque nous atteignons au bout de longues minutes le point de départ de la ramure, nous disposons de larges surfaces qui nous permettent de nous asseoir confortablement sans risquer de chuter. En-dessous, mieux vaut ne pas être soumis au vertige : sous les dernières branches, il y a encore plusieurs mètres de vide avant de rejoindre la couche sous-jacente d'arbres, sans que le tronc gris, parfaitement lisse et cylindrique, n'offre aucune prise pour descendre.

C'est alors que monsieur de Rhinel dévoile le contenu du sac qu'il a sauvé de la carcasse de son vieil Auster.

Chapitre 14. Quatre dans les eaux

« Il y a là tout ce dont nous avons besoin pour nous en sortir, affirme-t-il. Ce n'est pas tout jeune, mais ça n'a jamais servi ! »

Et voici qu'il brandit l'objet de notre salut, tout à fait inattendu pour nous trois : une corde à nœuds de cinquante mètres de long. Une machette l'accompagne. Voilà de quoi descendre, puis progresser dans la forêt.

« C'était l'équipement obligatoire dans les avions pour la région, lorsqu'ils devaient survoler les vastes zones forestières, explique-t-il devant nos mines aussi étonnées que réjouies. Nous allons faire une première descente à double jusqu'au niveau inférieur ; arrivés là nous affalerons la corde pour la récupérer, avant de descendre plus bas. Sinon nous risquerions d'être trop courts, car notre arbre culmine peut-être bien à soixante mètres de haut. »

Aussitôt, nous commençons la descente ; Jacques de Rhinel se lance le premier, puis c'est mon tour avant Moïse, le capitaine fermant la marche. Nous mettons un certain temps, car l'exercice ne nous est pas familier, et je dois dire que la crainte de tomber me fait cramponner la corde si fortement que cela freine ma progression.

Le perroquet n'a pas abandonné la partie, il virevolte autour de moi, revient se percher sur mon épaule ou s'éloigne lorsque cela secoue trop ; agrippé comme je le suis, je n'ai pas le moyen de le chasser, pourtant son manège m'agace et me déstabilise dangereusement, ce qui me stresse encore davantage, comme s'il en était besoin.

Mais nous nous retrouvons enfin tous au sommet de l'arbre le plus proche de notre géant. Monsieur de Rhinel amarre la corde fermement, avant de recommencer la descente, vers la terre ferme cette fois. Lorsqu'il la balance par trois fois comme convenu, je comprends que c'est à mon tour de me lancer.

Je sais que la descente sera plus longue encore, et il me faudra toute mon énergie pour tenir jusqu'en bas. Je me laisse glisser avec détermination le long de la corde, dans une

Le Cœur au Trésor

atmosphère très vite obscurcie. Une fois passées les dernières branches, l'énorme fût plonge d'un seul jet dans le vide : je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que cela fait de descendre quarante mètres sur une corde à nœuds, suspendu dans le vide, sans autre assurance que ses mains et ses pieds, qui ne doivent pas lâcher, sans quoi ce serait la mort assurée.

J'entends monsieur de Rhinel m'encourager patiemment. Déjà à mi parcours, je ne sens plus mes mains ankylosées. La pénombre s'intensifie encore à ce moment-là, quand j'atteins le sous-bois inextricable. Je dois alors me frayer un passage parmi les lianes, dont on ne sait pas si elles montent ou si elles descendent des géants, mais qui semblent vouloir me happer. Enfin j'arrive aux derniers mètres, je sens une main qui m'agrippe par la ceinture et me tire vers le bas ; je lâche la corde et me retrouve, à ma grande stupéfaction, avec de l'eau jusqu'à la taille ! Je jette un regard courroucé à notre guide, croyant à une mauvaise blague ; mais je vois à son air contrit que ce n'en est pas une. Il me désigne de la main l'espace autour de nous : en effet, c'est toute la forêt qui baigne dans l'eau.

« Comment les arbres peuvent-ils pousser dans un lac ?

– C'est l'inverse, corrige-t-il : c'est une rivière qui a débordé de son lit et inondé la forêt. C'est un phénomène fréquent ici. L'eau peut se répandre sur plusieurs kilomètres à l'intérieur des terres. Mais envoyons vite le signal pour Moïse : tu as mis plus d'une demi-heure à descendre ! »

Au bout d'un temps qui me semble tout aussi interminable, nous voyons enfin surgir des feuilles mon ami. Mais à ce moment, un craquement épouvantable nous saisit : c'est, à n'en pas douter, l'avion qui a fini par basculer. Nous nous plaquons contre le tronc de notre okoumé pour échapper à la chute ; nous avons le temps d'entendre le bruit sec des branches qui rompent les unes après les autres sur le passage de l'oiseau blessé, entraînant à leur tour dans leur chute des amas de végétation ; ce n'est qu'au bout d'une quinzaine de secondes interminables que l'épave vient se fracasser définitivement dans le marécage, suivie par toutes sortes de débris qui n'en finissent pas de dégringoler.

Nous ne sommes qu'à une dizaine de mètres du point d'impact, et nous avons encore eu une chance incroyable de ne

pas être touchés par de grosses branches. Monsieur de Rhinel, qui semblait avoir retrouvé toute la vigueur de sa jeunesse depuis notre escapade, commence à blêmir.

Moïse nous rejoint rapidement ; indemne lui aussi, il saute avant de toucher le sol sans avoir vu ce qui l'attend, et pousse un cri de frayeur en tombant dans l'eau, qui le submerge ; le voici trempé de la tête aux pieds.

« Une forêt marécageuse ! s'exclame-t-il. Pas de chance !

– Et le capitaine ? nous inquiétons-nous d'une seule voix, Moïse et moi. »

Les oscillations de la corde nous apportent la réponse : il est en train de descendre. Mais un bruit nouveau rompt le silence qui a envahi la forêt suite à l'agonie de l'Auster. Nous nous rendons rapidement compte qu'il ne s'agit pas d'un son naturel, mais bien de celui d'un moteur qui se rapproche.

« Un hélicoptère ! s'exclame Jacques de Rhinel » au moment même où je commence à reconnaître le bruit caractéristique de l'appareil.

Celui-ci atteint son paroxysme au moment où le capitaine apparaît à son tour, le visage livide.

« C'est un transport de troupes, ils vont arriver ! avertit-il avant même de nous avoir rejoints.

– Il faut partir tout de suite, décide Jacques de Rhinel. Ils seront bientôt là. On peut espérer que l'avion aura chuté avant d'être visible pour eux, ce qui nous laisserait une chance ; nous allons tirer un peu vers l'est au départ pour donner le change, avant de reprendre vers le nord. »

En abordant à son tour, le capitaine lance un bon juron. Mais son désappointement est de courte durée, car face au danger imminent de la soldatesque, il reconnaît vite que l'eau peut être une alliée :

« Ainsi nous ne laisserons pas de traces ; et dans l'épaisseur de cette forêt, on pourrait passer à deux mètres les uns des autres sans se voir. Oui, nous pouvons leur échapper ! Mais surtout ne vous éloignez pas, les jeunes : nous devons toujours rester à portée de vue, c'est-à-dire collés les uns aux autres, pour ne pas nous perdre : il suffirait d'un pas de côté pour cela ! Et traqués comme nous allons l'être, pas question de crier ou d'utiliser les sifflets ! »

Le Cœur au Trésor

Effectivement, notre équipement de survie, outre quelques rations, un hamac filet ultra léger, une moustiquaire absolument indispensable, et une couverture de survie, contient un sifflet individuel et des cartouches lumineuses pour signaler notre position ; mais ce n'est certainement pas le moment de nous en servir !

Nous nous mettons donc en route, toujours dans le même ordre ; mais nous progressons très lentement, Jacques devant ouvrir le chemin à la machette, en ayant soin de surcroît de ne pas laisser une trouée qui serait visible par nos poursuivants. Mais c'est assez facile car, lorsque nous nous retournons, la jungle s'est déjà refermée spontanément.

Pour chaque pas que nous faisons, il faut tâter le terrain du bout du pied, l'eau masquant tous les obstacles qui nous tendent leurs pièges. Malgré nos précautions, les racines, les souches mortes, les ronces sont difficilement évitables, et nous trébuchons à maintes reprises, si bien que nous sommes bientôt trempés des pieds à la tête.

Au bout d'une demi-heure Jacques s'arrête, épuisé ; nous en profitons pour tendre l'oreille : le bruit de l'hélicoptère a disparu, après qu'il soit resté longtemps au-dessus de l'endroit de notre atterrissage acrobatique : nul ne doute qu'il ait déposé un commando à notre poursuite. Pourtant, nous n'entendons rien de suspect, rien d'autre que la jungle qui bruisse d'un léger chant angoissant.

Je me mets quand même à trembler, à claquer des dents d'une manière incontrôlable ; mais je crois bien que c'est plus de peur que de froid, face à l'hostilité de notre environnement. Moïse, qui se rend compte de mon trouble, cherche à me rassurer :

« Nous ne craignons pas grand-chose, tu sais. Ecoute ce silence : toute vie semble avoir disparu d'ici. »

En effet, maintenant que nous y prêtons attention, l'absence des bruits habituels à la jungle est frappante. Il n'y a plus aucun signe de la bande de singes des hauteurs, à croire qu'elle s'est enfuie, vaincue par le ballet bruyant des aéronefs. Le seul animal présent est Commandant Ngouabi, qui a quitté mon épaule pour se réfugier dans les hautes branches ; de temps en temps nous l'apercevons à travers une trouée, il semble bien qu'il ait décidé de suivre notre progression de là-haut.

« Si les singes étaient là, c'est plutôt bon signe, confirme le capitaine : cela veut dire que la terre ferme ne doit pas être trop loin. Cela devrait logiquement être le cas, car nous ne sommes pas dans une région très fournie en forêts inondées. Nous avons joué de malchance.

– Peut-être, poursuit monsieur de Rhinel, mais encore faut-il pouvoir avancer. Et je ne sais pas quelle distance nous avons parcourue, mais je parierais que nous avons fait à peine deux cents mètres, et dans la mauvaise direction encore, puisque nous restons dans le cours de la rivière. Alors continuons à parler très bas – ce que nous avons fait intuitivement jusque-là – : nous sommes à portée de voix de nos poursuivants, s'ils sont là. Et remettons-nous tout de suite en marche. Désormais, nous ne nous arrêterons pas avant une heure.

« Capitaine, à votre tour d'ouvrir la voie. Nous allons bientôt pouvoir reprendre notre progression en direction du nord ; nous pourrons alors espérer, après quelques kilomètres, retrouver la terre ferme. Mais attention, retenez vos cris quoi qu'il arrive. »

Notre pénible avancée reprend. Moïse a raison : ce ne sont pas les animaux qu'il faut craindre. Nous sommes pourtant bien une proie nous-mêmes dans ce milieu, mais des beaucoup plus petits que nous : car au rythme auquel nous avançons, il est impossible d'échapper à la myriade de mouches et de moustiques qui nous assaillent. Les insectes nous attaquent par essaims, se collent à nos chemises, colonisent le moindre centimètre carré de peau pour pomper notre sang ou notre sueur, sans que nous puissions faire grand-chose pour nous en défendre. A chaque coup de machette du capitaine, je vois quelque araignée ou fourmi gigantesques dégringoler dans l'eau. Il faut pourtant bien s'agripper à ces lianes qui tombent des arbres pour éviter les glissades, et j'ai bien du mal à retenir un cri lorsque je sens un chatouillement me parcourir rapidement la main. C'est maintenant que je comprends l'utilité de ces chapeaux de toile dont Jacques nous a affublés, et qui nous donnaient un air un peu trop caricatural d'aventurier à mes yeux ; ils s'avèrent au contraire absolument indispensables pour nous protéger un peu de la vermine, et bientôt certainement, des pluies qui ne manqueront pas de s'abattre sur nous.

Le Cœur au Trésor

Nous sommes repartis depuis quelques minutes seulement lorsque nous entendons une série de sifflements bizarres dans l'air ; suivis, un instant après, par quelques éclats de voix. Assurément, ce doit être un commando descendu en rappel depuis le sommet des arbres, à notre poursuite. Il est impossible d'identifier l'endroit où ils se trouvent, mais à l'oreille, il est certain qu'ils sont à moins de trois cents mètres. Nous nous arrêtons à peine un instant, l'oreille aux aguets, pour repartir d'un même mouvement, redynamisés par ce danger imminent.

La chaleur est étouffante en ce début d'après-midi ; n'osant boire l'eau saumâtre dans laquelle nous pataugeons, j'imite le capitaine qui choisit de temps en temps une liane d'un bon diamètre, la tranche d'un coup de machette bien ajusté, puis en boit le contenu ; je profite aussi de ce jus clair et frais qui me revitalise.

Par intermittence, il nous semble entendre un cri humain, mais il est bien difficile de distinguer la nature des sons qui nous parviennent, entre les bourdonnements d'insectes, les branches qui tombent naturellement autour de nous, le propre bruit de nos corps en mouvement dans l'eau. Cela nous rassure d'ailleurs, car nos poursuivants vont avoir les mêmes difficultés pour nous localiser.

La marche se poursuit, épuisante, jusqu'à ce que le capitaine donne le signal de la pause ; il a choisi pour cela la souche d'un géant abattu, qui dressé sur les moignons de ses branches, surplombe l'eau brune. Nous nous hissons avec moult efforts sur le tronc abattu, vermoulu et glissant, pour nous y asseoir à califourchon.

Nous n'avons encore rien mangé, mais bizarrement je n'ai pas vraiment faim, comme si l'effort physique en annulait la sensation. Dans la situation où nous sommes, avec l'impossibilité de chasser, nous devons économiser nos rations, qui ne sont normalement prévues que pour vingt-quatre heures ; or il est bien évident, au rythme auquel nous avançons, que nous n'aurons pas atteint notre destination dans ces délais.

Les plats lyophilisés nécessitent de surcroît d'être chauffés, ce que nous ne pouvons pas faire dans l'immédiat. Aussi nous contentons-nous d'un tube de lait concentré, que nous nous partageons à quatre. C'est bien peu, très insuffisant en tout cas

comme repas. Mais je comprends que notre survie dépend de ce rationnement, et comme je l'ai dit, je n'avais pas spécialement faim ; bien qu'avoir pris quelques gorgées du liquide épais et sucré m'ait plutôt ouvert l'appétit.

Puis je vois Jacques sortir de son sac une boîte étanche, dont il tire un paquet de cigarettes. Il en allume une précautionneusement ; il en tire quelques bouffées avec volupté, les yeux dans le vague, ce qui me surprend car je ne l'avais pas encore vu fumer, et que tant les circonstances que le lieu ne me semblent pas appropriés pour cette distraction ; mais peut-être cette aventure lui rappelle-t-elle sa jeunesse, et que le tabac en fait partie.

Le voyant faire, Moïse semble avoir compris quelque chose qui m'échappe ; se trouvant juste devant notre pilote, le voici qui enlève sa chemise détremée. Je constate avec plaisir que sa blessure ne saigne plus, malgré les sollicitations auxquelles le bras a été soumis ces dernières heures. Je vois aussi sur son pectoral droit une trainée noire gonflée.

Jacques, à qui il tourne le dos, se saisit de son épaule, et commence de drôles de mouvements avec sa cigarette, comme s'il voulait le brûler. Je comprends alors son manège : il approche la braise de la douzaine de ces corps noirs et mous qui se détachent aussitôt du dos de Moïse, pour tomber sur le tronc d'où ils basculent dans l'eau. Une fois Moïse débarrassé de ses sangsues, Jacques m'invite à retirer ma chemise à mon tour. Je proteste :

« Non merci, je ne sens rien, je ne dois pas en avoir ! »

Moïse sourit et sans rien dire, remonte un peu la jambe de mon pantalon : deux sangsues déjà bien gorgées de sang sont accrochées à mon mollet.

« Elles injectent un anesthésiant quand elles mordent, si bien qu'on ne les sent pas » m'explique-t-il.

Dépité, je dois donc passer moi aussi par l'opération de nettoyage. Elles sont capables de s'infiltrer partout, par le moindre interstice : extrêmement fines à jeun, elles peuvent alors se faufiler à travers un œillet de chaussure avant de remonter jusqu'à la peau où elles pourront se gaver.

Mais la pause n'a que trop duré : sitôt débarrassés de nos parasites nous repartons, monsieur de Rhinel en tête. Après

Le Cœur au Trésor

notre pause, retourner dans cette eau froide, avec l'angoisse de tomber dans un trou à chaque instant, avec les vêtements qui collent au corps, devient un calvaire.

Quand ils ne buttent pas sur les obstacles du sol, nos pieds s'enfoncent dans la tourbe, manquant à chaque pas d'y laisser nos chaussures. Il faut, à chaque fois, s'y reprendre à plusieurs reprises pour extraire le pied.

Régulièrement, nous devons faire des détours, lorsque le niveau de l'eau monte trop, ce qui nous donne la désagréable impression de tourner en rond, à la recherche d'une voie où nous ayons encore pied. Dans cette pénombre, on ne peut pas compter sur le soleil pour s'orienter : seule la boussole nous permet de nous diriger. Le courage revient un peu lorsque monsieur de Rhinel bifurque à quatre-vingt-dix degrés : il estime s'être suffisamment éloigné de notre point d'impact pour avoir semé nos poursuivants, et nous permettre de reprendre la direction du nord.

Nos vêtements s'accrochent aux ronces, que nous ne pouvons éviter. Une épine a failli me crever l'œil : je reste plusieurs minutes sans pouvoir l'ouvrir, sous le coup de la douleur. Tout cela, sans ralentir la marche, car il faut suivre le rythme de Jacques qui ouvre la route ; dans ces circonstances, il est heureusement très lent, car il faut de grands efforts pour gagner chaque mètre. Mais le voici justement qui accélère brusquement : de l'eau jusqu'au torse, il est tombé dans une trouée ouverte par les éléphants. Je le vois, alors que je m'engage à sa suite, tourner la tête sur sa gauche, et sans nous jeter un regard, s'écrier « Courez ! » et se précipiter en avant. Courir ? J'aimerais bien ! Mais il s'agit là plutôt de nager ! Nous nous soumettons quand même tant bien que mal à l'ordre impérieux, et nous arrivons tous en même temps à la lisière de la forêt, ayant franchi la percée en quelques secondes.

Au moment d'atteindre le couvert, et de m'engouffrer à nouveau dans l'enfer vert, je jette un coup d'œil dans la même direction que Jacques : je vois plusieurs silhouettes, à une cinquantaine de mètres à peine, et une lumière rouge sortir d'un canon de fusil. Les balles s'enfoncent dans l'eau sur nos talons, précipitant notre avancée.

Moïse fait un pas en arrière, pour lâcher une longue rafale dans le couloir. « J'en ai eu un ! » s'exclame-t-il. « Restez groupés ! » répond monsieur de Rhinel, à bon escient car nous nous sommes déjà perdus de vue, en quelques mètres de progression ; nous nous retrouvons à la voix. Le capitaine reprend la tête, faisant tournoyer sa machette à toute volée.

Un grondement sourd emplît le ciel : c'est un orage qui se prépare. Les mouches et les abeilles piqueuses, elles, n'ont cure de ces événements et nous assaillent sans répit.

Nous entendons bientôt les soldats tailler leur propre progression. La nôtre devient plus difficile encore, car désormais nous devons nous-mêmes nous faire silencieux : le mur végétal qui nous entoure, et qui nous cache de la vue de nos assaillants, est notre meilleure protection, à condition de continuer à avancer sans émettre les sons qui conduiraient fatalement les soldats jusqu'à nous. Eux ne prennent pas ces précautions et nous les entendons gagner sur nous ; il nous semble même que nous sommes encerclés à un moment, les bruits secs de machette nous entourant. C'est alors que nous entendons cette voix :

« Rends-toi, Jacques. Nous ne vous voulons pas de mal. Tout ce que nous voulons, ce sont les coordonnées. Donne-les nous et on vous évacuera, on vous sortira d'ici et on vous déposera où vous voudrez. Tu as ma parole ! »

Chacun de nous a reconnu la voix de Jean Versilong, le mécanicien. Que fait-il là, avec sa jambe folle ? Bien entendu, nous nous gardons de répondre à la provocation. Nous poursuivons en redoublant de précaution pour éviter les bruits qui permettraient de nous repérer ; c'est à la force des bras que nous devons écarter les lianes qui nous enserrent, qui semblent, par je ne sais quel phénomène, s'accrocher à nous pour nous retenir, à tel point qu'il faut parfois s'y mettre à deux pour les écarter. Nos mains s'ensanglantent sur les ronces que nous repoussons.

Les sons ennemis, tantôt s'éloignent, tantôt se rapprochent. Jean réitère à intervalles réguliers ses offres de reddition, en lesquelles nous n'avons aucune confiance. Je sens encore sur la poitrine la brûlure de ses griffures.

Le Cœur au Trésor

Nous ne voyons pas d'issue à cette situation, la troupe va bien finir par nous tomber dessus. De fait, je suis certain qu'actuellement, un homme progresse à deux mètres de nous, parallèlement à notre direction. Nous entend-il lui-même ?

L'orage éclate à ce moment là, le déluge s'abat sur la ramure, et à nouveau c'est le même crépitement que dans le Mayombé. Déjà dans l'eau jusqu'au ventre, suffoquant dans l'air chaud saturé d'humidité, voici que les grosses gouttes d'eau envahissent ce qu'il reste d'air respirable : presque noyés, nous ne savons plus où nous sommes, l'ombre s'épaissit encore, nous n'y voyons presque plus rien.

Dans ce vacarme cependant il est inutile de maintenir nos efforts de discrétion, le capitaine reprend ses larges tournoiements de machette. Celle-ci glisse, rebondit sous l'effet de l'humidité, les gestes du capitaine épuisé se font plus lents, le bras a du mal à remonter après chaque coup manqué. Concentrés sur notre avancée, en lutte contre la nature, celle-ci devient notre principal adversaire, à tel point que nous en oublions presque la présence de notre prédateur humain. Je me demande même, quand je pense à eux, s'il ne vaudrait effectivement pas mieux tomber entre leurs mains pour échapper à cet enfer.

Mais, alors que cela fait une heure que nous bataillons ainsi, nous ne percevons plus aucun signe de leur présence ; et même lorsque la pluie s'arrête, que la lumière revient en même temps que les quelques rayons de soleil que nous apercevons occasionnellement à travers une trouée verticale inopinée, nous avons beau nous arrêter, rester stoïques sous le bourdonnement des insectes sitôt revenus à la charge, nous n'entendons pas d'autre bruit que celui-là.

A peine revenu, le soleil décline déjà, et avec ce déclin naît en nous l'angoisse de passer la nuit dans cette eau. Car dans l'obscurité totale, il est impensable de continuer à avancer. Par des regards, des gestes, des chuchotements, nous confirmons que nous sommes tous du même avis : il faut trouver rapidement un lieu où pouvoir dormir. Mais dans cette étendue uniforme d'eau, comment faire ?

Les longues minutes se suivent à forcer notre passage dans l'eau boueuse. La brume commence à tomber en même temps que la lumière s'enfuit, amplifiant l'aspect macabre de notre

progression : l'atmosphère devient franchement fantasmagorique, cernés que nous sommes par l'eau jusqu'à la ceinture, et au-dessus de nous par la brume qui masque tout ce qui se trouve au-delà de quelques mètres. J'ai l'impression que nous allons finir écrasés par cette eau vaporeuse.

Enfin, nous butons sur un obstacle : voici un amas de racines et de terre, c'est un géant abattu qui dans sa chute a envoyé en l'air des conglomerats humifères de substance colloïdale noirâtre, restés prisonniers entre les entrelacements des ramifications souterraines. Nous réprimons un cri de joie à cette apparition.

Dans un suprême effort, nous escaladons le chaos organique jusqu'à une plateforme suffisante pour nous accueillir tous les quatre, à la base du tronc, entre deux contreforts qui ont l'avantage de nous abriter tout à la fois du vent et de la vue de nos ennemis. Nous nous effondrons et restons un moment allongés avant de pouvoir bouger un membre.

Mais nous ne pouvons pas rester comme cela longtemps ! Il faut rapidement, avant que la nuit soit définitivement tombée, installer notre bivouac, et manger quelque chose. Il n'y aura pas moyen, dans un espace si réduit, de tendre nos hamacs, ce qui veut dire qu'il faudra se battre toute la nuit contre les insectes rampants et les arachnides qui pullulent.

Nous préparons en silence nos moustiquaires. Je m'enroule d'ailleurs aussitôt dans la mienne pour avoir un instant de répit, et profiter de la maigre chaleur que la membrane ajourée retient de mon corps. Nos vêtements trempés fument dans la fraîcheur ; il faudrait faire du feu pour les sécher, mais dans notre situation, cela est bien sûr impossible. Nous nous souvenons trop bien comment Moïse et le capitaine m'avaient retrouvé dans le Mayombé...

« Grâce aux contreforts qui font écran, je vais tout de même pouvoir allumer le réchaud pour faire bouillir l'eau des rations » chuchote Jacques.

Il se met aussitôt à l'œuvre, et bientôt le bruit de la flamme réchauffe les cœurs. Nous sommes quand même obligés de tendre deux ponchos au-dessus de la gamelle pour limiter l'élévation de la lumière que la brume diffuse au-dessus de l'arbre. Le capitaine, par signes, attire notre attention : il nous

Le Cœur au Trésor

montre son sac, qui présente à l'arrière une large déchirure : elle ne peut avoir été causée que par une balle qui l'a traversé.

L'eau frémit enfin.

« Utilisez un tiers seulement de votre ration » commande notre pilote.

Il remplit d'eau bouillante le quart de chacun, alors que l'obscurité est presque totale. Sentir cette chaleur à travers le métal me fait un bien fou ; je voudrais coller le récipient brûlant contre tous mes vêtements pour les sécher. Je déchire mon sachet lyophilisé et prends soin, à tâtons, de ne verser qu'un tiers de la poudre. Je la délaie consciencieusement avec ma cuiller, en évitant de faire tinter le métal. Puis j'avale la soupe claire, pauvre réconfort pour nos corps éreintés. Pour finir, nous nous autorisons quelques biscuits. Jacques nous fait encore prendre chacun un comprimé pour éviter le paludisme, cette maladie transmise par les moustiques.

« Mettez vos vêtements secs pour dormir, recommande le capitaine. »

Par bonheur nous avons, dans nos sacs, chacun une tenue complète de rechange. Si ôter les toiles trempées qui nous couvrent est désagréable, l'idée d'enfiler une tenue sèche m'encourage. Mais auparavant, il faut encore procéder à l'opération d'élimination des sangsues. Par une nouvelle entorse à la sécurité, mais il n'y a pas moyen de faire autrement, monsieur de Rhinel allume une cigarette et, après que le capitaine l'a débarrassé lui-même de la vermine, s'occupe de nous, en commençant par moi. La nuit étant tombée maintenant, ce n'est qu'à la lumière de la braise, qu'il doit activer régulièrement pour l'entretenir, qu'il peut ausculter notre peau.

« Elles t'aiment particulièrement, constate Jacques, c'est toi qui en a le plus. »

C'est qu'elles doivent préférer les peaux les plus jeunes ; mais je n'attends pas la fin de l'opération sur mes compagnons pour le vérifier, car je tombe dans un sommeil profond.

Celui-ci est malheureusement court : toute la nuit je suis réveillé par le grouillement rampant et le froid mordant. En effet par précaution, après en avoir âprement discuté, nous avons décidé de ne pas utiliser nos couvertures de survie, craignant que le bruit inévitable au déploiement des fines feuilles d'aluminium

s'entende de loin. Je regrette bien de ne pas avoir tendu mon hamac simplement entre deux arbres au-dessus de l'eau, ce qui m'aurait au moins mis à l'abri de la vermine. Mais à aucun moment je n'ai le courage de me relever pour procéder à l'installation laborieuse dans le noir.

Dès que la lumière le permet, nous nous levons pour nous préparer à un nouveau départ. La brume matinale est encore plus épaisse que celle de la veille au soir : nous ne voyons même pas l'eau au pied de notre perchoir, ce qui nous donne vraiment une impression de fin du monde, comme si nous étions sur une barque au milieu de nulle part. Le bois mort est constellé de toiles d'araignées imprégnées de rosée, qui scintillent faiblement à la lumière naissante, revêtant notre refuge d'un linceul blanc.

La première épreuve de la journée est de mettre à nouveau les vêtements détrempés de la veille, afin de conserver la deuxième tenue sèche. L'opération est impérative, quoi qu'il en coûte, si nous voulons maintenir un minimum d'hygiène. Mais il me faut de longues minutes pour arriver à enfiler les tissus trempés et gelés, les chaussures en particulier, rendues rêches par l'eau ; Moïse me rappelle par signes in extremis qu'il faut en déloger les locataires de la nuit avant de les mettre à ses pieds.

Pour le petit déjeuner, nous nous contentons d'un biscuit. Nous regardons par-dessus les contreforts abattus de notre arbre, havre de la nuit, que nous allons malgré tout quitter avec regret : aucune lumière, aucun bruit suspect à la ronde.

Le capitaine se lance le premier. Je le suis et m'enfonce dans l'eau glaciale, avec l'espoir d'en sortir dans la journée. Quelle distance avons-nous parcourue la veille ? Quelques centaines de mètres ? Certainement pas plus d'un kilomètre. Si nous arrivons à bien avancer, monsieur de Rhinel nous assure que nous pouvons trouver la terre ferme dans la journée. Sans la boussole, il nous serait tout à fait impossible de nous orienter.

La brume a déjà commencé à bien se dissiper depuis notre réveil, au fur et à mesure que la chaleur augmente, et nous progressons ce matin dans une zone moins encombrée que la veille, bien qu'elle soit toujours aussi inondée. Nous avançons donc plus rapidement, ce qui est bon pour notre moral. L'inconvénient étant, bien entendu, que nous sommes ainsi plus facilement repérables.

Le Cœur au Trésor

De manière inquiétante, le niveau de la rivière ne diminue pas : au contraire, je me retrouve bientôt avec de l'eau jusqu'à la poitrine, si bien que je ne peux plus avancer sans nager ; je tape sur l'épaule du capitaine pour l'en avertir, car il ne s'est pas rendu compte de ma situation. Il devient difficile, en effet, de continuer ainsi.

Nous tenons un rapide conciliabule et convenons qu'il est préférable de chercher un passage moins profond, quitte à tirer un peu vers l'est, ce qui nous éloignera de notre cap certes, mais aussi, peut-on l'espérer, de nos poursuivants. Nous revenons donc un peu en arrière pour retrouver un niveau praticable, puis errons pendant l'heure qui suit, en tentant régulièrement de tirer à nouveau vers le nord, mais sans succès.

Jacques, qui est en tête en ce moment, s'arrête et nous désigne un grouillement en mouvement sur le côté : ce sont des fourmis qui font à nouveau une démonstration de leurs facultés de déplacement. Pour passer d'un arbre à l'autre, chacune mord l'abdomen de la congénère qui la précède : les énormes fourmis rouges forment alors un pont, d'une largeur de main, à fleur d'eau : au-dessus, le reste de la troupe passe dans un crissement caractéristique, qui répercuté par l'eau, s'entend de loin. De sa machette, Jacques soulève un peu ce pont, le pousse ; il résiste à la déformation, sans que soit perturbé le flux ininterrompu de ses passagers.

Ne pouvant en faire autant, nous reprenons notre marche plus laborieuse. Mais pas bien longtemps, car notre guide s'arrête à la faveur d'un îlot qui nous permet de nous reposer un peu. Une décision s'impose à nouveau.

« Nous ne pouvons pas continuer comme ça, constate le capitaine, exprimant notre sentiment à tous. Nous ne pourrons pas rejoindre le nord.

– L'un de nous doit aller en éclaireur, même s'il faut nager, jusqu'à ce qu'il trouve un niveau d'eau praticable, propose Jacques. Tirons au sort pour savoir qui de nous deux ira.

– Oh non camarade, moi je ne peux pas faire ça. Je ne sais pas nager. Allons plutôt vers l'est, en cherchant le lit de la rivière : lorsque nous l'aurons trouvé, nous pourrons descendre le courant sur un radeau.

– Vous, mon ami, vous n’avez pas renoncé à l’idée de trouver votre Muabi. Mais je suis certain qu’en poursuivant au nord, nous allons retrouver la terre : nous n’en sommes peut-être qu’à quelques dizaines de mètres ! Chercher le lit de la rivière pourra prendre des semaines ! »

C’est en effet un argument imparable. Le capitaine se tait. Mais nous ne pouvons pas laisser Jacques se charger de cette mission, par égard pour son âge, et l’état d’épuisement qui commence à l’envahir même s’il s’en cache. Moïse, bien que son bras aille mieux, reste handicapé. J’ai fait ce calcul dans les quelques secondes de silence qui suivent la déclaration de Jacques, et m’écrie d’un ton déterminé :

« C’est moi qui irai ! »

Monsieur de Rhinel tente mollement de me dissuader, mais admet vite qu’il n’y a pas d’alternative. Je me prépare donc, abandonnant mon sac sur l’îlot. Monsieur de Rhinel me confie la boussole, et m’oblige à manger quelques biscuits tirés de sa propre réserve. Mais j’ai à peine fait quelques mètres dans l’eau qu’un juron me fait me retourner ; je regarde dans la direction que mes trois camarades fixent : et là, je vois, sur la première branche d’un arbre, Commandant Ngouabi qui nous observe en se dandinant !

« Comment a-t-il fait pour nous retrouver, celui-là ? » grommelle Jacques de Rhinel.

En effet, je l’avais complètement oublié ; il avait disparu lors de l’orage d’hier, auquel il a donc survécu ; et fort bien, apparemment.

« Je suis sûr que c’est cette sale bestiole qui a guidé Jean et ses miliciens hier ! s’exclame Jacques, sans plus prendre de précautions. Et il vise l’oiseau de son M1.

– Non ! » s’exclame le capitaine pour l’empêcher de tirer.

Mais le volatile n’attend pas son reste, et s’envole en s’écriant de sa voix stridente :

« Tu m’as tué ! Tu m’as tué ! Tu m’as tué ! Tuez-les tous ! »

Nous le regardons s’envoler, consternés. Je me mords les lèvres et sens le sang affluer à mes joues : je me souviens quand Jacques a voulu m’empêcher d’emmener l’oiseau, et que je suis passé outre. Il me regarde, d’un regard profond mais sans aucun

Le Cœur au Trésor

reproche, au contraire presque souriant, et me lance simplement :

« Fais vite ! »

Je m'éloigne sans un mot, et lorsque je me retourne au bout de quelques minutes, mes camarades sont déjà absorbés par la jungle.

J'avance résolument, m'enfonçant inexorablement dans l'eau comme à chaque fois que nous avons tenté cette direction. Et bientôt, je n'ai pas d'autre choix que de nager ; je m'agrippe aux lianes et aux ronces pour avancer, et il m'arrive même à deux reprises de devoir plonger pour franchir un obstacle, avançant à tâtons dans l'eau opaque. J'ai alors encore plus la hantise de tomber sur un de ces serpents aquatiques que nous voyons frayer de temps en temps.

La progression est toujours désespérément lente et difficile : ai-je déjà fait seulement vingt mètres ? Pourtant, mon pied touche une racine ; je crois à une racine aérienne, mais mon autre pied bute également ; je marche ainsi du bout du pied sur quelques mètres, puis je sens le niveau du sol remonter franchement. Je me retrouve avec de l'eau jusqu'à la taille : j'ai franchi le creux qui nous bloquait depuis ce matin. Je continue encore, pour m'assurer qu'il n'y en a pas d'autre plus loin. Mais au contraire, à ma grande joie, j'avance de plus en plus aisément, et je n'ai bientôt plus que les genoux dans l'eau ! Je réprime un hurrah que je voudrais partager immédiatement à mes amis, qui ne sont qu'à une trentaine de mètres derrière moi. Persuadé que j'ai trouvé la voie du salut, je fais demi-tour et enfin, j'arrive en vue de mes compagnons, qui devinent à ma mine réjouie le succès de l'opération.

Commandant Ngouabi, lui, n'a pas reparu, ce qui n'est pas forcément un bon signe.



Il m'arrive même à deux reprises de devoir plonger pour franchir un obstacle

Chapitre 15. Quand parlent les armes

Il ne nous reste plus qu'à franchir tous ensemble les quelques mètres que je viens de parcourir. Nous envisageons, pour le capitaine, de former une poche de sacs poubelles, dans laquelle nous soufflerions de l'air pour en faire un flotteur ; mais perdre ces précieux auxiliaires, qui seraient immanquablement déchirés par les ronces, nous fait renoncer à cette idée. J'estime qu'il pourra passer en s'agrippant, aux passages les plus profonds, aux lianes qui ne manquent pas.

Nous partons donc, en suivant les traces de mon premier passage, que nous franchissons beaucoup moins rapidement, chargés de nos sacs, et ralentis par les deux adultes qui finalement ne se débrouillent pas beaucoup mieux l'un que l'autre.

Enfin nous parvenons à la zone où l'eau s'arrête à mes genoux ; nous continuons ainsi un temps assez long, puis le niveau baisse à nouveau, au mollet, puis à la cheville, ce qui est déjà une immense satisfaction, avant que, à l'endroit où pousse un énorme fromager, nous foulions la terre à pied sec.

Les contreforts de l'arbre, à sa base, ondulent sur plusieurs mètres en s'éloignant du tronc : plus hauts que larges, même Jacques, qui est le plus grand de nous, est entièrement dissimulé entre deux de ces empâtements. On dirait d'énormes mérius, ou serpents, qui arrivés à proximité du fût s'élancent à son assaut, pour y mourir progressivement jusqu'à cinq ou six mètres de haut. Nous nous asseyons entre deux de ces barrières, qui nous protègent de la brise et de la vue, mais pas des insectes qui se jettent sur nous. Les pires je crois sont les minuscules fourous, comme on les appelle ici, qui ne mesurent qu'un millimètre, soit la taille d'un moucheron, mais dont la pique provoque une démangeaison terrible ; malgré nos manches longues, elles arrivent à nous cribler les chevilles et les poignets, et gare à celui qui voudrait enlever sa chemise !

Et pourtant, il faut bien nous changer, et nous restaurer un peu avant de continuer. Jacques, en retirant ses chaussures, se

rend compte qu'il a une mauvaise plaie au pied : une grosse épine a traversé la chaussure, et s'est plantée dans la cheville. Il faut retirer l'écharde, ce dont il se charge lui-même en retenant courageusement un cri de douleur. La blessure est mauvaise et risque de s'infecter ; heureusement, chaque sac possède une petite trousse à pharmacie, ce qui permet à Jacques de désinfecter et de bander la plaie. Mais il ne faudrait pas retomber dans des eaux nauséabondes.

De sous le tronc du fromager jaillit une source d'eau claire ; nous en prélevons pour notre deuxième tiers de ration. Mais au moment de servir l'eau chaude, nous constatons que le capitaine, bien qu'il essaie de nous le cacher, n'a rien à mettre dans son eau.

« Bougre d'idiot ! » s'indigne monsieur de Rhinel. Vous avez tout pris hier soir !

Je propose aussitôt de lui verser ce qu'il reste de mon sachet.

« Il n'en est pas question, tempête Jacques, tu en auras bien besoin encore. Il n'a que ce qu'il mérite. Ce qui est indispensable ici, c'est votre détermination de vivre. Celui qui n'est pas capable de résister à son ventre ou de contrôler ses nerfs ne survivra pas. Chacun est responsable de lui-même et n'a pas à faire supporter aux autres sa faiblesse.

– Jacques a raison, me dit le capitaine ; je n'ai pas su résister hier, et maintenant je le paie. C'est ainsi. Mais j'ai des réserves, rigole-t-il. Je n'ai plus qu'à brûler ma graisse ! »

Je suis pris de pitié pour lui, bien que moi-même je sois tirillé par la disette que nous nous imposons. Dès que nous avons avalé ces quelques gorgées, il faut repartir encore, et c'est avec effort qu'il faut se remettre en branle : la fatigue et le manque de nourriture nous rendent bien faibles, nous avançons au ralenti dans une forêt pourtant assez praticable.

Au loin, il nous semble entendre ce que nous identifions comme des barrissements d'éléphants. Après notre traversée aquatique, c'est presque rassurant : cela peut signifier que nous sommes vraiment sur une bande de terre praticable. Un peu plus tard, Moïse nous désigne de petites baies rouges sur un buisson :

« Des n'dolongs : nous pouvons en manger ! »

Nous nous précipitons sur les fruits, que nous avalons en quelques bouchées. Cela fait certes du bien, mais la récolte est

Le Cœur au Trésor

bien maigre, il n'y a pas de quoi apaiser notre faim. Le capitaine retrouve tout de même un peu de couleur.

« Si tu as encore faim... » me dit Moïse en me désignant une plante très bizarre : au bout d'une forte tige épineuse de presque un mètre – qui doit être en fait le pétiole –, le limbe embrassant de la bractée, enroulé sur elle, forme comme un vase, à la manière d'un arum, qui s'épanouit sur plus d'un mètre de hauteur, pour finir en une large embouchure. D'un vert clair à l'extérieur, le limbe est d'un magnifique violet pourpré sur la face intérieure. En son centre, cette spathe protège le haut spadice de l'inflorescence.

« C'est une *amorphophallus*. »

Comme je le regarde d'un air interrogateur en fronçant les sourcils, ne sachant s'il se moque de moi, il me sourit narquoisement, s'approche de la plante monumentale qu'il déchire sans égard pour sa beauté, et me désigne la base du pistil géant : en m'approchant, je vois un grouillement de petits asticots.

Nous repartons encore, taillant notre chemin. A mon tour, je passe en tête, que ce soit pour relayer Jacques quand il boîte trop, ou le capitaine quand il faiblit, ce qui arrive de plus en plus souvent. Moïse a bien fait un essai, mais si son bras est en bonne voie de guérison, ce qui est surprenant après notre périple aquatique, il ne peut pas encore l'utiliser avec force.

Ce n'est pas parce que nous avons quitté la forêt inondée que nous sommes tirés d'affaire : la progression est toujours pénible, et les zones humides restent fréquentes ; bien des fois nous devons encore traverser des marigots, les pieds dans la boue, et nous battre contre de véritables barrières d'épineux.

Alors que j'arrive en bas d'une petite pente, là où je m'attends à trouver une zone marécageuse, des grognements m'arrêtent net ; je fais signe à mes amis, et nous nous approchons prudemment. Nous voyons, à travers les lianes épineuses et les grandes feuilles de palmiers qui ont poussé là, serrés les uns contre les autres, une bande d'animaux, ressemblant à des sangliers munis de longues oreilles qui se terminent en une fine pointe retombante, qui grommellent en se roulant dans la boue.

« Des potamochères... Si seulement je pouvais tirer ! » constate Jacques.

Mais nous devons abandonner cette viande à ses soins de déparasitage, en contournant les animaux pour éviter de les déranger et qu'ils nous chargent en prenant peur.

Un peu plus loin, nous sommes à nouveau à l'arrêt en entendant des bruits à l'avant ; mais il nous semble cette fois reconnaître des moteurs. Une écoute attentive nous laisse perplexes, car si nous sommes tous d'accord sur la nature des sons, nous cherchons à comprendre quel engin peut bien, en pleine forêt, accomplir semble-t-il des va-et-vient, étant entendu qu'il ne peut s'agir d'une route dans cette région inondable.

« Si c'était des barques sur une rivière, il n'y aurait pas ce trafic régulier, suppose Jacques. Je penche plutôt pour une exploitation forestière. Bon ou mauvais pour nous ? Ça, je ne saurais pas le dire. »

Mais à ce moment retentit par derrière un bruit plus familier : bien que peu perceptible, il n'y a pas de doute sur ce que nous venons d'entendre : un « Clé de dix ! ». Nous restons figés, à l'écoute. Quelques éclats de voix nous parviennent aussi. Consternés, nous devons choisir entre deux dangers, l'un inconnu vers l'avant, l'autre certain qui nous presse par l'arrière.

Il n'y a pas à hésiter. Nous repartons en avant, le cœur aussi lourd que les pieds, de devoir fuir encore. Nous nous relayons avec rage dès que le bras de l'un fatigue, pour tâcher de semer à nouveau les sbires de Jean Versilong. Derrière nous, un coup de feu retentit. Nous nous arrêtons net, l'oreille aux aguets. Nous entendons quelques cris, puis plus rien. Que s'est-il passé ? Le tir ne pouvait pas nous être destiné. Ils ont dû rencontrer un problème, un animal certainement, qu'ils auront abattu ; peut-être sont-ils tombés sur le troupeau de potamochères. En tout cas, ils avancent sans aucune discrétion. Nous devons en profiter pour prendre encore un peu d'avance.

Mais alors que nous nous apprêtons à repartir, Moïse nous arrête d'un geste et nous désigne de la main ce que nous n'avions pas vu : tout proches, lovés à la base d'une branche d'arbre, de gros boudins, décorés de motifs marron foncés en mosaïque, se dégradant en ocre jusqu'au jaune, sont empilés les uns sur les autres en orbes concentriques ; au centre de ce tas

Le Cœur au Trésor

brillant et contrasté, une petite tête repose. Les anneaux présentent en leur milieu une énorme difformité, triplant leur volume sur près d'un mètre. « Un jeune python *sebae sebae* ! Regardez cette protubérance : il vient de capturer une proie qu'il digère. » Les motifs de ses écailles sont tellement proches de son habitat que nous ne l'avions pas vu.

« J'ai faim ! » commente le capitaine en rigolant. Et ce n'est pas tout à fait une plaisanterie : mais nous ne pouvons bien sûr pas nous attarder à découper et à cuisiner ce reptile. La tête nous suit du regard sans daigner se déplacer. A voir sa taille, presque ridicule par rapport au reste du corps, je me demande comment elle a pu faire pour englotir un mammifère qui devait bien faire la dimension d'un petit enfant. Je n'aimerais pas tomber sur un python adulte affamé. Je suis frappé par ces petits yeux sombres qui nous fixent comme s'ils voulaient nous enregistrer.

Pour l'heure, nous avançons rapidement et arrivons bientôt sur la zone d'où viennent les bruits de moteur. Jacques a encore une fois vu juste : nous nous embusquons à l'orée de la forêt, pour observer la large piste parfaitement rectiligne qui s'étend d'est en ouest. Venant de cette dernière direction, un énorme tracteur de débardage monté sur chaînes arrive ; il traîne derrière lui les billes de bois qu'il doit acheminer jusqu'à la rivière.

Comme il se rapproche, nous pouvons déjà voir le visage de son conducteur. Le capitaine bondit alors au milieu de la piste, et se plante devant l'engin jaune en pointant son arme sur lui. Le chauffeur, effaré, s'arrête aussi vite qu'il le peut. Nous sortons à notre tour à découvert et entourons le débardeur, toutes nos armes sorties.

Le capitaine fait signe au chauffeur, un type immense, de descendre de son siège, ce qu'il fait précipitamment, les mains en l'air ; sur un autre signe du capitaine, il disparaît sans un mot dans le taillis le plus proche. Nous sautons sur le bulldozer, Jacques se met aux commandes, lâche les billes de bois et démarre aussitôt comme quelqu'un qui a conduit ce genre d'engins toute sa vie.

Bien que lancé à plein régime, crachant des volutes de fumée noire, le tracteur plafonne à la vitesse d'une personne au pas de course. C'est peu, mais après nos deux jours de marche

éreinante nous jubilerions de joie si nous n'étions pas poursuivis comme nous le sommes.

Mais voici qu'après avoir parcouru à peine quelques centaines de mètres, Jacques pile dans un grand fracas métallique. Devant nous, un léopard s'est arrêté et nous défie de ses yeux ronds et jaunes, pas décidé à nous laisser passer.

« Mais qu'est-ce que vous attendez ? Foncez ! Allez ! » hurle Moïse.

Je regarde Jacques, qui encore une fois reste stoïque aux manettes, regardant bizarrement l'animal.

« C'est ce sorcier de Jean Versilong ! s'exclame le capitaine. Le perroquet, le python, et maintenant ce léopard, c'est lui qui projette son esprit dans leur corps pour nous traquer !

– Ne me dites pas que vous croyez à ça, capitaine ! s'empporte Moïse. Allez monsieur de Rhinel, démarrez ! »

Sur cette injonction, notre chauffeur écrase l'accélérateur et l'engin bondit dans un hoquet monstrueux. La vitre arrière éclate et la cabine s'illumine d'étincelles. Dans un réflexe collectif, nous nous accroupissons. Lorsque je relève la tête, Moïse est déjà en position de tir et lâche quelques courtes rafales vers l'arrière. Puis plus rien. Je me risque à jeter un coup d'œil : mais la piste est déserte derrière nous.

« Ils ne t'ont pas attendu, me raille Moïse. Empêchez-les de sortir du bois. »

Juste à ce moment, je vois en effet deux hommes en sortir et lâcher une bordée, avant de rentrer précipitamment à couvert. Nous ripostons tous les trois, mais sans avoir eu le temps d'ajuster, les tireurs s'étant déjà mis à l'abri.

« Inutile de gaspiller les cartouches » tempête Moïse.

Je dois reconnaître qu'il a raison, nous avons mitraillé pour rien : un ou deux coups auraient bien suffi. Quant aux tirs ennemis, ils se sont perdus dans la nature sans même nous effleurer. Maintenant que nous sommes sur nos gardes, et à l'abri des vingt tonnes d'acier du tracteur, il suffit que le premier d'entre nous qui voit un assaillant tenter une sortie tire un coup pour que nous soyons tranquilles.

« A condition qu'ils n'aient pas de lance-roquette, tempère le capitaine.

Le Cœur au Trésor

– Qu'ils essaient de le sortir, on saura les recevoir ! » crâne Moïse.

Pendant ce temps, nous nous éloignons rapidement. Les soldats ne pouvant sortir à découvert ne peuvent pas non plus courir dans les bois pour nous rattraper, le danger s'éloigne donc.

Le léopard a bien galopé un temps le long de l'engin, bizarrement insensible au vacarme de la mitraille, avant de se lasser et de disparaître. Nous progressons ainsi quelques minutes, qui auraient pu nous laisser une avance confortable si le terrain nous avait permis de garder le contrôle de la piste ; mais celle-ci, bien que parfaitement rectiligne, présente un vallonnement, qui quoique très léger est suffisant pour limiter notre champ de vision à quelques centaines de mètres en arrière.

Nous arrivons déjà à la rivière, où les grumes sont normalement déposées pour être ensuite acheminées en convoi par voie fluviale. Quelques employés, déjà alertés par la fusillade, s'enfuient en courant lorsqu'ils voient le bulldozer foncer vers eux, nos armes pointées en l'air.

Jacques manque de peu de basculer directement dans la rivière avant de parvenir à s'arrêter ; nous nous éjectons d'un même mouvement de notre engin salvateur, qui ne pourra nous emmener plus loin, et nous mettons à la recherche d'un autre moyen de fuite, la rivière étant la voie idéale.

Je n'aimerais pas monter à nouveau sur un radeau improvisé, gardant encore de ma précédente expérience un souvenir abominable. Heureusement, le capitaine a repéré une pinasse amarrée à la berge. Nous y courons, le capitaine arrivé le premier démarre le moteur, tandis que Jacques tarde à nous rejoindre, ralenti par sa blessure à la cheville qui le fait boiter.

Le capitaine dirige l'embarcation sur la rive opposée de la rivière, large d'une trentaine de mètres, qu'il commence à remonter en profitant du contre-courant qui s'y développe. Les méandres de la rivière nous cachent presque aussitôt à la vue de l'embarcadère. Nous filons rapidement, nous retrouvant subitement dans un monde enchanteur, recevant enfin les rayons brûlants du soleil qui ne tardera pas à sécher tous nos effets détrempés ; la brise que crée notre vitesse, en même temps

qu'elle élimine presque tous les insectes qui nous ont poursuivis depuis notre atterrissage forcé, nous rafraîchit agréablement.

Nous nous congratulons d'avoir à nouveau échappé à nos poursuivants, et surtout d'avoir trouvé ce nouveau moyen de transport. Je pense que chacun de nous est conscient qu'il va être très provisoire, mais nous en faisons fi quelques instants pour laisser éclater notre joie.

« Pensez-vous qu'ils peuvent avoir un bateau ? demande Moïse.

– Pas avec eux, répond Jacques, mais ils peuvent utiliser le remorqueur des billes de bois. Ils iront beaucoup moins vite que nous.

– Alors tout dépend des moyens de communication dont ils disposent. Ils pourraient aussi envoyer un hélicoptère » ajoute Moïse.

Le capitaine maintient l'allure à un régime élevé, et nous passons fièrement sous les yeux ahuris des hippopotames, et sous ceux impassibles des crocodiles qui se réchauffent au soleil. De temps en temps à notre approche, des serpents lovés sur les branches se laissent tomber dans l'eau. Quelques singes apparaissent furtivement. Il faudrait pouvoir tirer un de ces animaux, maintenant que nous n'avons plus besoin d'avancer discrètement, mais le capitaine a beau ralentir à la vue des serpents, ceux-ci disparaissent avant d'être à notre portée. Quant aux autres animaux, il serait illusoire de vouloir les retrouver dans la forêt une fois abattus.

Nous naviguons dans cet univers sauvage, presque inviolé, remontant vers notre salut par le fleuve d'eau vive qui nous porte. Mais je sais au fond de moi que d'autres épreuves nous attendent avant la délivrance. Pourquoi moi, pourquoi nous ? Je n'arrive pas à décider qui a entraîné l'autre dans cette histoire, je crois que chacun de nous y est pour autant. Nos sorts sont liés maintenant, j'espère seulement que nous en sortirons indemnes tous les quatre.

Nous n'échappons pas au déluge quotidien, qui trempe à nouveau toutes nos affaires qui venaient de sécher. Nous nous protégeons comme nous le pouvons avec nos ponchos. Puis le soleil revient, nous séchant à nouveau, avant que le ciel ne rougeioie, lorsque le soleil se fatigue de sa course.

Le Cœur au Trésor

Il nous faut trouver une solution pour cette nuit : nous ne pouvons pas naviguer dans le noir, à cause des innombrables souches et des paquets d'herbes qui encombrant l'eau, demandant une attention permanente pour les éviter. Le capitaine s'engage dans un petit affluent, où nous trouvons après le premier virage le moyen de camoufler le bateau sous les branches retombantes d'un arbre, qui forment une véritable voute au-dessus de nous.

C'est une voute sous une voute, car au-dessus encore, ce bras d'eau de quelques mètres de largeur est entièrement recouvert par les ramures, qui forment une galerie. Dans cette obscurité, nous préparons aussitôt notre dernier repas, qui sera pris rapidement, pour ceux qui y ont droit du moins !

Vous pourriez croire qu'il suffit de se servir dans la jungle, mais en fait il y a très peu de nourriture accessible : soit elle court et n'a pas l'intention de se laisser manger, soit elle est trop haut perchée... Nous trouvons juste quelques fruits rouges, de la taille d'une cerise, dont la maigre chair, qui recouvre un gros noyau, est bien amère.

Nous regrettons de ne pas avoir un arc, ou une sagaie, qui nous permettrait de tuer silencieusement un de ces singes qui passent en bande, car nous n'osons toujours pas nous servir du fusil. Peut-être aurons-nous plus de chance avec la pêche : Moïse a trouvé un peu de matériel au fond de la pinasse. Il ne manque que les appâts, qui pullulent autour de nous : il suffit de tendre la main pour trouver quelque chenille. Le capitaine s'est bien attaqué à coups de machette à un arbre qui souvent, dit-il, renferme des asticots bons à manger, mais en vain. La pêche ne donne aucun résultat.

Nous tendons nos hamacs, cette fois entre les arbres, et nous nous apprêtons à passer une nuit à l'abri au moins des insectes.

Dans la nuit, je suis réveillé par un bruit de moteur. Un puissant éclairage précède le bateau. Nous ne le verrons pas d'où nous sommes, la vue de la rivière nous étant cachée par le virage derrière lequel nous nous sommes abrités. Nous voyons cependant le halo du projecteur qui balaie la rivière. Ce ne peut être que Jean qui nous recherche avec le remorqueur réquisitionné. Il passe sans soupçonner notre présence.

Au matin, éveillé dès l'aurore par le vacarme de la jungle, chacun replie son hamac et sa moustiquaire avant de se retrouver sur la pinasse. Sauf Moïse, qui disparaît dans la jungle.

Nous n'avons plus que du thé à faire chauffer et quelques biscuits. Pendant que l'eau bout, le capitaine s'effondre comme une masse, manquant de faire chavirer l'embarcation ; le thé se renverse, je n'ai que le temps de me précipiter sur le plat-bord opposé pour faire contrepoids. Jacques donne une volée de claques au capitaine pour qu'il revienne à lui.

Comme il se remet à faire chauffer de l'eau, je glisse discrètement mes derniers biscuits dans les mains du capitaine qui commence à reprendre conscience. Lorsque le thé est prêt, Moïse n'est toujours pas revenu. Nous le buvons tous les trois, le capitaine allant mieux maintenant.

Je lance le débat :

« Qu'allons-nous faire maintenant, avec les soldats qui patrouillent sur le remorqueur en amont ?

– Nous sommes coincés, gémit le capitaine : nous ne savons pas jusqu'où remonte cette rivière, et vous avez bien vu hier comme elle s'est rétrécie au cours de la journée : nous allons sûrement tomber dans un cul de sac, et si nous redescendons, nous serons attendus. Avec votre obstination aussi à vouloir toujours vous diriger vers le nord !

– Oui, nous avons fait une erreur, reconnaît Jacques. Nous aurions mieux fait de descendre la rivière au lieu de la remonter, nous aurions fini par tomber sur la Bokiba, enfin, si jamais nous avions réussi à l'atteindre, ce qui n'est pas sûr non plus.

– Et ce n'est pas avec ce qu'il reste d'essence que nous irons bien loin, renchérit le capitaine. Il nous en reste à peine pour une heure de navigation.

– Il serait peut-être plus sage de se rendre, lâche Jacques dans un murmure à peine perceptible.

– Vous savez très bien ce que cela signifierait pour nous... et pour vous aussi ! proteste le capitaine. Non, nous devons continuer à nous battre.

– Et continuer à pied ? dis-je. Vous avez dit, Jacques, que nous n'étions qu'à deux cents kilomètres du Cameroun, mais ce n'est pas tout le temps de la forêt, n'est-ce pas ? Nous leur avons

Le Cœur au Trésor

bien échappé jusqu'à maintenant, pourquoi ne pas continuer ainsi ? »

Les deux adultes restent silencieux, avant que Jacques reprenne la parole :

« Le plus gros problème, c'est de trouver à manger – et d'échapper à ça, ajoute-t-il en tentant vainement de chasser d'un geste exaspéré les myriades d'insectes qui nous assaillent. Nous sommes dans une région où il peut y avoir des forêts plus claires, c'est vrai. Mais plus au nord, il n'y a que de la forêt dense. Il nous faudrait des semaines pour la traverser, peut-être des mois. Maintenant que nous avons trouvé cette rivière, le plus raisonnable serait d'y rester. Si c'est la Mambili, elle peut nous mener à quelques kilomètres du Cameroun en la remontant ; avec des difficultés cependant, car elle devient très étroite, comme l'a bien dit le capitaine, et il y a des rapides à franchir. Mais comme l'amont nous est coupé, il n'y a plus qu'à la descendre en espérant tomber sur la Likouala, que nous suivrons jusqu'à la confluence de la Bokiba. En remontant cette dernière, nous arriverions, là aussi, très près du Cameroun.

– En fait, vous nous proposez de redescendre vers le sud-est avant de remonter vers le nord ? fait le capitaine, qui ne cache pas sa satisfaction.

– C'est la seule solution, en effet. Vous savez comme moi que nous ne pouvons passer que par les rivières.

– Ou par la route, car si je ne me trompe, la Mambili croise la nationale deux, et ça ne devrait pas être très loin. Sauf que nous sommes coincés ici, et qu'en redescendant nous n'allons pas être reçus avec des fleurs !

– Et si nous passions de nuit ? »

Le capitaine et Jacques me regardent dubitatifs. Mais après un temps de réflexion, ils reconnaissent la justesse de ma proposition.

« Nous pouvons camoufler la pinasse avec des branches, de nuit elle pourra passer pour un arbre déraciné, convient Jacques.

– Et en jouant uniquement sur le courant pour descendre, nous pouvons économiser l'essence, au moins jusqu'à ce que nous ayons passé le chantier, ajoute le capitaine. Ensuite, il faudra en trouver. Et de quoi manger. Et sans tomber dans les mains des miliciens. Les chances de réussite sont minces.

– Et en attendant cette nuit, nous pouvons rester ici, et pêcher, ou chercher à manger dans la forêt » dis-je en me levant pour mettre en place une ligne.

Je suis arrêté par un bruit suspect en provenance de la forêt. C'est Moïse qui revient enfin.

« J'ai trouvé une termitière ! » triomphe-t-il.

Nous lui laissons à peine le temps d'avaler le dernier quart de thé avant de le presser pour nous conduire à ce garde-manger. Je constate avec plaisir que la forêt est, ici, beaucoup moins épaisse, si bien que l'on peut progresser rapidement, sans avoir à manier la machette. D'après Moïse, l'endroit est riche en *guibourtia demeusei*, ces arbres au bois rouge au grain parfait, très prisé en ébénisterie ou pour réaliser des parquets.

Lorsque nous arrivons sur les lieux, nous restons interdits devant ce que nous voyons. Ce n'est pas une termitière, c'est un gratte-ciel ! La monumentale pyramide de terre rouge s'élève jusqu'à au moins six mètres de haut, sur une base de la même largeur. Sur le sommet arrondi, un homme tiendrait facilement debout.

Des fûts minces et rectilignes de jeunes arbres fusent de cette masse, comme si elle avait été criblée de lances par quelque géant.

Sans perdre de temps, mes camarades s'équipent de longues brindilles, et je les imite, ayant compris leur objectif : chacun a vu en film des chimpanzés utiliser cet outil pour récolter les termites. De la machette, Moïse attaque la muraille, et finit par venir à bout du mélange de terre et de salive, très dur, perçant des fentes en plusieurs endroits. Chacun plonge aussitôt sa brindille pour récolter les blattoptères qui, mordant tout corps étranger s'introduisant dans leur forteresse, restent accrochées lorsque nous la ressortons. Nous n'avons plus qu'à nous régaler.

Peut-être vous souvenez-vous de mon dégoût lorsqu'au village de Séraphin, on me proposait ces insectes grillés : eh bien je vous assure que je suis tellement affamé que je n'ai aucune hésitation à m'emplir la bouche de ces bestioles grouillantes, après leur avoir simplement arraché les pattes. Nous nous empiffrons à n'en plus finir de ces pauvres termites pacifiques.

Le Cœur au Trésor

Ce sont en fait des larves immatures, stoppées dans leur développement pour se transformer en ouvrières ou en soldats. Seuls quelques adultes sont ailés, ailes que nous devons arracher aussi pour les manger. Nous ne prélèverons finalement qu'une infime quantité des millions d'habitants de la colonie, qui suffirait à nous nourrir pendant plusieurs semaines. Malheureusement, nous ne pourrions pas l'emmener avec nous ! Alors nous faisons comme tous les habitants de la forêt, qui lorsqu'ils trouvent à manger engloutissent sans mesure tout ce qu'ils peuvent.

Une fois repus, ce qui nous prend un long moment compte tenu de la taille minuscule des insectes et de notre méthode de récolte artisanale, Moïse nous fait un cours in situ sur l'édifice :

« A l'échelle humaine, il ferait un kilomètre et six cents mètres de hauteur, soit cinq fois la Tour Eiffel, et encore trois fois les tours Petronas qui viennent d'être construites en Malaisie : nous sommes battus à plat de couture par la capacité de construction des termites. Et encore, la partie souterraine qui s'enfonce de la moitié de la hauteur, est continuée d'un réseau de galeries de cent mètres de long partant dans toutes les directions.

« Le tout est réalisé par des aveugles... Ce sont les interactions entre les individus aux pauvres cent mille neurones, la température interne, la concentration en gaz, en méthane notamment, qu'ils produisent en abondance, leurs émissions de phéromones, qui vont leur dicter les travaux à réaliser : avec les matériaux à base de terre, de salive, de cellulose et de lignine issues des excréments du bois digéré par ces végétariens, ils vont ajouter de nouveaux conduits d'aération, construire de nouvelles chambres, renforcer la carapace défensive, élargir les autoroutes intérieures... L'ensemble est parfaitement étanche, ventilé, climatisé même.

« Les ouvrières s'occupent de trouver la nourriture pour la reine et les soldats, prennent soin des œufs et des plus jeunes. Les soldats possèdent une mâchoire capable de couper, percer, frapper, poignarder les ennemis, n'hésitant pas à se sacrifier pour la colonie. Certaines espèces peuvent projeter des sécrétions poisseuses irritantes qui repoussent les envahisseurs tels que les fourmis.

« Entre le travail de décomposition du bois et l'aération de la terre par leurs galeries, les termites sont absolument indispensables à la régénération de la forêt. »

Nous applaudissons à ce bel exposé, avant de nous reprendre, nous rendant compte que nous transgressons notre contrainte de discrétion.

« Bah, aucune chance qu'on nous ait entendus là où nous sommes, et encore faudrait-il pouvoir faire la distinction avec les bruits de la forêt, tempère Jacques. »

Sur le chemin du retour, je constate qu'il boîte toujours autant. En cheminant, nous mettons enfin Moïse au courant de la décision que nous avons prise en son absence, et que nous avons complètement négligé de lui annoncer, à l'idée du festin qui nous attendait. Il se trouve tout à fait d'accord avec notre plan.

Le reste de la journée se passe à préparer notre expédition nocturne, et à nous remettre quelque peu des deux journées précédentes. La pêche finit par donner quelques résultats : nous prenons deux poissons, mais bien maigres alors que la rivière devrait pouvoir nous fournir de gros spécimens. Il faut les consommer rapidement, à cause de la chaleur et des insectes : même les abeilles les apprécient. Nous les découpons en morceaux pour les faire cuire dans la seule gamelle que nous ayons.

Alors que je me retrouve seul avec Jacques, Moïse et le capitaine étant partis chercher des branchages pour le camouflage du bateau, Jacques me demande de venir s'asseoir à côté de lui.

« Nous n'avons pas beaucoup de temps » commence-t-il.
Que peut-il vouloir me dire ?

Partie 7. Une fin amère

Chapitre 16. N'oublie pas d'aimer

« Il se peut qu'il m'arrive quelque chose... Lorsque nous t'aurons mis en sûreté, je donnerai au capitaine les coordonnées pour retrouver ce Père Jean Muabi...

– Il vous en sera sûrement reconnaissant. Mais pensez-vous qu'il en fera bon usage ?

– Ça, mon garçon, qui pourrait le dire ? C'est un brave homme. Il croit en ce qu'il fait. Et ce Muabi, il faudra bien le retrouver un jour. Peut-être est-il en danger, peut-être a-t-il besoin d'aide. Si le capitaine y parvient, eh bien ce sera à eux deux de se mettre d'accord sur quoi faire du trésor.

– Bien, je vous laisse juge... Je ne comprends pas forcément tout dans cette histoire...

– Tu es bien jeune en effet, sourit Jacques. Mais tu t'en sors pas mal. Presqu'aussi bien que mes petits-fils ! »

Je prends cela comme un compliment.

« Bon, continue-t-il, je disais qu'il pouvait m'arriver quelque chose avant que nous soyons à l'abri. Il n'est pas bon que je garde les coordonnées pour moi... Je vais te les donner » ajoute-t-il avec un soupir. Il tire de son sac un petit carnet emballé dans un sachet, commence à écrire, se ravise :

« J'ai compris pourquoi le code a été gravé sur le fétiche. Rien ne résiste avec cette humidité : ni le papier, ni le tissu, pas même le cuir : regarde dans quel état sont déjà nos vêtements. »

En effet, voilà une explication plaisante. J'avais pensé jusque-là que c'était faute de papier, mais l'idée de Jacques est tout à fait plausible.

« Vous voulez le graver aussi sur le fétiche ? je lui propose ingénument, me doutant de la réponse.

– Sur le fétiche ? Euh... Oui... Non ! Il vaut mieux que ce soit sur deux supports différents, au cas où l'un se perde. Je vais prendre une branche d'arbre. »

Il se lève dans la pinasse, et n'a qu'à lever le bras pour trouver celle qui lui convient.

« Encore une chose avant que les autres reviennent. Je te montre où cela se trouve sur la carte. »

Ce faisant, il la déplie, et m'indique l'endroit, me demandant de le retenir précisément. Je regarde attentivement, gravant la carte dans ma mémoire. Comme Jacques la replie, réalisant soudain ce que je viens de voir, je lui lance dans un murmure :

« Mais alors, si on continuait à descendre la Bobika au lieu de la remonter, puis la Likouala, on tomberait dessus ?

– Oui, mon garçon, répond-il avec un demi-sourire gêné. Mais ce n'est toujours pas notre direction ! Alors j'ai oublié de le préciser, mais pas un mot au capitaine, ni à Moïse, d'accord ? C'est entre toi et moi. Et pour toi, c'est une question de vie et de mort » ajoute-t-il très sérieusement.

J'acquiesce, et ce faisant, je me demande pourquoi il a tenu, maintenant, à me mettre dans la confiance. Cela va me faire un secret difficile à garder. Jacques se met à sa gravure, tandis que je retourne vérifier nos lignes. Mais le capitaine et Moïse reviennent déjà, interrompant Jacques dans son ouvrage.

Moïse brandit au-dessus de sa tête un serpent sanguinolent, décapité. Voici encore de quoi nous faire un semblant de repas. Pendant que je taille de grandes branches qui nous serviront de gaules, tout à la fois pour écarter les souches qui nous menaceront, que pour nous éloigner du rivage et pour progresser en prenant appui sur le fond, mes trois camarades installent les branchages sur la pinasse. Mais à peine avons-nous commencé que le capitaine s'exclame :

« Nous sommes des ânes ! »

Nous nous arrêtons, attendant la suite.

« Vraiment, pouvez-vous me dire qui est le chasseur, hein ? La milice est passée avec le remorqueur, elle croit que nous sommes devant elle. Leur bateau ne va pas pouvoir continuer très loin, son tirant d'eau est beaucoup plus élevé que celui de notre pinasse, il va finir par être obligé de faire demi-tour. Il n'y a qu'à l'attendre : en nous embusquant, nous pourrions éliminer cette racaille facilement, par surprise, lorsqu'elle passera devant nous. Nous ne pouvons pas les rater. »

Je crois que comme moi, Jacques et Moïse enragent intérieurement de ne pas avoir eu cette idée là plus tôt. Et ce n'est pas que faire le coup de feu me plaise, car la pensée de

Le Cœur au Trésor

devoir tuer un homme me répugne. J'ai bien tiré hier vers des soldats, mais quand il s'agit de se défendre, on ne réfléchit pas trop, c'est un réflexe. Et je n'ai touché personne, Dieu merci. Mais là, il s'agit vraiment de faire feu avec l'intention de tuer, ce qui est tout à fait différent. Sans réfléchir plus, je lance :

« Et si on les faisait plutôt prisonniers ? »

Trois paires d'yeux me regardent ahuries.

« Tu te crois où ? ricane Moïse. C'est eux ou nous. On n'a déjà pas de quoi manger. Et après, que feras-tu d'eux ?

– Pierre se mettra en couverture en contrebas, conclut Jacques. Si nous ratons notre coup, il interviendra en dernier ressort. »

Je me range à cet avis, qui sera un moindre mal. Avec la pinasse, nous passons sur l'autre rive de notre affluent, ce qui permet de tester mes perches, puis nous progressons dans la forêt sur les quelques dizaines de mètres qui nous séparent de la rivière.

Arrivés sur la berge, chacun cherche la position qui lui sera la plus favorable. Moïse grimpe dans un arbre, qui lui donne une vue plongeante sur la rivière : de là, il pourra arroser le remorqueur sur toute sa surface. Mais en cas de riposte, sa position sera vulnérable, sans possibilité de battre en retraite. L'idéal aurait été de pouvoir nous positionner sur les deux berges, pour sécuriser notre attaque, mais nous convenons ensemble que le risque est trop élevé de se retrouver séparés si les choses tournaient mal. Embusqués comme nous le sommes, nous sommes sûrs que notre attaque sera fatale aux hommes de Jean Versilong.

L'après-midi se passe à attendre, et à occuper notre temps à pêcher principalement, à ramasser des feuilles de tembo tembo, l'herbe à éléphant, que l'on peut préparer en soupe. Moïse confectionne un arc qui devrait permettre, d'après lui, de chasser des singes ou de petits mammifères comme ces chevrotains aquatiques que nous apercevons parfois. Mais le soir arrive, sans que le remorqueur soit redescendu. Nous devons nous préparer à passer la nuit sur place, et à nous relayer pour les tours de garde, en espérant qu'il ne passe pas cette nuit, car l'obscurité nuirait à notre efficacité.

Nous installons nos hamacs à proximité de la berge, Moïse dans son arbre lui-même. Puis nous faisons cuire le serpent et les quelques poissons que nous avons pêchés, ce qui nous contente. Comme le jour décline, la plupart des insectes disparaissent, nous laissant un peu de répit. Puis l'ombre des arbres s'allonge pour recouvrir la rivière de leur noirceur. Avec l'apparition de la lune, les fougères phosphorescentes diffusent des taches de clarté surprenantes le long de la rivière obscure.

Pendant mon tour de garde, je lutte contre le sommeil. La nuit, les bruits semblent plus étranges. Il y a une tranquillité captivante. Pourtant, dans la forêt, sous les eaux, des chasses sont en cours. J'en perçois les bruits étouffés. De gros remous dans la rivière troublent son cours paisible. Je sens une présence.

Soudain, je vois quelque chose s'abattre sur l'eau dans un grand « plouf », pour aussitôt remonter ; j'entends le lourd battement d'ailes de ce qui doit être une chouette, qui remonte difficilement, chargée de sa proie, un gros poisson dont les soubresauts éclaboussent la nuit de gouttelettes brillant à la lumière lunaire. Toute la nuit, j'entendrai les cris lugubres de ces rapaces.

Mais c'est encore un autre cri qui m'alerte ; il vient de l'arbre de Moïse. Je me dresse, aux aguets : de là où je suis, je distingue son hamac dans les branches. Or il s'y trouve endormi. Il crie encore, d'un cri d'effroi, son hamac gigote un instant, puis plus rien. Il a dû faire un rêve, ou plutôt un cauchemar. Qu'est-il en train de vivre – ou de revivre ? – dans la frénésie de ces derniers jours, nous n'avons toujours pas discuté plus avant de sa vie précédente.

Lorsque le jour revient, le remorqueur n'a toujours pas reparu. Nous commençons à douter. Nous décidons d'attendre encore jusqu'au début de l'après-midi, après quoi, s'il n'y a rien de nouveau, nous prendrons nous-mêmes le chemin du retour, pour arriver à la nuit au niveau du chantier, comme nous en avons convenu. Chacun reste à son poste, sauf l'un de nous qui à tour de rôle part chercher de la nourriture. Moïse est, de loin, le plus efficace. Il ramène quelques racines comestibles et avec son arc, parvient à abattre un singe. Une fois désossé, il en reste bien peu pour quatre. Au cours de cette matinée, Jacques vient

Le Cœur au Trésor

me remettre son petit morceau de bois, que je place dans ma poche de pantalon.

« Tu dois me promettre que tu n'en parleras pas au capitaine avant d'avoir atteint le Cameroun » me demande-t-il encore.

Je promets, puis je profite de ce moment confidentiel pour lui faire part de mon remords :

« Je suis désolé pour votre Auster, c'est de ma faute si vous l'avez perdu.

– Que dis-tu là ? C'est plutôt moi qui suis responsable de l'accident : je vous ai mis en danger, j'ai failli à ma responsabilité. D'ailleurs, je m'explique mal ce qui a pu se passer. Pourquoi le moteur a-t-il lâché ainsi ? Mais c'est déjà arrivé à d'autres par le passé. C'est vrai que je tenais à cet avion, mais cela n'a aucune importance aujourd'hui : nous sommes en vie, c'est l'essentiel. L'avion, ce n'était que de la ferraille, ce n'est pas important. Plus maintenant, en tout cas. »

Avant de retourner prendre son poste, il me fait cette surprenante confiance :

« N'oublie pas d'aimer, Pierre.

– Ne pas oublier d'aimer ?

– Oui, n'oublie pas d'aimer. Je n'ai pas toujours su aimer. C'est difficile d'aimer. Il faut beaucoup de temps pour apprendre à aimer. Le temps perdu, il est difficile de le rattraper. Mais ça ne fait rien. Ce qui compte, c'est le temps qu'il reste à aimer. »

Il s'en va sans me laisser le temps de répondre, comme s'il en avait déjà trop dit. Mais de toute façon, je ne sais pas ce que j'aurais pu dire. Je ne suis pas sûr de bien comprendre. Oui, c'est vrai que c'est difficile, d'aimer. Mais pourquoi m'avoir dit cela maintenant ?

De gros poissons sautent hors de l'eau de temps en temps. Comme s'ils voulaient voir ce qui se passe autour. Mais que peut bien voir un poisson hors de l'eau ? En face de moi, sur l'autre berge, un crocodile fait mine de dormir depuis ce matin. C'est lui qui cette nuit devait habiter la rivière, chassant à côté de moi. Il est de grande taille. Je me dis qu'il est vieux, bien qu'il ne soit pas facile de voir l'âge d'un crocodile, avec leurs écailles. Quand un crocodile devient vraiment vieux, est-ce qu'il se fait manger par les autres, ou est-ce qu'il meurt de vieillesse ?

Ce sont peut-être les fourmis, ou les asticots qui lui font la peau. Plus on avance dans la matinée, plus il ouvre sa gueule.

J'ai trouvé l'été dernier, dans le jardin de la maison où nous passions nos vacances à la campagne, un hérisson sous un fourré, qui ne pouvait plus marcher ; il gisait sur le sol, parmi les lierres, le corps bougeant de temps en temps, agitant la tête et les pattes. Dans sa gueule ouverte, une multitude de vers grouillaient.

Ça n'a pas l'air d'être le cas de mon crocodile, qui bien qu'immobile depuis ce matin, semble bien en forme. Il ouvre parfois un œil et me fixe, sans que je sache s'il me voit réellement. Il finit par avancer en deux trois dandinements, qu'il termine par un plongeon, puis s'immobilise sous l'eau ; j'ai maintenant peine à distinguer les yeux et l'extrémité du museau qui sont seuls à surnager, points noirs sur l'eau qui, chargée d'argiles et de tillites, est couleur café.

Il me revient en mémoire, tirée d'un documentaire, l'image fugace de ce cygne blanc avançant paisiblement sur l'eau ; arrivant par derrière, surgie des flots, une gueule béante se referme sur lui sans qu'il ait eu le temps de réagir. Puis plus rien que quelques cercles sur la surface de l'eau.

Dans cette multitude sauvage, la langueur n'a d'égale que la lutte quotidienne pour la vie. Il paraît que sur cent crocodiles qui éclosent, abandonnés à leur sort par leur mère après la ponte, seuls cinq arrivent à l'âge adulte. S'il est dur d'aimer, il est aussi dur de vivre, dur de mourir.

Cela fait maintenant plusieurs heures que nous attendons, le soleil approche de son zénith. Des pièges que j'avais posés, comme j'avais appris à le faire lors de mon initiation, je récupère un rat gros comme un lapin. Il s'est étranglé en se débattant. J'arrive à temps pour sauver le cadavre des fourmis et des mouches.

En début d'après-midi, le remorqueur n'est toujours pas passé. Désappointés, nous convenons qu'il ne serait pas raisonnable d'attendre plus longtemps. Peut-être ont-ils été arrêtés par le rétrécissement de la rivière, ils auront alors débarqué et continué à pied, bien qu'on ne voie pas quelle piste ils auraient pu suivre. Bien sûr, nous pourrions tenir encore quelque temps ainsi, mais jusqu'à quand ? Nous préférons

Le Cœur au Trésor

redescendre la rivière et affronter les quelques soldats éventuellement restés à l'embarcadère, s'ils n'avaient pas tous embarqué sur le remorqueur.

Nous retournons à notre embarcation, et chacun une gaule en main, nous nous lançons dans le cours de la rivière. Le courant est faible, nous accélérons un peu notre allure avec nos perches. Placé à l'avant, j'écarte les souches et les paquets d'herbes qui nous freinent. Sur les berges, s'alignent parfois de véritables rideaux de *uapacas heudelottiis*, ces arbres aux longues racines échasses, lesquelles semblent autant de bras avec lesquels ils s'entrelacent les uns les autres. Leurs cimes s'entremêlent avec la même exubérance, finissant d'achever la ressemblance avec une danse serrée, figée et sage.

Lorsqu'arrive le soir, nous ne sommes pas encore à l'embarcadère. Nous continuons de nuit, faiblement éclairés par la lune qui s'abrite régulièrement sous de larges nuages. Parmi les débris charriés par la rivière, des remous agitent l'eau, formant des vaguelettes qui brillent sous la lune. Parfois, le paquet qu'heurte ma gaule se rebelle : c'est un crocodile en chasse. Nous entendons leurs vagissements, leurs batailles brèves et violentes.

Les virages qui se succèdent sans interruption nous semblent tous identiques : nous ne pouvons pas reconnaître notre parcours de l'aller. C'est donc avec appréhension que nous guettons la sortie de chacun d'eux. Finalement, vers deux heures du matin, une lueur nous alerte : nous voici arrivés sur les lieux. Nous nous aplatissons au fond de notre embarcation, espérant que les feuillages de camouflage feront leur office ; mais il faut, en même temps, nous maintenir dans le courant, alors que la pinasse a tendance à vouloir se mettre en travers, et à s'échouer sur la berge. Aussi devons-nous régulièrement nous soulever un peu pour manœuvrer. Nous avons eu le temps de nous y entraîner, et nous nous en sortons plutôt bien.

Ce qui nous surprend, c'est ce faisceau lumineux qui par intermittence balaie la surface de l'eau : nous sommes donc attendus ! Alors que nous arrivons en vue de l'embarcadère, un froid frisson d'horreur me descend tout au long de la colonne vertébrale : le remorqueur est amarré à quai, et c'est de lui que vient cet éclairage. Bientôt, nous sommes touchés par le

projecteur, mais cela ne dure que deux secondes. Notre ruse a l'air de fonctionner.

Le temps s'écoule, interminable, la faiblesse du courant nous poussant à l'allure d'un homme en marche. Le faisceau repasse, mais cette fois s'arrête sur nous. Nous ne faisons plus un geste. Au bout de quelques secondes d'angoisse, il nous laisse. Nous avons maintenant dépassé l'embarcadère. Encore quelques minutes et nous serons hors de vue. Le faisceau revient encore pour la troisième fois, hésite à nouveau, repart.

Nous avons tout le loisir, pendant ces minutes qui s'éternisent, de chercher une explication à ce mystère du remorqueur, que nous n'avons pas vu revenir. Je crois que mes compagnons arriveront à la même conclusion que moi : cela n'a pu être que le matin précédent, alors que nous étions partis à la termitière : c'est le seul moment où nous étions suffisamment éloignés pour avoir pu ne pas entendre le retour du bateau. Cela veut dire que nous aurions pu continuer malgré tout à remonter notre rivière, au lieu de redescendre comme nous le faisons !

Désormais, il n'y a plus moyen de revenir en arrière. Le projecteur est derrière nous maintenant, nous arrivons au virage de la rivière. Dès qu'il est atteint, nous ressortons nos perches sans bruit, pour nous éloigner au plus vite de cet endroit. Nous nous estimons bientôt suffisamment loin pour pouvoir recommencer à chuchoter.

« Croyez-vous qu'ils nous aient vus ? demande Moïse.

– Je ne le crois pas, répond Jacques. A moins qu'ils aient fait semblant, auquel cas nous ne devrions pas tarder à le savoir. »

Mais la nuit s'achève sans encombre. Préférant économiser notre essence, nous avons continué à nous laisser porter par le courant, accélérant quelque peu notre allure grâce à nos perches. A ce rythme, nous pouvons en deux jours atteindre la Bobika. Ou la route, plus tôt encore.

Au matin, une épaisse brume s'élève de la rivière, réduisant fortement notre visibilité. Nous sommes alertés par des bruits étouffés sur l'avant. Cherchant à percer la brume, nous assistons à un spectacle étrange sur la berge : une masse difforme s'agite en soubresauts, roule sur elle-même, projette en l'air l'eau boueuse de la berge spongieuse. A la faveur d'une éclaircie dans le brouillard, nous comprenons de quoi il s'agit : c'est un

Le Cœur au Trésor

énorme python, un vrai adulte celui-là, d'une taille monstrueuse, qui est en train d'avaler un crocodile ; mais n'ayant probablement pas réussi à l'étouffer dans ses anneaux, puisque les pattes du reptile s'agitent encore, il a entrepris, tenez-vous bien, de l'avaler vivant : la gueule du crocodile a déjà disparu dans celle du python, qui s'est pour l'occasion dilatée à un tel point qu'on ne distingue plus rien qu'un énorme tube englobant le crocodile. Les deux animaux restent bloqués ainsi le temps que nous passons, le serpent n'ayant réussi à progresser que d'un ou deux centimètres, pour ce que nous avons pu en voir. Emportés par la rivière, nous ne verrons pas l'issue du combat dantesque.

Lorsque la brume se dissipe avec l'arrivée de la chaleur, dégageant les silhouettes maintenant familières des arbres sur les berges, une autre surprise nous attend : se dirigeant vers nous, deux personnes progressent sur une pirogue. Ils sont loin encore mais ils nous font de grands signes en nous appelant. Il n'y a pas moyen de les éviter.

« Laissez-moi parler » impose le capitaine, qui vient se placer à l'avant.

Je réalise que notre embarcation est encore couverte de sa végétation de camouflage, nous faisant passer pour une bien drôle de compagnie, avec nos tenues de baroudeurs en piteux état et notre armement militaire. La pirogue nous aborde.

« M'bolé (*Bonjour*), salue en tapant dans ses mains le premier rameur, un Noir tout fripé par l'âge, accompagné d'un jeune garçon.

– M'bolé, répond le capitaine.

– Vous êtes à la chasse ?

– Oui. Monsieur Buzer est en visite sur le chantier avec son petit-fils, dit le capitaine en nous désignant. Il voudrait ramener un trophée, on espère trouver du singe. »

Nous prenons tous les deux une mine de touriste satisfait.

« Ah, le yankee veut du cousin (*du singe*)... Azalu (*Il y en a*)... Mais toi, on ne t'a jamais vu. Ils t'ont laissé la pinasse comme ça, au chantier ?

– Oh, moi, je taille le caillou (*Je me débrouille – je fais du marché noir*). J'accompagne monsieur Buzer, c'est d'accord

avec la compagnie. Il voulait sortir de la réserve. Madesu abana... (*Le pourboire...*)

– Ooohh... Malamu... (*Bien...*) Pas de viande, hein ? répond-il d'un air soupçonneux. »

Leur pirogue est pleine de poissons tôt pêchés : ils vont sûrement les vendre à l'exploitation, et craignent qu'on leur fasse de la concurrence.

« Non, pas de cafouillage (*pas d'embrouille*), papa. A tout moment ! (*Au revoir !*)

– A tout moment ! »

Nous repartons chacun dans notre direction. Dès que nous sommes hors de portée de voix, le capitaine reprend la parole :

« Bon, je crois qu'ils m'ont cru. Mais ils vont vite en parler à la compagnie.

– Il faut les en empêcher ! s'exclame Moïse.

– Mais comment faire ? répond le capitaine. Veux-tu les abattre ?

– Il n'y a qu'à les arrêter, dis-je, et on les attache dans leur bateau.

– C'est du pareil au même, intervient le capitaine. Tu les condamnes tout autant. Peut-on tuer des innocents pour nous sauver ?

– Il ne s'agit pas seulement de nous, répond Jacques. Bon, faire prisonnier des soldats, pour nous, c'était impossible. Mais là, deux pêcheurs, on les ficelle dans leur pirogue qu'on prend en remorque, et on les relâche quand on est suffisamment loin pour être en sécurité...

– Ça va, conclut le capitaine. Rattrapons-les vite ! »

Et il met le moteur en route. Nous remontons les lacets qui nos séparent déjà de la pirogue. Mais lorsqu'ils nous voient arriver, au lieu de répondre à nos appels pacifiques, ils abordent et s'enfuient précipitamment dans la jungle, apeurés. Ils sont à peine partis lorsque nous arrivons, mais nous savons par expérience qu'il serait vain de les chercher.

« Sabordons au moins la pirogue » dit le capitaine.

Cela me fait mal au cœur de leur faire perdre ce qui est peut-être leur seule richesse, et qui plus est le fruit de leur travail, ces poissons morts pour rien. Mais c'est vrai que c'est la seule solution, si nous voulons nous laisser quelque chance à nous-

Le Cœur au Trésor

mêmes. Moïse s'empare de la hachette dont est équipée la pinasse, et commence à donner quelques coups au fond de la pirogue. Le bois résiste. Très longue, peut-être d'une dizaine de mètres, et très étroite aussi, juste la place pour asseoir une personne, elle est taillée d'une seule pièce dans un tronc d'okoumé.

« Prenons-la plutôt en remorque, nous aurons le déjeuner en prime » propose Jacques, constatant qu'il va falloir un peu de temps à Moïse pour en venir à bout.

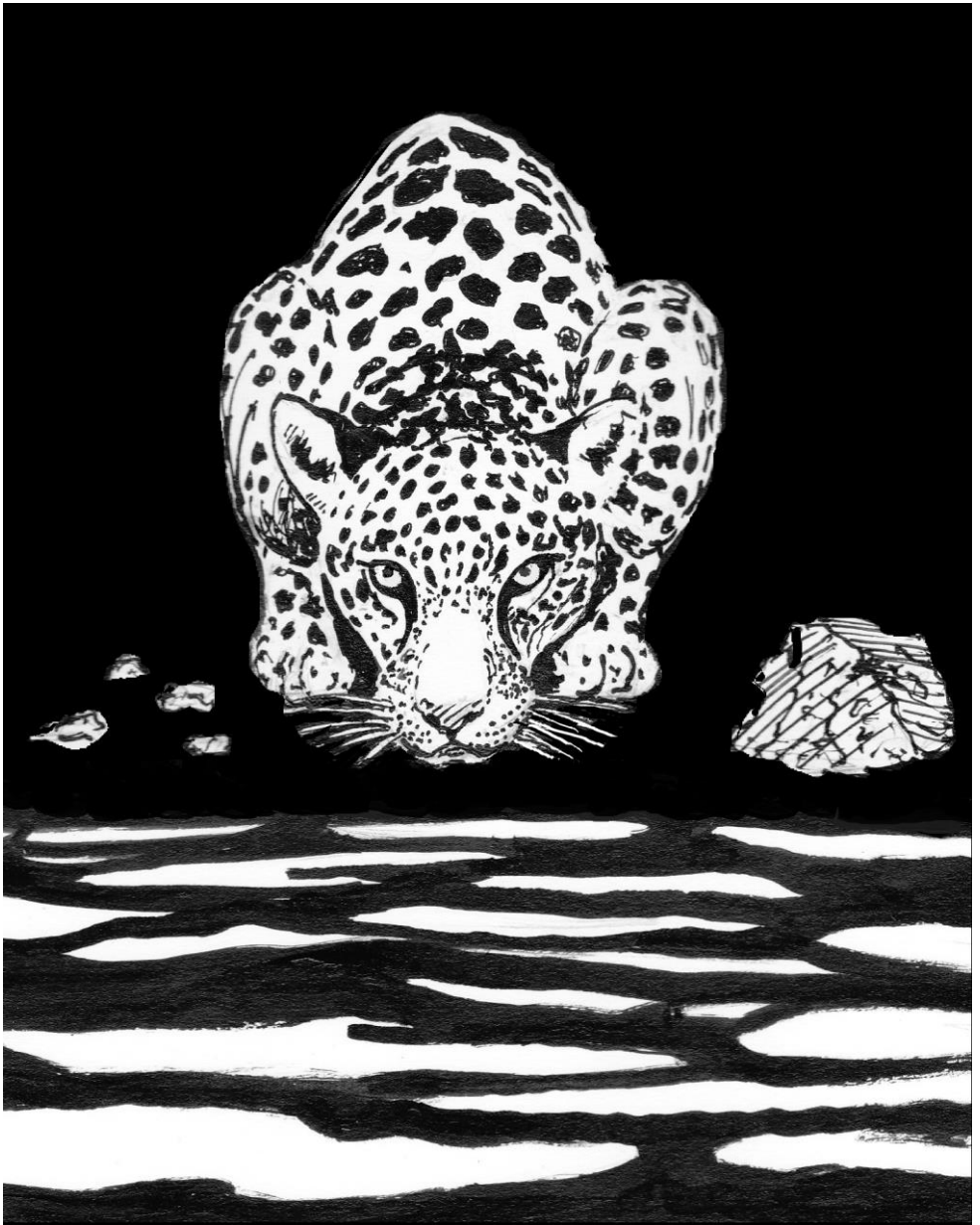
Alors que nous l'arrimons à notre embarcation, le capitaine pousse un juron : sur l'autre berge, un jaguar venu boire nous observe de ses yeux de gros chat surpris. Au claquement de la culasse, il virevolte et s'enfuit sous le feu du capitaine.

Nous repartons donc avec notre butin, au moteur cette fois, car il nous faut maintenant mettre de la distance. Nous avançons alors rapidement. A notre passage, des martins-pêcheurs s'envolent au ras de l'eau. Certains sont gros avec une tête toute noire et un ventrail rouge, d'autres tout petits, roux avec des ailes bleues. Un aigle même surgit pour s'élancer dans le ciel en trompetant. J'ai le temps de voir très distinctement, lorsqu'il tourne la tête vers nous en s'éloignant, son bec crochu à la courbure parfaite, noir à la pointe puis jaune jusqu'à l'œil, tandis que toute la tête, le cou et le poitrail sont d'une blancheur immaculée, de même que la queue. Le plumage du ventre et des épaules est d'un beau châtain, se dégradant en noir sur les ailes.

« Un *pygargue vocifer* » précise Moïse.

L'acuité de l'œil de l'aigle me reste gravée en mémoire. Je suis frappé par la vivacité du regard de ces animaux que nous croisons, signe de leur grande sensibilité, qu'elle exprime l'assurance du prédateur, la curiosité craintive, ou la terreur de l'animal pris au piège.

Mais les craintes du capitaine commencent à dépeindre sur moi : je finis par avoir l'impression, à force d'y être immergé, que c'est toute la nature qui nous observe. Une inquiétude sourde s'insinue dans mon esprit, celle du sentiment naissant de ma vulnérabilité dans cet univers hostile. J'ai eu très peur bien sûr ces derniers jours, comme je n'avais jamais eu peur de ma vie, surtout au moment où nous étions encerclés par les soldats, et pendant toutes les heures où nous avons failli nous noyer dans



Un jaguar venu boire nous observe de ses yeux de gros chat surpris.

Le Cœur au Trésor

la forêt. Mais le danger était réel, alors que la crainte que je ressens maintenant est différente, car en ce moment même, nous n'avons aucune menace directe ; au contraire, nous avançons paisiblement sur l'eau, admirant la luxuriance, l'abondance, le merveilleux spectacle de la nature.

Peut-être est-ce parce que je commence à prendre conscience de ses dangers. Cela me fait penser à la peur qui se lisait sur le visage de mes camarades d'initiation. Je repense aussi à ces fétiches de Moïse, dont je ne sais plus trop, finalement, s'ils étaient là pour le protéger de ces dangers dans lesquels ont pu vivre les habitants de ces contrées, ou s'ils contribuaient à le maintenir dans cette peur. Je me souviens de la réponse de Moïse à ses parents terrifiés : « Oh ! Je n'ai pas peur de mourir »... Oui, ne pas avoir peur... Et espérer...

Des sons de tam-tam qui nous parviennent assourdis me tirent de ces réflexions. Que signifient-ils ? Fête, deuil, chasse ? Aucun de mes compagnons n'a la réponse, mais ils contribuent à réveiller notre attention. Leur rythme lancinant accompagne mes battements de cœur.

C'est avec une grande joie que nous arrivons en vue du pont de la route nationale, qui enjambe la rivière.

« Nous sommes donc bien sur la Mambili, se réjouit Jacques.

– Allons-nous rejoindre la route ? demandé-je.

– Qu'en pensez-vous, capitaine ? demande à son tour Jacques.

– C'est tentant, ça oui. En une journée, deux journées de route au maximum, nous pourrions arriver au Cameroun. Mais il faudrait pouvoir trouver un véhicule discrètement. Nous sommes à côté de Yengo ; on a nos chances. Le problème serait, d'ici, de traverser la forêt : parce que regardez, ce n'est que de la forêt marécageuse.

– J'ai vu plus haut un endroit où nous aurions pu accoster, dit Moïse. C'était une zone de savane qui semblait praticable. »

Chapitre 17. Clé de dix

Je me rappelle aussi l'avoir remarquée et m'être fait la même réflexion. Mais il nous faut remonter la rivière sur plusieurs kilomètres. Nous faisons donc demi-tour, encore une fois, et l'angoisse me ressaisit en reprenant la direction de la concession. Fort heureusement, au moteur c'est l'histoire de quelques minutes. Mais, alors que nous ne sommes plus qu'à quelques centaines de mètres, voici que le moteur s'arrête sans crier gare : c'est la panne d'essence !

Nous bataillons dès lors pour remonter le courant, en prenant appui sur nos perches, mais nous avons bien du mal à avancer, notre bateau étant lourd, et de surcroît avec la pirogue en remorque. Après nous être échinés pendant une heure tout en n'ayant fait que la moitié du chemin qu'il nous reste à parcourir, nous décidons de profiter d'un nsaanda, un bel arbre pleureur, pour laisser là la pinasse, et embarquer sur la pirogue. Pour cela, il faut d'abord la vider de sa cargaison, qui commence déjà à virer sous la chaleur !

Ainsi allégés, nous atteignons rapidement notre but. La berge donne en effet ici accès à une vaste zone de savane qui monte en pente douce. Nous tirons la pirogue à terre et la cachons sous la végétation : on ne sait jamais, peut-être aurons-nous besoin d'y revenir. Puis nous nous mettons en route, en suivant un chemin qui part du lieu où nous avons accosté, fréquemment utilisé d'après les traces existantes ; le parcours longe la forêt.

Nous transpirons rapidement sous la chaleur. Jacques a du mal à suivre, avec sa cheville dont l'état ne s'arrange pas. Nous souffrons d'ailleurs tous des pieds, dans nos chaussures qui ont durci en séchant après leur séjour prolongé dans la forêt inondée.

Le tam-tam lointain continue à nous accompagner, au tempo de notre marche. Une ombre s'agite dans la forêt, puis deux, puis trois. Nous nous mettons en alerte, mes trois camarades pointent leurs armes, qui en avant, qui en arrière et qui vers les bois. Il me semble bien avoir furtivement vu deux formes

Le Cœur au Trésor

humaines, mais je ne pense pas à des soldats. D'autres s'agitent encore.

« Qui va là ? » s'exclame Jacques avec autorité.

Des cris enfantins lui répondent. Aucun de nous ne comprend ce qu'ils disent. En effet, en se cachant en bondissant d'un tronc à l'autre, toute une bande d'enfants Noirs s'approche de nous. Nous comprenons que nous n'avons rien à craindre d'eux. Bientôt ils nous entourent, poussent des cris en nous désignant les uns aux autres, rigolent.

Eux-mêmes à peine habillés d'un short, ils viennent toucher nos habits, nos chapeaux, nos armes, en riant. Nous essayons de les repousser mais rien n'y fait : au comble de l'excitation, ils ne nous lâchent plus. C'est ainsi que, sans avoir pu nous débarrasser de ces bambins trop accueillants, nous arrivons en vue de leur village.

Toute la population semble s'être rassemblée pour notre arrivée, à notre plus grand dépit. Nous qui voulions passer incognito ! Il est trop tard maintenant pour emprunter un autre chemin, pour couper à travers la savane comme nous aurions dû le faire : cela semblerait suspect aux villageois.

Ils sont accueillants. Le capitaine explique que nous avons besoin d'essence pour notre bateau, ce qui est vrai. Il ne s'agit pas de leur dire notre véritable projet, qui serait suspect à leurs yeux.

Ils ont de l'essence. Il faut se rendre à la grande case pour s'en procurer.

Jacques et le capitaine échangent quelques mots à voix basse.

« Bien, allons-y » dit Jacques.

Nous sommes serrés de près par l'attroupement, de trop près. Nous restons sur nos gardes, l'arme à la main pour mes camarades qui portent un fusil, mais sans pouvoir manifester une méfiance ostentatoire. Plus nous avançons, moins il y a d'enfants et de femmes : arrivés à la case, nous ne sommes plus entourés que par des hommes, qui affichent un sourire insaisissable.

On nous fait entrer dans la première pièce de l'habitation. On nous propose des bananes à manger, nous en profitons. Il faudrait pouvoir rendre la politesse, et donner quelque chose aussi en échange de l'essence. La corde à nœuds nous aurait été

utile, mais nous n'avons pas pu la récupérer après notre descente. Jacques sort, de la poche supérieure de son sac à dos, quelques billets dans une pochette plastique étanche.

Mais ce qui intéresserait nos hôtes, c'est un fusil. La palabre commence. Celui du capitaine passe de main en main, Jacques et Moïse font de la résistance. Jacques propose des briquets, des médicaments, un couteau, mais rien n'y fait. La pièce est surpeuplée, les uns crient, les autres s'esclaffent, le capitaine essaie de récupérer son arme mais les villageois, avec force gestes et cris, lui font comprendre qu'à leurs yeux elle leur appartient déjà. Suis-je le seul à entendre, couvert par ce brouhaha, le « Clé de dix ! Clé de dix ! » infernal ?

Je ne sais pas si c'était un signal, mais en un tour de main nous sommes saisis tous les quatre par tous ces bras qui nous entouraient, sans que nous ayons pu réagir tant nous sommes serrés dans cette pièce. Les fusils sont arrachés des mains avec des cris de victoire. Un nouveau « Clé de dix ! » sonne la fin de l'acte ; de la deuxième pièce arrivent cinq hommes, Jean Versilong en tête. Il prend place au centre du cercle que nous formons, un sourire narquois aux lèvres, tandis qu'on nous fait mettre à genoux. Il porte un uniforme militaire. Bien à sa place sur son épaule, Commandant Ngouabi me jette des coups d'œil gênés.

« Eh bien, Jacques, jubile-t-il, le regardant de haut, j'ai bien cru que tu allais finir par te noyer. Quel dommage cela aurait été, n'est-ce pas ? Quelle perte pour nous tous ! Mais dis-moi, tu n'as pas l'air bien en forme... Regarde-moi dans quel état tu t'es mis ! Ça me fait de la peine de te voir comme ça, tu n'as pas été raisonnable... Et cet avion, auquel tu tenais tant... Une si belle mécanique, si bien huilée par mes soins ! Quels gâchis !

– Ça va, tu as bien manœuvré. Maintenant que tu me tiens, laisse-les repartir, dit Jacques en nous désignant du menton.

– Tss tss... Je te connais bien Jacques, j'ai eu le loisir de t'observer. Tu ne parleras pas, je le sais. Même si c'est Joseph qui s'en charge, dit-il en désignant un mastodonte à côté de lui. C'est son cousin que vous avez tué... Non, vous n'avez pas été raisonnables... Mais je sais qu'il suffirait que je touche un cheveu de ce gamin pour que tu me dises tout ce que je veux savoir. »

Le Cœur au Trésor

Ces paroles me sont bien sûr adressées. Dans le lourd silence qui s'ensuit, je me rends compte que les mains qui pesaient sur moi ont relâché leur emprise, comme si je ne leur appartenais déjà plus. Sans comprendre ce qui m'est arrivé, je me retrouve derrière Jean Versilong, tirant sa tête en arrière par les cheveux, mon pistolet posé sur sa mâchoire, et vociférant à tue-tête que je vais le tuer si nous ne sommes pas relâchés aussitôt. Personne n'avait pensé que je pouvais avoir une telle arme sur moi. Je n'ai vraiment aucun souvenir des secondes passées, et je ne comprends pas d'où a pu me venir la force de m'emparer de cet homme costaud.

« Il va le faire ! Il va le faire ! » hurle Moïse, visiblement terrifié.

Je ne sais pas s'il joue la comédie ou s'il le croit vraiment, mais cela m'aide bien, car Jean donne ses ordres à ses soldats, qui se sont écartés en pointant leurs armes sur nous ; ils hésitent à obéir à l'ordre de relâcher mes amis. Mes trois compagnons récupèrent leurs armes, alors qu'ils sont encore en joue par les soldats qui éruent leur colère, puis le capitaine fait refluer les villageois qui encombrant la pièce. Jean Versilong invective ses hommes pour calmer leur ardeur. Je sors à reculons en le tirant derrière moi. Dehors, l'atmosphère est électrique. Les villageois sont revenus avec leurs armes, quelques fusils, des arcs, des lances, et forment un cercle autour de nous.

« A la forêt ! » crie Moïse.

Nous nous y dirigeons, après avoir imposé l'arrêt à la foule hargneuse. Mes compagnons sont déjà à la lisière de la forêt. Mais voulant me retourner pour m'en assurer, je commets une erreur d'inattention : le canon du revolver quitte son axe, et en soldat aguerri Jean ne laisse pas échapper sa chance : d'un coup de coude dans les côtes il m'envoie à terre, dans un cri de douleur.

A moitié évanoui, je suis incapable de me relever, mais je tiens toujours mon arme en main. La vue brouillée, je vois Jean tirer un poignard de sa ceinture ; j'ai le réflexe de mettre mon bras en travers du coup qu'il m'assène aussitôt, et alors que je m'attendais à être déchiré par le tranchant de l'arme blanche, celle-ci glisse dans un bruit de ferraille : c'est le bracelet que

Moïse m'avait donné dans le Mayombé, et que je porte toujours au poignet depuis, qui a dévié le coup.

Jean Versilong rompt le combat devant le capitaine qui accourt à mon secours. Il me relève et me traîne jusqu'aux arbres. Aussitôt après les quelques secondes qu'a duré cette attaque, la fusillade commence. En trois bonds Jean s'est mis à l'abri pour échapper au feu de mes amis.

Je commence à retrouver mon souffle mais ressens toujours une forte douleur dans les côtes. Il nous faut fuir encore. Nous courons à travers les arbres, en lâchant par intermittence une rafale vers nos poursuivants qui nous talonnent. La forêt est ici assez claire, nous pouvons progresser sans difficulté, mais bénéficions quand même d'une profusion de feuilles qui nous cachent plus ou moins bien. Il n'y a pourtant pas moyen de les semer.

J'avance en dépit de la douleur, mais Jacques se traîne de plus en plus, malgré nos encouragements. Nous dégringolons une pente, au bas de laquelle nous attend un sentier. Nous le suivons, désespérés. Il nous mène à un précipice au-dessus d'une rivière, qui nous ferme le passage.

« Vers l'amont ou vers l'aval ? hurle le capitaine.

– Vers l'aval, vite ! » répond Jacques qui ne nous a pas encore rejoints.

Je tire deux coups vers l'assaillant qui s'apprêtait à lui sauter dessus ; il a juste le temps de faire un bond de côté. Jacques, qui a dû entendre siffler les balles à son oreille, me jette un regard dans lequel je peux lire qu'il hésite entre le courroux et le remerciement. Je me rends compte que je ne me débrouille pas trop mal au tir. Jacques me rejoint enfin.

« Ne t'occupe pas de moi ! Cours ! m'ordonne-t-il.

– Pas sans vous ! Venez ! » et je le tire derrière moi.

Ce sont maintenant le capitaine et Moïse qui nous couvrent. C'est pour eux que je crains le plus, car j'ai bien compris que Jean nous veut vivants, Jacques et moi. Nous les dépassons, avançons encore, et soudain tombons sur un pont suspendu qui enjambe la rivière. Nous nous mettons en position et appelons le capitaine et Moïse qui nous rejoignent en courant. Autour de nous s'abattent des flèches venues je ne sais d'où. Ils se précipitent sur le pont.

Le Cœur au Trésor

« A ton tour ! » me crie Jacques.

Je lui obéis, mais me rends compte que c'est trop tôt : Moïse et le capitaine, qui ne sont pas encore arrivés au bout, ne peuvent pas nous couvrir. Je leur crie d'accélérer. Mais c'est plus facile à dire qu'à faire, sur ce pont de lianes qui balance dans le vide ! Jacques est donc seul pour nous protéger. Mais alors que j'arrive enfin au bout, mes camarades cessent de tirer. Leurs munitions sont épuisées.

Je me retourne vers Jacques. De la colline en face, descendent en courant et en criant les hommes en chasse. Jacques a fait quelques pas sur le pont, traînant la jambe, s'aidant difficilement d'une seule main, une flèche plantée dans l'autre épaule. Il n'a plus d'arme. Je me précipite vers lui, sans écouter les cris de Moïse et du capitaine. Je ne suis plus qu'à quelques mètres de lui lorsque Jean Versilong se présente, de toute sa stature, à l'entrée du pont.

Ses troupes ont attendu avec impatience que le boiteux les rejoigne pour donner l'assaut final. Je pointe mon arme vers lui ; je le vois grimacer dédaigneusement et se mettre à l'abri. J'empoigne Jacques, le tire avec moi, ignorant cette côte qui me brûle terriblement. « Laisse-moi ! C'est fini ! » me reproche-t-il.

Je gagne quelques mètres encore, dans un grand silence qui n'en finit pas me semble-t-il : toutes les armes se sont tues. Toutes ? Non, car deux coups claquent, et Jacques s'effondre, les jambes fracassées. Je ne sais pas comment je n'ai pas été touché moi aussi. Derrière nous, Jean est réapparu, arborant toujours sa grimace, tenant son arme fumante à la main. Je tire sur Jacques de toutes mes forces, mais ne réussit qu'à lui arracher un hurlement de douleur.

« Fuis ! » hurle-t-il.

Je pointe mon arme sur Jean, qui s'est imprudemment aventuré sur le pont. Surpris par mon geste, il semble réaliser son erreur, et son sourire de triomphe se fige. Il me défie du regard, j'appuie sur la détente. Clic-clic. J'abaisse lentement mon bras impuissant sans quitter Jean des yeux. Nous partageons cet instant d'éternité, ce monde qui s'écroule.

« Fuis, Pierre, me souffle encore Jacques. N'aie pas peur ! »

Je me retourne sans plus rien entendre, sans plus rien voir, me raccrochant aux lianes qui m'emportent. Je ne reprends mes

esprits qu'arrivé au bout du pont, alors que je me rends compte que le capitaine est en train de le couper à la machette. Je me précipite sur lui en hurlant, mais il m'envoie à terre d'un coup de poing dans l'estomac. Moïse l'aide dans sa besogne avec son couteau. Sur le pont, Jacques et Jean livrent un dernier combat : Jacques a crocheté les jambes de Jean au passage, le bloquant sur place. Avec une force surhumaine, en dépit de sa blessure, il ne lâche pas prise. D'autres hommes commencent déjà à s'engager sur le pont.

« Non ! »

Mon dernier cri, qui m'arrache la gorge, aura été inutile : l'ultime coup de machette a rompu la dernière attache, précipitant l'audacieux assemblage dans le vide. Jacques tombe sans un mot, tel un fétu, dans le torrent. Jean se retient d'une main, mais lorsqu'il heurte le rocher d'en face, son corps rebondit pour sombrer à son tour.

Je me jette à nouveau sur le capitaine en hurlant : « Salaud ! Vous l'avez tué ! » et le roue de coups. Je me retrouve par terre, à moitié sonné, le nez en sang. Le capitaine et Moïse m'empoignent par les bras et me traînent dans les bois, sous une pluie de flèches et de balles qui se perdent tout autour de nous. Elle se calme au bout de quelques minutes pour finalement s'arrêter totalement, en même temps que je reprends mes esprits. Je me dégage de l'emprise de mes deux compagnons et les défie du poing et du regard.

« Vous l'avez tué ! Vous n'aviez pas le droit !

– J'ai fait ce qu'il m'a demandé, répond le capitaine.

– Quoi ?

– C'est vrai, enchérit Moïse. Jacques nous a crié de le faire. »

Je ne sais si je dois les croire. Il est vrai que du moment où je l'ai abandonné, tout s'est bloqué dans mon cerveau, et que je n'ai pas forcément entendu.

« Il a fait son devoir, reprend le capitaine. Il n'y avait pas d'autre solution. Nous lui devons la vie, c'est certain, et nous ne l'oublierons pas.

– Je l'aimais moi aussi, ajoute Moïse. J'aurais pu être à sa place.

– Tu crois vraiment ça ? Tu crois que c'est un hasard s'il était le dernier ? Il fallait se battre jusqu'au bout, au couteau !

Le Cœur au Trésor

– Tu sais bien, Pierre, que nous aurions été tués avant d’avoir fait trois pas sur ce pont. Est-ce cela que tu voulais ?

– Il faut partir, coupe le capitaine avec humeur. Nous avons un répit dont il faut profiter. Et même si cela te fait mal, Pierre, c’est à Jacques que tu le dois. Nous avons tous perdu des êtres chers dans cette guerre. Et moi aussi j’aimais Jacques, comme lui nous aimait. C’est la guerre, c’est ainsi. »

Toujours tremblant de colère, je suis néanmoins mes compagnons, à distance. Nous partons d’un pas pesant, sur le sentier qui se perd sous le couvert de feuilles. Notre avance est malgré tout rapide par rapport à ce que nous avons connu, car la futaie est clairsemée. Cela ne suffit pas à remonter mon moral en berne. Ma côte me brûle à chaque pas.

Nous suivons ce sentier sans savoir où nous allons tomber, complètement perdus maintenant, sans boussole : c’est Jacques qui la détenait. Il n’y a plus que le soleil qui puisse nous orienter, si nous le voyons. Pour l’heure nous nous laissons guider par le faible tracé. Je me doute qu’en remontant la pente nous aurions des chances de nous rapprocher de la route, alors que nous la descendons : allons-nous retomber sur une rivière ? Que ferions-nous maintenant que nous n’avons plus d’embarcation ? Nous n’avons de toute façon pas le choix, à moins de vouloir à nouveau affronter nos ennemis.

Nous marchons ainsi plusieurs heures, sans nous arrêter, hantés par le souvenir de cette disparition atroce de notre guide et ami. Continuer à marcher nous évite d’avoir à parler, et de trop penser, notre esprit étant sans arrêt sollicité par les obstacles sur notre chemin, qui n’a pas dû être utilisé depuis longtemps, vu son tracé brouillé et les nombreux troncs tombés en travers.

Nous ne nous arrêtons que lorsque nous arrivons là où je l’avais imaginé : au bord d’une rivière, encore une, mais elle ne ressemble pas à la Mambili : elle est plus étroite, au courant plus fort, qui empêche la traversée, à moins d’être encordé. Chacun de nous s’assied sans un mot sur une souche. De l’autre côté de cette rivière, je ne vois pas de sentier continuer. Il faudrait traverser pour explorer l’autre berge, et pour cela tester le fond.

Tandis que j’attends là, un grand papillon porte-queue, jaune soufré zébré de noir, se pose sur mon genou. Je ne bouge pas, l’observe attentivement. Il ouvre et ferme ses belles ailes par

étapes. Je me dis que ses couleurs sont celles du léopard, ce qui me fait penser à Jean Versilong. Je sens qu'on me regarde, et tourne la tête : c'est le capitaine qui observe, lui aussi, le papillon, l'air pensif. Je me demande s'il n'est pas encore en train de s'imaginer que Jean s'est téléporté dans son esprit.

Le papillon s'envole lorsque Moïse se lève. Il taille une branche, qu'il enfonce dans l'eau. Il y a presque deux mètres de fond.

« Pensez-vous que Jean Versilong est mort ? demande-t-il en se retournant vers nous.

– Il y a des chances, dit le capitaine. En tout cas, s'il s'en est sorti, il ne doit pas être en bon état. »

Je ne dis rien, mais je médite ces paroles, car je les associe à Jacques : « il ne doit pas être en bon état ». Après tout, rien ne nous prouve que Jacques soit mort. Il était encore bien vivant quand il est tombé. Oui mais voilà, mort ou vivant, « il ne doit pas être en bon état ». Et nous l'avons abandonné à son sort.

« Pourquoi faut-il mourir ? » demandé-je à haute voix mais en me parlant à moi-même, alors que le papillon revient virevolter autour de moi, de son vol saccadé.

« Il y a chez nous une histoire qui se raconte, répond le capitaine : la première fois que les hommes ont vu l'un des leurs étendu sans vie, ils ont demandé à Nzambi-le-créateur ce qui se passait : pourquoi la chaleur avait-elle quitté ce corps, devenu raide ? Quand son souffle allait-il reprendre, son pouls recommencer à battre ?

« Alors Nzambi-le-créateur convoqua le chien et le caméléon. Au premier, il dit ceci : « Va dire aux hommes qu'un jour ils se couchent pour ne plus se relever, étant partis ailleurs ; alors que la lune, elle, se lèvera tous les jours sans discontinuer : son éclat aura beau s'estomper, il reviendra toujours. » Au caméléon, il tint le discours suivant : « Va dire aux hommes qu'à tout jamais le sang coulera dans leurs veines, que le souffle les habitera toujours. Mais lorsque tu leur diras cela, alors la lune arrêtera sa course dans le ciel. » Il leur dit encore : « Partez maintenant. Mais c'est celui d'entre vous deux qui arrivera le premier auprès des hommes qui décidera de ce qui doit arriver. »

Le Cœur au Trésor

« La suite, nous la connaissons : c'est bien sûr le chien qui est arrivé avant le caméléon. Et depuis ce jour, les hommes meurent, et la lune continue sa course.

- Là où est Jacques maintenant, il veille sur nous, ajoute Moïse. »

Un deuxième papillon est venu rejoindre le premier, et ils mènent tous deux une danse tourbillonnante dans l'air brûlant, juste rafraîchi par l'eau bouillonnante du torrent.

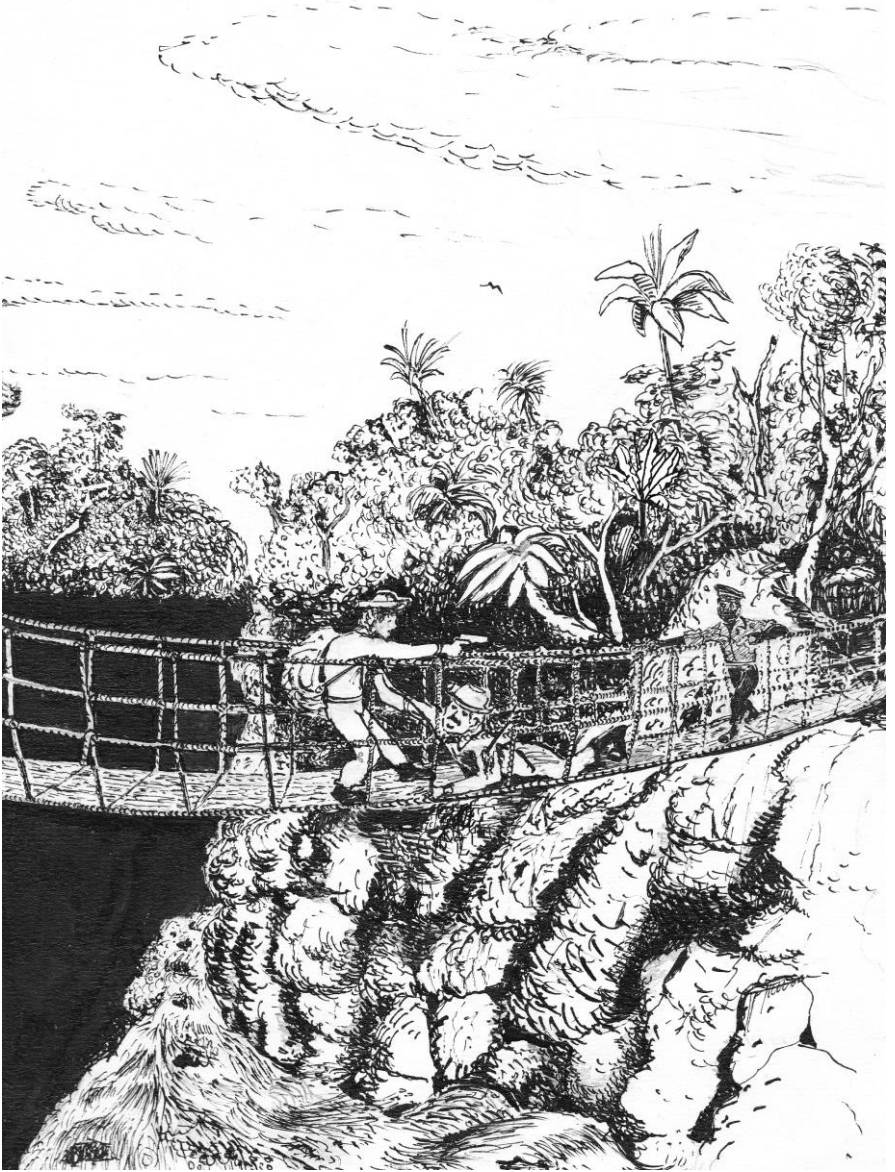
Moïse s'évertue à garder en équilibre sur son pouce la perche qu'il a utilisée pour tester le niveau de la rivière ; il arrive à la conserver verticalement quelques secondes, avant qu'elle ne se mette à vaciller, puis à partir en avant irrémédiablement.

Mais il nous faut trouver des lianes pour franchir la rivière, à cause du courant. Préférant chasser la morosité qui m'accable par l'activité, je m'aventure sur les bords de la rivière, armé de la machette. Je cherche la bonne longueur et le bon diamètre parmi la multitude de lianes emmêlées. En ayant repéré une, je grimpe dans l'arbre pour la couper à la bonne dimension, ce qui dérange un touraco bleu qui s'envole en manifestant par des « coo-coo-coo » inquiets. J'ai eu le temps d'admirer son magnifique plumage, sa huppe caractéristique qui le coiffe superbement, et son beau bec crochu au jaune tranchant terminé par une pointe rouge.

Alors que je regarde ma liane tomber à terre, mon œil est attiré par une tache bleue au sol, qui, elle, n'appartient certainement pas à un oiseau : on dirait plutôt un bout de tôle métallique. Je redescends de l'arbre comme j'y suis monté, c'est-à-dire en m'agrippant aux lianes qui l'enserrent, et me taille un passage vers l'objet que j'ai vu.

Je débouche sur un espace un peu plus dégagé. Ce que j'ai pris pour une tôle est en fait un tonneau. A côté, une cabane à moitié effondrée et envahie par la végétation indique que l'endroit a été occupé il y a quelque temps. Je ne saurais pas dire depuis quand il a été abandonné, la forêt reprenant vite ses droits, ici. J'appelle mes camarades pour qu'ils viennent voir ma découverte.

« Probablement un site de chercheurs d'or, suppose le capitaine. Les tonneaux devaient contenir les produits nécessaires à l'extraction des paillettes. »



Je pointe mon arme sur Jean, qui s'est imprudemment aventuré sur le pont



La traversée de la rivière ne s'est pas faite sans mal. Moïse s'est lancé, la liane attachée à la ceinture, pour franchir les quatre ou cinq mètres de son lit. Arrivé de l'autre côté, il a tendu solidement la liane au travers de la rivière. Mais il ne voit aucun sentier se poursuivre : il semble bien qu'il s'arrête au campement des orpailleurs. Cela remet en cause la poursuite de notre chemin par la forêt. La solution me semble évidente :

« Fabriquons un radeau, dis-je. Aves les tonneaux, ce sera facile. »

En effet, il serait impossible d'en construire un en bois : la plupart des arbres ont un bois si dense qu'ils coulent lorsqu'on les met à l'eau. Il faudrait du bambou, mais il n'y en a pas ici. Moïse et le capitaine se rangent à ma proposition.

La réalisation du radeau ne pose pas de difficultés : nous choisissons les quatre tonneaux qui sont dans le meilleur état, coupons quelques perches à la machette, et assemblons le tout avec les lianes, qui ne manquent pas. Nous faisons attention à ce que l'ouverture des tonneaux se trouve au-dessus de la ligne de flottaison, et les bouchons de notre mieux avec des chevilles de bois bien ajustées.

Nous sommes assez satisfaits du résultat, il ne reste qu'à le tester en le mettant à l'eau. Moïse monte, puis moi, puis le capitaine : notre embarcation enfonce mais supporte parfaitement notre poids. Nous avons réussi à bricoler deux pagaies, que Moïse et moi employons en nous asseyant à califourchon sur chaque bord, tandis que le capitaine manœuvre à la perche à l'arrière.

Nous commençons une descente qui s'avérera laborieuse : cette rivière étroite est régulièrement coupée par des troncs d'arbre abattus en son travers. Lorsque nous ne pouvons pas passer en-dessous, nous devons hisser le radeau par-dessus, ce qui nous demande à chaque fois des efforts épuisants pour franchir l'obstacle, alors que ma côte continue à me faire terriblement mal. Ces arbres morts ralentissent considérablement notre marche. Le reste du temps, le courant est heureusement assez fort pour nous permettre d'avancer convenablement.

Nous naviguons ainsi pendant trois jours, et à nouveau la faim nous tenaille : sans armes, nous ne trouvons plus que des

chenilles, parfois quelques œufs que Moïse déniche, de maigres fruits. Nous passons devant un citronnier dont les fruits pourris jonchent le sol ; ils sont si amers que nous n'arrivons pas à les manger.

Un soir, un hélicoptère blanc nous surprend : nous n'avons pas le temps de nous cacher sous la végétation, comme nous l'avons déjà fait à plusieurs reprises. Il passe par deux fois au-dessus de nous, puis s'en retourne comme il était venu. D'après le capitaine, c'est l'appareil d'une compagnie pétrolière. Que fait-il ici ?

Enfin, nous débouchons sur une rivière bien plus large. La couleur de ses eaux ressemble à celle de la Mambili. Maintenant que nous sommes largement en aval de l'endroit où nous avons laissé la pinasse, son lit s'est encore étalé. Mais la forêt qui la borde reste toujours aussi impénétrable, formant des falaises vertes tachées de rouge et de jaune.

Au matin du quatrième jour, nous arrivons au confluent de la Likouala. Encore une journée et nous allons pouvoir remonter vers le nord en empruntant la Bokiba. Il faudra pour cela trouver une autre embarcation, et si possible qui soit plus rapide ! Mais cela devrait pouvoir se faire, car le trafic est maintenant intense sur cette voie d'eau.

Justement, voici une sorte de grosse pirogue à moteur qui s'approche de notre radeau, lequel ne laisse pas de surprendre les autochtones. Le bateau est surchargé de monde, de marchandises, d'animaux. Mais il ralentit à notre niveau, des exclamations fusent, des mains se tendent, nous sommes invités à nous hisser sur cette arche de Noé.

Bien que méfiants, nous n'avons pas trop le choix, et abandonnons sans beaucoup de regrets notre rafiôt qui aura bien rempli son office jusque-là.

Les gens se serrent simplement un peu plus pour nous faire une place. Je suis bien sûr l'attraction pour les passagers, et je m'amuse à entendre les explications que Moïse et le capitaine tentent de servir pour expliquer notre mésaventure. Une mère essaie de rassurer son enfant en pleurs qui se cache pour ne pas me voir.

Mes compagnons ont dû être convaincants, car la fin de leur discours est saluée par des exclamations. Aussitôt, on nous

Le Cœur au Trésor

apporte du manioc, des bananes, des poissons séchés, et même du vin de palme. Nous dévorons ces victuailles en bénissant l'hospitalité de la population. Celle-ci s'abrite du soleil et des averses quotidiennes sous des bâches ou des parapluies. Nous avançons dans un joyeux brouhaha de cris, de bêlements, de piailllements, de pleurs et de rires.

Au bout de quelque temps, le capitaine se dresse d'un bond en criant :

« C'est le Malamine ! C'est mon ami Koumou qui en est le capitaine ! »

Il nous désigne un grand vaisseau blanc qui s'apprête à nous dépasser, enfin, blanc, pour les rares parties qui ne sont pas trop atteintes par la rouille ! S'il avait des roues à aube comme autrefois, on jurerait que c'est un steamer du Mississipi. Très basse sur l'eau, la plateforme est surmontée de trois étages de bâtiments qui en font un transport de passagers.

A la demande du capitaine, le piroguier vient se mettre à flanc du transporteur, et nous sautons à bord. Je ne suis pas enchanté par ce nouveau changement, notre pirogue me semblait être un bon engin pour passer incognito. Mais le capitaine a l'air sûr de lui :

« C'est un M'Bochi, comme Sassou, mais c'est avant tout un vieil ami. Il va nous aider, c'est sûr ! »

C'est donc un vrai bateau, mais les passagers font toujours le voyage, de plusieurs semaines pour certains, à côté des bêtes : cochons, chèvres, poules ; au milieu de paquets de toutes les formes et de toutes les couleurs, des ustensiles de cuisine et des réchauds. Plusieurs centaines de personnes se partagent cet espace certainement conçu pour bien moins que cela.

Nous nous frayons un chemin jusqu'au poste de commandement ; le capitaine se fait annoncer auprès de son coreligionnaire. Il ne nous a pas menti : le commandant du bateau nous accueille avec une véritable explosion de joie. C'est un homme un peu plus âgé que le capitaine, il porte une courte barbe grisonnante, et surtout, il est aussi sec que notre capitaine est gras, enfin, qu'il l'était, car je dois reconnaître que notre dernier périple l'a bien fait maigrir ! Le capitaine met au fait son ami de notre situation, et de notre souhait de remonter par la Bobika.

« Hum, malheureusement, je redescends moi-même sur Brazzaville. Mais un pousseur doit remonter la Bobika dans cinq jours : je vais vous déposer à l'embarcadère auprès d'une personne de confiance, et là vous pourrez attendre tranquillement le passage. C'est la meilleure solution. »

Partie 8. Toujours plus loin

Chapitre 18. La lutte des géants

Ainsi fut fait. Nous nous retrouvons installés dans une case de la petite station, avec tout le confort dont nous n'osions plus rêver, à savoir un toit, de l'eau fraîche, et un lit de bambous. Le capitaine Koumou nous a généreusement donné de quoi subvenir à nos besoins jusqu'à la fin de notre voyage. Notre arrivée s'est passée me semble-t-il de façon assez discrète. Quelques dizaines de cases forment le village de la station, essentiellement des hangars de stockage pour les marchandises.

La Likouala s'était subitement élargie quelques kilomètres avant notre arrivée, pour atteindre plusieurs dizaines de mètres de large. Le soir, nous prenons le risque d'observer le coucher de soleil sur la rivière. Le reflet des arbres en ombre chinoise dessine des taches sombres dans l'eau étale, qui a pris la couleur des orangés flamboyants de l'astre finissant. Sur la Likouala, des pirogues tracent des stries noires en passant tranquillement. Seuls quelques bruits lointains de moteurs troublent cette atmosphère de fin de journée.

Vous pensez bien qu'en ce moment paisible, je n'ai de pensées que pour deux personnes, l'une pour Jacques de Rhinel, qui s'est éloigné pour toujours, et l'autre pour le Père Muabi, qui n'a jamais été si proche. Comme j'aurais aimé que Jacques soit là ce soir avec nous ! Mais ce n'est pas possible, et si nous bénéficions de ce havre de paix, c'est bien à lui que nous le devons.

Je sors de la poche de mon short, que j'ai mis à la place de mon pantalon dès que nous sommes arrivés en plein soleil sur la Mambili, la pièce de bois qu'il a gravée à mon intention. Je regarde à la lumière qui fuit les quelques chiffres, qui pourraient nous mener au repaire de l'homme recherché par toutes les factions du pays. Que ferait Jacques à ma place ?

Je me rends compte de mon imprudence car Moïse, à côté de moi, a repéré mon manège. Sans avoir pu lire la pièce, son regard me dit qu'il a compris quelque chose. Sans rien dire, il le tourne à nouveau vers le spectacle rougeoyant. Le soleil est

maintenant presque avalé. Au bout d'une minute, Moïse ne semble plus y tenir et se retourne vers moi. Je soutiens son regard interrogateur, qu'il détourne à nouveau. Par délicatesse, il ne veut pas percer mon secret. C'est donc à moi d'avouer ce qui m'est trop lourd à porter, et que j'ai déjà révélé à moitié par mégarde.

« Jacques avait vraiment tout prévu. »

Moïse me regarde sans dire un mot.

« Je suis sûr qu'il savait ce qui allait lui arriver. Il n'a rien voulu dire au capitaine car il craignait qu'il ne me ramène pas. Mais ce qu'il ne pouvait pas savoir, c'est que nous aurions cinq jours à attendre ici.

– Et alors ?

– Et alors, il m'a donné les coordonnées exactes. Elles sont sur cette pièce de bois. Et c'est tout près d'ici.

– Il faut y aller !

– Oui, c'est ce que je pense aussi. Mais j'ai promis à Jacques de ne pas en parler au capitaine avant d'être en sécurité. C'est à lui que je dois les remettre, mais lorsque nous aurons quitté le Congo.

– Ah... Oui, ça c'est embêtant. Tu ne peux pas renier ta promesse, je comprends ça. »

L'horizon n'est plus qu'un brasier sombre maintenant que le disque d'or a totalement disparu. Le capitaine est un peu en contrebas, à quelques mètres de nous. Il continue sa méditation silencieuse.

« Jacques a dit aussi que le Père Muabi était peut-être en danger, dis-je encore à Moïse pour reprendre notre conciliabule à mots feutrés. Et que le capitaine pourrait l'aider.

– Oui, il pourra revenir, quand tout ça sera fini.

– Ça sera peut-être aussi fini pour Muabi.

– Pierre, tu as vraiment envie d'y aller, hein ? »

Je réfléchis un instant, puis :

« Oui... Enfin, je crois. Mais ce n'est pas pour le trésor. Je voudrais le connaître, savoir ce qu'il faisait avec mon père, et pourquoi ce fétiche... »

– Ton père pourra bientôt te le dire.

Le Cœur au Trésor

– Oui... C'est vrai... Mais ce n'est pas pareil... Et si nous le ramenions en France, hein ? Ça ferait une drôle de surprise à mon père !

– A condition que tu reviennes entier, oui, et pas dans une caisse en bois. »

N'y tenant plus, je tends la pièce à Moïse :

« Tiens, tu n'as qu'à la lui donner, toi. Après tout, je n'ai pas promis pour toi. Je peux te la donner et toi tu la donnes au capitaine.

– Tu es sérieux, là ? »

Je ne suis pas trop sûr du bien fondé de mon raisonnement, mais je persiste. Moïse hésite longuement, mais il finit par prendre le morceau de bois du bout des doigts. Il hésite encore en l'observant puis, sans un regard pour moi, il hèle le capitaine.

*
**

Ce soir, je m'effondre sur ma paillasse. Ma tête tambourine, et je frissonne longuement malgré la chaleur persistante. Le capitaine, très excité, a décidé que nous partirions dès le lendemain matin. Il s'est précipité auprès du chef d'entrepôt pour trouver une barque à moteur, et je crois bien que tout l'argent que le capitaine Koumou nous a laissé y est passé : il a aussi fallu acheter le silence. Je n'ai pas tout compris à ses explications, mais la position supposée du Père Muabi est à moins de vingt-quatre heures d'ici, par voie fluviale puis à pied. Il a essayé de me dissuader de l'accompagner, prétextant les risques, et le remorqueur à ne pas rater, mais il n'est pas question pour moi de renoncer à cette expédition.

Pour l'heure, je n'arrive plus à réfléchir. Je ne sais pas si c'est la fatigue cumulée de ces derniers jours, mais je n'ai plus la force de bouger ; mes pensées s'embrouillent. Bien que grelottant de froid, je finis par m'endormir, d'un sommeil agité.

Lorsqu'au matin je réussis à m'extirper de ma couchette, il fait déjà jour et lourd. Je suis seul dans la case, et me traîne jusqu'à la porte. Un instant ébloui par la lumière, j'avance dehors en me protégeant les yeux de la main. Je finis par trouver Moïse auprès de l'embarcadère. Il éructe.

« Ce salaud nous a abandonnés !

– Quoi ?!

– Le capitaine, il nous a lâchés ! Il est parti cette nuit, il a demandé au chef d’entrepôt de nous dire de l’attendre, et que s’il n’était pas rentré à temps, de prendre le pousseur sans lui. »

Je n’ose pas y croire.

« Et toi, tu n’as rien entendu cette nuit ?

– Non, je dormais, comme toi. Je me suis réveillé tard, moi aussi. Si je l’attrape, je lui fais sauter la cervelle.

– Lui, c’est le trésor, qu’il voulait. Il voudra le garder pour lui. Mais moi, ça m’est égal, qu’il en fasse ce qu’il veut. Moi, c’est Muabi que je voulais voir. Il n’a pas le droit de nous faire ça !

– Oui, mais il l’a fait. Et maintenant, on ne peut pas lui courir après. Mais qu’est-ce que tu as ? » me demande-t-il effrayé.

Je sens ma tête dodeliner, mes yeux tourner, et je m’effondre comme une masse.

La fièvre me terrasse pendant les trois jours qui suivent. Incapable de bouger, j’arrive à peine à avaler les verres d’eau et les bouillies que Moïse m’apporte, veillant constamment sur moi. Le jour et la nuit se confondent, j’alterne les moments de veille et de somnolence sans plus de lien avec le rythme naturel, et mes pensées alternent entre des moments d’une faible conscience et des délires.

Je vois des trains entrer en gare toutes lumières allumées, des foules en descendre ; et moi, perdu au milieu d’elles, à contre courant, cherchant un visage connu, je retrouve celui de la jeune femme en blanc, mais elle disparaît au moment où je lui fais signe, ma voix se refusant à émettre aucun son. Commandant Nguabi me martèle le crâne de son bec crochu, je le chasse et il se fait gober par un python posté dans l’encadrement de la porte, dont il a épousé parfaitement la forme rectangulaire, en se retenant par la seule force de ses anneaux musclés. Puis le serpent se laisse glisser et vient s’enrouler autour de moi, me serre, me serre jusqu’à ce que j’étouffe, alors que j’entends encore le perroquet pérorer ses « Clé de dix ! Clé de dix ! Clé de dix ! » dans ses anneaux, et je me réveille lorsque Moïse dépose un linge mouillé sur mon front brûlant.

La troisième nuit enfin, je m’éveille subitement mieux. Les nausées, le mal de crâne, la fièvre m’ont abandonné. Je m’assieds sur mon lit, le corps apaisé. J’essaie de retrouver le

Le Cœur au Trésor

souvenir du dernier rêve que j'ai fait. Ce n'est qu'une impression qui s'estompe rapidement, mais il me semble que la dame en blanc venait me tirer le bras comme si elle voulait m'entraîner hors du lit ; je voulais la suivre, mais mon corps restait inerte, au désespoir de la dame qui tirait de plus en plus fort, sans résultat ; elle prononçait des paroles que je n'entendais pas, et pas un son ne sortait de ma gorge malgré mes efforts. Et puis je me suis réveillé. Enfin, je crois que c'était ça. J'en garde un souvenir pénible.

A côté de moi, Moïse respire faiblement. Je me dirige vers la sortie, parce que je suis pleinement réveillé, et que je ressens le besoin de prendre l'air. Dehors, la nuit est fraîche. Le ciel est dégagé et les étoiles fleurissent dans l'air pur. Seules quelques lumières blafardes éclairent l'embarcadère. Je vais jusqu'au surplomb pour admirer les reflets de la lune sur la rivière, qui se laisse caresser par sa lumière. Des convois passent encore sur les eaux noires. Moïse m'a dit qu'il arrivait parfois de graves collisions entre navires la nuit, ce qui ne m'étonne pas. Mais cette nuit est claire.

Parmi les feux, il y en a un qui se rapproche rapidement de l'embarcadère. Je m'étonne de sa vitesse, qui tranche avec la tranquillité des embarcations habituelles. Comme toutes par contre, elle est surchargée d'hommes. Mais les silhouettes sombres qui commencent à se détacher sur les flots argentés me font une mauvaise impression de déjà vu. Lorsqu'elles débarquent, leur attitude, leur stature, quelques éclats de lune réfléchis par des objets métalliques ne me laissent pas de doute : ce sont des soldats qui arrivent. Un homme vient à leur rencontre, il leur désigne notre case. Je remonte en courant et réveille Moïse. Eberlué de me voir debout, il ne comprend pas et résiste à mon appel à fuir.

« C'est aujourd'hui qu'arrive le remorqueur, bientôt tu seras chez toi ! Recouche-toi ! »

Je le tire à terre de toutes mes forces, ce qui le décide enfin à me suivre. En sortant, la vue des hommes arrivant au pas de course finit de le convaincre. Nous partons dans la direction opposée. J'entends avec horreur des aboiements de chiens. Nous courons à toute allure vers la forêt, toujours elle. Nous l'atteignons alors que nous entendons des éclats de voix derrière

nous : les soldats, arrivés à la case, découvrent avec colère qu'elle est vide.

Nous nous enfonçons sans égard pour les épines qui nous déchirent. Nous n'avons que nos couteaux pour trancher parfois une liane trop récalcitrante. Derrière nous, les aboiements et les cris se rapprochent déjà.

Dans la nuit, nous avançons au hasard, j'ai du mal à suivre Moïse, je dois le coller si je ne veux pas que nous nous perdions. Aucune lumière n'éclaire notre marche, qui s'annonce sans issue.

Mais une odeur forte nous saisit. Cette fois, je la reconnais immédiatement : c'est celle des éléphants. De fait, nous arrivons sur un de leurs tunnels, que nous empruntons en accélérant à fond.

Cette fois encore, je manque de m'étaler sur leurs bouses, et me rétablis au dernier moment dans une sorte de vol plané. Devant moi, Moïse rencontre un obstacle qui l'envoie par terre ; j'ai juste le temps de l'esquiver par un pas de côté. Je me précipite pour aider Moïse à se relever, mais ce que j'avais pris pour un arbre esquisse un mouvement d'humeur : dans l'obscurité, nous n'avons pas vu le troupeau de pachydermes qui commence à se mouvoir pesamment, tiré de son sommeil par les aboiements qui s'approchent.

Je contourne un éléphanteau plus haut que moi, Moïse passe de l'autre côté, je plonge sous un ventre ; les éléphants commencent à faire des pas de danse, j'évite de justesse plusieurs défenses tournoyantes.

Les aboiements des chiens ont changé de nature : ils manifestent maintenant la crainte. J'entends les hommes leur crier dessus. Le barrissement terrible qui leur répond me pénètre jusqu'aux os. Alors que nous doublons les derniers animaux, derrière nous c'est la cacophonie totale ; le drame se déploie dans toute sa fureur : un éléphant s'est mis à charger dans un boucan épouvantable, les chiens hurlent de terreur, le sol tremble sous la charge formidable, puis ce sont les coups de feu qui déchirent la nuit : un râle abominable leur répond, celui d'un géant touché à mort ; puis c'est la débandade parmi le troupeau, qui se met à foncer dans toutes les directions.

Le Cœur au Trésor

Je réussis à éviter plusieurs animaux qui me dépassent, je suis les traces de l'un d'eux qui défonce la forêt avec une facilité déconcertante.

J'ai perdu Moïse et n'ose pas l'appeler, je dois mettre le plus de distance possible entre les soldats et moi tant qu'ils sont, comme je l'espère, arrêtés par le troupeau et que les chiens sont inopérants. Je poursuis mon animal à toute allure pendant longtemps, jusqu'à ce que le jour se lève. Là, je me rends compte de ma situation désespérée : tout seul perdu dans la forêt épaisse, sans espoir de retour, sans équipement, sans arme.

J'entends au loin les aboiements. Sont-ils sur ma piste ? Je repars de plus belle. J'arrive à une partie de forêt plus claire, plus humide aussi. J'y perds la trace du pachyderme, et me mets à avancer au hasard. Enfin, en désespoir de cause, j'essaie de suivre vaguement le nord, quand le soleil me permet de m'orienter. Je n'ai plus guère d'espoir sur l'issue de mon équipée, mais je suis déterminé à me battre jusqu'au bout, en mémoire de Jacques de Rhinel, et en rage contre le capitaine. L'assurance de Moïse me manque.

Inexorablement, j'entends les pisteurs se rapprocher. Qu'est-ce qui pourrait encore me sauver maintenant ? A peine ai-je eu cette pensée que je tombe sur un marigot : je le traverse, de l'eau jusqu'aux chevilles, manquant à plusieurs reprises de laisser une chaussure dans la vase nauséabonde qui veut la retenir. Je prends soin de ressortir le plus loin possible, voilà qui me donnera un répit.

Je marche encore pendant peut-être une heure, avant d'entendre à nouveau les chiens qui ont fini par retrouver ma trace. Après le premier aboiement lointain qui m'a pétrifié, ils se succèdent à un rythme de plus en plus rapide, ils sont de plus en plus proches.

J'imagine les crocs se planter dans ma chair. N'y a-t-il pas un Tarzan, par ici ? Et Moïse, a-t-il pu s'échapper ? J'entends un déplacement de feuilles froissées à quelques mètres de moi. Un animal ? Les aboiements rauques se rapprochent. J'avance de toutes mes forces, mais elles faiblissent. Ma fièvre de ces derniers jours a laissé des traces.

Lorsque je sens que les chiens ne sont plus qu'à quelques dizaines de mètres, je trouve pourtant la force encore de partir

dans une course folle. Je fonce droit devant moi, sautant, trébuchant, m'affalant et me relevant dans un dernier sursaut de vie. Les chiens sur les talons, je finis par plonger derrière l'immense contrefort d'un fromager, comme s'il pouvait m'offrir un abri. Je rebondis sur quelque chose de mou et finis mon saut par une roulade.

Lorsque je me relève, je vois une monstrueuse forme noire se dresser devant moi : c'est sur un gorille endormi que je viens de tomber, le réveillant brutalement ; je n'ai pas le temps de réagir qu'il me saisit par un bras et m'envoie contre l'arbre, où je m'écrase et retombe, à moitié sonné.

Ne pouvant plus bouger pendant quelques secondes je m'attends à être écrabouillé par l'animal herculéen, mais il me délaisse, se redresse et se frappe la poitrine de ses poings en poussant un long hurlement. C'est à ce moment-là que les chiens arrivent, l'un d'eux lui saute à la gorge. Mal lui en prend car le gorille s'en empare comme d'une brindille et lui brise les reins sur le contrefort de l'arbre. Aussitôt, il renouvelle son numéro d'intimidation.

J'entends les chiens déguerpir en glapissant, sous les invectives de leurs maîtres qui débouchent. Je parviens enfin à me relever. Le gorille me tourne le dos, faisant face aux nouveaux intrus qui pénètrent dans son territoire. Je le vois foncer à une vitesse phénoménale, en furie, sur le premier homme qui n'a pas le temps de réagir : il est attrapé par un pied et par un bras, frappé à plusieurs reprises sur le sol, avant d'être relâché par la montagne de muscles qui se redresse sur les deux jambes arrières et se martèle à nouveau la poitrine pour célébrer sa victoire ; mais comme le soldat se relève pour essayer de récupérer son fusil, le gorille revient à la charge avec une vivacité inévitable, le mord profondément, et plus l'homme essaie de se défendre, plus il s'acharne sur lui, le brisant en morceaux de ses mains gigantesques et le lacérant de ses canines acérées.

Mais j'entends encore des voix ; ce sont les autres soldats qui se ressaisissent, et leur armement ne laissera aucune chance à l'animal, quelle que soit sa force. En le remerciant intérieurement de m'avoir, lui aussi, sauvé la vie, je l'abandonne à son sort et prends mes jambes à mon cou.

Le Cœur au Trésor

Il me semble, à entendre une galopade derrière moi, que lui aussi s'enfuit, bien que quelques coups de feu se fassent entendre. Je cours, je cours sans plus vouloir m'arrêter. Malgré mon essoufflement j'ai encore l'impression d'être entouré par des êtres vivant dans ce royaume végétal, une présence discrète.

Je m'arrête pour reprendre mon souffle, tends l'oreille. Je n'entends rien aux alentours, mais au loin, je perçois toujours des voix humaines, et le bruit caractéristique de la machette. Je ne suis pas encore en sécurité. Mais le serai-je jamais ? Je regarde autour de moi, et ne vois que cette immensité verte en trois dimensions, des feuilles, du bois, des lianes partout, des insectes dont je suis couvert et dont je me débarrasse en m'époussetant, arrachant les fourmis à la morsure brûlante. La soif est insupportable, mais je ne ressens pas la faim. Je reprends ma course folle, car il n'y a que cela à faire ; j'avance le poignard à la main, courbé en deux, le nez à ras de terre pour mieux passer, presque à quatre pattes, et je me surprends à réciter un Notre Père. Comme je fonce ainsi au pas de course, je suis soudain arrêté et m'affale par terre, sans pouvoir me relever alors que je me débats dans un paquet de lianes.

Chapitre 19. Les danseurs de Dieu

A travers les mailles bien nouées de ce que je découvre être en fait un filet, je vois, ahuri, quatre lances pointées sur moi, et autant de paires d'yeux qui me fixent, assurément aussi surprises que je le suis.

Pendant que nous nous observons ainsi de longues secondes, petit à petit un sentiment d'étrangeté m'envahit, il y a quelque chose qui ne va pas : ce sont bien des hommes que j'ai devant moi – mais visiblement ce ne sont pas des soldats – presque nus, leur peau est plus claire que celle des Congolais que j'ai vus jusque-là. Ça y est, je saisis ce qui cloche : ces hommes musclés semblent faire à peine ma taille. Il n'y a plus de doute maintenant : il s'agit certainement de pygmées.

Ils parlent à voix douce au-dessus de moi dans une langue inconnue, visiblement contrariés, apeurés même. L'un fait des gestes dans la direction d'où je viens, les autres lui répondent par de courtes onomatopées qui semblent être d'approbation.

J'esquisse un mouvement pour me dégager, mais un des hommes pose fermement la main sur mon épaule pour me maintenir à terre, tout en continuant sa discussion sans autre égard pour moi, comme si j'étais un simple animal. Je sens que la tension monte entre les quatre hommes, à travers le ton de leur voix et leur regard de plus en plus mobile.

L'un d'eux porte les deux mains à sa bouche et lance un cri prolongé, à trois reprises, imitant probablement celui d'un animal. Aussitôt après, les quatre hommes me ficèlent avec dextérité dans leur filet, passent une perche aux deux extrémités, prêts à m'emmener tel un paquet.

Le temps de m'apprêter ainsi, d'autres les ont rejoints ; des hommes, mais aussi des femmes et des enfants. Ils viennent vers moi tour à tour et poussent des petits cris en me voyant. Je suis bien évidemment une attraction exceptionnelle. Les enfants n'osent pas s'approcher et se cachent derrière leurs mères. Seuls les garçons d'une dizaine d'années s'enhardissent.

Le Cœur au Trésor

Une discussion animée agite la petite communauté à mon propos, mais il est aussi question de mes poursuivants, à voir les gestes des uns et des autres. Je ne sais pas quelle attitude adopter. Sont-ils cannibales, pour m'avoir pris comme un gibier ? Ou font-ils des sacrifices humains ? Leur palabre n'en finit pas. Je m'enhardis et lance d'une voix forte :

« S'il vous plaît, je ne vous veux pas de mal. Mais des soldats arrivent, ils sont armés, il faut partir vite. »

Mon intervention stoppe net leur discussion et ils me regardent tous, effarés, comme s'ils n'avaient jamais vu un jeune garçon blanc parler en français dans leur forêt. Je crois que je dois sourire aussi béatement qu'ils ouvrent de grands yeux. Je ne sais pas si c'est mon intervention qui fait cet effet, à laquelle je ne pense pas d'ailleurs qu'ils aient compris un seul mot, mais en quelques échanges, ils se décident enfin à bouger.

Dès lors, tout se passe comme si chacun d'eux savait parfaitement quoi faire : deux hommes s'emparent de moi en posant la perche sur leur épaule, si bien que je suis emporté comme dans un hamac, dans un balancement ma foi assez agréable.

D'autres hommes partent en file indienne, tandis que les femmes et les enfants se saisissent d'énormes rouleaux de filets, et que tout ce petit monde s'engage à travers les sous-bois. La marche est très rapide, c'est à peine s'ils s'arrêtent parfois une poignée de secondes pour chercher leur chemin, qu'ils trouvent je ne sais pas comment. Ils semblent savoir parfaitement où ils vont alors que je ne vois aucun chemin tracé.

Nous finissons par arriver, moi toujours porté comme un gibier, dans ce qui doit être leur campement. Une bonne douzaine de huttes en forme d'igloo, pas plus hautes qu'un mètre cinquante et recouvertes de feuilles, occupent une clairière.

Après m'avoir déposé sur le sol, l'homme de tête me dégage du filet, qu'il roule consciencieusement ; puis il me parle en faisant du bras une sorte de moulinet, qui peut vouloir dire « tu peux rester par là mais ne t'éloigne pas trop ».

Je me relève donc enfin, pour observer ce village et ces habitants qui m'intriguent tant. Tous me regardent du coin de l'œil, en vaquant à leurs occupations : pour l'heure, ils

s'affairent à préparer le produit de leur chasse. L'un d'eux dépèce un porc-épic qui a été tué d'un coup de lance dans le flanc, un autre a suspendu une n'gaudi, une adorable petite antilope. La tête aux yeux de biche éteints, surmontée de longues cornes droites et pointues, pendouille sans vie, la langue sortie. Les muscles mis à nu sont allongés et très charnus, tenus aux fines articulations par des tendons épais.

Mais cela semble être le seul produit de la chasse, c'est-à-dire bien peu pour toute l'organisation qu'elle a demandée : mon irruption a probablement interrompu prématurément la partie.

Les foyers, ravivés par les enfants, fument. Les femmes retirent de grandes hottes en vannerie des tubercules et autres racines qu'elles ont ramassés en marchant, des noix et des baies, des boules roses réunies en grappes comme le raisin. De fruits qui me semblent être des mangues, elles extraient l'amande et jettent la pulpe.

Une femme âgée, portant un bout de corne d'antilope passé dans le nez, m'apporte des noix et des champignons à manger. Je fais un signe de remerciement, espérant qu'elle me comprenne, et mime le geste de boire. Elle revient bientôt avec une poterie pleine d'eau fraîche, qui soulage enfin ma soif. Comme je bois goulûment, elle frappe dans ses mains en grimaçant un sourire, comme pour applaudir. Je lui rends son sourire et la remercie, même si elle ne me comprend pas. Mais en m'entendant parler, elle répète plusieurs fois en hochant la tête un mot qui pourrait vouloir dire « français ». A-t-elle reconnu ma langue ? Elle s'en retourne.

Après cette scène, les enfants apeurés sortent de leurs cachettes : m'ayant vu boire, ils doivent se dire que je suis peut-être un peu normal. Ils ont, comme leurs parents, le crâne rasé, sauf une houppette ou une calotte. Un homme que je n'ai pas encore vu s'approche d'un pas tranquille. C'est la femme précédente qui est allée le chercher.

« Bonjour, me dit-il en français avec un sourire engageant.

– Bonjour ! Vous parlez français ?

– Oui, je le parle un peu. Je suis Télé, fils de Mabkolo. Quel est ton nom ?

– Je m'appelle Pierre Seron, j'étais poursuivi par des soldats, mais moi je n'ai rien fait de mal.

Le Cœur au Trésor

– Oui, les soldats sont venus dans la forêt, on le sait ; c'est mauvais. Ils ont tué là-bas, chez les Tongia, il y a deux jours. N'aie pas peur : ils ne viendront plus là.

– Vous vivez toujours dans la forêt ?

– Toujours, oui : la forêt nous nourrit. Mais demain, nous partirons.

– Je dois aller au Cameroun. »

Il regarde autour de lui, comme s'il cherchait la direction.

« Là-bas, je sais, il y a les Bankas. C'est loin. Tu peux rester avec nous. Après on verra.

– Après quoi ?

– Après. Un jour, peut-être. Cette nuit, tu dors avec les garçons. »

Il m'emmène vers une hutte devant laquelle sont assis quatre garçons autour d'un feu. Je pense qu'ils ont mon âge ou un peu plus quoique, naturellement, ils soient beaucoup plus petits que moi. Ça me fait drôle de me retrouver au milieu d'eux. Ils ne parlent pas français, nous échangeons avec les mains et avec des mimiques. J'aimerais tout savoir de leur vie. Nous faisons les présentations : Modé, Jongo, Matoto, Gaston. Gaston ? Eh bien oui, Gaston !

Leurs yeux sont un peu bridés, leur peau assez claire, le nez est plat et large, les narines sont fortes et retroussées. Leurs incisives taillées en pointe m'impressionnent : si leur attitude n'était pas si pacifique et leurs gestes si doux, je m'inquiéteraï.

Ils sont simplement vêtus de vieux shorts à la couleur indéfinissable, tandis que certains adultes portent une simple bande d'écorce assouplie.

Jongo s'éclipse et revient au bout de quelques minutes avec un escargot à l'échelle non pas des pygmées, mais de celle de cette forêt de géants dans laquelle ils vivent : sa coquille est plus grosse que mon poing. Inutile de dire que je n'avais encore jamais vu un gastéropode aussi monstrueux. Avec une brindille, il extrait adroitement le mollusque de sa coquille, puis le jette dans le feu. Lorsqu'il est bien racorni, il propose de le partager avec nous. A cette occasion, je sors mon couteau, ce qui provoque une vive excitation chez eux.

Après la dégustation, je m'intéresse à la hutte, que nous allons donc partager cette nuit. Elle ressemble à celles que

construisait mon escorte dans le Mayombé, mais elle est mieux faite : une solide armature de tiges sont plantées au sol en cercle, puis courbées pour former un dôme qui est ensuite recouvert de diverses feuilles.

Je leur demande de me montrer où ils trouvent ces éléments. Ils m'emmènent dans la forêt. Ils n'ont pour outil qu'une hache au fer coincé dans le manche en bois par une mortaise. Une cordelette enrobée d'un épais enduit dur et noir, peut-être à base de résine, le maintient fermement. En cheminant, ils me montrent tel champignon, telle racine, telle chenille comestible...

Voici qu'ils ont repéré une trace sur le sol. Ils me montrent l'endroit avec excitation, mais je ne vois rien de remarquable. Eux se mettent à suivre ces indices qui n'en sont pas à mes yeux, et nous avons bien parcouru cinquante mètres depuis notre point de départ lorsqu'ils débusquent, sous un tas de feuilles, une tortue, qui agrémentera le prochain repas. La pauvre bête



Sa coquille est plus grosse que mon poing

Le Cœur au Trésor

sera jetée vivante dans une casserole d'eau bouillante ; elle essaiera quelques secondes d'en échapper mais mourra rapidement. Une fois cuite, on peut facilement retirer la chair de la carapace. Pour l'heure, je reste perplexe devant leur capacité à lire la forêt, là où mes yeux ne voient rien.

Ils auscultent un arbre gigantesque, scrutent son sommet. Après quelques échanges entre eux, ils se décident : Matoto coupe une liane, avec laquelle il entoure le tronc avec une bonne marge, puis fait un nœud ; il s'insère entre l'arbre et l'anneau, qu'il passe sous ses bras, et commence à grimper en posant les pieds sur le tronc, et en remontant la liane par de vigoureux coups de buste. Il progresse ainsi rapidement jusqu'en haut de l'arbre, d'où il abat les très fines lianes qui y poussent, et qui serviront de liens pour les constructions. Je m'essaie à mon tour à la technique d'escalade, mais sans aucun succès, ce qui provoque l'hilarité de mes camarades.

En rentrant, je vois que la femme âgée, celle qui m'a nourri, a retiré le bout de corne qu'elle avait dans le nez, et qu'elle s'en sert comme aiguille, pour recoudre les bretelles de liane d'une de ces hottes que les pygmées portent sur le dos – et non pas sur la tête comme les Africaines, car ce serait impossible en forêt.

Je constate que Modé, l'un des garçons qui m'accompagne, a les pieds dévorés de puces chiques. Je propose de les extraire, comme j'ai vu Moïse le faire sur moi, et bientôt un attroupement se forme autour de nous. J'opère de mon mieux, mais il y en a tellement qu'il est impossible de tout nettoyer. Le malheureux se traîne avec ses pieds déformés par la vermine.

Comme pour m'épater, de jeunes enfants viennent tourner autour de moi, avec au bout d'une fine liane quelque chose qui vrombit comme un moteur : c'est un gros scarabée, je veux dire gros comme il se doit dans cette contrée, qui brasse l'air de ses ailes dégagées des élytres, alors qu'il est retenu par une patte. Les enfants virevoltent, leur jeu est prétexte à m'approcher de plus près et à repartir aussitôt en galopant avec des rires étouffés.

Le soir, on me sert de la banane cuite dans une coupe de feuilles, et quelques petits morceaux de viande : le partage s'est fait équitablement, et personne n'aura plus.

J'ai un peu de mal à manger, bien que ce soit savoureux, car mon moral est au plus bas : après avoir perdu tous mes compagnons, l'inquiétude de ce qui a pu advenir de Moïse m'étreint, et je me vois moi-même déjà condamné à errer dans cette forêt indéfiniment, dévoré par les insectes qui nous assaillent. Le crépuscule qui tombe ne fait qu'accentuer mon désarroi. Enfin, je suis toujours vivant, c'est déjà ça, et finalement je me dis qu'il y a toujours eu quelque événement imprévu, ou quelque personne pour me sauver la vie. Je confie à Dieu Moïse, le capitaine et Jacques dans mes prières, et Jean Versilong aussi, pour qu'il ouvre son cœur au Christ. Et pour l'heure, il s'agit de bénir mes hôtes qui m'ont recueilli et protégé, sans même me poser de questions.

Les bébés ne quittent pas leur mère, portés sur le flanc en bandoulière à l'aide d'une étoffe ou d'une écorce. Assises par terre, elles leur donnent le sein à volonté en les cajolant.

Le fait d'avoir mangé, les émotions et la fatigue de la journée, alors que je suis debout depuis la nuit précédente, me font tomber dans une sorte de léthargie. Je dois lutter pour ne pas m'endormir sur place. Ce n'est pas le cas des pygmées qui relancent les feux ; Matoto et Gaston s'emparent de tambours et commencent à jouer doucement. Les pygmées entonnent une mélodie entraînante.

Le rythme des tambours s'accélère, et quelques hommes entrent en piste en sautant d'une jambe sur l'autre, les bras allongés le long du corps ; alignés les uns derrière les autres, les danseurs tournent autour du feu, virevoltent, s'avancent de front, puis s'arrêtent : saisis d'un tremblement, ils tapent le sol du pied à un rythme frénétique. L'assistance des femmes et des enfants continue sa mélodie entrecoupée de cris aigus.

Matoto et Gaston frappent les tambours à toute allure, les danseurs font des mouvements d'avant en arrière, les bras pendant devant leurs genoux, leurs pieds glissent avec un pas de patineur allant à reculons, ou reprennent leur trépignement à toute allure ; les muscles couverts de sueur chatoient à la lumière chaude des flammes. Ils semblent inépuisables, et je suis cette fête dans un état second, ne sachant plus si je rêve déjà ou si je suis toujours conscient, oubliant que je me trouve perdu au beau milieu d'une forêt équatoriale. Mais celle-ci se rappelle à

Le Cœur au Trésor

nous, la voûte végétale s'agite, quelques gouttes tombent. Une dernière note basse fredonnée bouche fermée clôture la veillée, puis chacun s'égaie précipitamment sous sa hutte.

Je rejoins la mienne alors que le déluge commence à s'abattre. Nous sommes à l'abri en-dessous, et bien que dehors ce soit un véritable déluge qui recouvre la terre d'une pellicule d'eau, la toiture de feuilles résiste parfaitement. Je m'allonge sur une litière de palmes, et ferme les yeux aussitôt. Je plonge dans un sommeil régulièrement interrompu par le fracas de l'orage sur le toit.

Lorsque le rideau de pluie s'arrête, au bout de plusieurs heures, la forêt retrouve enfin son calme, et je m'assoupis profondément. Pas pour longtemps malheureusement, car je suis tiré en sursaut de mon sommeil par d'abominables cris. Je me dresse sur mon séant, comme mes compagnons, à l'écoute.

Là, tout proche, le long hurlement se répète, d'abord d'un ton grave puis il se termine dans les aigus. On dirait qu'une personne est soumise à la torture. Je scrute dans la pénombre les réactions de mes compagnons, mais je ne vois guère que le blanc de leurs yeux ; ils échangent quelques mots à voix basse mais ne paraissant pas plus effrayés que cela, ils s'allongent à nouveau, alors que retentit une troisième fois l'appel macabre.

Pour ma part, je reste longtemps assis à tendre l'oreille, prêt à voir nous tomber dessus une horde armée. J'ai vainement essayé de reconnaître dans ces cris la voix de Moïse, ou celle du capitaine ; en fin de compte, ils me font plutôt penser à ceux du Kouloukamba. Peut-être était-ce quelque gorille ou autre grand singe perché au-dessus du village, et déversant après l'orage sa rage de vivre... Ces déchirements nocturnes semblent terminés maintenant ; vaguement rassuré par la respiration régulière de mes camarades déjà rendormis, je m'abandonne moi aussi enfin au repos.

**

Dès le matin, le camp est levé. Les quelques effets personnels sont vite rassemblés : chaque famille ne possède qu'un ou deux vêtements, une casserole en aluminium, une hache ou une lance, une poterie noircie par le feu, un mortier. Un gros galet blanc bien rond avec lequel j'ai vu une femme moudre une racine

m'intrigue : avec des gestes, elle me fait comprendre que c'est une rotule d'éléphant.

*
**

J'avais déjà expérimenté que les Noirs marchent vite, mais le rythme des pygmées est encore plus intense. Ils se fondent dans la forêt et suivent leur chemin sans hésitation. En marchant, ils chantent ou lancent de petits cris sans arrêt, probablement pour ne pas se perdre les uns les autres.

A une pause au bord d'une petite rivière, je suis intrigué par la bague que porte une jeune femme qui prend de l'eau dans les mains pour boire. Je m'approche d'elle et la désigne. Elle prend un air gêné, regarde autour d'elle, hésite, mais finit par me la montrer : c'est bien ce qu'il m'avait semblé, il s'agit d'un dizainier. Je suis assez surpris de le lui trouver au doigt. Pensant l'impressionner, je lui récite un « Je vous salue Marie ». A ma grande surprise, elle se lance elle-même dans une récitation, dans sa langue, mais je crois bien y reconnaître les paroles sacrées. Elle la poursuit en souriant de toutes ses dents pointues.

Alors qu'elle s'est déjà éloignée, elle revient vers moi, se penche sur la rivière pour ramasser de l'eau entre ses mains, qu'elle verse sur la tête de son enfant qu'elle porte en bandoulière, puis lui trace un signe de croix sur le front. Je comprends qu'elle veut me dire que son enfant est baptisé.

*
**

Tout en marchant, je glane ici et là quelques mots de leur vocabulaire. « Kulungu » désigne le touraco bleu que j'avais vu lorsque j'étais monté dans l'arbre pour décrocher une liane, au-dessus du site des orpailleurs. Les « kongo » sont ces chenilles vertes qui voyagent en colonne sur un tronc d'arbre tombé et qui seront consommées séchées puis fumées. Des « souma », sortent de patates, sont ramassées durant la marche. Et Télé me confirme que pendant la nuit, ce sont bien des grands singes qui se manifestaient.

En début d'après-midi, nous avons atteint le lieu où les pygmées veulent installer leur nouveau campement. L'endroit, un peu dégagé, a pu être déjà occupé par le passé, même s'il n'en reste aucune preuve tangible ; une fois abandonnées, les constructions légères disparaissent rapidement, se fondant dans la matrice de la forêt qui efface, en les absorbant, toute trace

Le Cœur au Trésor

organique. Or les campements pygmées, construits uniquement à partir de ce que la forêt fournit elle-même, lui appartiennent totalement. Il serait difficile de connaître plus grand dépouillement. Seul ce qui est strictement nécessaire à la survie est utilisé ou construit. Je ne les verrai jamais faire de provision ou de récolte, à part un peu de viande boucanée, qui ne se conservera pas très longtemps. S'en remettant entièrement à la générosité de la Création, les pygmées poursuivent leur vie joyeuse, entrecoupée des drames de la vie. Pour l'heure, en voici un qui s'annonce.

La poignée d'hommes qui étaient partie dans une autre direction lorsque j'avais été emporté dans le filet vient d'arriver. Comment ont-ils fait pour trouver le nouveau lieu de campement ? Cela, je ne le saurai jamais. Ils s'approchent au milieu des lamentations : ils portent le corps d'un des leurs. Télé m'explique qu'ils ont combattu les hommes de la milice.

Comme je me récrie, bouleversé qu'un homme soit mort encore de mon fait, Télé me console en m'assurant que je n'y suis pas lié : les pygmées n'avaient aucunement besoin de se battre contre les soldats pour les semer et se mettre à l'abri. Il s'agissait en fait d'une vengeance : les soldats, ou peut-être était-ce d'autres, ont tué un enfant du groupe lorsqu'ils étaient installés près d'un village bantou ; probablement était-ce par accident, l'enfant ayant été heurté par un véhicule, mais les pygmées n'ont pas voulu laisser le meurtre impuni. Mal leur en a pris : je ne saurai pas s'ils ont eux-mêmes châtié le responsable, mais voici qu'ils reviennent avec une victime de plus.

Aussitôt ce sont les cris et les lamentations : les femmes et les enfants sanglotent ou hurlent en se roulant par terre. Ils accompagnent leur douleur de cris perçants ou stridents. Une femme en particulier n'en finit pas de hurler son désespoir, et c'est celle avec qui j'avais échangé lors de notre arrêt au ruisseau. Télé me confirme que c'était l'épouse du défunt. Elle s'appelle Kounié.

Les lamentations se poursuivent jusqu'au soir, alors qu'arrivent, sortis de je ne sais où, de nombreux visiteurs. Ils viennent participer à la veillée funèbre. Mais comment ont-ils pu être informés du drame ?

Les invités sont assis sur des petits lits de bambous très bas tirés des cases, tandis que les proches du défunt s'asseyent par terre, toujours en larmes. Plusieurs foyers éclairent la nuit épaisse.

A l'appel des tambours, des apparitions surgissent : c'est un groupe d'esprits « mboamboa », tenant devant lui de grandes palmes, lesquelles se mettent à danser, à tourbillonner autour des feux, en poussant des cris rauques. Apeurés, les femmes et les enfants crient de plus belle, essayant d'échapper aux esprits maléfiques qui veulent les entraîner eux aussi dans la mort, tandis que les hommes initiés se saisissent de branches à moitié consumées dans les brasiers, pour les frapper l'une contre l'autre, ce qui provoque des gerbes d'étincelles, feu d'artifice nocturne qui repousse les esprits vers les ténèbres de la forêt.

Les danses dureront longtemps dans la nuit, et au matin le campement vit au ralenti. Une peinture de deuil, à base de poudre d'écorces et de lianes brûlées, réduites en cendres, mélangée à du charbon de bois, sert à couvrir le visage des membres de la famille du mort d'une large bande couvrant le bas du front et faisant le tour des yeux.

Vient le temps de l'enterrement : à une vingtaine de mètres des dernières huttes, un trou est creusé. Des tiges de raphia y sont déposées pour former un lit. Puis le corps entouré d'un linceul blanc est descendu. Télé officie, il me traduira plus tard les paroles prononcées : « A go a Komba... Tu es parti vers Dieu. Tu as vécu avec nous et tu sais que nous t'avons aimé. Maintenant que tu es là à errer dans la forêt, ne nous fais pas de mal. Pense à nous. Protège-nous. »

La tombe est recouverte d'un monticule de terre, de quelques pierres, d'une lourde souche d'arbre mort : c'est, je suppose, pour que des animaux ne viennent pas la profaner. Enfin, une petite croix formée de deux morceaux de bois assemblés par une liane est déposée. A ce moment-là, je constate que trois autres monticules jouxtent la sépulture : nous sommes donc dans un cimetière. Mais les anciennes tombes sont à peine repérables, déjà envahies par la végétation qui bientôt les rendra invisibles.

Parmi les visiteurs, un certain nombre porte des vêtements, souvent bien rapiécés, de couleur foncée ou noire. Kounié reste toujours aussi accablée, son bébé suspendu à son côté.

Le Cœur au Trésor

J'aimerais pouvoir la consoler. Je m'approche d'elle, mais elle reste enfermée dans sa douleur, sourde à ma présence à ses côtés. Ses gémissements sont entrecoupés de cris perçants. Je la laisse pour faire un tour dans le nouveau campement.

**

A coups de machettes, Gaston est en train de s'enlever une épine du pied, qu'il a dû attraper pendant le déplacement. La corne de ses pieds est si épaisse qu'il peut tailler dedans sans douleur.

Des enfants jouent avec des toupies : des fèves transpercées par une brindille qu'ils font tourner sur le bout de leurs doigts.

Les adultes s'affairent déjà : pour nourrir les invités, il faut partir à la chasse et à la cueillette. Mes compagnons de hutte, Modé, Jongo, Matoto et Gaston, m'entraînent vers la forêt avec un air de connivence : ils partent eux aussi en chasse. Ils sont armés d'une petite arbalète. Le modèle tout en bois est rustique mais je vais vite me rendre compte de sa qualité entre des mains expertes, pour atteindre le gibier qui vit en hauteur dans les arbres. Les flèches sont constituées d'un simple trait de bois pointu, empenné de feuilles dures ; mais leur efficacité est garantie par le poison dans lequel elles ont trempé.

Nous traquons un grand groupe de singes, des cercocèbes agiles. Une fois touchée par la flèche empoisonnée, la victime meurt en quelques minutes ; si elle essaie d'arracher la pointe entaillée, elle se casse et reste en place. Nous en ramènerons plusieurs, en les portant sur l'épaule après avoir passé leur queue autour de leur cou, formant ainsi une poignée. Différents oiseaux complètent la chasse.

Comme nous rentrons au camp, je constate que les adultes comme les enfants fument des cigarettes faites de feuilles. Un homme tire même sur une grosse pipe. Des papillons bleus, verts et jaunes virevoltent gaiement.

Pendant que mes compagnons jettent les singes au feu, après les avoir vidés, je m'approche à nouveau de Kounié qui s'est calmée. Assise devant sa hutte, elle se balance doucement d'avant en arrière en chantant une mélodie triste. Je m'assieds à côté d'elle et parviens cette fois à accrocher son regard. Ne sachant quoi faire d'autre, je retire ma médaille de dessous ma

chemise et lui montre le visage de la Vierge Marie qui y figure. Elle pousse des « Oh » en grimaçant de surprise. Je commence à réciter un « Je vous salue Marie » en lui montrant la médaille, ce qui lui arrache un sourire. Elle caresse longuement le relief du visage avec un air émerveillé. Puis elle reprend son chant douloureux de deuil. Elle semble m'avoir oublié. Son enfant s'est endormi dans ses bras.

J'attends là longtemps, ne sachant plus quoi faire, n'osant interrompre cette méditation plaintive, alors que je tiens à récupérer ma médaille qu'elle tient fermement dans sa main fermée. Je finis par la laisser, me disant que je la retrouverai plus tard.

De fait, dans la journée, elle commence à reprendre ses activités ménagères. J'en profite pour revenir et lui faire comprendre par gestes que je veux reprendre ma médaille. Mais elle fait celle qui ne comprend pas et me renvoie sans ménagement. Décontenancé, j'erre dans le village jusqu'au retour des chasseurs. Là, j'interpelle Télé, et lui explique la situation. Il m'accompagne pour retourner voir Kounié, et plaide en ma faveur. Elle commence par nier, récrier, mais sur les insistances de Télé, elle finit par céder et sort la médaille cachée dans le tissu qui lui sert à porter son bébé. Elle la tend d'un air boudeur. J'en suis contrit, car j'aimerais la lui laisser si cela lui fait un tel plaisir, mais c'est tout de même ma médaille de baptême ! Je demande à Télé de lui dire que je lui en offrirai une autre quand je serai rentré en France, ce qui la console.

Je la remets autour de mon cou, et pour cela dégrafe deux boutons de ma chemise. Télé se met à pousser des petits cris aigus. Aïe, j'avais oublié le fétiche ! Télé saute d'un pied sur l'autre en me tournant autour. Allons bon, voilà que ça recommence... Bientôt, je suis entouré par une dizaine de pygmées. Télé m'empoigne sans ménagement, je tente de me dégager, mais bien qu'il ne fasse que ma taille, il est doté d'une vigoureuse musculature d'adulte à laquelle je ne peux résister. Il se saisit du fétiche à pleine main, ce qui ne laisse pas de me surprendre, et le montre à la compagnie avec un flot de paroles. Les plus âgés répondent par des onomatopées d'excitation, tandis que les plus jeunes restent de marbre.

Partie 9. Le prix de l'amour

Chapitre 20. Le Père des pygmées

« Comment as-tu eu ça ? » me demande Télé.

Encouragé par son ton dénué d'animosité, je lui réponds franchement :

« C'est un cadeau de mon père, il l'a ramené du Congo quand il y travaillait.

– Hum »

Télé traduit, une vive discussion s'engage avec les quelques adultes les plus âgés, avec force exclamations. Au bout d'un temps interminable, ils semblent se mettre d'accord, et Télé se retourne vers moi :

« Nous avons déjà vu ce fétiche, et nous aimerions savoir comment tu l'as eu.

– Pourquoi vous intéresse-t-il ? Je vous ai dit que c'est un cadeau de mon père, je ne sais rien de plus. Et vous, vous n'avez pas peur de toucher le fétiche de Malibongo ?

– Non, ce n'est pas celui de Malibongo, c'est celui de notre Père Muabi. »

Je reste interdit. Jusqu'à maintenant, j'étais le seul, avec le capitaine, Jacques et Moïse, à savoir par la photo que le fétiche avait été porté par lui. Et Jean Versilong aussi, mais il n'y a aucune chance pour que ces pygmées puissent être au courant de tout cela.

« Vous connaissez le Père Muabi ?! Comment le connaissez-vous ? Comment savez-vous qu'il a eu ce fétiche ? Savez-vous où il est, maintenant ? »

C'est désormais Télé qui est désarçonné par le flot de mes questions. Il ouvre de grands yeux ronds en me regardant, lisse sa barbiche en faisant « hum... hum... », s'adresse à nouveau à ses compagnons, qui poussent encore de petites exclamations, et la discussion repart entre eux. Je m'impatiente :

« S'il vous plaît, c'est important. Je dois le retrouver, et l'emmener en France pour le sauver, il est en danger.

– Non ! s'exclame Télé. Le Père Muabi doit rester avec nous. C'est notre Père en Jésus-Christ.

– Où est-il ? Je dois absolument le voir. Si vous dites que c'est son fétiche, je dois le lui rapporter. »

Nouvelles discussions.

« Tu nous donnes le fétiche, et nous le lui apportons. Personne ne doit savoir où il se trouve.

– Je vous en prie, je dois le voir absolument. Il est en grand danger. Je devais déjà aller le voir avec un ami, qui m'a trahi. De toute façon, je ne pourrai jamais retrouver mon chemin comme vous le faites. »

S'ensuit un nouvel échange interminable, puis :

« Nous sommes d'accord. Père Muabi saura nous dire quoi faire de toi. Nous t'emmènerons demain. Il faudra marcher longtemps. »

Je vous laisse imaginer avec quelle joie et quelle excitation j'entends ces paroles. Ainsi, le Père Muabi est le pasteur des pygmées ! Je m'explique mieux leur conversion.

**

Le lendemain matin, nous partons tôt. Télé m'a promis une longue journée de marche difficile. Je rassemble mon courage pour affronter cette nouvelle épreuve. Aux difficultés habituelles de la forêt, s'en ajoute une : les pygmées ont du mal à ralentir leur rythme pour m'attendre. Ils avancent à une vitesse incroyable. Moi qui avais l'impression que nous avançons vite avec mes amis, je me rends compte que nous nous trainions lamentablement par rapport à l'allure de ces petits hommes infatigables.

Le moment le plus mémorable sera la traversée d'un marigot, qui s'étend sur une vaste superficie. Les pygmées, Télé en tête, se dirigent droit vers un tronc d'arbre abattu, et commencent à traverser dessus l'espace inondé. Au bout, un autre arbre couché permet de continuer la progression ; puis un autre encore et encore. Passant ainsi de tronc en tronc, nous atteignons l'autre côté à pied sec. Je parierais sans hésitation que seuls les pygmées connaissent ce passage.

Mais il ne faut pas croire que cela soit facile de traverser ainsi sur un tronc glissant. Enfin, pour moi, car bien sûr, les pygmées semblent danser ou même voler ; tandis que mes numéros d'équilibriste les font mourir de rire. Enfin, à bout de forces –

Le Cœur au Trésor

car Télé n'avait pas menti, nous avons avancé sans répit toute la journée – nous sortons de la forêt.

Nous nous retrouvons dans un endroit fortement vallonné, couvert d'une herbe verte et d'arbustes épars. Nous gravissons une colline au sommet de laquelle se trouve un bosquet d'arbres. A l'ombre de cette végétation, repose une toute petite case.

Télé s'arrête à une dizaine de mètres, porte les deux mains devant sa bouche, et émet un chant d'oiseau. Peu après, la porte s'ouvre, et un homme noir d'une soixantaine d'années apparaît dans l'embrasure. D'abord hésitant, lorsqu'il reconnaît Télé et la petite troupe qui l'accompagne, il ouvre grand la porte et l'invite à le rejoindre.

J'assiste à des retrouvailles touchantes, comme celles qui ont lieu entre de vieux amis. Mais une fois ces salutations terminées, le Père Muabi, car il ne peut s'agir que de lui, me regarde avec méfiance. Il interroge Télé dans sa langue, si bien que je n'y comprends rien, et celui-ci part dans une longue explication, dont j'attends la fin avec impatience, pour savoir quelle sera la réaction du Père Muabi. Il reste inexpressif pendant tout le monologue de Télé, si ce n'est qu'il me regarde fréquemment avec attention, l'air préoccupé. Puis, une fois le discours terminé, il s'adresse à moi.

« Ainsi, tu possèdes mon fétiche ?

– C'est donc bien le vôtre ! Oui, c'est mon père qui me l'a donné. Et je sais qu'il vous connaissait. Il vous emmenait en avion faire vos tournées. Et je lui montre le fétiche.

– Il n'y a pas de doute. Tu as ses yeux et son front, son menton aussi... Permets-moi d'embrasser le fils d'un vieil ami ! »

Il m'embrasse délicatement, puis s'adresse à Télé. Aux paroles prononcées, celui-ci retrouve la mine réjouie qu'il avait perdue depuis hier, et soulagé, vient me donner moult accolades. Les pygmées se mettent à chanter un air entraînant, en déposant dans la petite case les provisions qu'ils ont apportées.

Dans l'unique pièce, il y a juste la place pour un lit de bambou, une petite table avec un tabouret, quelques ustensiles de cuisine, et un petit coin de prière, limité à une bougie, à un Christ en croix, petite œuvre de laiton de facture congolaise, le Christ étant représenté comme un homme noir, à une icône de

type byzantin et à un missel. Le Père Muabi congédie les pygmées, qui partent en me laissant, à ma grande surprise.

« Ils reviendront dans trois jours. En attendant, ils vont aller récolter du miel. As-tu assisté à la récolte du miel ? Non ? C'est très impressionnant à voir. Nous allons donc avoir le temps. Je ne voulais pas qu'ils entendent ce que nous pourrions nous dire : ils doivent rester à l'écart de tout ça. Allons, viens me raconter ton histoire avant la nuit. Je ne sais rien, sinon que tu es le fils d'Alain Seron et que tu étais poursuivi en pleine forêt par des miliciens. J'ai hâte d'en apprendre davantage. »

Nous nous asseyons sur une large pierre qui conserve encore la chaleur du soleil, au pied d'un arbre. La vue devant nous est dégagée sur le soleil couchant. Je commence mon récit, que le Père Muabi écoute sans m'interrompre.

Il garde à la fin un long silence, que je respecte, avant de prendre la parole :

« Je n'avais pas pensé qu'Alain te donnerait ce fétiche, ni d'ailleurs qu'il l'aurait conservé aussi longtemps. Je me souviens quand il l'a gravé. Nous avions atterri, pas loin d'ici, sur une piste de savane, puis il avait voulu m'accompagner un bout de chemin dans ma tournée vers les campements pygmées. En pleine forêt, il avait regretté de ne pas avoir noté les coordonnées de notre point d'atterrissage, avant que sa mémoire ne lui fasse défaut. Une feuille de papier n'aurait pas résisté à l'humidité. Je n'avais pas encore réussi à me séparer de mon fétiche ; bien sûr, je ne croyais pas à ses soi-disant pouvoirs, mais c'était affectif. C'était l'occasion de le faire, je le lui ai proposé pour qu'il grave ses coordonnées.

– C'est bien ce que nous avons imaginé. Mais dites-moi, ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tous les Congolais que j'ai rencontrés, à part les pygmées, n'osaient pas y toucher, croyant que c'était celui du marabout du Mokoko ? »

Le Père Muabi hésite à me répondre, il regarde le soleil couchant, puis une fourmi égarée qui furette sur la pierre.

« C'est parce que c'est vrai.

– Mais alors... si ce fétiche est à vous, c'est que vous êtes le marabout du roi ?

Le Cœur au Trésor

– Oui. C'est cela. Enfin, presque. En fait, j'étais son fils. A sa mort, j'aurais dû prendre sa suite. Mais j'avais rencontré le Christ. Je voulais le suivre. Alors je me suis enfui.

– Et personne ne vous a retrouvé ?

– Non. A l'époque, il n'y avait pas vraiment d'état civil. J'ai pu facilement changer de nom. J'ai commencé une vie toute nouvelle.

– Mais vous auriez pu devenir un homme très important. Vous n'avez pas regretté ?

– Qu'est-ce qu'être important ? Ici, je suis au service des pygmées. N'est-ce pas important ? Regarde : ce sont les plus petits, et pourtant ils t'ont sauvé la vie.

– C'est pour eux que vous êtes venu ici ?

– Pour eux, et pour fuir aussi. La vie était devenue très difficile pour moi : l'état se resserrait, j'ai connu de nombreuses menaces, et le gouvernement voulait me piéger, en portant de fausses accusations contre moi ; comme ils l'avaient déjà fait avec Monseigneur Biayenda. Lorsqu'il a été question de ce trésor, j'ai dû me mettre à l'abri.

« Ici, ce sont les pygmées qui me nourrissent et qui me protègent. Tu vois, nous sommes dans un service réciproque. Quand je le pouvais encore, je leur apportais le peu que j'avais, quelques soins, des conseils dans leurs relations toujours difficiles avec l'administration et avec les grands Noirs, les « Bilo » comme ils disent. J'assurais des déplacements en véhicule tout terrain quand c'était nécessaire, pour l'hôpital ou la maternité par exemple ; et surtout je leur annonçais le Christ. Ça, je peux encore le faire. Certains le reçoivent, malgré leur vie nomade qui rend difficile l'évangélisation.

– Oui, j'ai rencontré une femme qui avait baptisé son bébé et qui portait un dizainier.

– Ah, tu as donc connu Kounié. Comment va-t-elle ? Et son bébé ?

– Elle va bien, et le bébé aussi, mais elle a perdu son mari à la guerre.

– Que me dis-tu là ? Moboma est mort ? Oh... Comment est-ce possible ? »

Il marque de longues secondes en secouant la tête, pris d'une douleur silencieuse. Je lui explique l'accident, la vengeance.

« Oui, il a vraiment fallu un événement exceptionnel pour qu'ils prennent les armes. Ils ne font jamais la guerre habituellement. Tu as dû remarquer leur gentillesse. Mais la nuit tombe. Allons confier Moboma et sa famille à Dieu. »

Et je l'accompagne à la prière des vêpres, à la seule lumière de la bougie, qui tire du Christ et de l'icône de faibles reflets cuivrés. Je vois encore une statue que je n'avais pas remarquée jusque-là : de facture ancienne, inspirée d'un modèle européen, elle représente Saint Antoine de Padoue ; il tient l'enfant Jésus dans une main, et dans l'autre, un chasse-mouche, symbole de dignité.



Il m'aura été impossible de le faire fléchir : je dormirai sur le lit unique, tandis que lui-même s'allonge sur le sol, sans même une couverture. Dans la nuit, je l'entendrai encore psalmodier des prières.

Au matin, je le sens préoccupé. Comme je l'interroge :

« Les soldats vont venir » me dit-il.

Je reçois cette annonce comme un choc.

« Comment pouvez-vous le savoir ?

– Je le sais, c'est tout. Ils seront là ce soir. »

Cela me semble un peu court comme explication, mais je sens que je n'en obtiendrai pas plus.

« Alors vous devez fuir. Vous mettre à l'abri.

– Fuir ? Et pour aller où ? Ma place est là maintenant. Mon heure doit être venue. J'ai essayé de l'éviter le plus longtemps possible, mais elle devait arriver.

– C'est de ma faute, une fois encore ! Pourquoi suis-je venu ? C'est moi qui ai amené les soldats jusqu'à vous ; Jacques est déjà mort à cause de moi, je ne veux pas que ça recommence !

– Crois-tu que tu y sois pour quelque chose ? Crois-tu que c'est toi qui as créé le mal ? Je vois plutôt un garçon courageux qui a toujours été plein de bonnes intentions.

– Promettez-moi que vous leur livrez le trésor. Ce n'est pas la peine de vous sacrifier pour de l'argent ! Vous valez bien plus que quelques diamants.

– Ce qu'ils veulent, c'est me compromettre, et avec moi l'Eglise. Avec Monseigneur Biayenda, ils ont déjà essayé, pour le déstabiliser, de lui faire avouer sous la torture qu'il avait

Le Cœur au Trésor

incité à manifester contre le gouvernement, ce qui était faux bien sûr. Les diamants, pour eux, ce n'est pas le plus important. S'ils le découvrent, ce sera surtout l'occasion pour eux de m'accuser, et à travers moi l'Eglise, de collusion avec l'ennemi. J'ai bien hésité avant d'accepter de prendre en charge ce trésor : ce n'était pas mon rôle, et je savais quelles en seraient les conséquences. Le colonel a réussi à me convaincre : il ne voulait plus que cet argent finance la guerre, il voulait le destiner aux besoins du peuple. J'étais le seul en qui il avait confiance.

« Mais ils voudront réussir avec moi là où ils ont échoué avec mon maître. Ce qu'ils détestent, c'est que nous n'ayons pas d'autre chemin que le Christ : là est notre liberté. Ils veulent à tout prix que nous soyons ou pour l'un, ou pour l'autre. Là est l'œuvre de Satan, le diviseur. Ils n'ont pas compris que Jésus-Christ est, au contraire, l'unificateur des peuples : c'est en Lui seulement qu'est l'avenir des Congolais.

– Je vous en prie, fuyez, il est encore temps. Nous pourrons nous débrouiller pour survivre dans la forêt, je sais faire maintenant, et si on ne trouve pas les pygmées, c'est eux qui nous trouveront.

– Cela fait plusieurs années que je vis caché. J'ai essayé de me dérober jusqu'à maintenant. Mais je sens que c'est fini, ils me trouveront de toute façon. Mais toi, oui, tu dois partir te cacher. Ah, je suis à la fois très heureux de te voir, et bien malheureux pour ce que je te fais vivre, car finalement, tout cela est de ma faute, n'est-ce pas ?

Je ne relève pas l'ironie, mais j'insiste :

– Non, je ne vous laisserai pas, et je vous défendrai jusqu'au bout !

– Tu dois vivre encore. Ta place n'est pas ici. Tu dois vivre et aimer.

– Aimer ? Oui, c'est ce que m'a dit Jacques aussi. Mais comment aimer ?

– Saint Antoine disait : « Nous, les fils, devons demander quelque chose à notre Père. Mais tout ce qui existe n'est rien, sinon aimer Dieu. Nous devons donc demander d'aimer Dieu en le soutenant dans ses membres les plus faibles et les plus malades, le nourrir dans les pauvres et les indigents. Si nous

demandons de l'amour, alors ce Père, qui est Amour, nous donnera ce qu'Il est : l'amour ! »

– Alors c'est Lui qui m'apprendra à aimer ?

– Oui. Mais Lui-même t'aime déjà. Tel que tu es : tu n'as rien à faire, tu n'as aucun mérite à prouver pour être aimé de Dieu. Tu as seulement besoin de savoir qu'Il est là, qu'Il t'aime de son amour de père. Alors Il t'apprendra à t'aimer jusqu'à t'oublier toi-même.

– M'aimer jusqu'à m'oublier moi-même ?...

Sans être sûr de bien comprendre ce qu'il veut dire par là, j'ajoute, après un temps d'hésitation :

– Alors gardez-moi avec vous.

– Il est temps pour toi de partir. Nous allons chacun prendre une direction différente. Mais nous nous retrouverons un jour.

– Et le trésor ?

– Oui, tu as raison, il pourrait soulager bien des peines. Alors je vais te le dire : il se trouve dans la tombe de Monseigneur Biayenda. Quand les choses se seront apaisées, tu sauras, avec sagesse, quoi faire pour le récupérer et en faire bon usage. N'oublie pas, alors, cette parole de Saint Antoine : « Là où est ton trésor se trouve également ton cœur ».

« Maintenant, il te faut partir. Va dans la forêt. Marche jusqu'au soir, le plus loin possible. Tu sauras t'y débrouiller, jusqu'au retour des pygmées. Tu leur diras que je leur demande de t'emmener en dehors de ce pays, ils sauront comment faire. Prends l'arbalète qu'ils ont laissée, tu pourras chasser si tu en as besoin. Mais en emportant quelques provisions d'ici, cela devrait te suffire. »

Comme je n'arrive pas à partir, nous discutons encore longuement : je l'interroge sur sa vie, sur ses relations avec les pygmées, sur l'époque où il a connu mon père. Mais au moment le plus chaud de la journée, il me congédie si fermement que je ne peux pas résister plus longtemps à sa volonté.

Je repars vers la forêt, sa respiration, ses chants et ses tremblements. Je marche un peu, sans conviction. Je m'arrête bientôt, m'assieds sur une souche. Je sais déjà que je n'irai pas plus loin. Depuis le début, je savais que je resterais aussi près que possible.

Le Cœur au Trésor

Lentement, je rebrousse chemin. Les branches que j'ai pris soin de casser, à la manière des pygmées, me permettent de revenir jusqu'à la lisière de la forêt. Là, je m'installe calmement à l'affût.

Chapitre 21. Le sang donné

Ils arrivent en fin de journée, comme le Père Muabi l'avait annoncé. Ils sont une dizaine d'hommes, dont deux silhouettes que j'identifie immédiatement : en tête, c'est la haute stature de cet homme de malheur, que nous avions espéré disparu à jamais : voici qu'il ressurgit de son gouffre d'enfer, menant sa troupe de bérets noirs d'un air triomphant, bien que claudiquant plus que jamais. En queue de peloton, le capitaine ferme la marche en sautillant, sans que je puisse déterminer si c'est de son plein gré ou s'il est captif.

Je ne vois pas, d'où je suis, l'arrivée des hommes à la case. Aucun bruit ne me parvient. Je ne sais pas quoi faire. Je pensais que j'allais foncer et tuer tout le monde dès leur arrivée, mais à la vue de la troupe aguerrie, je me rends compte que j'étais tout à fait utopiste.

La vérité est que je n'ai aucun plan. Je reste là, à attendre.

Peu après la tombée de la nuit, un cri déchire l'atmosphère. La forêt se fait silencieuse : les tortures ont commencé.

Les hurlements se renouvellent à intervalles réguliers, si bien que bientôt je n'y tiens plus : entendre cela sans rien faire m'est insupportable. Je me mets à gravir la colline à la faveur de l'obscurité.

Je rampe en arrivant, caché par les herbes. Des tentes sont dressées, des hommes y dorment peut-être ; seuls deux sont dehors, autour d'un feu, et à côté d'eux, le capitaine, assis immobile dans une attitude inexpressive. Je vois seulement, aux mouvements de son corps, qu'il respire.

Les deux sentinelles sont là, toutes proches, à quelques mètres de moi, leur fusil mitrailleur sur les genoux. Elles ne se méfient pas. Dans la froideur de la nuit, elles restent près du feu, silencieuses et engourdies, se contentant de jeter de temps en temps un bois bien sec qui soulève une gerbe d'étincelles et s'enflamme aussitôt.

Je sens l'odeur de la fumée rabattue par le vent, la chaleur du brasier qui m'arrive dessus par saccades. Je reste longtemps à

Le Cœur au Trésor

observer, indécis... Jusqu'à ce qu'un cri plus épouvantable que les autres fasse se retourner les deux sentinelles vers la case. Je profite de ce moment pour bondir.

En trois enjambées je suis sur les deux hommes qui n'ont pas eu le temps de réagir. Je décharge mon arbalète à bout portant sur le premier, et larde le deuxième de trois coups de poignard rageurs. Tous deux s'effondrent sans un cri. Je marque un temps d'hésitation devant le capitaine qui me regarde d'un air ahuri, voire terrifié à mon apparition, le regard fixé sur ma main tenant le poignard ensanglanté. Je balance quelques secondes, dans un tourbillon de pensées contradictoires, mais l'urgence dicte ma décision : en quelques cisaillements je romps les liens qui le retiennent.

Je me saisis d'un fusil mitrailleur, et me précipite aussitôt sur la porte de la case que j'enfonce alors que le capitaine me crie d'arrêter. Dans la case faiblement éclairée par une lanterne, je prends à peine le temps, en une fraction de seconde, de repérer les trois hommes penchés sur le lit où gît le Père Muabi, avant d'ouvrir le feu sur eux.

Mais rien ne se passe après que j'ai appuyé sur la détente : le fusil n'est pas armé. Comprenant aussitôt l'aspect désespéré de ma situation, je saisis mon poignard et me rue sur le premier homme, qui esquive mon coup ; je me retrouve face au colosse Joseph qui, les mains pleines de sang, m'envoie rouler par terre d'un coup formidable. Je peine à me relever, lorsque je reçois un coup de gourdin sur la tête : le temps de perdre connaissance, j'ai juste le temps de voir le capitaine, entré à ma suite, subir le même sort.



Lorsque je reviens à moi, avec un terrible mal de crâne, je suis étendu dehors à même le sol, les bras et les jambes solidement ficelés. Le capitaine gît à côté, éveillé. Une fois que j'ai repris mes esprits, je l'apostrophe :

« Pourquoi avez-vous fait ça ? Vous n'aviez pas le droit de nous abandonner !

– Je savais que c'était dangereux, je ne voulais pas vous emmener, c'était prendre le risque de te faire rater le

remorqueur. Je regrette. Nous aurions dû simplement l'attendre. Mais toi, comment t'es-tu retrouvé là ? »

Nous sommes interrompus par l'arrivée de Jean Versilong, toujours accompagné de Commandant Ngouabi qui, en me voyant, semble se réjouir et lance un « Tu m'as tué ! Tuez-les tous ! ». Si je n'étais pas attaché, je lui lancerais une pierre à la tête.

« Encore là, hein, le petit moundélé. Que va-t-on faire de toi maintenant ? Tu ne nous sers plus à rien, n'est-ce pas ? ...

– Laissez-le, supplie le capitaine. Il n'a rien à voir avec nos histoires. Laissez-le rentrer chez lui, il oubliera tout ça.

– Je ne suis pas d'humeur généreuse aujourd'hui. Je suis déjà suffisamment embarrassé avec mes blessés – sur ce, je vois les deux hommes que j'ai attaqués cette nuit, blessés en effet, mais bien vivants. Que vais-je faire d'ailleurs de ces deux crétiens qui se sont laissés surprendre par un gamin ? Je me demande pourquoi on s'est donné la peine d'aller chercher l'écorce d'élongo pour neutraliser le poison de la flèche. »

Je l'interromps avec colère :

« Qu'avez-vous fait du Père Muabi ?

– Tu vois ce tourbillon de mouches, là-bas ? Cet énergomène était têtu comme une mule. Joseph sait y faire, pourtant. Je ne comprends pas cette obstination.

– Assassin !

– Allons allons, pas de gros mot ! Tu vois cette main ? me dit-il en montrant un bandage sale, j'ai laissé trois doigts dans ma chute, sans compter la jambe, alors je ne suis pas enclin à supporter vos jérémiades. Tous les deux, vous allez me creuser un bon petit trou pour y mettre votre grand ami, et après, vous creuserez le vôtre. »

Il a prononcé ces dernières paroles en grinçant des dents et en roulant les yeux de haine. Les soldats viennent à nous et nous détachent, puis nous mettent entre les mains une pelle-bêche militaire, ces petites pelles repliables qui se transforment en pioche en position à l'équerre.

La terre meuble se laisse facilement creuser. Lorsqu'il estime que nous avons atteint une profondeur suffisante, c'est-à-dire bien faible, Jean Versilong nous ordonne d'y jeter le cadavre. Nous saisissons le corps martyrisé, couvert de sang, et le faisons

Le Cœur au Trésor

glisser le plus délicatement possible dans la fosse, sans même un linceul. Il faut ensuite reboucher. Jean Versilong ne nous laisse pas une seconde de répit.

« Et maintenant, creusez la vôtre !

– Faites-le vous-mêmes !

– Tu veux goûter, petite vermine, au savoir-faire de Joseph ? Joseph, viens donc par là ! Le petit moundélé a besoin d'une leçon de savoir-vivre. »

Mais Joseph ne vient pas. Un coup de trompe a répondu à Jean Versilong. Les militaires sont tournés vers le bas de la colline, sans réaction, et regardent dans cette direction. Intrigué, Jean Versilong les rejoint à pas lents, nous abandonnant là, le capitaine et moi, sans surveillance. Je regarde le capitaine : l'occasion est trop belle.

Mais il me jette à peine un œil, captivé lui aussi par les appels sonores qui se renouvellent. « Tu m'as tué ! Tuez-les tous ! » répond Commandant Ngouabi à chacun.

Le capitaine s'approche doucement du groupe de soldats. Ne comprenant pas ce qui se passe, mais ressentant le bouleversement que vivent ces hommes, je le suis, dans un état second.

Lorsque nous arrivons à la hauteur de Jean Versilong, fasciné par ce qu'il contemple, nous pouvons les voir à notre tour : une dizaine d'hommes, drapés dans des tenues rouges, montent la petite colline, accompagnés de ces sonorités impératives sorties de cornes d'antilopes, et suivis, ce qui fait bondir mon cœur de joie, de Moïse.

Personne ne dit rien jusqu'à ce que les hommes arrivent ; là, le premier de la procession s'adresse avec autorité à Jean Versilong, mais dans une langue que je ne comprends pas. Les échanges sont longs et rudes. La colère monte entre les deux hommes au fur et à mesure. Moïse arrive à se faufiler jusqu'à moi : nous échangeons une longue poignée de main sans pouvoir rien dire. Puis il m'explique ce qui se passe :

« Ce sont les envoyés du Mokoko. Je t'expliquerai, mais je suis allé le voir, j'ai tout raconté, et le roi a accepté de monter cette expédition. L'histoire du fétiche a fait beaucoup pour le décider... et celle du trésor aussi ! Ça n'a pas été difficile de le convaincre, car l'émissaire du village de Séraphin avait déjà

porté la nouvelle. Tout le monde en parle ! Les miliciens n'ont pas été discrets, partout où ils sont passés : nous n'avons pas eu trop de mal à retrouver leurs traces, et une fois dans la forêt, à les pister. Nous savions qu'ils avaient capturé le capitaine, mais je ne m'attendais pas à te retrouver ici ! »

Le temps de ces quelques éclaircissements, l'altercation entre Jean Versilong et l'émissaire du roi s'achève. A la mine décomposée de Jean Versilong, je comprends que la partie est gagnée pour nous : il n'ira pas à l'encontre de la volonté du roi.

Avec ses hommes, il plie bagage et s'en va, non sans nous avoir jeté un regard pouvant vouloir dire « On se retrouvera ! ». En les voyant partir, mon cœur est tenté d'hurler sa joie, mais il est retenu en cela par la perte de Jacques et du Père Muabi.

Je me jette aux pieds de l'émissaire qui me relève bien vite et s'adresse à moi en français.

« Tu ne crains plus rien maintenant. Le roi a écouté attentivement Moïse et nous a envoyés pour mettre fin aux agissements de ces criminels. Malheureusement nous arrivons trop tard pour le Père Muabi. Mais toi, comment es-tu arrivé ici ? Et parle-nous de ce fétiche. »

J'explique alors tout ce qui m'est arrivé depuis que j'ai perdu Moïse, le rôle des pygmées, la rencontre avec Muabi, l'arrivée de Jean Versilong et ce qui s'en est suivi. Je dévoile, enfin, le secret de Muabi, fils du marabout du roi. Tout cela fait une forte impression sur les émissaires. Puis je leur demande pourquoi ils ont laissé partir Jean Versilong et ses miliciens.

« Nous n'avons aucun pouvoir sur eux, me répond le chef de la délégation. Ils auraient très bien pu refuser notre intervention, voire pire ; je ne suis d'ailleurs pas sûr que cela se serait passé aussi facilement si le Père Muabi avait été encore vivant. »

Ils couvrent un peu mieux la tombe et pratiquent une cérémonie autour. Nous ne pourrons pas faire plus, le temps dira ce qu'il conviendra de faire du corps : restera-t-il sur lieu de son martyr ou sera-t-il déplacé dans sa paroisse ? La délégation voudrait repartir tout de suite, mais j'obtiens que nous restions jusqu'au lendemain, jour de retour des pygmées, car je tiens à ce qu'ils soient prévenus de ce qui s'est passé. Il est prévu qu'ensuite, nous soyons présentés au Mokoko. Puis je pourrai, du moins je l'espère, enfin rentrer en France.

Chapitre 22. Un tombeau pas si vide

Nous sommes reçus avec faste à la cour du roi. Il confirme la décision qui avait été prise au village de Séraphin de me laisser le fétiche, et promet au capitaine qu'il fera tout ce qui est en son pouvoir pour lui permettre de récupérer son bateau. J'accueille avec soulagement les nouvelles que le roi me donne au sujet de mon père : il est arrivé deux jours après notre départ à la ferme de Jacques de Rhinel, dans un petit avion avec lequel il devait me faire sortir du pays. Mais lorsqu'il a vu des véhicules militaires, en survolant la plantation, il s'est douté que les choses avaient mal tourné ; il est reparti pour atterrir plus loin.

Depuis, il est, paraît-il, à ma recherche, avec quelques compagnons qu'il a retrouvés sur place. Il a eu connaissance du crash de l'avion de Rhinel, et il parcourt les rivières pour me retrouver. Il n'y a toujours pas de téléphone dans la forêt, mais tout se sait ! Il a été vu, malgré les précautions qu'il doit prendre, puisqu'il est entré illégalement dans le pays, et l'information a circulé. Le Mokoko m'assure que de la même manière, mon père va vite apprendre que c'est à Brazzaville qu'il doit maintenant me retrouver.

C'est le moment des adieux avec le capitaine, qui doit retourner dans son village natal le temps que les choses s'arrangent pour lui. Nous avons eu une longue discussion, avec lui et Moïse, au sujet de son abandon ; j'ai eu du mal à accepter ses explications, mais j'ai finalement réussi à lui pardonner. Enfin, je crois. Le colosse m'étreint avec force et ne parvient pas à retenir une larme en nous quittant. Je sais que nous nous reverrons, et que nous pourrons compter l'un sur l'autre à jamais.

Le roi nous fournit, à Moïse et moi, une escorte pour nous rendre à Brazzaville, où nous sommes accueillis à l'ambassade de France.

J'ai obtenu que Moïse m'accompagne jusqu'au bout, et sa situation d'enfant soldat devrait permettre de trouver une

solution pour lui. Je ne sais pas encore s'il vaut mieux qu'il vienne en France avec moi, ou qu'il reste dans son pays ; cela dépendra certainement des études qu'il souhaitera faire.

Mais vous êtes comme moi, et vous n'avez qu'une idée en tête : ce trésor, il faut enfin le trouver. Vous vous souvenez comme moi qu'il doit être caché dans la tombe du cardinal Biayenda. Je mets Moïse dans la confiance ; il a de la peine à contenir sa joie à cette nouvelle :

« Il faut y aller tout de suite !

– Mais aller où ? Tu sais, toi, où elle est, cette tombe ?

– Non, mais on devrait pouvoir trouver. Demandons à l'accueil de l'ambassade. »

Nous obtenons l'information facilement : Monseigneur Biayenda est tout simplement, si je puis dire, enterré à la cathédrale du Sacré-Cœur. La secrétaire nous fournit un plan : c'est à moins d'un kilomètre d'ici, nous pouvons nous y rendre facilement à pied. Puis elle nous demande d'attendre là le temps qu'elle se renseigne pour savoir si nous sommes autorisés à sortir ; mais dès qu'elle a le dos tourné, nous nous éclipsions discrètement. Rapidement, nous arrivons devant l'édifice, de belle facture, un mélange de style européen et africain, avec une inscription dans le fronton triangulaire, au-dessus du portail d'entrée : « Dieu est amour ». Est-ce donc vrai ? Je repense aux paroles de Jean Muabi...

Nous pénétrons dans l'édifice, où une chorale est en train de répéter. Nous faisons le tour par les bas-côtés, jusqu'à ce que nous trouvions ce que nous cherchons : voici la tombe, petit monument constitué de belles et larges dalles de marbre presque blanc, superposées sur deux niveaux. Nous nous mettons, Moïse et moi, à genoux devant la grande grille blanche qui l'entoure, et restons ainsi un long moment à contempler. Je repense, bien sûr, au supplice de Jean Muabi, supplice que Monseigneur Biayenda a souffert lui aussi ; et je les confie à Dieu dans mes prières.

Je suis surpris de voir, à côté, une plaque commémorative de la visite en 1980 de Jean-Paul II sur la tombe de son ami. Je n'en ai jamais entendu parler, mais il est vrai que je n'étais pas né. Malgré un panneau qui demande de ne pas en jeter, le socle du tombeau est jonché de fleurs. Enfin, je sens le regard interrogateur de Moïse sur moi, et je lui réponds :

Le Cœur au Trésor

« On ne pourra jamais ouvrir ça, et puis, même si on le pouvait, on ne peut tout de même pas violer la tombe d'un martyr.

– Que fait-on alors ?

– Il faut trouver un responsable de la cathédrale. »

Nous cherchons un moment en déambulant, jusqu'à tomber sur un homme en soutane.

« Puis-je vous aider ? nous demande-t-il aimablement à notre approche.

– Mon Père, est-il possible d'ouvrir la tombe de Monseigneur Biayenda ? »

Comme je m'y attendais, il me regarde d'un air ahuri. Aussi je m'empresse d'ajouter :

« Peut-être y a-t-il quelque chose d'important dessous ? »

Je suis conscient que ma question est grotesque, mais ne pouvant en dire plus à la première personne trouvée, fut-elle un prêtre, je ne vois pas comment la convaincre. C'est Moïse qui met les pieds dans le plat :

« Oui, nous pensons qu'il y a un trésor de diamants là-dessous.

– Ecoutez, les enfants, je ne sais pas où vous voulez en venir, mais le seul trésor qu'il y ait dans cette tombe, c'est le corps de notre regretté Emile Biayenda. Son âme était un pur diamant, cela est certain. D'où tenez-vous donc cette idée de trésor ? »

Suivant l'impulsion de Moïse, je m'enhardis :

« C'est le Père Muabi lui-même qui me l'a dit, juste avant de mourir !

– Allons, les garçons, arrêtez de vous moquer de nos saints martyrs, fichez-moi le camp » dit l'homme en commençant à s'énerver.

J'entraîne Moïse dehors : il est évident que nous n'y arriverons pas comme cela. Pourtant, ce prêtre est bien au courant de la mort de Jean Muabi ; comme toute la ville d'ailleurs, puisque la nouvelle a fait le tour du pays, provoquant un énorme scandale. Mais il est vrai qu'il n'a pas été question de moi dans les médias, pour des raisons de sécurité.

« De toute façon, c'est impossible que le Père Muabi ait pu, tout seul, ouvrir le tombeau, sans être vu et sans laisser de traces, dit Moïse ; je crois bien qu'il s'est moqué de toi.

– Comment peux-tu dire ça ? On voit que tu ne l'as pas connu. Bon, c'est vrai que ce n'est pas crédible, cette histoire. Alors qu'a-t-il voulu dire ? Attends, il m'a dit aussi : « là où se trouve ton trésor, se trouve ton cœur ». Était-ce un indice ?

– Un peu maigre, comme indice. Il est où ton cœur, à toi ? Ou parlait-il du sien ? Ou peut-être voulait-il simplement dire que le seul trésor que nous devons rechercher, c'est la voie tracée par Monseigneur Biayenda ?

– Peut-être... Oh, Moïse, c'est trop compliqué. C'est assez... Revenons. Nous n'arriverons à rien. »

Nous retournons tête basse jusqu'à l'ambassade. A quoi aura rimé tout ce qui est arrivé depuis ces quelques semaines ? D'ailleurs, y a-t-il jamais eu un trésor ? Dans ce cas, Jacques et le Père Muabi seraient morts pour rien, ainsi que tous les hommes tués lors de notre traque. Pourquoi m'avoir parlé de cette tombe alors que, de toute évidence, elle n'a pas été descellée depuis des années ?

Nous sommes reçus fraîchement à notre arrivée à l'ambassade. Fuyant les récriminations, nous nous réfugions dans la pièce que l'on nous a accordée comme chambre. Comme on nous a donné accès à une petite bibliothèque, nous en profitons pour nous évader de nos déboires par la lecture.

Je me plonge dans « Tintin au Congo » qui me fait bien rire... Jusqu'à ce que je tombe sur certains épisodes qui me rappellent de cruels souvenirs. Mais tout de même, quel témoignage de la vision que les Européens avaient de l'Afrique à cette époque... Moïse, lui, s'est plongé dans un ouvrage plus sérieux, très sérieux même : un traité répertoriant avec une volonté d'exhaustivité toutes les ressources du Congo, animales, végétales et minières, daté de 1900, époque où l'on cherchait à valoriser la colonie.

Nous passons ainsi la fin d'après-midi. Je ressors de mes lectures le cœur finalement partagé, entre la joie de retrouver mon père demain, et bientôt ma famille, et la déception de rentrer sans le trésor.

Je tire Moïse de la lecture d'une revue d'actualité sur laquelle il a maintenant jeté son dévolu :

« Quand auras-tu des nouvelles de ton frère, Moïse ?

Le Cœur au Trésor

– Mmh ? Oh, bientôt je crois : un messenger du roi est parti l'avertir, alors il ne va pas traîner. Je pense qu'il sera là demain. »

Et il retourne à son magazine. Quel sera son avenir maintenant ? Il faut, avant de pouvoir prévoir quoi que ce soit, s'en remettre à la décision de ses frères. J'espère qu'ils accepteront que Moïse puisse continuer ses études. Mais il me coupe lui-même dans mes réflexions :

« Pierre ! Regarde ce que j'ai trouvé ! C'est génial ! Muabi n'avait pas menti ! Regarde : il y a une autre tombe ! » Avec fébrilité, il me fourre sous les yeux l'article qu'il a trouvé : intitulé « Pèlerinage sur la tombe de Monseigneur Biayenda », il relate une célébration qui a eu lieu le mois dernier au « cimetière Itatolo », à l'issue d'une procession sur la colline où il se trouve. Puis il m'explique ce qu'il vient de lire :

« C'est dans ce cimetière qu'a été assassiné Mgr Biayenda, enterré vivant ! Quand son corps a été retrouvé, il a été inhumé à la cathédrale. Mais regarde : ils ont fait, sur le lieu même du martyr, une tombe, tu vois c'est sur cette photo, là !

– Que disent-ils d'autre ?

– Pierre, cette tombe, elle est vide ! Tu comprends ce que ça veut dire ?

– Oui, et elle est petite : une dalle comme celle-là, on doit pouvoir la soulever avec un simple pied de biche.

– Allons-y, alors ! »

Nous sommes tous les deux au comble de l'excitation. Il reste une inconnue : comment se rendre à Itatolo, car en regardant sur le plan, nous constatons que c'est bien plus loin que la cathédrale, à une bonne dizaine de kilomètres, et puis, comment quitter l'ambassade ? On ne nous laissera pas ressortir comme ça.

« Si tu crois qu'ils vont nous arrêter ! Attends cette nuit, et tu vas voir... »

J'avais presque oublié les qualités guerrières de Moïse... Sortis sans être vus, nous avons réussi à être pris en stop. Le cimetière est juste à côté de la Nationale 2 : nous sommes bientôt devant ses grilles, que nous escaladons allègrement. J'avise une pioche qui traîne fortuitement à côté d'une fosse en cours de creusement.

Nous ne disposons que de la photographie du magazine pour trouver notre tombe, et de nos lampes de poche, dont nous n'avons pas vraiment besoin, car la lune est claire. Nous fouillons toute la colline à sa recherche et lorsque nous la trouvons, mon rythme cardiaque s'accélère, un frissonnement irréprensible me parcourt. J'échange un regard de connivence avec Moïse, avant de pousser le portillon de la petite grille blanche qui entoure la tombe.

Elle grince à peine. Nous nous agenouillons, éclairons de nos faisceaux la base de la pierre tombale : elle ne semble, en effet, pas scellée. Nous nous arcoutons tous les deux sur la pioche, et bientôt la dalle consent à bouger ; dès qu'elle est désaxée, nous laissons la pioche pour, à pleines mains, la faire pivoter. Moïse éclaire le trou ainsi dégagé. Il ne voit rien.

« Enlevons-la complètement » dit-il avec rage.

Cette fois, nous voyons, au fond de la petite excavation, une sacoche noire. Comme elle est posée dans un coin, la première ouverture que nous avons faite était insuffisante pour la repérer.

Je saute dans la fosse, guère profonde, me saisis de l'objet, dont le poids me surprend, puis le tends à bouts de bras à Moïse, qui le dépose dans un bruit de billes. Resté dans la fosse, je m'appuie des coudes sur le rebord, pour voir Moïse ouvrir le rabat de la sacoche. Nos deux lampes éclairent en même temps l'intérieur, et seule la conscience qu'il nous faut être discrets nous retient de pousser un hurlement de joie : la masse des diamants brille de mille feux sous nos faisceaux.

Nous plongeons nos mains et tirons de pleines poignées de pierres, qui répondent de leurs purs éclats à la pâleur de la lune. Nous rions sans bruit, remuant des deux mains l'amas qui tinte d'une délicieuse musique, ou laissant ruisseler depuis nos mains jointes les précieuses gemmes, tel un fleuve fécond.

Une fois que nous avons épuisé notre soif d'émerveillement, nous remettons la plaque en place, en prenant soin de frotter longuement tout le contour avec du sable, de manière à faire disparaître les traces de son ouverture. Puis nous prenons le chemin du retour, le cœur joyeux de cette énigme résolue, l'âme apaisée que les hommes tombés pour ce trésor, ou à cause de lui, ne l'aient pas été en vain.

Le Cœur au Trésor

Nous sommes tellement excités que nous ne pensons même pas à faire du stop, préférant marcher – nous ne pourrions de toute façon pas dormir – et pendant les deux heures que dure notre retour, nous essayons d’imaginer ce que peut valoir ce trésor ; mais nous n’en avons aucune idée, ni Moïse ni moi ne sachant la valeur d’une seule de ces petites pierres. Nous sommes seulement convaincus de l’importance de la somme qu’elles doivent représenter, toutes réunies : le sac est si lourd pour nos épaules que nous devons nous relayer pour le porter, et à chaque échange, nous renouvelons nos suppositions mirifiques.

Quant à savoir ce que nous en ferons, la question ne reçoit pas de réponse non plus ; tout au plus j’assure Moïse qu’il ne manquera désormais de rien pour terminer ses études, mais cela, je pouvais le dire avant déjà, convaincu que mes parents y auraient contribué s’il en avait été besoin. Pour le reste, il me confie de lui-même la décision finale, et si je sens une pointe de regret lorsqu’il me dit cela, je reconnais là son bon cœur. Nous sommes, bien sûr, tenus par l’histoire de ce trésor, par le sang versé pour lui, et pas seulement celui des hommes qui l’ont sauvé jusqu’à ce moment : car pour qu’il soit rassemblé, quelles vilenies les soudards ont-ils commises ?

**

Nous retrouvons notre dortoir par les subterfuges de Moïse, mais bien que nous soyons au milieu de la nuit, nous n’arrivons pas à fermer l’œil, discourant à n’en plus finir sur les aventures que nous avons vécues jusqu’à ce dénouement. Ce n’est qu’à l’aurore que notre corps reprend enfin ses droits et que nous succombons au sommeil.

Aussi, lorsqu’à peine trois heures plus tard, l’employée aux soins de laquelle nous avons été confiés nous réveille, elle est bien surprise de nous voir émerger si difficilement. Elle met notre fatigue sur le compte du « contrecoup », comme elle dit, loin de se douter de ses raisons véritables.

Elle nous annonce que Denis Sassou Nguesso souhaite nous recevoir pour, dit-il, « rencontrer ceux qui ont connu les derniers jours de notre regretté Père Jean Muabi ». Cette invitation ne nous enchante guère ; nous espérons que nous partirons trop tôt pour pouvoir le rencontrer. Quel accueil nous réserverait-il ?

Serait-il sincère, marquant la curiosité d'un homme pour deux jeunes garçons ayant fait échouer Jean Versilong, ou serait-ce encore l'occasion de quelque manœuvre ?

Mais il n'en aura pas le loisir : nous apprendrons bientôt qu'une nouvelle bataille le tient éloigné pour quelques jours. Entretemps, le frère aîné de Moïse est arrivé, et les retrouvailles sont plus chaleureuses que ce à quoi je m'attendais, Moïse m'en ayant parlé comme quelqu'un de dur. Mais l'affection de ce frère aîné, qui n'a pas vu son benjamin depuis plusieurs années, semble sincère : il pleure les années d'angoisse à son sujet.

Quant à moi, j'ai l'immense joie de voir arriver mon père en début d'après-midi. Le pouvoir en place, qui ne souhaite pas envenimer ses relations avec le Mokoko, a fait le nécessaire pour faciliter son entrée sur Brazzaville. En me découvrant, il marque un temps d'arrêt de surprise : il paraît qu'il a hésité à me reconnaître, non pas physiquement bien sûr, quoique j'ai quelques cicatrices et un sacré bronzage, mais ces aventures ont changé, me dit-il, ma physionomie à tel point que je ne suis plus le fils qu'il connaissait ; ce qui, à vrai dire, ne me surprend guère, car je me sens en mon âme tellement différent que lorsque j'ai ouvert la porte à Paul Ribal ! Ces aventures, vous vous en doutez bien, m'ont marqué d'une trace indélébile ; elles m'ont certainement forgé comme le fer rougi prend forme sous la masse du forgeron Faye Tivi, avant d'être plongé dans l'eau glacée.

Je dis adieu à Moïse avec émotion. Son frère a promis qu'il pourrait reprendre ses études, sitôt que la situation du pays le permettra ; si cela tardait trop, nous espérons bien pouvoir le faire venir en France. Nous nous écrivons, en attendant de nous revoir. Mon père dit qu'au bureau, ils ont un nouvel outil informatique, qui permet d'envoyer des messages avec un ordinateur : ça s'appelle internet. Il est sûr que cette technologie va se répandre rapidement dans le monde entier : dans quelques années nous devrions pouvoir l'utiliser pour correspondre avec Moïse. Je porte toujours son bracelet, et cherchant ce que je peux lui offrir à mon tour, je lui donne mon poignard : il n'a aucune valeur, mais c'est tout ce que j'ai, et il est si riche en souvenirs.



Dans l'avion qui me ramène en France, en revoyant défiler ces aventures, je me plais à imaginer ce que deviendront toutes les personnes que j'ai rencontrées. Je sais déjà que je ne pourrai revenir dans ce pays que lorsque la paix sera revenue, et ce ne sera probablement pas avant plusieurs années. Moïse me montrera ses plantations, ou ses laboratoires, ou que sais-je encore ; j'irai retrouver Télé, qui continuera à vivre de la forêt et à chanter et à danser, et qui commencera à apprendre au fils de Kounié à grimper dans les hautes branches, à la recherche du miel ; je reviendrai voir Séraphin dans son village, ou peut-être sera-t-il parti à la ville, ou peut-être même en France, chercher fortune ; je reviendrai voir ce que seront devenus la ferme de Jacques de Rhinel, et tous ses employés. J'espère que le Kouloukamba aura été relâché dans la forêt, après un passage en centre de réinsertion. Je reprendrai le train du Mayombé, dans des rames flambant neuves, et je passerai avec une affreuse angoisse à l'endroit où, le train attaqué, tous ses employés et tous mes géôliers ont été assassinés. J'irai visiter les réserves animales, contempler la splendide nature sauvage sans avoir à chasser pour survivre ; mais j'éviterai soigneusement de retomber dans ces affreuses forêts inondées, qui me hanteront longtemps par des cauchemars épouvantables. J'accompagnerai la famille de Jacques de Rhinel sur les lieux de sa chute. Nous y jetterons quelques bouquets de fleurs, de ces fleurs géantes de la forêt. Je pense que je ne reverrai jamais la dame en blanc, mais je crois que je garderai toujours cette impression qu'elle veille encore sur moi. J'irai, enfin, me recueillir sur la tombe du Père Jean Muabi. Sera-t-elle restée, comme je l'espère, au sommet de sa petite colline, près de ses protégés, ou la dépouille du martyr aura-t-elle été ramenée auprès de son illustre maître ?

J'espère que lorsqu'il aura fini par récupérer son bateau, le capitaine me contactera à chacune de ses escales en France : j'accourrai le saluer, et nous prendrons ensemble un repas au bistrot, où je lui raconterai mes débuts dans la vie, et où nous nous remémorerons notre incroyable aventure. Je suis sûr qu'il finira, lorsque Denis Sassou Nguesso aura disparu, par devenir ministre de la marine marchande dans le nouveau gouvernement ! Quant à Paul Ribal, je l'imagine continuer à

parcourir le monde, infatigable, vivant plus ou moins bien de je ne sais quels trafics. Je le reverrai de temps en temps, parfois après plusieurs années de silence, et je lui réserverai toujours une bonne bouteille de whisky, en souvenir de ce jour où il se sera présenté à moi de cette manière si brutale.

Pour ma part... Je sens ma tête dodeliner, et me laisse aller au sommeil, confortablement assis dans mon siège. Mais bientôt résonne dans ma tête un cri affreux : « Clé de dix ! Clé de dix ! Clé de dix ! »... Je me réveille en sursaut, transpirant, et il me faut plusieurs secondes pour reprendre mes esprits, et reconnaître que je suis dans l'avion. A mes côtés, mon père me sourit tendrement ... Et, à mes pieds, Commandant Nguoubi me nargue de son œil malicieux. Il a été déposé par un commis à l'ambassade, dans cette cage, sans autre explication qu'il m'était destiné. Il est inutile de vous dire, je pense, de qui a bien pu venir cette attention... J'ai hésité à l'envoyer au diable, à le revendre au premier venu ; j'ai ouvert sa cage, essayé de le chasser ; mais cet animal, toujours aussi obstiné, revenait sans cesse à moi. J'ai fini par me résoudre à le garder.

Je ne sais pas quelle a été l'intention de Jean Versilong : a-t-il voulu, comme je le soupçonne, que ce perroquet me rappelle chaque jour son mauvais souvenir, ses ruses, les poursuites dans les eaux, la mort de Jacques ?... Ou est-ce un sincère présent d'estime de sa part, ce qui est possible aussi, car il tenait à cet oiseau, qui l'accompagnait dans toutes ses turpitudes, et lui rendait bien des services ? De toute façon, ces souvenirs sont là, les mauvais et les bons, et je sais bien qu'ils me hanteront longtemps, avec ou sans perroquet. Je calcule qu'il vivra encore lorsque j'aurai l'âge d'être grand-père... A mes petits-enfants me demandant de raconter encore mon histoire, au son des « Clé de dix ! » éraillés, j'adresserai alors un sourire qui ne suffira pas à masquer la gravité, visible dans mes yeux, de mes pensées aux souvenirs ainsi réveillés.

Table des matières

Partie 1. Une traversée insolite	9
1. Un visiteur percutant	11
2. A fond de cale	22
Partie 2. A propos d'un trésor	37
3. Le capitaine Langaba	38
4. Le mystère Jean Muabi	49
Partie 3. Pris dans la tourmente.....	65
5. De la gare à la guerre.....	66
6. La forge de Moïse	83
7. Dans les mains du diable	101
Partie 4. Initié.....	115
8. Le village de Séraphin.....	116
9. Dans le secret des lions	134
Partie 5. La ferme de Rhinel	143
10. Jacques de Rhinel.....	144
11. A propos d'un code et d'un avion	156
12. Une drôle de ménagerie.....	170
Partie 6. La poursuite.....	183
13. En vol !	184
14. Quatre dans les eaux	195
15. Quand parlent les armes.....	212
Partie 7. Une fin amère	227
16. N'oublie pas d'aimer.....	228
17. Clé de dix	241
Partie 8. Toujours plus loin	257
18. La lutte des géants	258
19. Les danseurs de Dieu	267
Partie 9. Le prix de l'amour	281
20. Le Père des pygmées	282
21. Le sang donné	291
22. Le tombeau vide.....	296

Remerciements

Je remercie mon père, premier lecteur, correcteur infallible ; Xavier Barrière, pour ses relectures impitoyables et ses encouragements ; le personnel de la bibliothèque de la Part-Dieu et du fonds jésuite ; Le Père Raymond Harguindeguy des missions-africaines, bibliothécaire du musée africain de Lyon.

bertrandjacolin@wanadoo.fr

